



A. PARIS.

(Philippe Avril)

VOYAGE EN DIVERS ETATS D'EUROPE ET D'ASIE,

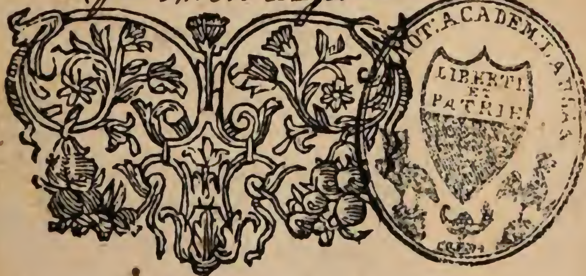
Entrepris pour decouvrir un nouveau chemin à la Chine.

CONTENANT

Plusieurs Remarques curieuses de Physique, de Geographie, d'Hydrographie & d'Histoire.

Avec une Description de la grande Tartarie, & des differens Peuples qui l'habitent.

(par Ph. Avril Jesuite.



A PARIS,
Chez JEAN BOUDOT, ruë saint Jaque, au Soleil d'or.

M. DC. XCIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MONSEIGNEUR

JABLONOWSKI

PALATIN,

ET GENERAL DE RUSSIE,

ET

Grand General des Armées de Pologne, &c.

MONSEIGNEUR,

Quoique je ne songeasse dans mes Voyages qu'aux moyens de venir à bout de la glorieuse en-

treprise, dont on m'avoit fait l'honneur de me charger, je n'ay pu cependant me dispenser de voir par tout, où mon dessein m'a conduit, des marques de vos grandes & heroiques vertus. Rome conserve encore le grand Etendart de Mahomet, que la posterité regardera toujours comme votre conquete, & comme un temoignage eternel de votre zele pour la defense de la Religion Chretienne. Les Turcs se souviendront lontems du secours que vous donnates à l'Allemagne dans cette celebre journée, qui delivra la Capitale de l'Empire, reprima l'insolence & la presomption des Infideles, & apprit aux Allemands que ces fiers ennemis n'etoient point invincibles, quand on savoit mettre Dieu de son coté, autant par une pieté solide, que par une veritable valeur. On regrettoit encore à Alep,

quand j'y passai, l'absence du Bacha de cette Capitale de la Syrie, que vous reteniez prisonnier de guerre, aprés l'avoir abbatu vous-même à vos piez dans l'effort de la melée. Le Bacha de Silistrie avoit eu le meme sort, & dans la meme action quatre autres Bachas ne purent eviter de tomber de la meme maniere entre vos mains, qu'en laissant leur vie sur le champ de bataille. J'ay passé par la foret des Boukovines, où l'on vous a vu avec dix ou douze mille hommes soutenir par votre prudence, & votre intrepidité, l'effort de plus de cent mille combattans que le Seraskier des Turcs, & le Kan des Tartares joint au Sultan Galga, avoient ramassez pour inonder la Pologne. Les Tartares qui commencent à joindre l'art de la guerre à leur ferocité naturelle, n'en savent que ce que

 vous

vous leur avez appris à leurs depens, dans plusieurs avantages tres-signalez, que vous avez remportez sur eux, tantot prés de Kaminiec, & sur les autres frontieres de la Pologne, tantot dans le Budziac, où vous les avez eté chercher pour les obliger à livrer dans leur propre païs un combat, dont vous avez toujours eu toute la gloire. J'aprens encore que vous venez de defaire un nombre infini de Valaques & d'autres peuples barbares, qui s'etoient assemblez, pour accabler par leur multitude, une Armée toujours victorieuse tant qu'elle vous a eu pour General. Les Cosaques ont senti les effets de la terrible & juste vengeance que vous avez prise de leur revolte, & ceux qui restent savent bien qu'ils doivent leur conservation à leur soumission prompte, & à votre generosité.

ſité. La Moſcovie que j'ay parcourue, a eté remplie de la terreur de votre nom, tant qu'elle vous a eu pour ennemi. Enfin aprés m'etre informé avec plaiſir de tous ces prodiges de valeur, j'ay vu en Pologne des marques eclatantes de votre pieté dans les Egliſes, & les Monaſteres que vous avez batis & fondez, je n'ay vu perſonne de merite dans ce grand Royaume, qui ne vous regardat comme ſon bienfacteur, les innocens affligez vous appellent leur protecteur, les perſonnes zelées pour la gloire & le ſervice de Dieu, vous propoſent pour exemple à tous ceux qu'ils veulent porter à une vie reglée, & à une conduite veritablement Chretienne. On ne vous y nomme point autrement, que le Pere de la patrie, & vous avez le glorieux avantage d'avoir merité ce grand nom par

vos ſervices, lontems avant que de l'avoir porté, Je n'avois point encore eu l'honneur d'approcher de Votre Excellence, & j'etois deja plein d'eſtime, & d'une eſpece de veneration pour tant de grandes qualitez que la voix publique reconnoiſſoit en votre perſonne, lorſque l'affliction où je me trouvai, m'obligea de chercher un puiſſant Protecteur, & j'oſe dire que j'eſperay deslors que vous auriez quelque bonté & quelque conſideration pour moi. Je ſçavois aſſez l'admiration que vous faiſiez paroitre pour LOUIS LE GRAND, *& l'affection que vous aviez pour tous ceux qui ſont devouez à ce grand Monarque. On m'avoit inſtruit de la bonté que vous temoignez à toute notre Compagnie, qui ſemble vous appartenir tres-particulierement, non ſeulement parcequ'elle eſt toute con-*

consacrée au bien public, mais encore parcequ'elle a le bonheur de conter au nombre de ses enfans un Bienheureux Stanislas Kostka l'ornement de toute la Pologne, & en particulier de votre illustre Famille. Je n'ignorois pas la tendresse paternelle dont vous honorez ceux qui ont la generosite de quitter leur païs pour aller chercher dans les terres les plus eloignées des ames rachetées du Sang du Fils de Dieu. Je savois tout celà, MONSEIGNEUR, *& quelqu'indigne que je fusse de l'honneur de votre protection, je ne doutois pas que vous ne me fissiez un merite d'etre né sujet du plus grand Roy du monde, & d'avoir des Lettres de recommandation de sa part, d'avoir eté appellé dans un Corps, où l'on fait profession de s'employer entierement à repandre partout le zele du salut*

 des

des ames, & l'etude des belles Lettres, & d'avoir enfin eté choisi pour frayer à une infinité de Saints Missionnaires un chemin, dont la decouverte est si importante pour la conversion de ce qui reste d'Infideles aux extremitez de l'Asie. Ainsi j'esperois beaucoup, & cependant vous avez encore surpassé mon attente. Vous m'avez retenu auprés de vous, & m'avez comblé de graces & de bienfaits. Mais je conterai toujours, comme la plus grande faveur que je puisse avoir reçu de Votre Excellence, la bonté que vous avez eue de me donner le tems de vous voir, & de vous considerer de plus prés. En effet, c'est alors que je connus que la renommée ne vous rendoit pas encore justice, & qu'elle n'avoit pas decouvert une infinité de rares qualitez que l'on reconnoit en approchant de Votre Excel-

cellence. Je vis un homme au milieu des grands emplois de la paix & de la guerre, toujours present à luy-même, toujours attaché à la Loi de son Dieu, qu'il prefere à toutes choses, un homme comblé des honneurs & des louanges ; que les ennemis meme de la Religion & de son Païs ne sauroient lui refuser, toujours honneté, toujours affable, toujours modeste ; un homme riche autant que son rang & sa qualité le demandent, & toujours parfaitement detaché des biens de la terre, qu'il ne regarde, que comme un engagement à faire plus de bien aux hommes, & à se rendre plus utile à la Religion ; un homme enfin qui sait allier la magnificence de la Cour, & les droits de sa dignité avec la ferveur & la devotion d'un veritable Chretien, la penetration d'un esprit solide avec la droiture d'un

cœur

cœur bien persuadé des veritez & des maximes de l'Evangile, le service de sa patrie avec les devoirs que la Religion nous impose. J'avois bien oui dire, MONSEIGNEUR, *que vous etiez toujours le premier à attaquer l'ennemi, & que l'exemple de votre courage ne servoit pas moins au gain des batailles, que la sagesse de votre conduite, que vous aviez fait prendre Cochin sur les Turcs, en montant vous-meme le premier à la breche, que vous aviez chassé ces Infideles de devant Vienne, par la vigueur avec laquelle vous leur portates les premiers coups; mais je ne savois pas encore, & je n'ai pu le croire qu'en le voyant, que vous fussiez toujours le premier à tous les exercices de pieté, & que les personnes les plus regulieres, & qui faisoient profession de s'attacher à la pra-*

tique des Vertus Chretiennes que leur etat demandoit, trouvoient dans vos actions & dans vos ſentimens de quoi confondre leur negligence & leur lacheté. Monſieur le Grand Enſeigne de Pologne & M. le Comte Alexandre vos enfans, ſçavent bien profiter de ces beaux exemples de valeur & de vertu qu'ils ont continuellement devant les yeux, & je ne doute pas, qu'animez de votre eſprit & inſtruits par vos conſeils, ils ne repondent un jour aux grandes eſperances que la Pologne a concues d'eux. Je ne ſçaurois parler de ces deux jeunes Seigneurs, ſans me ſouvenir de l'obligation que nous vous avons d'avoir bien voulu nous les confier en les envoyant à Paris au College de Louis le Grand, *pour ſe perfectionner dans l'etude des ſciences & de la vertu. C'eſt la qu'ils ſe*

ſont

ſont fait egalemant aimer & admirer de tout ce qu'il y avoit en France de jeunes gens de leur age d'une qualité diſtinguée. On les a veu enſuite non ſeulement à Paris & par toute la France, mais encore dans les autres plus belles parties de l'Europe ſe faire remarquer par leur eſprit & par leurs manieres douces & aimables, autant que par la magnificence & par la reputation & le reſpect que vos belles actions & vos incomparables vertus ont attaché au nom de JABLONOWSKI. *Ils ont fait voir dans tous les païs où ils ont voyagé, tout ce que peut le plus beau naturel du monde ſoutenu d'une bonne education. C'eſt,* MONSEIGNEUR, *cette bonne education qu'ils ne peuvent avoir recue que de vous, & à laquelle vous avez plus contribué que tous leurs Maitres, quelque ſoin que vous ayez pris*

de ne leur en donner que d'excellens. Vous avez bien voulu cependant nous en faire honneur; & pour nous marquer que vous etiez parfaitement content de nos ſoins, vous avez envoyé dans le meme College le troiſieme de vos Enfans, & un de vos Neveux, que nous regardons tous comme des gages precieux de la bonté dont vous nous honorez, & dans leſquels nous tacherons de vous temoigner notre veneration & notre reconnoiſſance. Mais ce ſeroit trop entreprendre que de vouloir vous remercier icy de toutes les obligations que nous vous avons, je laiſſe à d'autres à s'acquitter en celà de leur devoir, & je me croirai trop heureux, ſi vous voulez bien, en recevant cette Relation, me faire l'honneur d'etre perſuadé que je ne perdray jamais le ſouvenir de vos bien-faits, & que je ſe-

ray toute ma vie avec tout le respect possible.

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE

Le tres-humble, tres-obeïssant, & tres-obligé serviteur,

PH. AVRIL, de la Compagnie de JESUS.



PREFACE.

EN donnant au public le recit de mes Voyages, il est à propos de dire un mot de ce qui me les a fait entreprendre. Il y a quelques années que le R. Pere Ferdinand Verbiest de la Compagnie de Jesus, fameux Missionnaire de la Chine, ecrivit en Europe pour representer à ses Superieurs le besoin pressant, où ces Missions etoient d'Ouvriers Evangeliques, & la facilité qu'on trouveroit d'en fournir un grand nombre sans courir les risques qui avoient arreté la meilleure partie de ceux qui alloient auparavant à la Chine par mer. Il fit voir que les Tartares, en se rendant maitres de la Chine, avoient ouvert une porte dans ce vaste Empire par la grande Tartarie, & qu'il seroit aisé de profiter du commerce que les Tartares entretenoient depuis ce tems-là avec les Chinois, & d'eclairer les uns & les autres des lumieres de la foy. On

On entra d'autant plus volontiers dans ce dessein, qu'on regrettoit sensiblement la perte d'une infinité de zelez Missionnaires qui avoient consommé le sacrifice de leur vie, avant que d'etre arrivez au terme de leur Mission. Ce chemin, quoique difficile dans les commencemens, ne paroissoit pas impraticable, puisque l'Histoire fait mention de quelques Voyageurs qui avoient eté assez heureux pour arriver par terre à la Chine. On n'etoit pas cependant encore assez particulierement instruit de la route qu'il falloit tenir, c'est pour assurer cette route, & pour prendre la-dessus des instructions, & des connoissances plus certaines, que la Providence de Dieu, & les ordres de mes Superieurs m'ont fait sortir de France.

J'espere que cette Relation pourra servir aux Missionnaires qui se sentent appellez à porter l'Evangile dans ces païs-là, & que les personnes charitables & zelées pour la gloire de Dieu contribueront encore plus volontiers à un dessein si beau, & dont l'execution deviendra de jour en jour plus facile.

Outre l'avantage de ces Missions, qui a eté le but principal de mes Voyages,

on trouvera dans ma Relation plusieurs eclaircissemens sur les sciences, & en particulier sur la Geographie. J'en rapporteray icy un exemple. On n'avoit encore pu sçavoir exactement la vraie distance de Pekin. Il est vray que les dernieres Relations de Siam, & les observations des astres & des eclipses faites en ces païs-là, & sur la route par les Peres de la Compagnie de Jesus, que le Roy y avoit envoyez en qualité de ses Mathematiciens, nous avoient dejà montré que nos Cartes de Geographie reculoient l'extremité de l'Asie de plus de vingt-cinq degrez. Cependant M. Isaac Vossius qui avoit dejà imprimé son sentiment sur les mesures de longitude que l'on prenoit suivant les principes de l'Astronomie, avoit paru se defier de ces sortes de preuves: il pretendoit non seulement ne point approcher la Chine, mais meme l'eloigner. Les Relations de Siam n'avoient pu le convaincre: il publia un petit ecrit pour soutenir son premier sentiment, mais le Pere Gouye Professeur de Mathematiques au College de Louis le Grand, refuta toutes ses raisons, & le fit d'une maniere fort solide, qui contenta le public.

Var. obser. Lond. 1685.

Bibliotb. univ. tom. 8.

Observat. Phys. & Matemat. Par. 1688.

En

En effet, il est certain que les anciens & les nouvaux Astronomes se sont tres-utilement servi des eclipses de la Lune pour determiner les longitudes & ceux qui entendent tant soit peu ces matieres, sçavent bien l'obligation que nous avons à Galilée d'avoir decouvert les Satellites de Jupiter, & l'estime qu'on doit faire de la methode savante & aisée que l'illustre M. Cassini nous a donnée pour connoitre surement les longitudes, en observant les emersions & les immersions de ces astres.

Ibid.

C'est une puerilité de dire que l'on ne trouvera point dequoy remplir l'autre hemisphere, & puisque M. Vossius etoit si peu instruit des principes de l'Astronomie & de la Geographie, comme M. de la Hire a raison de le lui reprocher, il pouvoit du moins, pour se contenter la-dessus, se donner la peine de lire, ou meme de regarder les Tables du Pere Riccioli, ou les Cartes de M. Dudlée. M. Vossius etoit assurement un grand homme, avoit de la belle litterature, & en avoit plus qu'un autre; mais on ne peut disconvenir que l'envie de paroitre universel, ne l'ait souvent fait tomber dans de grandes egaremens, en le faisant sortir de son caractere.

Riccioli Geograph. reformat.

Dudl. Artan. del mare.

Enfin

Enfin je croi que M. Vossius, s'il vivoit encore, quelque enteté qu'il fut de ses hypotheses, se rendroit aux preuves qui sont raportées dans ce Livre. En effet, je ne me suis pas contenté d'observer les astres pour prendre les hauteurs des païs où j'ay moy-meme eté; j'ai suivi les regles qu'il prescrit, pour savoir exactement l'etendue de chaque païs, & qu'il prefere aux demonstrations astronomiques: je me suis informé des habitans: je leur ay parlé, j'ay appris d'eux combien ils mettoient de jours à faire le chemin de la Chine, & combien ils faisoient de lieues par jour: je les ay vu partir de Moskou, & je les ay vu revenir de Pekin; en un mot, j'ay pris tant de precautions, que j'ay tout lieu de croire que je n'ay point eté trompé. Tout mon troisieme Livre est principalement emploié à rapporter les differentes routes que les Moscovites & les Tartares tiennent ordinairement pour aller à la Chine, & c'est pour celà que j'ay donné à ce Livre le titre de *Voyage de la Chine*, quoique je n'aye pas eu le bonheur d'y arriver moimeme comme je l'avois esperé.

Je puis ajouter icy qu'encore que notre profession en general soit de peu me-

nager notre vie & notre ſanté & de courir juſqu'aux extremitez du monde au travers des plus affreux dangers, au ſecours des ames rachetées par le Sang de Jesus-Christ, & que nous nous y engagions meme par un vœu ſolemnel ; on peut regarder neanmoins comme une marque de la ſureté du chemin que j'ay decouvert, que ce projet ait eté agreé & ſuivi par les Superieurs de notre Compagnie, qui ont toujours une attention particuliere ſur nos Miſſions etrangeres, comme ſur le plus eſſentiel & le plus ſaint de nos emplois, & qui tachent de ne point expoſer trop legerement leurs inferieurs, ni ſans avoir un ſujet raiſonnable d'en eſperer quelque avantage pour le bien de l'Egliſe, & pour la propagation de la vraye Foy. De ſorte qu'on peut juger qu'ils n'auroient point hazardé douze de leurs Freres, que je puis aſſurer etre tous d'un merite diſtingué, qui ſont partis depuis peu de mois pour la Chine, & qui tiendront la route de terre, s'ils n'avoient trouvé quelque ſolidité dans les memoires & les inſtructions que je leur ay donnez. Il y en a encore pluſieurs autres qui touchez de ces exemples, & du deſir de ſouffrir beaucoup pour Dieu, ſe diſ-

diſpoſent à partir bien-tot pour le meme voyage, & qui ſe ſont determinez à prendre ce chemin des Yousbecs & du Thibet, ſelon le deſſein que m'avoit propoſé le feu Comte de Syri, & qu'il auroit deja executé, ſi la mort ne l'avoit arreté au milieu de ſa glorieuſe entrepriſe.

Pour ne pas perdre le tems qu'ils emploiront à faire ce voyage, & pour rendre cette route plus aiſée à ceux qui les ſuivront, ils vont d'abord à Conſtantinople, où ils trouveront le Pere Beauvollier mon Compagnon de Miſſion, qui ſera porteur des lettres du Roy au Chà de Perſe, & qui menera cette troupe Apoſtolique à Trebizonde, à Erzerum, à Irivan, & à Schamaki. Ils s'arreteront quelque tems dans toutes ces villes pour y prendre encore de nouvelles connoiſſances, & y etablir de bonnes correſpondances en y laiſſant meme, s'il ſe peut, deux ou trois d'entre eux pour ſervir à la converſion des gens du païs & pour donner des inſtructions aux Miſſionnaires qui paſſeront doreſnavant par là. Ils ſe rendront enſuite à Hiſpaan Capitale de la Perſe, où ils demanderont la protection du Chà & lui rendront les lettres de notre grand Monarque, dont la recomman-

dation & le zele eſt d'un grand ſecours pour etablir ſolidement ce deſſein.

D'Iſpaan ils iront faire un pareil etabliſſement à Samarkand ou à Bokara, pendant que le Pere Grimaldi, que l'Empereur de la Chine a choiſi pour succeder au feu Pere Verbieſt dans la charge de Preſident du tribunal des Matematiques, fera ſon poſſible pour faciliter leur deſſein du coté de la Chine. Ils pourront encore pendant ce voyage apprendre la langue des Tartares Chinois. Ils eſperent meme en allant de Bokara à Pekin parmi les Tartares Chinois, en trouver quelques-uns de ceux qui ſe ſont convertis en venant à la Cour de Pekin.

On s'eſt determiné à cette route plutot qu'à celle des Moſcovites, tant à cauſe des raiſons qui ſont deduites dans mon Livre, que parce que le Pere Grimaldi ſe defie toujours de ces Schiſmatiques, & qu'il craint qu'ils ne paroiſſent trop dans la Chine à la honte du Chriſtianiſme qu'ils deshonorent par leur ignorance & leur brutalité.

On eſpere faire partir tous les ans quelques Miſſionnaires qui prendront la meme route, & s'arreteront à Conſtantinople, à Trebizonde, à Erzerum, à Irivan,

van, & à Schamaki, à la place de ceux qui ſauront aſſez bien les langues pour continuer le voyage de la Chine. Le Perſan meme ne leur ſera pas inutile, puis qu'il pourra ſervir à convertir les Mahometans Chinois, dont S. François Xavier ne negligeoit pas la converſion, & qui ſont beaucoup plus aiſez à gagner à la Foy, que ceux que l'on trouve dans les terres des Turcs.

Ils pourront auſſi pendant leur voyage s'occuper utilement à ramener les Grecs & les autres Heretiques ou Schiſmatiqnes à l'Egliſe Romaine, dont quelques-uns ne ſont pas fort eloignez, comme il paroit en particulier des Armeniens, par tout ce que j'en ay raconté, & par la Relation de Julfa, que j'ay fait imprimer au bout de ce Livre. Julfa eſt un fauxbourg d'Hiſpaan, & un des principaux etabliſſemens des Armeniens dans la Perſe.

Ces Miſſionnaires auront encore l'avantage d'arriver à la Chine tout formez aux fonctions Apoſtoliques, par les eſſais qu'ils auront faits dans le chemin, & par les connoiſſances qu'ils auront acquiſes. Ils ſeront par conſequent en etat de travailler avec fruit des qu'ils arriveront à la Chine, ce que ne pouvoient pas faire ceux

ceux qui y ont eté jusqu'à present par mer.

Quelques bonnes que semblent ces precautions, nous savons bien que celui qui plante, & celui qui arrose n'est rien, & qu'il n'y a que Dieu qui puisse faire reussir un si beau dessein. Quand nous n'aurions pas eu ces sentimens, la revolution arrivée dans le Roiaume de Siam, nous a fait voir que Dieu, par les jugemens secrets de sa providence, permettoit quelquefois que les mesures les mieux prises, & les desseins les mieux concertez pour sa gloire, n'eussent pas le succés qu'on en attendoit. Nous aurons toujours la consolation d'avoir fait notre devoir, & nous serons trop heureux aprés cela de nous dire des serviteurs inutiles; nous esperons que tous les bons Catholiques voudront bien entrer en ce dessein, & flechir par leurs prieres la misericorde de Dieu, que nos pechez peutetre empechent de verser ses graces sur la Chine & sur la grande Tartarie.

VOYA-



1





VOYAGE D'ORIENT.

LIVRE PREMIER.

DE tous les Païs de l'Orient où l'on a porté les lumieres de l'Evangile, il en eſt peu où il ait fait des progrés plus conſiderables qu'à la Chine. Le prodigieux nombre de ceux qui ont quitté leurs ſuperſtitions pour adorer le vray Dieu, & qui le quittent encore tous les jours, la pieté des nouveaux Fideles, leur courage à s'acquitter de tous les devoirs du Chriſtianiſme marquent aſſez combien ces peuples ſont diſpoſez à recevoir notre ſainte Foy.

C'eſt pour ſeconder de ſi heureuſes diſpoſitions qu'on s'applique depuis longtems à procurer à cette nouvelle Chretienté le plus d'ouvriers qu'il eſt poſſible, ſoit pour remplir la place de ceux qui

aprés avoir fourny glorieusement leur carriere sont hors d'etat par leur grand age & leurs autres incommoditez de cultiver cette florissante Mission, soit pour en augmenter le nombre à proportion des nouveaux Chretiens qui se sont tellement multipliez, qu'un seul Pasteur est chargé du soin de plusieurs Eglises.

Un des plus zelez Missionnaires de la Chine, qui a vieilly sous le faix des travaux Evangeliques me representoit il y a quelques années, d'une maniere bien touchante, l'etat de ces Missions dans une lettre où il m'invitoit à aller partager avec luy les grandes occupations ausquelles il ne peut plus suffire. „Je suis „seul, me disoit-il, dans une Province „qui a plus de cent trente lieues d'eten- „due, avec quatre ou cinq Eglises sur „les bras, dont chacune avoit autrefois „un Pere qui y faisoit sa residence; de „sorte que je suis en voyage une grande „partie de l'année, & dans l'impuissan- „ce de me confesser meme à l'article de „la mort, ne pouvant en ce cas là avoir „recours à aucun Pretre, à cause de la „grande distance qui nous separe; & non „seulement moy, mais encore plusieurs „autres Missionnaires sont reduits au „meme etat.

Mais quelque soin qu'on prenne d'envoyer de tems en tems de nouvelles recreues d'Ouvriers Evangeliques pour entretenir la Foy dans ce vaste Royaume, les Pirates, les naufrages, les maladies,

&

& les autres incommoditez d'une longue & facheuse navigation, en enlevent toujours beaucoup plus qu'il n'y en arrive. J'ay sçeu du Pere Couplet illustre Missionnaire, que tout Paris vit avec tant de plaisir aprés son retour de la Chine, où il a demeuré plus de trente ans, qu'il s'etoit etudié à faire une supputation exacte du nombre des Jesuites qui etoient partis de differents endroits de l'Europe pour se rendre à la Mission qu'il venoit de quitter, & qu'il avoit trouvé que de six cent qui s'etoient embarquez pour y aller depuis que l'entrée en est ouverte à notre Compagnie, il n'y en etoit arrivé qu'une centaine, tout le reste ayant consommé son sacrifice en chemin par les maladies ou par le naufrage.

Prés de cinq cent Jesuites ont peri allant à la Chine.

C'est pour eviter dans la suite la perte de tant de Missionnaires, dont les Indes & les Royaumes les plus eloignez se ressentiront encore long-tems, qu'on prit il y a peu d'années la resolution de s'ouvrir par terre un passage à la Chine. On n'eut pas de peine à trouver des gens qui voulussent contribuer à l'execution d'un si grand dessein. Parmi plusieurs qui se presenterent pour cette nouvelle entreprise je fus choisi, & j'ay eu la consolation d'y travailler cinq ans entiers. C'est dans cette veue que j'ay parcouru la Turquie, la Perse, l'Armenie, la Tartarie Meridionale, la Moscovie, la Pologne, l'une & l'autre Prusse & la Moldavie; que je me suis embarqué plusieurs fois sur dif-

On prend le dessein de tenter une voye par terre à la Chine.

ferentes Mers d'Europe & d'Asie, & que je me suis exposé avec plaisir à tous les dangers que je sçavois etre inevitables à ceux qui entreprennent de si penibles voyages.

Avant que de partir de Paris, j'allay à Montmartre, pour recueillir dans ce saint lieu quelques etincelles du feu sacré, dont saint Ignace & saint François Xavier ont laissé, ce semble, meme aprés leur mort des restes encore suffisans, pour embraser les cœurs de leurs enfans. Je me rendis ensuite en compagnie du Pere Couplet à Lyon ; où je fus obligé de le quitter pour continuer ma route jusqu'à Marseille, où se devoit faire notre embarquement.

Ce fut là que Dieu me fit gouter avant que de quitter la France, une partie de la consolation que ressentit autrefois saint Bernard quand il abandonna le monde.

Un de mes Freres dejà Pretre, poussé comme moy, du desir de se consacrer à la conversion des infideles, vint m'y trouver quelques jours avant mon depart, pour me marquer la resolution où il etoit de partager avec moy les travaux où j'allois m'engager. Comme il s'etoit disposé long-tems auparavant par la sainteté d'une vie fervente & zelée à ce grand employ, je crus qu'il etoit tems de luy procurer le bonheur qu'il avoit autrefois souhaitté avec passion, de nous voir tous deux unis beaucoup plus etroittement par les liens de la grace, que nous ne l'avions

eté

eté jusques alors par ceux de la nature. Pour cet effet ayant trouvé bien à propos dans le Port un Vaisseau Maloin qui etoit sur le point de mettre à la voile pour aller à Civitavechia, nous nous embarquames dessus, & aprés avoir fait assez heureusement ce trajet, nous continuames notre route jusqu'à Rome.

Depart de Marseille.

Le Pere Charles de Noyelle qui etoit alors General des Jesuites, n'eut pas de peine à nous accorder la grace que nous etions venus exprés luy demander. Il receut mon Frere dans la Compagnie, & aprés plusieurs marques particulieres d'une bonté veritablement paternelle, il nous donna à l'un & à l'autre sa benediction. Nous ne l'eumes pas plutot receuë, que nous vinmes en diligence à Livourne pour y prendre le Vaisseau qui devoit nous passer en Orient, en compagnie d'un autre Marchand armé en guerre, nommé le Jupiter Foudroyant, dont le Capitaine avoit eté annobly par le Roy quelques années auparavant, pour s'etre signalé dans un combat qu'il soutint luy seul trois jours entiers contre quatre Corsaires Tripolains qui l'etoient venus attaquer, & qu'il contraignit de prendre la fuite.

Le sejour que nous fimes dans cette Ville fut un peu plus long que nous n'avions cru : nous n'y fumes pourtant pas oysifs ; car comme nous fumes obligez d'y passer les Fetes de Noël, en attendant que la charge des deux Vaisseaux

qui devoient aller de Conſerve juſques en Chypre, fut prete, les Officiers & l'equipage qui ſe tenoient pour lors à la rade, nous donnerent bien de l'occupation durant tout ce ſaint tems. Nous les confeſſâmes & les communiames preſque tous, & comme on ne leur permettoit point d'aller à terre, nous fimes du plus grand des Navires une Egliſe flottante, où tout le monde etant aſſemblé trouva de quoi contenter ſa devotion dans les exercices de pieté que nous eumes ſoin d'y etablir.

Deux Vaiſſeaux partent de Livourne l'an 1685. pour aller en Orient.

Quelques jours aprés on vint nous avertir qu'on etoit pret à lever l'ancre, & qu'ainſi il falloit au plutot prendre nos places, en attendant que le vent favorable qu'on eſperoit dans peu, nous donnat moyen de mettre à la voile. Il ne tarda pas long-tems à venir, car le meme jour de notre embarquement, qui fut le treizieme Janvier de l'année mil ſix cent quatre-vingt-cinq, s'etant elevé un peu avant minuit tel que nous le ſouhaittions, on appareilla avec toute la diligence poſſible, de ſorte que le lendemain nous perdimes de veue les Iſles de Capraia, d'Elbe, & de Sardaigne.

On eſt battu d'une furieuſe tempete en cotoyant l'Iſle de Candie.

De tous les accidens qui traverſerent notre navigation, celuy qui nous deconcerta le plus, fut une tempete furieuſe dont nous fumes battus en cotoyant la Candie, aprés avoir eſſuyé quelques jours auparavant un calme extremement ennuyeux. Ce fut le vingt-unieme de Janvier,

vier, jour de ſainte Agnés qu'un vent grec s'etant elevé vers le minuit aprés le coucher de la Lune, dont la rougeur extraordinaire ne nous preſageoit rien que de funeſte, nous donna bien de l'exercice, auſſi bien qu'à tout l'equipage de notre Vaiſſeau durant prés de vingt-quatre heures. Comme il ſe fortifia toujours à meſure que le jour approchoit, il agita ſi fort la Mer que nous n'y decouvrimes bientoſt plus que des montagnes & des abyſmes. Notre Vaiſſeau cependant qui ne pouvoit qu'à peine porter la voile du Beaupré, preſque entierement pliée, etoit ſi terriblement ebranlé par les flots qui venoient le battre à tout moment, & qui l'inondoient ſans relache, que nous nous croyions inceſſamment engloutis.

Ces effroyables ſecouſſes jointes au mugiſſement horrible de la mer & à la furie outrée du vent qui empechoient qu'on ne peut faire aucune manœuvre, etonnerent ſi fort notre monde, que chacun ſe laiſſant aller au deſeſpoir, ſans ſe mettre en peine des ordres qu'on pouvoit donner, on ne vit plus dans la ſuite que trouble, qu'allarme & que confuſion : de ſorte que le Capitaine qui ne ſçavoit plus quelles meſures prendre, ny comment ſe faire obeïr de ſes gens qui ſe tenoient preſque tous collez à quelque piece du Navire, de peur d'etre froiſſez ou lancez dans la Mer, fut obligé de s'abandonner quelque tems à la mercy des flots, ſans autre eſperance que d'aller

 echouer

echouer ſur les cotes de Barbarie, pour ſauver au moins les perſonnes, au cas qu'on ne put ſauver le Vaiſſeau.

Dans cet etat deplorable, où l'image de la mort, qui paroiſſoit depeinte ſur le viſage de tous les Matelots eperdus, m'effrayoit plus que tout le reſte, Dieu m'inſpira aſſez de courage, quelque interdit que je fuſſe d'ailleurs, pour profiter de la conſternation extreme où je les voyois, & pour les faire penſer au ſalut eternel dans un tems où nous ne croyions pas qu'on dut en eſperer un autre. Pour cet effet aprés m'etre diſpoſé le premier à tous les evenemens que nous avions ſujet de craindre, je tachay de les faire revenir de l'aſſoupiſſement prodigieux où ils etoient, pour les faire penſer à la conſervation de leur ame, dont la perte leur devoit etre plus ſenſible que celle du corps qui ſembloit etre inevitable.

J'eus la conſolation d'en voir venir pluſieurs à mes piez pour ſe confeſſer, tandis que les autres faiſoient tout haut pluſieurs actes de contrition, de conformité à la volonté de Dieu, de foy, d'eſperance & d'amour, qu'on avoit eu ſoin de leur inſpirer. Je me ſervis en meme tems des belles diſpoſitions que je remarquai en eux, pour exciter leur confiance en la ſainte Vierge, & pour les obliger à s'addreſſer à elle dans une ſi preſſante neceſſité. Nous en reſſentimes en effet bientot la puiſſante protection d'une maniere à ne pas douter qu'elle ne

ſe

ſe fut intereſſée bien efficacement pour nous auprés de celuy à qui les vents & la mer ſont gloire d'obeïr. Car à peine leur eus-je fait promettre de ſe confeſſer & de communier à ſon honneur, ſi nous eſtions aſſez heureux pour arriver à notre terme, que nous commençames à eſperer le ſecours que nous n'attendions que d'en-haut. Tous reprirent cœur à l'inſtant, & ſoit que Dieu leur fit regarder alors le danger moindre qu'il n'etoit, ſoit que ſa longue durée les y eut rendu moins ſenſibles, chacun ſe mit en action pour ſoutenir le navire contre la violence des flots qui le tourmentoient encore beaucoup. Mais enfin le vent s'etant un peu abbatu, on ſe reconnut entierement, & le calme qui revint inſenſiblement, nous mit en etat de reprendre notre premiere route.

Nous la reprimes en effet ſi heureuſement, que deux jours aprés nous apperçeumes l'Iſle de Chypre, dont les terres nous parurent d'autant plus agreables, que nous avions cru quelque tems auparavant n'en devoir jamais plus decouvrir aucune. Comme le Rendez-vous des deux Vaiſſeaux qui partirent de Livourne enſemble, etoit la rade de Lerneca, nous allames y mouiller le vingt-cinquieme jour de Janvier, qui etoit le douzieme de notre navigation. Nous croyions y trouver le Jupiter Foudroyant, qui devoit naturellement y arriver avant nous, etant beaucoup meilleur voilier

Aprés douze jours de navigation on mouille à la rade de Lerneca.

que le notre, quoyqu'il fut plus gros; mais la tempete qui l'en avoit ecarté dés le commencement, le maltraitta si fort dans la suite, qu'aprés avoir pensé etre absorbé par la quantité d'eau qu'il faisoit de toutes parts, il fut obligé d'aller se radouber avant que de nous pouvoir joindre. Cependant dans l'incertitude où l'on etoit de ce qu'il pouvoit etre devenu, & dans le dessein que l'on prit de s'assurer de son sort dont on etoit fort inquiet, on nous permit de debarquer, & d'aller à Lerneca, pour nous y retablir, en attendant qu'on put en apprendre quelque nouvelle.

Lerneca qui etoit autrefois une Ville d'une tres-grande etendue à en juger par les restes de son enceinte, n'est presentement qu'un Village situé à un quart de lieue de la Mer du coté du Midy, où il y a des Negotians assez riches & assez considerables. C'est un des endroits de l'Isle de Chypre, où il se fait le plus de commerce. Les Peres de la Terre-sainte y ont un Couvent fort commode, & les Capucins un Hospice fort agreable. Comme ces derniers sont François, au lieu que les autres sont presque tous Espagnols, nous allames loger chez eux, & l'on ne peut rien ajouter aux caresses qu'ils nous firent, & aux soins charitables qu'ils prirent pour nous remettre de nos fatigues passées.

La beauté & la fertilité de l'Isle de Chypre.

La fertilité de l'Isle est si grande, & il s'y trouve une telle abondance de toutes les

les commoditez de la vie, qu'il n'eſt peut-etre point d'endroit au monde où un homme abbatu puiſſe plus aiſément recouvrer les forces & la ſanté. Les Vins y ſont excellents, & tous les fruits delicieux, les Citrons, les Oranges & les Limons n'y coutent preſque rien. On y trouve une quantité prodigieuſe de Francolins, auſſi bien que d'autre gibier, & generalement parlant, tout ce qu'on peut ſouhaitter, ſoit pour la neceſſité, ſoit pour le plaiſir de la vie, s'y trouve en ſi grande abondance, que cette terre peut le diſputer en agréement à toute autre.

Mais parmi tous ces avantages, elle manque d'eau douce, n'y ayant quaſi dans toute l'Iſle qu'une ſeule ſource qui ne ſoit point du tout ſalée. Elle eſt preciſement ſur le bord de la Mer, & nonobſtant ſa proximité, elle conſerve toute ſa douceur. Je laiſſe aux Philoſophes à expliquer ce prodige de la nature qui quoyqu'aſſez ordinaire, paroit avoir quelque choſe de ſurprenant. L'eau douce y eſt rare.

Durant le ſejour que nous fimes dans cette Iſle, il arriva une aſſez facheuſe avanture à quelques-uns des paſſagers qui s'etoient embarquez avec nous. Un jour qu'ils ſe promenoient ſur le bord de la Mer, où les Turcs ont un petit fort aſſez mal gardé, la curioſité les porta à entrer dans l'interieur de la place, dont ils trouverent les avenues tout ouvertes, ſans faire reflexion combien il etoit dangereux de donner le moindre ombrage à un peuple

Curioſité de quelques paſſagers François punie par les Turcs.

qui ſoupçonne tout des Chretiens, & qui les regarde comme ſes plus mortels ennemis. Un Soldat qui etoit proche les y ayant apperçus, aprés avoir appellé quelques-uns de ſes Compagnons, courut à eux tout echauffé, & aprés leur avoir dechargé pluſieurs coups d'un gros baton dont il s'etoit armé, il continua ſi longtems à les maltraitter, qu'il les auroit infailliblement aſſommez, ſi quelques domeſtiques du Conſul François, qui ſe rencontrerent là par hazard, ne fuſſent accourus au bruit, & n'euſſent arreté ces furieux, en leur repreſentant que ces Etrangers peu inſtruits des coutumes du païs, avoient cru trouver parmi eux la meme liberté qu'on a ordinairement en Europe, où il eſt permis à chacun d'entrer dans tous les endroits qu'on trouve ſans garde & ſans deffenſe. La choſe n'en demeura pas là : car le Conſul de la Nation ayant envoyé à Nicoſie un Exprés pour ſe plaindre de la brutalité de ce Soldat, on le condamna à recevoir cent baſtonnades.

Aprés quelques jours de repos, le Jupiter Foudroyant etant arrivé bien maltraité, comme j'ay dejà dit, par la tempete qu'il avoit eſſuyée, nous nous rembarquames pour faire voile du coté d'Alexandrette en compagnie d'un autre Vaiſſeau Marſeillois, qui etoit venu nous joindre en Chypre. Nous appareillames tous deux à la fois, & nous nous trouvames en meme tems à la faveur d'un

 bon

bon vent de Nord vis-à-vis du Golfe d'Alexandrette, à l'entrée duquel on decouvre d'assez loin une pointe de terre qui se jette fort avant dans la Mer, & que les Arabes appellent *Canzir*, c'est à dire Sanglier, parceque ce Cap en represente parfaitement la hure.

Les deux Vaisseaux s'acrochent par l'imprudence d'un Pilote.

Avant que de le doubler, notre Pilotte ayant voulu avertir celuy de l'autre Vaisseau, de la manœuvre qu'il feroit durant la nuit, qui etoit proche, faillit à nous perdre les uns & les autres autant par surprise que par imprudence: car s'étant avancé trop prés de luy pour s'en faire mieux entendre, sans faire reflexion que nous allions à la bouline, il perdit le vent que les voiles de l'autre qui couvroient entierement les siennes, luy enleverent dans l'instant; de sorte que la derive les ayant fait tomber l'un sur l'autre, on ne vit jamais plus d'allarme ny de desordre qu'en cette occasion. Chacun de son coté eut beau s'armer de leviers pour empecher le choc de ces deux corps massifs: comme le mouvement des flots les poussoit violemment, & que d'ailleurs leurs mats & leurs cordages etoient terriblement embarassez les uns dans les autres, jamais on ne crut mieux perir que pour lors: mais enfin à force de couper mats, vergues & autres agrez, on reussit à les separer; aprés quoy s'etant radoubé le mieux qu'on put pour le peu de chemin qui restoit à faire, on arriva heureusement le lendemain, malgré tous les acci-

accidens dont nous nous etions veus traversez, à la Rade d'Alexandrette, qui etoit le terme de notre navigation.

On arrive à Alexandrette.

Alexandrette que les Turcs appellent *Scandarone*, est un village situé sur le bord de la Mer dans un fond tres-mal sain, à cause des Montagnes dont il est entouré de toutes parts, qui font qu'on n'y respire qu'un air extremement grossier & epais, qui venant à s'echauffer durant l'Eté d'une maniere extraordinaire, cause des maladies tres-violentes & tres-dangereuses. Quelques avis qu'on nous eut donné avant que de partir de France, de ne nous y arreter que tres-peu, nous fumes pourtant obligez d'y sejourner trois semaines entieres, en attendant que les chemins qui etoient alors infestez par les troupes qui passoient incessamment de l'Asie à Constantinople, fussent un peu plus libres.

On depeche un pigeon à Alep pour donner avis de l'arrivée des Vaisseaux.

A peine eut-on debarqué, que nous eumes le plaisir de voir depecher devant nous le Messager, dont on se sert dans le Païs pour porter les nouvelles qu'on veut faire sçavoir promptement. Voicy de quelle maniere celà se pratique ordinairement : Un Marchand d'Alep, qui veut etre averti des premiers de la qualité des Marchandises qui viennent de France ou d'ailleurs, a soin d'envoyer par un Exprés un pigeon qui a des petits, dans le tems à peu prés qu'il croit qu'un Vaisseau doit arriver à Alexandrette, où il ne manque guere d'avoir quelque

que

que correſpondant. Celui-cy auſſi-tot qu'on a jetté l'ancre, va s'informer de tout ce qu'il juge à propos pour bien s'acquitter de ſa commiſſion; puis ayant ecrit la lettre où il rend compte de tout, il l'attache au col du Courrier, qu'il porte enſuite juſqu'au ſommet d'une petite Montagne, où il luy donne la liberté, ſans apprehender qu'il s'egare. Celuy que nous vimes lacher, aprés s'etre guindé fort haut, pour decouvrir ſans doute le lieu dont on l'avoit tiré quelques jours auparavant, & pouſſé, comme il eſt à croire, par l'inſtinct commun à tous les oyſeaux qui ont des petits, prit ſon vol vers Alep, & y arriva en moins de trois heures, quoyque cette Ville ſoit eloignée de prés de trente lieues de l'endroit d'où on l'expedia. On ne ſe ſert pourtant pas indifferemment de toute ſorte de pigeons pour porter des depeches, & tous n'y ſont pas egalement propres: Il y en a d'une eſpece particuliere qu'on dreſſe fort aiſément à cet exercice, & qui ſont, dans l'occaſion, d'un tres-grand ſecours, ſur tout quand les affaires ont beſoin d'etre menagées ſans delay, comme il arrive aſſez ſouvent dans les echelles du Levant où les François ſont etablis.

Ce fut là preſque la ſeule choſe curieuſe que nous pumes remarquer durant le ſejour que nous fimes dans ce premier Port de l'Orient: Nous euſſions bien voulu viſiter le rivage où l'on croit que le Prophete Jonas fut jetté par la Balene

qui

qui l'engloutit : mais sur l'avis qu'on nous donna qu'il etoit dangereux d'aller trop avant de ce coté-là, à cause des excursions qu'y font continuellement les Arabes, quand ils sçavent qu'il y a quelque Vaisseau à la rade, nous nous contentames de voir de loin la piramide qu'on a erigée en memoire de ce miracle.

Passage de l'Euphrate.

Le jour de notre depart ayant eté fixé au premier Jeudy de Careme, il se forma une Caravane d'environ quarante personnes. On appelle en Turquie Caravane, une assemblée de Voyageurs qui ont tous le meme terme, & qui sont obligez de ne point se quitter, de peur d'etre pillez ou meme assassinez par les voleurs de profession, dont presque tous les chemins sont remplis. Chacun s'etant trouvé pret au tems que l'on avoit marqué, on partit d'Alexandrette sous la conduite d'un Turc fort honnete homme, qui faisoit l'office de *Caravan-bachi*, c'est-à-dire Conducteur de la Caravane. Les François se servent de luy depuis longtems, parcequ'il est extremement fidele, & qu'il a de grands egards pour la Nation, à qui il doit aussi toute sa fortune.

La premiere journée fut assez petite : on n'alla coucher qu'à un Village nommé *le Beylan* qui n'est eloigné que de quatre ou cinq lieues d'Alexandrette.

On traverse la Plaine d'Antioche & l'on passe l'Oronte.

Nous en partimes le lendemain à la pointe du jour, & nous traversames la plaine d'Antioche, qui est une des plus fer-

fertiles & des plus agreables qu'on puisse voir au monde. Elle est de cinq ou six lieues d'etendue, entrecoupée d'une infinité de ruisseaux, abondante en pasturages, & pleine de troupeaux qu'on y engraisse durant tout le cours de l'année. Nous passâmes le meme jour l'Oronte, qui n'est qu'une petite riviere, dont l'eau est fort trouble & toute rougeatre, & qui n'a rien de considerable que le nom.

Nous nous rendimes pour la nuit à un Village de *Curdes* d'où l'on pretend que cette nation, qui est maintenant assez etendue, tire son origine. Nos gens furent obligez de faire bonne garde durant toute la nuit, pour ne se pas laisser surprendre par ce peuple, qui ne subsiste quasi que par le vol & le brigandage.

La journée suivante fut assez facheuse à cause des chemins mal-unis & pierreux, qui ne fatiguerent pas moins les hommes que les chevaux; nous vimes en passant plusieurs beaux restes de ces anciens Monasteres, où tant de Saints Personages menoient autrefois une vie Angelique. On nous montra meme de loin la fameuse Colomne où l'incomparable Simeon Stilite avoit fait durant quarante ans la rigoureuse penitence dont tous les Religieux d'alentour parurent si fort etonnez. Enfin aprés avoir parcouru toute cette petite contrée avec des sentimens extraordinaires de devotion, que la veue de tous ces saints monumens inspirent meme aux plus insensibles, nous arrivâmes

mes d'assez bonne-heure à *Anjar*, qui est un gros Bourg, où notre Caravan-bachi nous reçut dans une maison qu'il y avoit, & où il nous regala d'un peu de ris cuit à l'huile, & de quelques fruits du païs, le tems de jeune où nous etions, l'ayant obligé de faire alors autre chose que ce qu'il fait ordinairement pour les François, quand il les conduit dans une autre saison.

On arrive à Alep.

Enfin le Dimanche onzieme de Mars nous arrivames à Alep, & nous fumes reçus des Jesuites avec des demonstrations d'amitié qui nous firent bientot oublier toutes nos incommoditez passées. Aprés quelques jours de repos, le Superieur des Missions de Syrie m'ayant fait connoitre la disette d'Ouvriers où l'on se trouvoit reduit dans presque tous les endroits de l'Orient par la perte qu'on avoit fait de plusieurs excellens Missionnaires, sçut si bien m'engager à entrer dans tous ses besoins, que quelque inclination que j'eusse de me rendre au plutot en Perse, pour m'y disposer au grand voyage de la Chine, que je meditois depuis plusieurs années, je ne pus luy refuser d'aller pour quelque mois dans le *Curdistan*, d'où le Pere Roche qui y etoit alors luy representoit incessamment l'impuissance où il etoit d'y rester davantage, à moins que d'avoir un Compagnon avec qui il put partager les grands travaux dont il etoit accablé chaque jour, & ausquels il alloit enfin succom-

comber, s'il demeuroit ſeul plus longtems.

Ce ſacrifice de moy-meme me couta à la verité un peu cher, auſſi-bien que celuy que je fus obligé de faire en me ſeparant de mon Frere, qu'on deſtina pour le meme ſujet, à une autre Miſſion, quoyque nous nous fuſſions flattez luy & moy de la douceur que nous gouterions un jour enſemble en cultivant le champ où nous eſperions tous deux de faire la meme recolte. Mais quand on s'eſt une fois donné tout entier à Dieu, à quoy bon ſe menager dans la ſuite? Je me diſpoſay donc à partir avec une Caravane aſſez nombreuſe qui commençoit à ſe former, & qui ſe trouva bientot aprés en etat de prendre la route de *Betlis*, Capitale du *Curdiſtan*.

Parmy ceux qui la compoſoient il y avoit un Marchand Armenien qui ſe diſoit Catholique, & qui en cette qualité paroiſſoit extremement attaché aux Jeſuites. Comme je ne ſçavois alors aucune des Langues Orientales, on crut qu'on ne pouvoit mieux faire que de me mettre entre les mains de cet homme, dans la perſuaſion où l'on etoit que ſa Religion jointe à l'attachement qu'il faiſoit paroitre pour nous, l'obligeroient à prendre ſoin de moy dans ce premier de mes voyages.

Ie me joins à une Caravane, qui part pour Betlis Capitale du Curdiſtan.

C'etoit un tems de Careme, que les Armeniens obſervent avec tant de rigueur, qu'ils feroient ſcrupule de ſe nourir

Ieune rigoureux des Armeniens durant le Careme.

rir de laitage, de poiſſon & d'huile ou de boire du vin. Je crus que pour m'accommoder à la foibleſſe de ce peuple, qui fait conſiſter toute l'eſſence de ſa Religion dans ces obſervations exterieures, je devois me priver comme eux de tous les adouciſſemens que l'Egliſe Catholique permet à ſes enfans. Pour cet effet aprés avoir fait ſeulement proviſion de biſcuit, de dattes & de quelques autres fruits ſecs, avec un peu de caffé pour le voyage de plus de deux cens cinquante lieues que j'allois entreprendre, je partis d'Alep deguiſé en Armenien pour plus grande ſeureté, & je me trouvay le vingt-quatrieme de Mars avec mon Conducteur au rendez-vous general de toute la Caravane, qui n'en etoit qu'à une portée de mouſquet.

Les Turcs ne commencent jamais leurs voyages le vendredi.

Ce fut un Jeudy au ſoir, que les Turcs choiſirent exprés pour ſortir de la ville, par une ſuperſtition aſſez ordinaire à tous les Orientaux, qui croyent que quand on commence à ſe mettre en marche un Vendredy matin, on s'attire infailliblement quantité de malheurs durant tout le cours du Voyage, quoyqu'à mon ſens celuy de paſſer une nuit d'une maniere auſſi incommode qu'on fut obligé de paſſer cette premiere, ſoit un des plus facheux que l'on puiſſe eſſuyer. On n'eut pas de peine à s'eveiller de bonne heure le lendemain, parceque perſonne ne put s'endormir, à cauſe du grand bruit qu'on ne peut gueres eviter à ces premiers campe-

pemens, où plusieurs voyageurs n'ont accoutumé de se rendre que bien tard, faute d'avoir terminé à tems leurs affaires.

Aussi dés la pointe du jour la Caravane composée d'environ deux cens hommes, s'etant trouvée prete, nous quittames tous ensemble la caverne où nous avions couché, & aprés avoir traversé en bon ordre plusieurs campagnes desertes de la Syrie, où l'on voit encore aujourd'huy la fameuse Ville d'Edesse, que les Turcs appellent *Orpha*, nous arrivames aux bords de l'Euphrate que nous passames dans un grand batteau plat, vis à vis d'une petite Ville, à qui nos Geographes donnent ordinairement le nom de *Biré*, où ce Fleuve si fameux dans l'Ecriture peut avoir environ trois cens pas de largeur. Passage de l'Euphrate.

Ce fut là que je reconnus, mais trop tard, la verité de ce que m'avoit dit autrefois une personne qui connoissoit parfaitement l'Orient; que dans la concurrence des differens guides qui se presentent ordinairement, il vaut toujours mieux s'attacher à un Turc qu'à un Chretien du païs; ce dernier n'ayant quasi jamais ny l'autorité pour vous defendre, ny le courage pour s'opposer aux avanies qu'on tache de vous faire, ny meme la fidelité qu'on remarque toujours dans l'autre; sur tout quand il a juré sur sa tete de vous conduire seurement.

En effet l'Armenien à qui l'on m'avoit

confié avant que de partir d'Alep, commença à me faire sentir au passage de l'Euphrate, qu'il n'etoit pas à mon egard, ce qu'il avoit voulu persuader qu'il seroit, & qu'il avoit plus à cœur ses interests, que ma conservation & ma commodité.

Les Turcs m'ayant reconnu pour European, me font une avanie.

Comme les trajets des Rivieres sont des endroits critiques dans toute la Turquie pour tous les voyageurs, & sur tout pour les Europeans, qu'on y croit chargez de richesses, mon Conducteur sçeut parfaitement se servir à son avantage de ce prejugé, & non seulement il se tira d'affaires à mes depens en cette occasion, où il luy auroit fallu payer une grosse douane pour les marchandises qu'il portoit, mais encore il me rançonna lui-meme, & partagea avec les Turcs, à qui il me fit connoitre pour Franc, quoyque je fusse assez bien deguisé, la somme d'argent assez considerable qu'ils exigerent de moy, & qu'il fallut necessairement leur donner, pour me tirer d'entre leurs mains, aussi bien que mes hardes dont ils s'etoient deja saisis.

Mais ce n'est pas là la seule chose que j'eus à souffrir dans ce voyage. Les plaines de la Mesopotamie, où nous entrames aprés avoir passé l'Euphrate, n'eprouverent pas moins ma santé, qu'elles me fournirent de sujets d'exercer la patience. Le jeune rigoureux que j'etois obligé d'observer, m'affoiblissoit de jour en jour, je n'avois de conversation avec qui que ce soit, parceque personne ne m'en-

m'entendoit, & que je n'entendois personne, la nuit qui est un tems de repos, etoit pour moy un supplice cruel, en un mot la vie de Caravane que je n'avois jamais eprouvée, m'incommodoit si fort, que si Dieu ne m'eut soutenu d'une façon particuliere, j'aurois infailliblement succombé dés les premiers jours que je me vis dans la necessité de m'y accoutumer. En voicy à peu prés un petit detail.

Maniere dont on voyage en Caravane.

Le matin on se leve avant la pointe du jour, sur tout dans les tems que les chaleurs ne sont pas encore bien grandes, on marche ordinairement jusqu'à midy ou environ, ou pour mieux dire jusqu'à ce qu'on ait trouvé un endroit où il y ait de l'eau pour le soulagement des hommes & des chevaux : On s'arrete durant deux heures en attendant que les uns & les autres se soient un peu refaits, & pour lors il faut se contenter de quelques fruits que l'on mange, faute de tems & de bois pour faire cuire autre chose qu'un peu de caffé qu'on a encore assèz de peine à preparer. On remonte à cheval aprés cette alte de deux heures, & on continue sa route jusqu'à la nuit, qu'on choisit comme le matin un poste propre à camper. Quand on en a trouvé un commode, on y fait un espece de retranchement qu'on entoure de cordeaux, qui servent à attacher durant la nuit les chevaux de la Caravane. Ensuite on porte au milieu tout le bagage & toutes les marchandises, autour desquelles on a soin de se ranger assez

ſez prés les uns des autres, pour veiller chacun à la conſervation des ſiennes, autant que peut le permettre le ſommeil dont on ſe ſent ordinairement accablé. Celà etant fait & tout le monde ayant preparé de ſon coté ſon ſouper, qui ſe reduit toujours à un plat de ris, & etendu un tapis, qui eſt le ſeul lit dont on uſe, on ſe met en etat de repoſer quelques momens pour reprendre le lendemain le meme train de vie.

Cependant comme ces campagnes quelque deſertes qu'elles ſoient, ſont preſque toujours infeſtées par les Arabes, qui n'ont d'autre metier que celuy de voler, & d'autre revenu que le butin qu'ils enlevent, il faut par neceſſité etre eternellement ſur ſes gardes pour ne pas s'en laiſſer ſurprendre. C'eſt auſſi pour s'en garantir, qu'on a ſoin de mettre en differents poſtes de bonnes ſentinelles qui ſont obligées de roder toute la nuit, & meme de chanter de toutes leurs forces, pour faire connoitre par là & aux ennemis que l'on craint, qu'on eſt pret à les recevoir, & aux gens de la Caravane qu'on veille ſoigneuſement à leur defenſe.

Precaution desCaravanes durant la nuit pour ſe garantir des voleurs Arabes.

Quelque precaution que l'on prenne, je ſuis pourtant temoin qu'il ſe paſſe peu de nuits qu'on ne donne pluſieurs fois l'allarme, & qu'on ne ſoit obligé de ſe lever en deſordre pour repouſſer ces facheux, que le moindre bruit qu'on entend fait ſoupçonner toujours proches, & dont il ne manque guere de ſe gliſſer quel-

quelqu'un, malgré la vigilance des Gardes, & de bien faire ſon coup à la faveur des tenebres.

Ces incommoditez ordinaires auſquelles on eſt expoſé preſque toutes les nuits, jointes aux pluyes furieuſes qu'il nous fallut eſſuyer quelquefois dans ces plaines entierement decouvertes, depuis la fin d'une journée juſqu'au commencement de l'autre, m'abbatirent ſi fort, que je ne puis regarder que comme une eſpece de miracle, d'avoir pu reſiſter ſi longtems à de ſi exceſſives fatigues, dont je ne laiſſois pourtant pas de me faire un plaiſir, dans l'eſperance d'avancer parmy tant de hazards, & meme aux depens de ma vie, le grand ouvrage qui m'avoit fait quitter l'Europe & ce que j'avois de plus cher au monde.

Dieu ne tarda pourtant pas à me conſoler d'une maniere bien ſenſible aprés toutes les extremitez où j'avois eté reduit, & à m'animer à de nouvelles ſouffrances, auſquelles j'allois m'engager, par une rencontre agreable, & impreveue qu'il me fit faire à *Diarbeker* Capitale de la *Meſopotamie*, où nous nous rendimes quinze jours aprés notre depart d'Alep.

Deſcription de Diarbeker.

Cette Ville qui eſt une des plus peuplées & des plus marchandes de toute la Turquie, eſt ſituée dans une plaine charmante ſur le bord du Tygre, que quelques-uns confondent avec le Chobar, où le Prophete Ezechiel eut de ſi etroites

communications avec Dieu. L'enceinte des murailles qu'un Empereur Grec y fit batir, subsiste encore aujourd'huy en assez bon etat. Le commerce le plus considerable qui s'y fasse, est de toile rouge, de cotton, & de maroquin de meme couleur, qui ont un debit incroiable dans la Hongrie, la Pologne, la Moscovie, & dans les autres païs où l'habit long & les bottines sont en usage. Les femmes qui sont regardées dans tout l'Empire Ottoman comme de veritables esclaves, n'y sont point du tout genées. Elles vont assez ordinairement à la promenade avec les femmes Chretiennes, & entretiennent avec elles une societé honnete & civile: en un mot tout le peuple y est bon, & a beaucoup plus de douceur qu'on n'en remarque dans le commun des Turcs des autres Provinces.

C'est ce qu'il me fut aisé de reconnoitre dès les premiers momens que je fus dans la Ville : Car à peine me fus-je presenté au Douanier pour luy faire voir mes hardes selon la coutume, que cet Officier ayant appris que j'etois Etranger & François, me fit conduire sur le champ par un de ses Domestiques dans la Maison des Capucins, aprés que je luy eus marqué le dessein où j'etois d'aller loger chez eux.

Ces Peres qui se sont servis avantageusement de la Medecine pour s'etablir dans un poste si important à la Religion, comme il paroit par les fruits surprenants qu'ils

qu'ils y ont faits depuis prés de quinze ans, me reçeurent avec tant de cordialité & de si grands epanchements de joye, dont la charité de Jesus-Christ pouvoit etre l'unique motif, que leur accueil plein de tendresse & de bonté me consola beaucoup plus, que je n'avois eté touché de toutes mes miseres passées.

Mais ce qui contribua plus que tout le reste à me les faire compter pour rien, ce fut l'agreable rencontre que je fis dans cet endroit, du Pere Barnabé Jesuite, avec qui je souhaitois si passionnement de m'aboucher, afin de prendre avec luy des mesures certaines pour l'execution de l'entreprise qu'il n'avoit pas moins à cœur que moy, ayant eté un de ceux qui en avoient donné le premier plan. Comme les Peres chez qui nous etions tous deux logez, ne voulurent point nous decouvrir l'un à l'autre pour nous mieux faire gouter le plaisir de notre entreveue, nous nous rencontrames plusieurs fois, & nous parlames meme quelque tems ensemble sans pour celà nous reconnoitre, quoyque nous eussions vecu autrefois plusieurs années dans un meme College, soit que nous eussions effectivement changé depuis notre separation, soit que la forme d'habits que nous avions eté obligez de prendre, & sous laquelle nous ne nous etions jamais veus, nous fit paroitre alors tout differens de ce que nous etions auparavant. Cependant à force de nous considerer, & de nous etudier attentivement,

Je rencontre à Diarbeker le Pere Barnabé, Iesuite.

nous nous rappellames si bien l'un à l'autre, que convaincus de ce que nous etions, nous nous abandonnames tous deux aux doux transports de joye que ressentent en de pareilles rencontres deux personnes que l'amour de Jesus-Christ unit etroitement ensemble.

Aprés etre un peu revenus de l'etonnement que nous avoit causé une si heureuse surprise, & nous etre rendus un compte reciproque de toutes nos avantures passées, je le jettay insensiblement sur le projet qu'il avoit autrefois proposé, de frayer un nouveau chemin à la Chine par la grande Tartarie & les autres Païs Asiatiques, qui sont si peu connus en Europe. Comme il avoit une ardeur extreme de sçavoir de quelle maniere son projet avoit eté reçu en France, & s'il avoit eté approuvé par nos Superieurs, il ne put retenir ses larmes, quand je luy dis en luy remettant entre les mains les ordres dont on m'avoit chargé pour luy:
„ Enfin, mon cher Pere, le Ciel a exaucé vos vœux: vous etes celui qu'il destine pour la grande entreprise dont vous „ avez formé le dessein, & voicy celuy „ qu'on a choisi pour etre à l'avenir le „ Compagnon fidele de vos travaux: trop „ heureux si nous pouvons vous & moy „ decouvrir cet important passage, ou „ meme donner notre sang, en obeïssant „ à la voix de Dieu, qui nous inspire à „ l'un & à l'autre les memes desirs pour „ l'avancement de sa gloire.

A peine eut-il appris une si heureuse nouvelle, qu'il me communiqua toutes ses veues sur cette importante decouverte, & me fit connoitre si sensiblement les grands avantages qu'on doit en attendre pour l'etablissement de la Religion, qu'il me fit prendre sur l'heure, la resolution de n'abandonner jamais l'execution de cette entreprise, pour tous les incidens dont elle pourroit etre traversée, persuadé dés lors, comme je le suis à present, que la fermeté & la constance nous en assureront un jour infailliblement le succés.

Nous eussions bien voulu l'un & l'autre nous voir dés cet heureux moment en etat de commencer un si saint ouvrage : mais comme les affaires des Missions d'Armenie, l'appelloient à Alep, & que les ordres du Ciel me conduisoient à Betlis, nous ne pumes faire autre chose, que de concerter ensemble, durant le peu de sejour que nous fimes à Diarbeker, les moyens que nous devions prendre pour l'executer au plutot.

Aprés etre convenu de tout ce que nous avions à faire, en attendant que nous pussions nous rejoindre, il reprit sa Caravane & moy la mienne, bien disposez chacun de notre coté, à ne rien omettre de ce qui pourroit contribuer à l'accomplissement de nos vœux.

Tandis qu'il s'achemina du coté de l'Euphrate, je pris la route d'Armenie, aprés avoir passé le Tygre pour la pre-

miere fois ſur un aſſez beau Pont de pierre, à un quart de lieue de la Ville que je venois de quitter.

Machine dont on ſe ſert pour naviger ſur le Tygre.

Je ne fus pas ſi heureux la ſeconde fois qu'il me le fallut traverſer ſur un batteau de vent, que les gens qui etoient à l'autre rive, dreſſerent dans un moment, dés qu'ils virent paroitre notre Caravane. Cette machine, dont on ſe ſert dans le païs, non ſeulement pour paſſer le Tygre, mais encore pour naviger deſſus, depuis Diarbeker juſqu'à prés de *Baſſora*, où ce Fleuve ſe jette dans la Mer, n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage de pluſieurs peaux de Boucs enflées, qu'on joint des quatre cotez, par autant de longues perches, qu'on lie etroitement enſemble, & qu'on couvre enſuite de pluſieurs branches d'arbres qu'on a ſoin de mettre en travers.

Quand celle qui devoit nous paſſer fut prete, on la conduiſit à force de bras, bien loin au-deſſus de l'endroit où nous l'attendions à l'oppoſite : aprés quoy les Bateliers s'etant mis deſſus, ils ſe laiſſerent aller au courant de l'eau qui etoit extremement rapide, & vinrent à force de rames aborder preciſément à nos piez. Comme on avoit dechargé les chevaux immediatement aprés notre arrivée, le bagage fut bientot tranſporté, & les Voyageurs eurent gagné en fort peu de tems la machine ; chacun tenant par la bride ſon cheval, qu'il avoit mis à nud, pour le faire paſſer à la nage. Je ſuivis la foule

pour

pour n'etre pas des derniers; mais il me couta cher de m'etre si fort pressé : car comme je n'etois point averti des precautions qu'il faut prendre sur cette espece de bateaux tout-à-fait singuliere, je mis malheureusement le pié sur une des outres qui n'etoit pas couverte, sans sçavoir, qu'en la pressant en cet etat, je dusse la faire enfoncer. Un Batelier s'etant apperçu de ma fausse demarche, ne tarda pas à m'en relever ; il me prit incontinent avec force, & me jetta sur la rive, où il acheva de se venger de mon inadvertance, qui certainement n'etoit pas criminelle ; mais Dieu me reservoit à ce passage une epreuve encore plus rude que ne l'etoit cette premiere.

Le Tygre que les pluyes extraordinaires de cette année-là avoient extremement enflé, aprés etre sorti de son lit, s'en etoit fait un second, qui quoy que moins profond que ne l'etoit le veritable, ne laissoit pas d'etre bien large, & où les eaux couloient avec autant de rapidité que dans le premier. Chacun etant remonté à cheval pour le passer à gué dans l'endroit qu'on nous avoit marqué, je suivis à la file ceux qui avoient pris les devants ; mais à peine fus-je arrivé au milieu, que mon cheval, qui etoit & las & foible, ayant fait un effort pour se soutenir contre l'impetuosité du torrent qui commençoit à l'entrainer, me renversa tout d'un coup dans l'eau, à laquelle n'ayant pas la force de resister, j'en fus em-

Je cours risque de la vie au passage du Tygre.

emporté fort loin, ſans quoy j'aurois eté infailliblement ecraſé ſous les piez des chevaux qui venoient immediatement aprés. Les Gens de la Caravane s'etant apperceus de l'accident qui m'etoit arrivé, ſe jetterent d'abord, Turcs & Chretiens pele-mele dans l'eau, & vinrent à tems pour me ſecourir, & me tirer de ce peril, qui ne fut pourtant pas le dernier, ni le plus grand de ceux que j'eſſuiay dans cette occaſion, comme on le verra dans la ſuite.

Quand toute la Caravane eut gagné l'autre rive, on decouvrit à quelques pas un camp de Curdes qui etoient au nombre de cinq ou ſix mille hommes, à en juger par la grande quantité de tentes qui paroiſſoient. Comme ces peuples errants ſont auſſi redoutables que les Arabes, à qui ils ne cedent en rien dans l'art de voler, on ne ſongea qu'à ſe derober au plutot à leur veue, pour les empecher de s'attrouper, & venir enſuite fondre ſur nous. Quelque penetré d'eau que je fuſſe, & quelque beſoin que j'euſſe de changer de tout, mon Conducteur m'obligea à ſuivre la Caravane, qui pour ſe mettre à couvert des inſultes qu'elle craignoit du coté de ces voleurs, qui ne luy auroient point fait de quartier, marcha ſix heures entieres pour gagner une petite Ville où elle fut en aſſurance.

Il fallut ſe rendre à la neceſſité, & riſquer tout dans cette occaſion, où quelque parti que je priſſe je me voyois ega-

lement exposé à de tres-facheuses suites. On ne peut à la verité guere plus souffrir que je fis pour lors durant tout le tems qu'on employa à se rendre au gite : Les frissons violents, les defaillances cruelles dont je fus saisi tout le long du chemin, dans une saison la plus froide de l'année pour le Païs où je me trouvois, me livrerent de si terribles attaques, que je ne puis encore me persuader d'avoir eté capable de tenir contre tant d'incommoditez à la fois. Le soir, etant arrivé à demy-mort au lieu où l'on devoit s'arreter la nuit seulement, on me conduisit par bonheur dans la maison d'un Chretien, qui fut si touché de l'etat pitoyable où il me vit, qu'il n'omit rien de tout ce qu'il crut necessaire pour me fortifier un peu. Aussi Dieu benit si heureusement sa charité, qu'aprés avoir reposé quelques heures sur un lit qu'il me procura, je me trouvay le lendemain suffisamment retabli pour continuer ma route.

A peine eumes nous fait deux lieues que nous nous vimes engagez dans les Montagnes d'Armenie, où nous trouvames encore de la neige de la hauteur de plus d'une pique. Comme celles que nous traversames ne sont pas tout-à-fait contigues, elles laissent au bas une espace assez etroit où nous marchames quelque tems, en cotoyant une petite riviere, qui coule dans ce fonds qui separe les unes des autres. Je remarquay, en chemin faisant, une chose tout-à-fait sin-

guliere, quoy qu'elle ne manque gueres d'arriver chaque année, ainsi que me l'assurerent les gens du païs : La neige que la chaleur qui commençoit alors à se faire sentir, & que la reverberation augmente encore beaucoup, venant à se detacher de part & d'autre, se precipite en bas avec tant d'impetuosité, qu'outre qu'elle renverse assez souvent les maisons qu'elle rencontre, elle forme au milieu de la riviere où elle se decharge, une espece de digue, qui en arrete le cours pour un tems : mais l'eau venant à miner insensiblement cette masse gelée, elle s'ouvre un passage au travers, & la perce autant qu'il faut pour y faire une arcade, au dessus de laquelle il reste toujours un pont assez solide pour soutenir les Voyageurs, & meme les betes de charge, & qui subsiste aussi long-tems que l'hyver & le froid l'entretiennent.

On voit en quelques endroits de l'Armenie, des ponts de neige.

Nous employames plus de huit jours à nous tirer de ce labyrinthe affreux de Montagnes. Les chemins etoient en quelques endroits si remplis de neige, que nos chevaux s'abbattoient à chaque pas sous nous, aussi-bien que ceux qui portoient le bagage & les marchandises, & l'on etoit si constamment occupé à les relever, & à leur remettre leur charge, que nous eumes plusieurs fois de la peine à faire une lieue par jour. Aussi nous vimes nous reduits à faire la plus grande partie du chemin à pié, en conduisant nos chevaux par la bride.

Les chemins y sont extremement facheux durant l'hyver.

Ce qui me parut de plus rude dans ce trajet, furent les Montagnes escarpées & roides, sur lesquelles nous fumes obligez de grimper, sans y trouver aucun sentier ni aucun vestige. Nous en montames quelques-unes qui avoient plus d'un quart de lieue de hauteur. Aprés toutes ces fatigues j'arrivay enfin à Betlis. Ce fut le Lundi de Paques vingt & deuxieme d'Avril, un mois aprés mon depart d'Alep. Le Pere Roche, qui avoit eté averty quelques jours auparavant, de mon arrivée par des Cavaliers de notre troupe qui avoient pris les devants, se trouva au *Caravanseray* de la Ville, dans le tems meme que j'y entrois : il me conduisit sur le champ à la maison où il logeoit. Mon unique occupation pendant que je sejournay à Betlis fut de m'appliquer à l'etude de la Langue Turque, à quelques soins domestiques prés, dont je me chargeay pour laisser à mon Compagnon tout le tems necessaire pour entretenir ses Neophytes, dont la ferveur extraordinaire me ravit si fort, qu'elle fut pour moy un motif bien pressant pour me mettre bientot en etat de gouter le plaisir que ressent un Missionnaire, quand il a eu le bonheur de ramener au bercail de l'Eglise de malheureuses Brebis egarées.

Aprés un mois de chemin, j'arrive à Betlis où je sejourne quelque tems avec le Pere Roche Iesuite.

Tandis que je travaillois avec plus d'assiduité à me le procurer, nous reçumes des ordres d'Alep, de quitter cette Mission, pour en aller etablir une nouvelle

On nous ordonne de quitter Betlis pour al-

ler etablir une nouvelle Miſſion à Erzerum.

à Erzerum, où l'on eſperoit de faire encore de plus grands biens, qu'on ne faiſoit à Betlis, & avec moins de danger d'etre detourné de nos emplois, que nous ne l'etions dans ce poſte, où l'on etoit obligé de ſe ſeparer ſouvent les uns des autres, pour contenter le Bacha de *Wan*, qui etoit bien-aiſe d'avoir auprés de luy dans le lieu de ſa reſidence, eloigné de plus de vingt lieues de Betlis, un Jeſuite qui luy ſervit de Medecin.

C'etoit auſſi là le motif qui avoit fait aller le Pere Barnabé à Alep, pour y repreſenter au Superieur general des Miſſions, les inconvenients de ces ſeparations frequentes, qui, outre qu'elles troubloient tout l'ordre de nos fonctions ordinaires, etoient deſavantageuſes aux Chretiens du Païs, auprés de qui il y a plus à gagner qu'auprés des Turcs, qui ſont dans une impuiſſance morale de ſe convertir.

Cet ordre, quelque raiſonnable qu'il fut, ne laiſſa pas de nous embaraſſer, à cauſe de la difficulté, & meme du danger qu'il y avoit à l'executer. Nous etions extremement aimez dans toute la Ville. L'Emir qui la gouvernoit, nous conſideroit beaucoup, & nous regardoit comme des Gens qui luy etoient neceſſaires: Ainſi nous ne devions pas eſperer qu'il conſentit jamais à notre depart. Auſſi ne primes nous pas le party de luy demander la permiſſion de ſortir, mais bien celuy de nous retirer en cachette, ſans

com-

communiquer notre dessein à personne. Cependant quelques mesures secrettes que nous prissions pour le faire reussir surement, les Chretiens en eurent connoissance; ils allerent trouver sur le champ l'Emir, & luy dirent pour l'obliger à nous retenir, tout ce qu'ils savoient à notre avantage & meme ce qu'ils ne savoient pas.

Les Chretiens du Païs s'opposent à notre depart.

Car aprés luy avoir representé la charité des Missionnaires, à l'egard de tous ses sujets malades, leur habileté en toutes sortes de sciences ; en un mot leur vie exemplaire & sainte, ils ajouterent en parlant de moi, qu'il en etoit venu depuis peu un d'Europe, qui etoit habile Horloger, qui pourroit lui rendre de fort bons services, aussi-bien qu'à toute la Ville, où les gens de cette profession sont si rares. Il n'en fallut pas davantage pour obliger ce Prince à nous appeller; il nous envoya querir sur le champ par un de ses Officiers, de qui nous apprimes les mauvais offices que nous avoient rendu les Chretiens, pour nous obliger de rester auprés d'eux. Tandis qu'on nous attendoit au Divan, nos Armeniens un peu trop zelez entretenoient toujours l'Emir sur notre Chapitre; ils luy dirent entre autres choses pour le convaincre de notre vertu, dont ils pretendoient lui faire l'eloge, que nous etions des gens si retenus & si circonspects dans toutes nos actions & nos paroles, que depuis qu'ils nous connoissoient, quoy qu'ils nous eussent pratiquez fort souvent, & qu'ils

nous

nous euſſent veus en pluſieurs rencontres, ils n'avoient jamais remarqué qu'il nous fut echapé le moindre jurement. Quelque prevenu que fut l'Emir en notre faveur, il parut ſurpris de ce qu'on venoit de luy dire; & comme il n'avoit jamais converſé qu'avec des Turcs ou de fort mechans Chretiens qui ont eternellement leur *Vouallah* en bouche, il etoit ſi perſuadé que cette habitude devoit nous etre auſſi naturelle qu'à luy & à eux, qu'il gagea ſur l'heure avec un de ceux qui luy parloient, un beau Turban contre cent ecus, qu'il nous feroit jurer devant luy. A peine la gageure fut-elle faite que nous entrames dans la ſale d'audience. Ce Prince nous ayant apperceus, nous fit approcher de lui, & aprés nous avoir ordonné de nous aſſeoir dans ſon Divan, il nous fit pluſieurs queſtions captieuſes, pour nous attirer inſenſiblement dans le piege qu'il nous tendoit, mais ce fut en vain: & il ne put jamais nous faire parler un langage qui nous avoit eté juſqu'alors inconnu.

Jurement ordinaire du Pais.

Il fut plus content de nous ſur le chapitre de l'horlogerie, où je n'entendois cependant autre choſe que ce que ſçavent ordinairement tous ceux qui veulent regler leurs montres eux-memes, ou y faire quelque petite reparation, quand elle eſt une fois detraquée. Je luy en fis voir une que j'avois apportée de France: je la demontai devant luy piece par piece, pour luy en laiſſer conſiderer à loiſir tous

les differents ressorts, mais ayant remarqué qu'il en avoit envie, je ne balançai point à la luy offrir, bien resolu de m'en servir comme d'un moyen, que la Providence nous mettoit entre les mains pour menager notre sortie.

En effet, aprés l'avoir prié de vouloir bien l'accepter, ce qu'il fit sans beaucoup de peine, je luy decouvris comme en confidence, le dessein que j'avois de passer jusqu'à Erzerum, où des affaires d'importance m'obligeoient de me rendre au plutot. Je luy ajoutay, que ne sçachant point encore suffisamment la Langue, pour faire seurement ce voyage, il m'obligeroit sensiblement de permettre à mon Compagnon de m'y suivre, & que j'attendois meme de sa bonté quelque secours pour m'y conduire. Quelque difficulté qu'il me fit d'abord, je connus à son air enjoué, que j'obtiendrois aisement de luy, en le pressant un peu davantage, tout ce que j'en attendois. En effet, soit que mon present l'eut ebloui, ou que Dieu luy eut touché le cœur en notre faveur, il nous fit expedier sur le champ le passeport que je luy avois demandé, & m'envoya avant notre depart, un cheval tout enharnaché, qui valoit bien le double de la montre que je luy avois laissée.

L'Emir de Betlis gagné par un present nous accorde la permission d'aller à Erzerum.

Aprés un succez si inopiné, nous nous disposames à partir avec une grosse Caravane, qui attendoit depuis dix ou douze jours à Betlis, que les Douaniers de

l'Emir l'eussent expediée, pour porter à Erzerum les Marchandises dont elle s'etoit chargée en Perse.

Ce Voyage ne dura que huit ou dix jours, & il ne nous arriva rien de considerable durant tout ce trajet qu'un petit accident au passage de l'Euphrate. Cinq Curdes qui y etoient en embuscade, donnerent sur notre arriere-garde si à propos qu'ils enleverent quelques chevaux, & les conduisirent ensuite par tant de detours, en les touchant devant eux avec la pique dont ils sont toujours armez, qu'il n'y eut pas moyen, quelque diligence qu'on fit, ni de les suivre, ni de leur enlever leur proye. Celà nous obligea d'etre un peu plus sur nos gardes, & les gens de la Caravane ne s'ecarterent pas dans la suite avec tant de facilité qu'ils faisoient auparavant: mais chacun marchoit dans son rang, & en bon ordre, sans se detacher pour aller d'un coté & d'autre, comme on s'etoit donné la liberté de le faire avant cette surprise. Les seuls Turcs se retiroient trois ou quatre fois le jour du gros de la troupe pour aller faire leurs prieres au bord de quelque ruisseau, quand on en decouvroit quelqu'un en chemin.

Cinq Curdes attaquent une Caravane nombreuse au passage de l'Euphrate.

A cette occasion je suis obligé de dire que l'exactitude que fait paroitre ce peuple infidele pour la priere, m'a fait gemir bien des fois de la negligence que temoignent nos Chretiens pour un si saint exercice. Il est presque inoui qu'un Turc qui

Regularité des Turcs à faire leurs prieres, lors meme qu'ils sont en voyage.

qui eſt tant ſoit peu attaché à la ſecte, laiſſe paſſer un jour ſans s'acquiter du moins trois ou quatre fois de ce devoir religieux, dont l'omiſſion paſſe parmi eux pour un crime tres-enorme. Auſſi ſuis-je temoin que deux Turcs ayant pris querelle enſemble dans ce meme voyage, & s'etant dit tout ce qu'on peut imaginer de plus deſobligeant, l'un d'eux n'impoſa ſilence à l'autre, que par le reproche qu'il luy fit d'avoir paſſé la journée ſans prier Dieu.

Qu'il ſeroit à ſouhaitter qu'un pareil ſentiment fut capable de toucher le cœur de tant de Chretiens qu'on voit en Europe, leſquels bien loin de ſe faire un devoir d'une ſi ſainte pratique, ont meme honte de rendre à Dieu ce culte qui luy eſt dû avec tant de juſtice.

Comme le Pere Barnabé nous avoit averti par ſes lettres, qu'il ſe rendroit à Erzerum, je l'y joignis aprés quelques jours de marche.

Erzerum ou *Arzeron*, eſt une Ville de Turquie, frontiere de la Perſe, ſituée dans une agreable campagne de ſept ou huit lieues de circuit, & bordée de tous cotez par de petites collines qui ſe ſurpaſſent inſenſiblement les unes les autres, & d'où ſortent trois fleuves que j'ay vus, des quatre que l'Ecriture ſainte aſſure avoir autrefois arroſé le Paradis terreſtre.

Deſcription de la Ville d'Erzerum.

Si le Nil qui prend ſa ſource dans les Montagnes de la Lune qui ſont Affrique,

eſt

eſt un de ces fleuves, comme quelques Interpretes l'ont cru, il eſt bien difficile de determiner au vray, où pouvoit etre ce lieu de delices, où Dieu plaça le premier homme. Quoiqu'il en ſoit on ne peut guere voir de ſituation plus avantageuſe que celle de cette Ville que nous choiſimes pour l'etabliſſement de notre nouvelle Miſſion. Sa grandeur eſt à peu prés comme celle de Marſeille : elle à une double enceinte de murailles à l'antique avec une petite Citadelle fort elevée, qui la commande : les Fauxbourgs ſont extremement etendus, & fort peuplez ; l'air y eſt bon, les eaux excellentes, & en grande quantité ; en un mot tout ſemble concourir pour en faire une des meilleures Villes de tout l'Empire Ottoman.

Mais ce qu'il y a de plus conſiderable, & qui nous determina auſſi plus que tout le reſte à nous y venir etablir ; c'eſt le grand abord de toutes les Nations qui font le commerce dans l'Aſie, & ſur tout des Armeniens, qui ont ce ſemble un atrait particulier pour cette Ville, qui a eté autrefois le ſiege de leurs Rois, & où l'on decouvre encore aujourd'huy quelques reſtes du Palais où ils demeuroient, avec quelques belles mazures de l'Egliſe Patriarchale qu'ils avoient fait batir à l'honneur de S. Jean.

Nous trouvons à notre arrivée les Arme-

J'appris du Pere Barnabé qui nous y avoit devancé de quelques jours, les belles diſpoſitions qu'il avoit trouvées dans la

la Ville pour notre etabliſſement, tant du coté des Chretiens, que de celuy des Turcs, qui luy donnoient à l'envi des marques de leur eſtime & de leur affection. On ſera peutetre ſurpris d'apprendre que celui dont Dieu s'eſt ſervy pour jetter les fondemens de cette importante Miſſion a eté un malheureux Renegat, qui ſemble n'avoir eté conduit à Erzerum que pour y preparer les cœurs & les eſprits, en les prevenant, comme il fit, en notre faveur.

niens diſpoſez à quitter leurs erreurs.

Cet homme qui avoit eté pris fort jeune ſur Mer, & qui s'etoit fait enſuite Mahometan, n'avoit pas ſi fort renoncé à la Religion Chretienne, dont il avoit eu les premiers principes, qu'il n'en eut conſervé des idées ſuffiſantes pour luy faire connoitre la fauſſeté de celle que l'interet où la force l'avoient obligé de profeſſer juſqu'alors. Quand il eut appris qui nous etions, il decouvrit ſans peine le motif qui nous avoit attirez en Armenie. Il nous rendit pluſieurs fois viſite, & nous fit aſſez connoitre par les entretiens ſerieux de Religion qu'il eut avec nous, qu'il n'etoit pas fort perſuadé de celle dont il faiſoit profeſſion, & qu'il n'etoit pas eloigné d'embraſſer de nouveau la veritable, qu'il avoit eu le malheur de quitter. Mais comme ſon tems n'etoit pas encore venu, la Providence nous l'avoit ce ſemble menagé exprés pour autoriſer nos fonctions, auprés d'un peuple de qui il etoit auſſi eſtimé pour ſon me-

Un Renegat nous ſert beaucoup dans l'etabliſſement de notre Miſſion.

merite particulier, qu'il en etoit respecté pour son rang. Comme son employ lui donnoit un accez libre & facile dans toutes les maisons, il nous accredita si fort par les choses avantageuses qu'il publioit partout de nous, qu'on ne nous regardoit dans toute la Ville que comme des Gens extraordinaires. Les Armeniens sur tout parurent si sensibles au zele qui nous les avoit fait preferer aux autres Nations de l'Orient, qu'aprés s'etre assemblez pour se feliciter du bonheur que nous leur procurions, & pour nous en temoigner une reconnoissance sincere, ils firent enregistrer nos noms, aussi-bien que l'année & le jour de notre arrivée dans leur Ville, pour en conserver à perpetuité la memoire dans les Archives de leur Eglise.

Heureux progrez de l'Evangile à Erzerum.

De si heureux commencemens furent soutenus de tant de benedictions dans la suite, que nous n'eumes pas de peine à reconnoitre que Dieu nous vouloit dans le poste que nous avions choisi. Il se fit quantité de conversions d'eclat, des familles entieres firent abjuration de leur schisme & de leur heresie, la reformation des mœurs parut bientot aprés dans ceux que la grace avoit attirez: en un mot la pieté & la ferveur les distinguoient si fort des autres qui n'y furent pas si dociles, que la difference de vie, qu'on remarqua, dés ces premiers jours, entre eux, fut pour plusieurs une preuve sensible de la verité de notre Religion. Aussi eus-je

le plaiſir durant le ſejour de ſix mois que je fis à Erzerum, de voir cette Egliſe naiſſante ſe former avec tant de bonheur, & ſe multiplier avec tant de ſuccez, que je croyois n'avoir rien à envier aux premiers ſiecles du Chriſtianiſme. Mais ce n'etoit pas tant le nombre des Fidelles qui la compoſoient, qui la rendoit conſiderable, que la ferveur dont elle paroiſſoit animée. La frequentation des Sacremens, l'aſſiduité à la priere, la modeſtie, l'union etroite qui regnoit parmi eux, un certain air de Sainteté qui ſe repandoit ſur toutes leurs actions, etoient les beaux endroits par où on pouvoit plus aiſement les reconnoitre. De ſorte que je me ſerois eſtimé heureux de jouir toute ma vie de ces doux fruits de l'Apoſtolat, ſi le Ciel qui m'appelloit depuis longtems à defricher les terres incultes de la Tartarie avec le Pere Barnabé, ne nous eut obligé de renoncer à cette conſolation, pour nous engager à pouſſer plus loin nos conquetes, & à etendre de plus en plus les limites du Royaume de Jeſus-Chriſt.

Ce fut auſſi dans cette veue que mon Compagnon aprés avoir laiſſé notre nouvelle Miſſion ſur un auſſi bon pié que je viens de dire, me quitta pour quelque tems, dans le deſſein de s'avancer juſqu'à Irivan, où ſa preſence etoit neceſſaire, non ſeulement pour affermir l'etabliſſement qu'on y avoit fait quelques années auparavant, mais encore pour y pren-

Le Pere Barnabé va à Irivan, pour s'informer des Indiens & des Yousbecs de la route de la Chine.

prendre avec les Indiens & les Yousbecs, qu'on y rencontre assez ordinairement, des mesures certaines pour l'execution de notre entreprise. Il lui fallut quatre mois entiers pour bien regler toutes choses, & pour me donner le loisir de me fortifier dans la Langue Turque que j'avois commencé à apprendre avec assez de succez.

A peine me vis-je en etat de travailler par moy-meme au salut des Ames, que je reçeus ordre de l'aller joindre. Quelques jours avant mon depart, nous fumes surpris un peu avant minuit d'un tremblement de terre si furieux, qu'il n'y eut quasi personne de nous qui ne se crut entierement perdu. Je me reveillai en sursaut, les poutres & les solives de ma chambre etoient en mouvement & je craignis plus d'une fois que les murailles qui sembloient s'approcher, ne m'ensevelissent sous leurs ruines; mais ce desordre n'eut aucunes suites facheuses. Le tremblement cessa aprés un demi quart d'heure, quoyqu'il ne laissa pas de se faire sentir encore, mais bien moindre, huit jours consecutifs, precisement à la meme heure qu'il avoit commencé pour la premiere fois.

Tremblement de terre, arrivé à Erzerum.

Comme ces sortes d'accidens sont assez ordinaires dans l'Armenie à cause de la quantité prodigieuse de Montagnes, dont cette Province est toute remplie, les gens du païs n'ont point d'autre moien pour se mettre à couvert des suites funestes qu'ils en craignent, que de sortir des

Vil-

Villes, & de ſe tenir dans les campagnes ſous leurs tentes, en attendant que tout ſoit appaiſé; encore y ſont-ils quelquefois ſurpris malgré toutes leurs precautions; car comme la terre s'entr'ouvre aſſez ſouvent par les violentes ſecouſſes dont elle eſt ebranlée, elle ne manque guere d'engloutir quelques Villages, dans les endroits où le mouvement eſt le plus ſenſible, comme on nous dit qu'il etoit arrivé à ſept où huit lieues de la Ville; où celui-cy parut tout à fait extraordinaire. J'ay vu quelque part un Mathematicien un peu entelté du Syſteme de Copernic, qui croyoit que tous ces mouvemens favoriſoient extremement le ſentiment de ce Philoſophe, qui n'auroit peutetre pas manqué de s'en ſervir luy-meme comme d'une preuve aſſez forte pour l'etablir, ſuppoſé que ces mouvemens ſe faſſent regulierement d'Orient en Occident, ainſi qu'on pretend qu'il arrive preſque toujours.

Aprés m'etre aſſuré pendant quelquetems, que le tremblement de terre etoit entierement ceſſé, & qu'il n'y avoit plus rien à craindre, j'allay joindre le Pere Barnabé qui n'attendoit que mon arrivée pour ſe mettre au plutot en marche, afin de gagner la Mer Caſpienne aſſez à tems pour nous embarquer ſur les Vaiſſeaux des Moſcovites qui choiſiſſent ordinairement le commencement de l'Eté pour retourner à *Aſtrakan.*

Comme les neiges n'etoient pas encore

re entierement fondues, & que les chemins etoient extremement rompus, la Caravane à laquelle je m'etois joint employa plus de tems à se rendre en Perse qu'on n'en met ordinairement. Je ne sçay si l'envie que j'avois de quitter la Turquie me faisoit trouver notre terme plus eloigné qu'il n'etoit en effet; mais j'ay fait peu de voyages qui m'ayent paru plus ennyeux que celuy-cy, quoyque sçachant assez bien la langue, je deusse naturellement y trouver beaucoup plus d'agréemens que je n'avois fait dans tous les autres. Cependant quelque passion que j'eusse de sortir bientot des terres du Grand Seigneur, je me vis sur le point de m'y rengager de nouveau, par la mechanceté des Gardes que nous trouvames aux Frontieres, où ils se tiennent ordinairement pour faire payer les droits d'entrée & de sortie. Quelques Marchands Chretiens qui revenoient de Perse, ayant apris de ceux de leur connoissance qui etoient dans notre Caravane, que j'etois European & Religieux, me firent tant d'amitiez & de caresses, en presence des Turcs qui les avoient arreté comme nous pour payer le peage, qu'ils leurs firent croire que j'etois un voyageur considerable de qui ils pouvoient beaucoup tirer.

Ces gens avides d'argent, au de là de tout ce qu'on peut dire, aprés avoir concerté entre eux de quelle maniere ils pourroient me faire de la peine, me demanderent d'un air assez brusque, pourquoy

quoy n'ayant point de Marchandiſes je voulois paſſer en Perſe, où le commerce ſeul pouvoit attirer un Etranger. Je leurs dis que des affaires plus importantes que le negoce m'y appelloient, ſans pourtant vouloir leur declarer le veritable motif qui m'obligeoit d'y paſſer. C'en fut aſſez pour leur perſuader qu'il ne falloit point me menager, & qu'ils devoient extorquer de vive force ce qu'ils ne pouvoient eſperer par juſtice. Ils tacherent auſſi delors de m'intimider par tous les moyens que leur eſprit put leur ſuggerer: ils crurent en venir aiſement à bout en me traitant d'eſpion, & en me menaçant de me conduire au Bacha de *Kars*, qui eſt une Ville de Turquie, frontiere de la Perſe; lequel ne manqueroit pas, diſoient-ils, de me faire couper la tete, ſi je n'avois ſoin de prevenir ce malheur par quelque preſent conſiderable, qui etoit le ſeul moyen de me tirer d'entre leurs mains.

Comme j'etois aſſez fait aux manieres de ce peuple, & que d'ailleurs je m'expliquois aſſez aiſement, je leur fis connoitre par mes reponſes que j'etois mieux inſtruit du païs qu'ils ne s'etoient imaginez: auſſi eus-je le plaiſir de les voir revenir à mon egard un moment aprés: Car quand je leur eus dit que je ne craignois pas beaucoup ce Bacha dont ils me parloient, parceque j'avois vu quelques jours auparavant, ſa tete, qu'un *Kapigi-Bachi* portoit à Conſtantinople, ils changerent de batterie, & paſſerent

des menaces aux prieres, pour obtenir à force d'honetetez ce qu'ils desesperoient de cette maniere durant toute la nuit sans me donner le moindre relache; mais me trouvant encore plus ferme qu'ils n'etoient importuns, ils furent obligez de me laisser partir le lendemain avec le reste de la Caravane, qui soupiroit aprés la Perse avec autant d'empressement que moy-meme, dans l'esperance d'avoir à faire dans la suite à un peuple beaucoup plus raisonnable que celuy que nous quittions.

En effet je remarquay bien-tot aprés la difference qu'il y a de l'un à l'autre; car à peine eus-je mis le pié sur les premieres terres du *Cha*, que je fus abordé de quelques Habitans du Païs, qui aprés m'avoir fait beaucoup de caresses, me feliciterent sur tout d'avoir echapé avec tant de bonheur des mains des Turcs, pour qui ils ont autant d'antipathie qu'ils en sont eux-memes haïs.

Comme ils avoient appris assez confusement les avantages qu'avoient eu les Chretiens sur ces ennemis de notre Religion & de la leur, je leur en fis un plus grand detail, dont ils me parurent si contens, qu'ils m'assurerent qu'ils ne manqueroient point de faire le soir meme des feux de joye, pour marquer la part qu'ils prenoient aux heureux succez des Francs, dont Dieu se servoit pour humilier & confondre un Peuple qui meritoit si fort d'etre entierement exterminé. J'ay igno-

ré

ré long-tems la cause de cette averſion etrange qui regne parmi les gens de l'une & l'autre Nation, mais je l'appris quelque-tems aprés, d'un habile Armenien à qui je marquay la ſurpriſe où j'etois de voir les Perſans ſe dechainer ſi fort contre les Turcs, avec qui je les avois cru juſqu'alors etroitement unis par les liens d'une meme Religion.

Antipatie mutuele des Turcs & des Perſans.

Voicy à peu prés ce que je pus decouvrir ſur le ſujet de l'animoſité des uns contre les autres, & de la difference de leurs ſentimens en matiere de Religion. Les cruautez inouies qu'exercerent il y a quelques années les Turcs ſur les Perſans, le ſaccagement des Villes, le carnage horrible qu'ils firent indifferemment de toute ſorte de perſonnes dans tous les endroits par où ils paſſerent, firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit & ſur le cœur de ces malheureux vaincus, qu'ils n'ont pu encore en perdre le ſouvenir. Ils ne ſçauroient pardonner qu'on les ait traittez avec autant d'inhumanité que s'ils etoient ennemis declarez de Mahomet & de l'Alcoran, dont ils pretendent neanmoins avoir toujours ſuivi les maximes avec autant de fidelité & d'exactitude que les plus-zelez Muſulmans. Mais ces ſentimens d'aigreur ſe fortifient encore beaucoup par l'idée qu'ils ſe ſont faits des Turcs, qu'ils croyent etre dans l'erreur ſur le point de la Religion, quoi qu'ils ne different les uns des autres qu'en ces deux Chefs, qui doivent d'au-

tant plus exciter la compaſſion qu'ils paroiſſent plus ridicules.

En quoy ils different ſur le fait de la Religion.

En premier lieu, les Turcs qu'on appelle *Sunni*, reconnoiſſent pour veritables Prophetes trois Gendres de *Mahomet*, qui ſont *Oſman*, *Abdid Beker* & *Omar*. Les Perſans leur diſputent leur ſainteté, ſur ce qu'ils ont fait mourir *Ali*, dont ils ſe diſent les Diſciples. C'eſt par l'horreur de cet aſſaſſinat que toutes les fois que leurs Pretres montent au haut de la Tour de la Moſquée pour appeller le Peuple à la priere, ils ne manquent guere de lancer des excommunications contre ces trois Prophetes denaturez, qui n'ont eu aucun reſpect pour un auſſi ſaint homme qu'Ali, qu'ils regardent aprés Mahomet comme leur Maitre & leur Oracle. Ils l'invoquent avec tant de confiance dans tous leurs beſoins qu'ils ont inceſſamment en bouche ces mots, *Mortaz Ali*, qui paſſent parmy eux pour une aſpiration ſainte, & la plus devote dont ils puiſſent ſe ſervir.

On m'a pourtant aſſuré que leur devotion à Ali, commençoit un peu à ſe rallentir, & qu'ils ne faiſoient plus tant de ſcrupule de s'addreſſer à Omar depuis un petit accident qui arriva il y a quelques années de la maniere que je vais le raconter, pour obliger les Chretiens à reconnoitre la grace ineſtimable que Dieu leur a faite, de les faire naitre dans le ſein de la veritable Religion.

Un Perſan de qualité s'etant un jour malheureuſement embourbé avec ſon cheval, eut beau appeller à ſon ſecours Ali, & le conjurer à force de crier de le tirer de ce mauvais pas: Ali fit la ſourde oreille à ſa voix, ſans ſe mettre beaucoup en peine de l'embarras où ſe trouvoit ce malheureux Cavalier. Celuy-ci voyant ſon Prophete ſi peu ſenſible à ſa miſere, qu'il tachoit de luy faire connoitre par ſes cris redoublez, s'addreſſe enfin par deſeſpoir à Omar, dont il n'eut pas plutot prononcé le nom de toutes ſes forces, que ſon cheval reveillé apparamment par le ſon extraordinaire de ce mot barbare ſe releve & ſort vigoureuſement du bourbier où ſon maitre & luy avoient demeuré long-tems embaraſſez. Cependant les reflexions que fit le malheureux devot d'Ali ſur tout ce qui s'etoit paſſé, luy firent naitre dans la ſuite mille ſcrupules, & le degouterent beaucoup de la fauſſe confiance qu'il avoit eu juſqu'alors en ce grand Protecteur de toute ſa Nation. Dans cette perplexité d'eſprit il va trouver un Mollha des plus habiles qu'il connut, pour luy propoſer ſon doute, & luy en demander un prompt eclairciſſement. Ce Theologien conſommé aprés l'avoir entendu, luy repond froidement, pour le confirmer de plus en plus dans ſa foy où il le voyoit un peu chancelant, qu'il ne devoit pas s'etonner de ce qui venoit de luy arriver: qu'Ali etant un Prophete guerrier comme il l'etoit, n'a-

Un accident bizarre rallentit la devotion des Perſans à Aly.

voit garde de ſe trouver dans un endroit auſſi indigne d'un Conquerant que celuy où il l'avoit invoqué, au lieu qu'Omar etant une ame baſſe, comme il le ſçavoit aſſez, n'occupoit guere d'autre poſte que des bourbiers & des frondieres, d'où il pouvoit ſecourir au beſoin les miſerables qui alloient à l'aveugle ſe jetter entre ſes bras.

Cette reponſe calma à la verité ſur le champ l'eſprit du Gentilhomme, mais ſes peines s'etant fait ſentir dans la ſuite avec plus de violence qu'auparavant, il ne put s'empecher de s'abandonner à ſon depit, & de decrier Ali, en publiant par tout les effets de la puiſſante protection d'Omar, qu'il avoit reſſenti dans une conjoncture auſſi facheuſe que celle où il s'etoit trouvé. Celà n'empeche pourtant pas que le commun du Peuple ne reſpecte toujours Ali, & qu'il ne haïſſe les trois autres Prophetes, dont Omar etant celuy de qui la memoire eſt le plus en execration, eſt regardé comme un monſtre, par la pluſpart des Perſans, qui n'en proferent auſſi le nom que pour marquer leur depit & leur rage; à peu prés de la meme maniere que nos libertins d'Europe ont recours à celuy du Demon dans un excés de chagrin ou dans un mouvement de colére.

Secondement, les Perſans croyent qu'il s'eſt gliſſé parmi les Turcs pluſieurs abus conſiderables dans l'obſervation de l'Alcoran, dont le principal regarde les diſ-

diſpoſitions qu'on doit apporter à la priere. Les uns & les autres conviennent à la verité en ce point, qu'on ne doit jamais la commencer ſans s'etre auparavant purifié, mais il ne s'accordent point du tout pour la maniere dont on la doit faire : car au lieu que les Turcs aprés s'etre decouvert entierement les bras, conduiſent inſenſiblement l'eau qu'ils prennent, depuis l'extremité des doits juſqu'au coude, les Perſans au contraire commençent par le coude & finiſſent par l'extremité des doits, fondez, diſent-ils, ſur l'Alcoran, qui exprime clairement la pratique de cette ſainte Ceremonie.

Ce ſont là les ſuperſtitions ridicules que j'apris dés le premier jour que je fus entré dans la Perſe, & qui me toucherent d'autant plus que cette Nation aveugle me parut d'ailleurs fort docile & tout-à-fait raiſonnable, en toute autre matiere qu'en ce qui regarde la Religion.

Mais ſi j'eus le cœur penetré de douleur de voir tant d'ames racheptées par le ſang precieux d'un Dieu, non ſeulement inſenſibles à leur malheur, mais encore entetées au delà de ce qu'on peut dire de mille preventions fabuleuſes, je ne laiſſai pas de reſſentir quelque conſolation à meſure que j'approchai d'*Irivan*, en voyant la Croix du Sauveur arborée aux environs de cette premiere Ville de Perſe, où malgré tous les efforts du Demon, J. C. a quelques Adorateurs, dont

La Croix eſt arborée aux environs d'Irivan.

la foy, quoique bien alterée, n'est pas pourtant encore entierement eteinte.

De tous les endroits de l'Asie, où le Christianisme paroit encore avec le plus d'eclat, & où il est permis de le professer avec le plus de liberté, c'est sans contredit *Ichmiazin*, qui est un gros Bourg de la haute Armenie, situé à quatre petites lieues d'Irivan. Les Turcs l'appellent ordinairement *Vch-Klissé*, c'est à dire les trois Eglises, parcequ'outre la grande Eglise qui a donné le nom à ce lieu, il y en a deux autres assez proches.

Ichmiazin est le Siege Patriarchal des Armeniens.

La premiere, est celle qui paroit dans l'enceinte du beau Monastere, où le Patriarche des Armeniens fait sa residence ordinaire, & où il vit en Communauté avec cinquante ou soixante Religieux, dont il a la conduite. Elle est dediée au Verbe Incarné, qui selon la Tradition commune en donna luy-meme le plan à saint Gregoire, surnommé l'*Illuminateur*, que saint Sylvestre Pape etablit ensuite premier Patriarche de la Nation Armeniene, qui le reconnoit aussi pour son Pere & pour son maitre; trop heureuse si elle avoit conservé dans sa pureté la Religion que ce saint Apotre luy avoit enseignée.

Les deux autres Eglises eloignées de cette premiere d'environ huit cent pas chacune, ne sont pas à beaucoup prés si magnifiques, ny si bien entretenues. Elles sont dediées à deux saintes Vierges

Ro-

Romaines, nommées *Ripſime* & *Cayanne*, qui s'enfuirent en Armenie durant la neufieme perſecution, & qui furent martyriſées au meme lieu où ces Egliſes ſont baties.

Cette Egliſe eſt au milieu d'une grande cour, au tour de laquelle on a bati en forme de demy-lune trois grands corps-de-logis où ſont les Cellules des Moines. Le Treſor en eſt tres-riche, les Ornemens magnifiques, & l'Argenterie admirable, ſoit qu'on regarde la quantité des Vaſes ſacrez, dont il y en a plusieurs d'or maſſif; ſoit qu'on ait egard à la grandeur enorme des Croix, des Chandeliers & des Lampes, qui feroient aſſurement honneur aux plus ſuperbes Egliſes de l'Europe.

C'eſt dans ce lieu où il ſeroit de la derniere importance pour le bien de la Religion de fonder une Miſſion, ainſi que la pluſpart des Eveques du païs le ſouhaittent avec paſſion: Deux Miſſionnaires egalement zelez & ſçavans, qui s'attacheroient à expliquer d'une maniere claire & methodique les dogmes de notre Foy, ne contribueroient pas peu à reunir à l'Egliſe Romaine cette Nation, que l'ignorance plutot que l'obſtination entretient dans l'erreur. Ce ſeroit là un ouvrage digne de la charité de ces ames genereuſes qui cherchent avec tant de ſoin les occaſions de ſignaler leur zele, & l'ardent amour qu'elles ont pour Jeſus-Chriſt.

D'Ichmiazin, je me rendis à Irivan, qui n'en est eloigné que de trois lieues. J'eus le plaisir de voir en chemin le fameux Mont Ararat, où l'on croit que l'Arche de Noë, s'arreta aprés le deluge.

Erreur de Jean Struys au sujet du Mont Ararat.

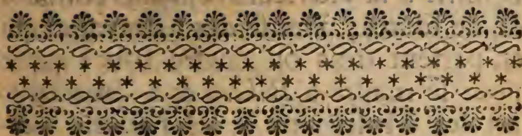
Je ne sçay si Jean Struys, qui en fait une si plaisante description dans le Journal de ses Voyages, l'a consideré avec autant d'attention qu'il veut le faire croire. Pour moy qui ai eu le tems d'en observer la situation durant prés d'un mois de sejour que j'ay fait à Irivan, & qui me suis informé avec beaucoup d'exactitude des particularitez de cette montagne, je n'ay pu lire sans indignation ce que cet Aventurier en ecrit : car outre les contradictions manifestes qu'il est aisé de remarquer dans le Voyage fabuleux qu'il assure pourtant avoir fait sur cette montagne entierement inaccessible, il la met à cinquante lieues de la Mer Caspienne, quoy qu'elle en soit eloignée de plus de cent cinquante.

Fin du premier Livre.

VOYA-







VOYAGE DE TARTARIE.

LIVRE SECOND.

QUOYQUE je crusse l'execution de mes premiers desseins beaucoup retardée par l'ordre que je reçus d'Alep, de m'arreter quelque tems dans le Curdistan & dans l'Armenie, la Providence de Dieu menagea tellement toutes choses, que je me vis en état un an aprés mon depart de France, de mettre tout de bon la main à l'œuvre avec le Pere Barnabé, qui avoit pris des mesures fort sages pour executer seurement le projet de notre voyage.

Aprés avoir examiné tous deux de concert les differentes routes que nous pouvions tenir pour nous rendre à la Chine, nous nous fixames à celle d'Astrakan,

comme à la plus ſeure & la plus commode de toutes, à cauſe des Caravanes qui en partent trois ou quatre fois l'année pour ſe rendre à *Bokara* & à *Smarkand*, où les Moſcovites & les *Yousbecs* trafiquent enſemble.

Suivant cette determination nous paſſames quelques jours en retraite pour attirer ſur nous les benedictions du Ciel, & aprés nous etre pourvus de tous les Ornemens neceſſaires pour dire la Meſſe en chemin, nous partimes d'Irivan le vingt-troiſieme d'Avril de l'année mil ſix-cens quatre-vingt-ſix, deguiſez en Georgiens, dont l'habit eſt redouté dans toute la Perſe, avec deux Armeniens qui nous conduiſirent jusqu'à *Gangea*.

Le Pere Barnabé & moy partons d'Irivan pour la Tartarie.

La veille de notre depart vers les huit heures du ſoir nous fumes ſurpris d'un tremblement de terre qui nous allarma un peu par la violence dont il ſe fit ſentir: mais comme il ceſſa quaſi dans l'inſtant, nous nous raſſurames bientot, & le primes pour un bon augure du ſuccez que nous devions attendre, perſuadez que le ciel vouloit nous faire connoitre par là combien le deſſein que nous etions ſur le point d'executer ſeroit traverſé dans la ſuite, & combien nous avions beſoin de nous ſoutenir contre les efforts de l'Enfer. La premiere journée fut aſſez petite: Nous n'allames coucher qu'à quatre lieues d'Irivan dans un Bourg où un Armenien Catholique nous reçut dans ſa maiſon, & où il nous regala de ſon mieux

à

à la maniere du Païs. La joye que nous avions d'aller porter l'Evangile aux Nations les plus ſauvages, fut un peu troublée cette premiere nuit par un accident tout-à-fait imprevu. A peine eumes nous reposé une heure ſur des tapis qu'on nous avoit preparez ſelon la coutume des Orientaux, que le Pere Barnabé ſe ſentit piqué par un Scorpion qui s'etoit gliſſé inſenſiblement dans ſon ſein durant le tems de notre ſommeil. Auſſitot que je l'eus entendu s'ecrier, comme il arrive aſſez naturellement dans ces ſortes de ſurpriſes, je me levai, & aprés avoir reconnu à la faveur de la lumiere les marques de cette inſecte venimeux, je crus mon Compagnon perdu : je revins pourtant bientot de ma peur ; car aprés qu'il eut ecraſé l'animal, qui eſt l'antidote ſouverain auquel il faut avoir recours, ſur les piquures qu'il luy avoit faites, & qu'il eut pris un peu de theriaque dont il eut ſoin auſſi de ſe froter, je le vis ſe rendormir comme auparavant, & nous paſſâmes l'un & l'autre ſi tranquillement le reſte de la nuit, que nous fumes en etat le lendemain de continuer votre voyage.

La premiere Province que nous rencontrames du coté du Nordeſt, aprés etre ſortis d'Irivan, fut celle du *Gurgiſtan*, que nous traverſames fort heureuſement : Comme elle eſt extremement peuplée, & comme les Villages ſont aſſez prés les uns des autres, les rafraichiſſemens que nous trouvames par tout parmy les Chretiens

Nous traverſons le Gurgiſtan.

tiens

tiens qui y ſont en grand nombre, nous aiderent à ſoutenir les fatigues de ce commencement de voyage. D'ailleurs, comme on court peu de riſque en chemin, à cauſe de la vigilance des Gouverneurs de Province qui ſont reſponſables de tous les deſordres qui arrivent dans leur diſtrict, nous menagions notre tems comme nous jugions à propos; & marchions ordinairement plus la nuit que le jour, pour eviter les grandes chaleurs, qu'un European ne ſçauroit ſoutenir long-tems, etant accoutumé dés ſon enfance à un climat plus temperé.

On y voit un etang remp.i de Truites mõſtrueuſes.

Aprés avoir marché quatre jours dans ce Païs, qui eſt un des plus diverſifiés que j'aye vu dans toutes mes courſes, nous rencontrames à l'iſſue d'une longue chaine de collines qu'il nous fallut couper, un etang qui à environ vingt lieues de circuit, où l'on peſche les plus belles truites ſaumonnées qu'il ſoit poſſible de voir, & qui ne ſe diſtribuent pas ſeulement dans une grande partie de la Perſe, mais qu'on porte meme, ſur tout durant l'hyver, en Turquie, où l'on en fait un debit fort conſiderable. Les Armeniens ont un fort beau Monaſtere bati dans une Iſle que forme ce lac egalement commode & delicieux; & c'eſt là que leur Patriarche relegue ordinairement les Moines dont la conduite eſt irreguliere, ou ceux dont il croit avoir ſujet de ſe defier. Nous cotoiames cette petite Mer (ainſi que l'appellent les Gens du païs) une jour-

journée preſque entiere; aprés quoy nous nous engageames dans un labyrinthe de Montagnes qui ſeparent la Perſe de la Georgie. Le trajet ne nous parut pas ennuyeux: car quoy que nous fuſſions comme enfermez de toutes parts, notre veue ne laiſſoit pas d'etre agreablement terminée par de petits boſquets, dont pluſieurs de ces collines ſont revetues, & par une quantité prodigieuſe de faiſans, & d'autre gibier que nous faiſions lever à meſure que nous avancions.

Mais tous ces plaiſirs innocens que nous goutames en paſſant, furent bientot troublez par l'allarme qu'on vint nous donner dans un Bourg de Chretiens où nous nous etions arretez. Quelques Païſans ayant remarqué la tranquillité avec laquelle le Pere Barnabé & moy demeurions dans un endroit où tout etoit à craindre, nous avertirent de nous en retirer promptement, à moins que de vouloir tomber entre les mains d'une quarantaine de Bandits qui battoient depuis quelque-tems la Campagne, & qui n'etoient pas loin de nous. Nous profitames de l'avis charitable que nous donnerent ces bonnes gens, & nous gagnames en diligence une hauteur qu'ils nous montrerent, comme un lieu qui pouvoit nous ſervir d'azile.

A peine fumes nous arrivez au ſommet de cette petite Montagne, que nous fumes entourez d'une troupe d'Armeniens, dont les uns etoient armez de frondes, &

& les autres de longs batons en forme de massues : Comme l'assurance avec laquelle nous nous etions avancez jusqu'à eux leur avoit fait aisement juger qu'ils n'avoient rien à craindre de nous, ils nous reçeurent parfaitement bien : & comme ils faisoient paroitre beaucoup d'impatience de sçavoir qui nous etions, nous leur dimes que nous etions Francs, Religieux, & Missionnaires qui allions en Tartarie, pour passer de là à la Chine dans le dessein d'y precher l'Evangile.

Quand ils sçeurent le motif qui nous faisoit entreprendre un voyage si perilleux, ils nous comblerent d'honnetetez. Les uns prirent nos chevaux pour en avoir soin, les autres nous apporterent des rafraichissemens; en un mot, il n'y en eut aucun qui ne voulut se signaler par quelque office de charité. Nous nous informames d'eux du sujet de l'allarme qu'on nous avoit donnée, & de ce qui les avoit obligez eux-memes à se retrancher, comme ils avoient fait, dans l'endroit où nous les voyions. Ils nous dirent que quelques Gentils-hommes de Georgie s'etoient revoltez contre le Kan de *Tifflis* depuis environ quinze jours, & que ne se sentant pas assez forts pour resister aux troupes qu'il avoit envoyées afin de les reduire, ils avoient eté contraints de quitter leur maison, & de sortir meme du Païs, en attendant que l'orage fut appaisé, & que comme la plupart d'entre eux n'avoient pas dequoy s'entretenir, ils etoient

etoient venus fondre ſur les Villages des frontieres de leur Province, où ils pilloient impunement, & faiſoient des degats ſurprenans. La juſte apprehenſion, ajouterent-ils, que nous avons eue d'etre inſultez par ces impitoyables Brigands, & de perdre le peu de meubles que nous avons, nous a raſſemblez dans ce lieu, dont nous defendons les avenues avec les chetives armes que vous nous voyez à la main. Nous les conſolâmes le mieux que nous pumes durant le peu de tems que nous reſtames auprés d'eux, & aprés avoir viſité quelques-uns de leurs malades, à qui nous donnames les remedes que nous crumes capables de les ſoulager, nous continuames notre route vers Gangea, où nous ne pumes pourtant arriver que le lendemain aprés midy.

Deſcription de la Ville de Gangea.

Gangea qui eſt une des meilleures Villes de la Perſe, eſt ſituée dans une agreable plaine qui a plus de vingt-cinq ou trente lieues d'etendue: La quantité de ruiſſeaux qui s'y rendent, & dont on ſe ſert avec avantage pour cultiver les jardins qui occupent une bonne partie de la Ville, ne contribue pas peu à rendre le terroir d'alentour delicieux & fertile. Nous y arrivames au milieu du Printemps, & jamais ſpectacle ne m'a plus frappé que cette multitude de maiſons, entrecoupées d'une infinité de bocages que formoient alors les arbres egalement chargez de fleurs & de feuilles, qu'un beau verd naiſſant rendoit encore plus agrea-

bles.

bles. Auſſi les Perſans n'appellent-ils point autrement ce canton veritablement enchanté, que le parterre de l'Empire.

Les *Bazars* ou Marchez qui ſont dans le centre de la Ville, ſont les plus beaux & les plus magnifiques de tous ceux que j'aye vu dans l'Orient: Outre leur etendue extraordinaire, ils ſont tous tres-bien voutez, & chaque eſpece de marchandiſes y a ſon quartier marqué. Comme la ſituation de Gangea eſt extremement avantageuſe pour le commerce, on y voit en tout tems une tres-grande foule de toute ſorte d'Etrangers.

Emeute arrivée à Gangea au ſujet de la Religion.

Dans le tems que nous y arrivames il y avoit une emeute que venoit de cauſer le zele de la Religion. Les *Mollahs* Perſans ayant declamé contre les trois faux Prophetes dont j'ay parlé dans le livre precedent, irriterent ſi fort les Turcs, qu'ils prirent les armes, quoy qu'ils fuſſent en petit nombre, pour en tirer raiſon. Ils inveſtirent quelques Moſquées, & ils etoient ſur le point de ſacrifier à leur reſſentiment le peuple qui y etoit aſſemblé pour faire ſa priere, ſi le Gouverneur qui fut averty de ce qui ſe paſſoit, n'eut arreté promptement ces temeraires, qui alloient donner des Martyrs à l'enfer, ou le devenir eux-memes.

Trois jours aprés notre arrivée à Gangea nous en partimes avec une petite Caravane toute compoſée de Marchands Chretiens, que le negoce attiroit à *Schamaki*: Nous nous joignimes à eux, &

tra-

traverſames en leur compagnie les belles plaines qui regnent quaſi d'une Ville à l'autre. Le cinquieme jour de notre marche nous paſſames le *Kur* qui prend ſa ſource dans la Georgie, & qui aprés avoir arroſé pluſieurs Campagnes, porté l'abondance dans pluſieurs Villes, & enrichi le païs par la quantité d'Etourgeons qu'on y peche, va enfin ſe decharger dans la Mer Caſpienne.

On peche dans le Kur une quantité prodigieuſe d'Etourgeons.

Ce fut ſur tout à ce paſſage que notre habit Georgien nous rendit un fort bon ſervice: Car comme les Turcs ſe font un plaiſir de ſignaler leur haine contre les Religieux dans toutes les occaſions qu'ils en trouvent, & comme ils croyent le pouvoir faire impunement dans celle-cy où il leur eſt libre de faire grace à qui il leur plait, ou de traitter à la rigueur les Paſſagers qui ſe preſentent, ils ne gardent guere de meſure avec ceux qu'ils conſiderent comme les ennemis declarez de leur Religion: Ils s'en prennent ordinairement à leur bourſe plutot qu'à leur perſonne, perſuadez qu'ils ſont, par l'attachement prodigieux qu'ils ont pour l'argent, qu'on ne peut ſe venger plus ſeurement d'un homme qu'en luy enlevant ce qu'ils eſtiment eux-memes autant que leur propre vie: mais comme ils nous prirent pour tout autres que nous n'etions, ils nous traitterent plus favorablement que nous n'euſſions oſé l'eſperer.

Rencontre facheuſe d'un Chapar de Perſe.

Nous ne fumes pas ſi heureux le lendemain dans la rencontre que nous fimes d'un

d'un *Chapar*, qui eſt le nom qu'on donne aux Couriers de Perſe, comme celuy d'*Oulac* à ceux de Turquie. Dans l'un & l'autre Empire cette ſorte de gens eſt extremement redoutable à tous les Voyageurs : Comme l'Etat ne leur fournit point de monture reglée, ils ont droit de demonter en chemin indifferemment tous ceux dont le cheval les accommode. Quoyque nous fuſſions aſſez avertis de cette coutume incommode, dont on peut voir aiſément les ſuites facheuſes, nous ne pumes pas ſi bien nous precautionner, que nous ne fuſſions ſurpris par un de ces Officiers que le Kan de Schamaki avoit depeché pour des affaires preſſées. Il vint fondre ſur nous dans un Vallon, où nous nous etions arretez pour faire repaitre nos chevaux, dont il prit le meilleur qu'il eut bientot mis en etat pour s'en ſervir dans ſa courſe. Dans la conjoncture chagrinante où nous nous trouvâmes, nous primes le parti que prennent ordinairement les mal-heureux qui ſe voyent expoſez à de pareilles aventures. Nous tirames une piece d'argent que nous fimes gliſſer dans les mains de ce Meſſager incommode : Il ſe radoucit dans l'inſtant, & aprés avoir trouvé ſans beaucoup de peine quelque ſpecieux pretexte pour nous laiſſer en repos, il alla chercher ailleurs quelque nouvelle fortune.

Deſcription de la Ville de Schamaki.

Enfin aprés toutes ces petites epreuves qu'un Voyageur ne ſçauroit eviter quand il

il s'engage dans de longues courſes, nous arrivames à Schamaki bien joyeux de nous ſçavoir ſi prés de la Mer Caſpienne, où nous apprimes peu de tems aprés notre arrivée, que nous trouverions ſeurement pluſieurs Vaiſſeaux Moſcovites, qui ſe diſpoſoient à mettre bientot à la voile pour Aſtrakan.

Schamaki qui etoit autrefois une Ville des plus conſiderables & des plus peuplées de toute la Perſe, a beaucoup dechu de l'etat floriſſant où elle ſe maintenoit il y a quelques années. Un furieux tremblement de terre qui s'y fit ſentir il y a environ douze ans, l'a preſque entierement deſolée: outre cinq ou ſix mille maiſons qu'il y renverſa, il tua un ſi grand nombre d'habitans qui furent accablez ſous les ruines, qu'elle n'eſt preſentement pas la moitié de ce qu'elle etoit autrefois. On y compte pourtant encore prés de cinquante où ſoixante mille ames: & il n'eſt peutetre point d'endroit dans tout l'Empire du Chá, où l'on voye une plus grande quantité d'Etrangers.

Outre le grand nombre d'Armeniens qu'on fait monter juſqu'à trente mille, il y a des Indiens, des Moſcovites, des Georgiens, des Grecs, des Turcs, des Circaſſiens, & une infinité d'autres peuples que le voiſinage de la Mer, joint à la bonté du Païs y attire de toutes parts. C'eſt cet aſſemblage de tant de Nations differentes, qui nous avoit fait ſouhaiter avec empreſſement d'y voir une Miſſion

eta-

etablie, persuadez que plusieurs fervens Missionnaires y trouveroient abondamment dequoy contenter l'ardeur de leur zele. Nos vœux ont eté exaucez depuis que nous en sommes partis & nous y avons presentement une residence dont nous sommes redevables au feu Comte de Syri, qui employa tout son credit auprés du Roy de Perse pour nous obtenir la permission de faire cet etablissement. Il voulut en jetter luy-meme les premiers fondemens avec le Pere Pothier Jesuite qu'il conduisit exprés d'Ispahan à Schamaki, où il le laissa en s'en retournant en Pologne pour y rendre compte au Roy des negociations dont il avoit eté chargé de la part de tous les Princes engagez dans la guerre contre les Turcs.

Le Pere Pothier Jesuite, massacré par un Persan en haine de la Religion

Ce Pere etoit un Missionnaire des plus accomplis de l'Orient, & avoit eté un de ceux à qui notre Roy avoit confié les beaux presens qu'il envoya il y a dix ans au Chá de Perse, pour accompagner la lettre qu'il luy ecrivit en faveur des Chretiens de *Nachivan*, qui gemissoient depuis long-tems sous la tyranie de quelques Gouverneurs qui leur faisoient mille avanies. Il s'attira dés les commencemens par les charmes de sa conversation edifiante, & par ses manieres egalement douces & honnetes, un bon nombre de Disciples: ils venoient en foule pour se faire instruire, & pour participer aux divins Mysteres. Un Turc dont ce Pere avoit loué la maison, en attendant que

le

le Gouverneur luy eut assigné un emplacement, comme il avoit promis de le faire, conçeut tant de jalousie de ces heureux progrez de l'Evangile, & entra dans un si furieux depit, de voir que son logis essentiellement consacré à Aly, fut devenu l'Ecole du Christianisme, qu'il resolut de venger l'affront qu'on faisoit chaque jour à son Prophete & à sa Religion. Pour cet effet s'etant levé une nuit, lors que le Missionnaire ne se defioit aucunement de luy, il enfonça les portes de sa chambre, & le poignarda impitoyablement dans le meme endroit où l'on avoit porté les premiers coups au schisme, à l'heresie & à l'infidelité.

Si nous avions cru qu'un de nos Freres nous eut suivi de si prés pour nous enlever la palme que nous eussions pu luy disputer, nous ne nous serions peutetre pas autant pressez que nous fimes de quitter ce poste, où nous ne demeurames qu'autant de téms qu'il en fallut pour faire connoissance avec quelques Armeniens, & quelques Moscovites, dont nous avions besoin pour concerter notre embarquement: mais comme nous ne reconnoissions alors d'autre dessein du Ciel sur nous, que celuy de se servir de notre ministere pour ouvrir un passage à la Chine à une infinité d'Ouvriers qui soupiroient aprés cette belle Mission, nous nous rendimes en diligence à la Mer Caspienne, d'où la Ville de Schamaki est eloignée de trois bonnes journées.

Nous quittons Schamaki pour gagner la Mer Caspienne.

Cette

Deſcription de cette petite Mer & ſes particularitez.

Cette petite Mer qui n'a qu'environ huit cent lieues de circuit, n'eſt à proprement parler qu'un Etang ſalé ; que plus de cent rivieres, ſans parler d'une infinité de petits ruiſſeaux qui s'y dechargent de tous cotez, entretiennent conſtamment, & à qui, par une eſpece de retour, elle fournit une ſi grande quantité de poiſſon, qu'on peut en prendre en pluſieurs endroits avec la main, ſans qu'il ſoit beſoin de jetter le filet ou la ligne. Celà ſe voit ſur tout dans les tems de tempete, que le poiſſon pouſſé par les flots, ſe laiſſe porter ſans peine dans les rivieres, où il s'arrete enſuite d'autant plus aiſement, qu'il y eſt à couvert de tous les mouvemens incommodes, que l'agitation de la Mer luy fait ordinairement reſſentir.

Outre cette particularité que j'eus le loiſir de remarquer plus d'une fois durant prés de quinze jours que j'attendis l'embarquement ſur le bord de la Mer, je ne fus pas peu ſurpris de voir, le jour meme qu'on devoit mettre à la voile, les Matelots occupez à faire de l'eau à plus de deux lieues du rivage. Comme la choſe me parut extraordinaire j'eus la curioſité d'en gouter, & je la trouvay auſſi douce que ſi on l'avoit puiſée de la fontaine, quoyqu'à quelques pas delà elle me parut encore plus ſalée que celle des autres Mers ſur leſquelles j'ay navigé. Mais ma ſurpriſe ceſſa dés que j'eus fait reflexion à la quantité prodigieuſe d'eau douce qui va de toutes parts s'y decharger.

Ce

Ce qu'il y a de plus admirable eſt de voir cette Mer toujours egalement reſſerrée dans les bornes que la Providence luy a marqué, ſans que la multitude des rivieres qu'elle reçoit, & qui devroient naturellement la groſſir d'une maniere bien ſenſible, les luy faſſe jamais paſſer. C'eſt cette obeiſſance reſpectueuſe qui a mis en peine nos Geographes touchant la communication que doit neceſſairement avoir cette Mer avec les autres qu'elle enrichit de ce qu'elle a de trop. Quelques-uns ont cru que la Mer noire etant plus prés d'elle qu'aucune autre, pourroit bien profiter de ſon voiſinage, & ſe groſſir des eaux, que celle-cy luy fourniroit; mais outre que ce ſentiment n'eſt appuyé ſur aucune raiſon ſolide, & que d'ailleurs il ſemble que la ſageſſe de Dieu, n'ait mis entre ces deux Mers une longue chaine de hautes Montagnes, comme elle a fait, que pour les ſeparer entierement l'une de l'autre, j'ay deux fortes conjectures qui me font croire qu'elle ſe decharge plutot dans le ſein Perſique, quelque eloigné qu'il en paroiſſe, que dans quelque autre Mer que ce puiſſe etre.

Conjectures qui font connoitre en quel endroit elle ſe decharge.

La premiere eſt, que dans le Golfe que forme cette Mer du coté du Midi, vis-à-vis de la Province du *Kilan*, il y a deux goufres dangereux, dont les vaiſſeaux Perſans qui partent de cette cote, tachent de s'eloigner le plus qu'ils peuvent. Le bruit de l'eau qui s'y jette avec

une rapidité surprenante se fait entendre en tems de calme de si loin, qu'il est capable d'intimider tous ceux qui en ignorent la veritable cause. La seconde conjecture, qui me paroit encore plus forte que la premiere, est fondée sur une experience de tous les ans, qui fait remarquer à ceux qui habitent le long du Golfe Persique, une grande quantité de feuilles de saule à la fin de chaque automne. Or comme cette espece d'arbre est entierement inconnue dans la partie Meridionale de la Perse qui aboutit à cette Mer, & qu'au contraire la partie Septentrionale terminée par la Mer du Kilan en a toutes ses cotes bordées, on peut assurer avec assez de probabilité, que ces feuilles n'ont eté portées d'une extremité du Royaume à l'autre, que par les eaux qui les ont entrainées par des canaux souterrains.

C'est sur cette Mer, que tant de particularitez rendent recommandable, que nous nous embarquames sur un flibot Moscovite assez mal equipé; mais le tems qui etoit alors extremement propre pour la navigation, suppleant à tout ce qui pouvoit nous manquer d'ailleurs, nous gagnâmes le Volga six jours aprés notre depart de la rade de *Niezova*, qui est une des plus sures & des plus commodes de toute la Perse. Outre la quantité de bois qu'on trouve aux environs, & qui sert à se radouber quand on en a besoin, on y voit une multitude prodi-

gieuse

gieuſe de Bourgs & de Villages qui peuvent fournir aux vaiſſeaux toutes les proviſions neceſſaires pour un fort nombreux equipage.

Aprés avoir quitté la Mer à la faveur d'un bon vent d'Eſt, qui nous fit faire en peu de tems ce trajet d'environ ſix-vingt lieues, nous nous trouvames ſur le Volga ſans le connoitre : Car comme ce fleuve ſi fameux ſe decharge dans la Mer Caſpienne par ſoixante & dix embouchures, ainſi qu'on l'aſſure communement, & comme il conſerve encore toute la majeſté de ſon cours durant plus de trente lieues aprés avoir quitté les differens lits qui le tiennent long-tems reſſerré, il ſemble diſputer à la Mer le terrain, en s'avançant autant qu'il fait. L'unique marque qu'on ait pour s'aſſurer ſi on y eſt arrivé, c'eſt la douceur de l'eau, dont celuy qui s'eſt le plutot apperçu, reçoit les memes gratifications qu'on fait par tout ailleurs au Matelot qui a le premier decouvert la terre.

Nous nous trouvons ſur le Volga ſans le ſçavoir.

A peine fumes nous entrez dans une de ſes embouchures, que notre vaiſſeau extraordinairement chargé, alla malheureuſement echouer ſur un banc de ſable, que les Pilotes n'eurent pas la prevoyance de nous faire eviter. Mais comme cet accident nous arriva pluſieurs fois dans la ſuite de notre navigation, j'aime mieux l'attribuer au peu de profondeur de ce fleuve qui ſe partage en trop de branches pour ſoutenir un batiment mediocre,

qu'au peu d'experience de ceux qui nous conduiſoient.

Quoy qu'il en ſoit, il eſt ſeur que nous employames deux fois plus de tems à gagner Aſtrakan depuis l'embouchure du Volga, qui n'eſt eloigné de cette Ville là au plus que de douze ou treize lieues. qu'il ne nous en fallut pour nous rendre de Perſe aux eaux de ce grand fleuve. Nous ne fumes pas pourtant toujours egalement embaraſſez, mais ſeulement juſqu'à ce qu'on eut gagné la premiere Piſcine, où les Moſcovites font une peche conſiderable, & qui eſt un des meilleurs revenus des Czars. Ce fut là que notre Vaiſſeau eut ordre de s'arreter deux ou trois jours, en attendant que le Gouverneur d'Aſtrakan, à qui on depecha un Courier pour l'avertir de notre arrivée, nous eut donné permiſſion d'avancer.

Durant le peu de tems que nous fumes obligez de l'attendre, nous eumes le plaiſir d'aſſiſter pluſieurs fois à la peche de l'Etourgeon, qui eſt une choſe des plus curieuſes que j'aye vu de ma vie : Voicy de quelle maniere elle ſe fait.

Maniere dont ſe fait la peche de l'Etourgeon.

Les Moſcovites pour profiter de l'abondance du poiſſon que la Mer Caſpienne diſtribue à toutes les rivieres qui ont quelque communication avec elle, ont planté de longs pieus d'une rive à l'autre dans un des lits du Volga, qu'ils ont jugé le plus propre pour le ſuccés de leur peche. Ils ne ferment pourtant pas tellement tous les paſſages, qu'ils n'en laiſ-

laissent un de chaque coté, pour donner la liberté au poisson de remonter, aussi bien qu'aux Vaisseaux qui reviennent de Perse & d'ailleurs. Un peu au dessus de cette premiere barriere de pieus, ils en plantent tout le long de nouveaux en forme de triangle, où le poisson entrainé par le courant s'engage aisément, & d'où il luy est ensuite non seulement presque impossible de sortir, mais encore de se remuer, tant à cause de la petitesse de sa prison, que de la grosseur enorme de son corps. Cependant les Pecheurs qui vont battre l'eau durant quelque tems pour le faire tomber dans le piege en l'epouvantant, vont deux fois le jour visiter tous ces retranchemens faits exprés, & ne manquent quasi jamais d'y trouver la proye qu'ils y cherchent. Ensuite pour mieux s'assurer des poissons monstrueux qui s'y engagent, ils leur font passer dans l'oreille un grand croc dont ils sont armez, & aprés les avoir tirez jusqu'à fleur d'eau, ils leur cassent la tete à coups de massue, de crainte que s'ils les mettoient tout en vie dans leur barque, ils ne vinssent à leur echapper, ou à faire quelque desordre auquel il ne seroit pas aisé de remedier.

Cette premiere expedition etant faite, ils conduisent leur prise au bord de la Piscine, où ils evantrent le poisson pour en tirer les œufs, dont un seul leur fournit quelquefois une si grande quantité, qu'elle passe le poids de deux ou trois cent li-

vres. C'eſt cette maſſe gluante ſi connue dans les Païs Etrangers ſous le nom de *Caviar*, qu'ils eſtiment plus que tout le reſte : ils la ſallent avec grand ſoin, & la ſerrent enſuite dans de grands pots, pour s'en ſervir dans leurs ragouſts au lieu de beurre, dont l'uſage leur eſt defendu durant le tems de leurs Caremes. Pour ce qui eſt du corps du poiſſon, aprés l'avoir coupé par quartiers, ils en expriment de l'huile, ou bien ils le ſaupoudrent pour etre tranſporté dans toutes les Provinces de l'Etat, & meme dans les Royaumes voiſins, où il s'en fait un debit fort conſiderable.

Nous ſommes tourmentez d'une prodigieuſe quantité de moucherons.

Mais le plaiſir que nous cauſa cette peche curieuſe durant les trois jours que nous fumes obligez de nous arreter au millieu de notre trajet, fut extremement balancé par l'incommodité que nous endurames de la part d'une armée de moucherons qui s'eleve ſur tout le Volga quelques momens avant & aprés le coucher du ſoleil. Leurs piquures tourmentent ſi fort les hommes & les betes, que je n'ay point de peine à comprendre, que de toutes les playes qui deſolerent autrefois l'Egypte, celle de ces petits inſectes fut peutetre la plus facheuſe & la plus inſupportable.

Pour s'en garantir on porte ordinairement avec ſoy une petite tente dont on ſe couvre dés qu'ils commencent à ſe faire ſentir : mais comme nous ne nous etions point precautionnez contre ces ennemis re-

redoutables, ainsi qu'avoient fait les autres Passagers, nous en fumes la victime tandis que nous restames sur le Volga: De sorte qu'en arrivant à Astrakan on nous auroit pris pour des lepreux ou des hydropiques, si on n'avoit sçu la cause des pustules & des enflures dont nous paroissions tout defigurez.

Ce martyre finit pourtant aprés quatre jours: car le Gouverneur d'Astrakan ayant envoyé son Lieutenant audevant du Vaisseau à qui il vouloit faire honneur, parcequ'il appartenoit aux Grands Ducs, permit aux Passagers qui etoient venus dessus, de le quitter, & de se mettre dans des chaloupes pour gagner au plutot la Ville: Ainsi profitant de la grace qu'on nous faisoit, nous passames dans une espece de gondole, dont la legereté jointe à l'agilité des Rameurs nous fit bientot decouvrir Astrakan.

Description d'Astrakan.

Astrakan, que les Geographes les plus exacts mettent ordinairement au quarante-huitieme degré de latitude Septentrionale, est une Ville située dans une Ile que forme le Volga, a treize lieues de l'embouchure de ce fleuve, quoy qu'en dise Struys, qui veut qu'elle en soit eloignée d'environ cinquante. Elle a une double enceinte de murailles, sans autre fortification que quelques tours à une demye portée de mousquet l'une de l'autre. L'artillerie y est tres-belle, & la garnison fort nombreuse. Comme le sol où cette Ville est batie est extremement sabloneux & bas,

bas, les chaleurs y ſont inſuportables en Eté, & le peuple eſt obligé pour s'en garantir d'avoir recours au bain pluſieurs fois le jour. Il croit aux environs des fruits de toute ſorte, en tres-grande abondance ; & leur delicateſſe ne cede point à la quantité : il y a ſur-tout des melons d'un gout tres-exquis, & il eſt auſſi rare d'en trouver de mauvais ou de fades, qu'il eſt peu ordinaire d'en voir en France de fort bons. Ceux qu'on appelle *Karpous* ou melons d'eau, quoy qu'aſſez communs, ſont les plus recherchez ; la peau eſt d'un vert extremement vif, & la chair d'un beau vermeil de roſe, pleine d'un ſuc qui rafraichit autant qu'il deſaltere, & dont on peut manger en auſſi grande quantité qu'on veut ſans en craindre aucune ſuite facheuſe. On y cueille auſſi du raiſin, dont on fait d'aſſez mechant vin ; mais il eſt defendu à chaque particulier d'en couper une ſeule grape, auſſi bien qu'aucun autre fruit avant que le Gouverneur d'Aſtrakan ait fait choiſir ce qu'il y a de meilleur parmi, pour la bouche des Czars.

Les Armeniens & les Tartares Nogais occupent deux Faux-bourgs d'Aſtrakan.

Outre les Habitans de cette Ville, qui ſont la pluſpart Moſcovites, pluſieurs autres Nations attirées par la commodité du negoce & par la douceur du climat s'y ſont venues etablir. Les Armeniens y occupent un Fauxbourg tout entier, & les Tartares *Nogais* un autre qui a tout l'air d'une Ville, ayant un rampart de bois & un Gouverneur qui y commande ſous

ſous les ordres de celuy d'Aſtrakan. Ils ont dans cette enceinte une Moſquée: leurs maiſons ſont la pluſpart faites de jonc, & il peut y en avoir environ deux mille. Pluſieurs auſſi d'entre eux habitent ſous des tentes dans les Iles voiſines, & le long du Volga. Comme les Moſcovites ont interet à les menager, à cauſe du ſervice qu'ils en tirent en tems de guerre, ils affectent auſſi de les traiter plutot comme leurs Alliez que comme leurs Vaſſaux: Pour cet effet ils partagent avec eux la commodité du marché, & ils ont aſſez de condeſcendance, pour permettre qu'il ſe tienne le matin dans leur quartier qu'on appelle *Yourt*, & le ſoir ſeulement chez eux dans une grande place qui eſt au milieu d'Aſtrakan. Bien plus quand ils ont beſoin d'armes, & meme d'artillerie pour ſe defendre contre les ennemis qui viennent les attaquer, ils ſe font un plaiſir de leur en fournir, & de les aider meme à les repouſſer.

Il y a quelques années que les Tartares *Calmoucs* leur faiſoient beaucoup de peine, & qu'ils venoient regulierement tous les hyvers, à la faveur des glaces, leur faire inſulte juſques dans leurs retranchemens: mais depuis qu'ils ont eprouvé la force des armes à feu, dont ils n'ont point encore l'uſage, ils ne ſe ſont point hazardez à venir les inquieter: & c'eſt à la protection des Moſcovites que les Tartares Nogais ſont redevables du repos & de la tranquilité où leurs ennemis intimidez

les laiſſent aujourd'huy vivre. Mais quoyque les hoſtilitez entre les Nogais & les Calmoucs ayent entierement ceſſé, ces derniers qui ſont des peuples errans, ne laiſſent pas de venir hyverner chaque année dans les vaſtes campagnes qui ſont entre Aſtrakan & la Mer Caſpienne; car comme ces plaines où ils campent ordinairement, ne ſont quaſi jamais couvertes de neige, tant à cauſe de la proximité de la Mer, que parcequ'elles ſont expoſées au Midi, ils y trouvent toujours dequoy entretenir leur betail, dont la conſervation les engage à toutes leurs courſes, etant comme il eſt, l'unique fond de leurs richeſſes, auſſi bien que celui de leur ſubſiſtance.

Les Calmoucs viennent hyverner chaque année dans les plaines qui ſont entre Aſtrakan & la mer Caſpienne.

Quelque deſagreable que ſoit aux Moſcovites la viſite que leur rendent chaque année ces peuples, au nombre de plus de cent mille hommes, ils ſont pourtant obligez de les ſouffrir, & ils ſe ſont meme abaiſſez juſqu'à ce point, que de leur faire des preſens regulierement chaque année pour en empecher les incurſions, qu'on a toujours ſujet de craindre de la part de ceux qui ne ſont point retenus par les Loix de la police & de la ſocieté civile. Mais comme les honnetetez qu'on fait à des Barbares ne manquent guere de paſſer dans la ſuite pour un devoir indiſpenſable, ceux-ci les exigent avec tant de hauteur, qu'ils ſe porteroient à de grandes extremitez ſi on vouloit ſe diſpenſer de les leur faire. J'etois à Aſtrakan

Les Moſcovites leur font regulierement des preſens.

lorſque

lorſque cette multitude prodigieuſe de Vagabonds commençoit à ſe rendre, ſelon ſa coutume, à ſon quartier d'hyver. A peine le Gouverneur fut-il averti de leur approche, qu'il depecha un de ſes Officiers pour aller aſſurer leur Chef qu'il luy envoyeroit au plutot les rafraichiſſemens ordinaires.

En effet, quelques jours aprés il fit partir pluſieurs chariots chargez de pain, de Karpous, d'eau de vie, & de tabac, qui ſont le regal, ou pour mieux dire le tribut qui ſert à entretenir la bonne correſpondance entre l'une & l'autre Nation. Ce n'eſt pas, pour dire le vray, que les Moſcovites ne puſſent, s'ils vouloient, ſecouer cette eſpece de joug qu'ils ſe ſont impoſez eux-memes; mais comme ils trouvent parmi les Calmoucs, auſſi bien que parmi les Nogais, des troupes toutes pretes en cas de beſoin, ils ſont bien-aiſes de les cultiver, meme aux depens de leur reputation, & en quelque maniere de leur liberté.

C'eſt auſſi dans cette vue qu'on leur fait bien des careſſes quand ils viennent à Aſtrakan, & on n'eſt pas marri de les y voir, parceque quelque redoutables qu'ils ſoient aux Moſcovites, ils ne laiſſent pas d'y entretenir le commerce, ſoit par la quantité des fourrures qu'ils y apportent, ſoit par le nombre conſiderable des chevaux qu'ils y vendent, & ſur leſquels les gens du Païs trouvent beaucoup à gagner.

Mais ceux qui contribuent ſans contredit le plus à l'y faire fleurir, ſont les Indiens ou *Banianes* qui ſont Idolatres, comme les Calmoucs dont ils epouſent les filles, parcequ'ils ne peuvent s'allier ny avec les Chretiens, ny avec les Mahometans du Païs. Comme ils ſont extremement laborieux, & que d'ailleurs ils ont des correſpondances dans preſque tous les ports de la Mer Caſpienne, il eſt peu de marchandiſe qui ne leur paſſe par les mains. Ils ont auſſi bien que les autres peuples dont je viens de parler, un quartier dans un des faux-bourgs de la Ville qui leur eſt particulier, & où ils pratiquent avec toute ſorte de liberté les exercices de leur fauſſe Religion.

Differentes erreurs des Banianes

Ils croyent la Metempſicoſe, ſans que celà les empeche de manger de ce qui a vie, n'y ayant que la volaille & les oiſeaux à quoy ils ne touchent pas, non plus qu'aux vaches pour leſquelles ils ont un reſpect tout-à-fait extraordinaire : juſques-là que quand ils ſçavent qu'on veut en egorger quelqu'une pour en expoſer la chair au marché, ils ne font point de difficulté de l'acheter bien cher, & de la retirer ainſi de la mort.

Ils ont un ſoin particulier des vaches.

Chaque Famille en nourrit ordinairement une, avec des ſoins qu'ils n'ont pas pour leurs enfans ; il n'y a rien de mieux peigné ny de mieux nourri que ces animaux, & on ne peut rien ajouter aux empreſſemens qu'ils font paroitre pour les loger proprement, & pour leur procurer

curer des remedes quand ils ſont incommodez.

Mais outre cette ſuperſtition, ils ont encore celle de ne manger jamais qu'en particulier, & ils ne manquent point avant que de toucher aux viandes qu'on leur ſert, d'en jetter une partie dans l'air, dans l'eau, dans le feu & ſur la terre, comme pour reconnoitre dans chacun de ces Elemens quelque Divinité cachée. Leurs ſuperſtitions dans le manger.

Quoyqu'il en ſoit, nous n'avons jamais pu tirer d'eux la moindre connoiſſance d'aucun de leurs myſteres, quelque ſoin que nous ayons pris pour celà: nous tachames pluſieurs fois d'engager à la diſpute un Brachman, qui paſſa avec nous de Perſe en Tartarie; mais il nous remit toujours jusqu'à Aſtrakan, où il nous dit qu'il trouveroit ſes Livres, ſans le ſecours deſquels il avouoit ingenuement ne pouvoir nous repondre.

Voilà à peu prés quelles ſont les Nations que la commodité du trafic a obligé de ſe fixer dans cette premiere Ville de Tartarie, où nous arrivames le vingtieme de Juin, deux mois aprés notre depart d'Irivan. Nous allames loger dans le Caravanſarai des Etrangers, & nous y en rencontrames de preſque tous les Païs du monde, parmi leſquels nous apprimes que quelques-uns avoient fait pluſieurs fois le voyage de Pekin.

Ce ne fut pas un petit ſujet de joye pour nous de voir, que ſans aller plus loin nous Un Marchand des Yousbecs

nous donne beaucoup de lumieres touchant la route de la Chine.

nous pouvions nous instruire à fonds de ce que, nonobstant tous nos soins, nous n'avions pu sçavoir jusqu'alors qu'assez confusement. Celuy à qui nous nous adressâmes fut un Marchand de Bokara, qui ayant fait quatre fois le chemin d'une Ville à l'autre ; pouvoit aussi nous donner des lumieres plus sûres.

Il nous dit donc, que la route des Yousbecs à la Chine n'etoit pas si difficile ny si longue que la pluspart des gens se persuadent : Qu'il y a à la verité quelques deserts à passer, mais qu'on n'y souffre pas plus qu'on fait en Perse ou en Turquie, où quelque quantité de Villages qu'il y ait sur la route, les Caravanes continuent leur marche, sans se mettre en peine des habitations qu'on rencontre, pourveu que les provisions dont on se munit toujours pour un tems assez considerable, ne viennent point à manquer. Qu'on prend dans ce trajet les memes precautions pour la sureté du voyage qu'on fait dans les autres Pays de l'Orient où il avoit eté, que les Caravanes sont toujours nombreuses & bien escortées, & qu'on trouve en chemin autant de rafraichissemens que par tout ailleurs : Qu'on rencontre d'espace en espace plusieurs *Hordes* Tartares, qui bien loin de faire de la peine aux Voyageurs, se font un plaisir de les soulager, & de leur fournir les vivres dont ils peuvent avoir besoin. Qu'au reste l'argent n'etant point en usage parmi ces peuples errans, on cou-

couroit moins de risque d'etre volé qu'on ne fait dans les Etats du Grand-Seigneur, où les Arabes n'empechent pourtant pas le trafic, quelque apprehension qu'on ait d'en etre surpris.

Pour ce qui regarde la distance (ajouta-t'il) je ne vous diray pas precisément combien on compte de Bokara jusqu'à Pekin, ny le nombre des Villes par où l'on passe ordinairement : je puis seulement vous assurer qu'on n'employe pas deux mois à se rendre jusqu'aux frontieres de la Chine ; soit qu'en prenant du coté du Sud-est on aille par les Villes de *Samarkand*, *Kaboul*, *Kachemir* & *Barantola*, soit qu'en prenant directement à l'Est, on passe au milieu des *Monguls*, qui bien qu'Idolatres, sont soumis au Roy des Yousbecs, qui fait profession du Mahometisme.

La premiere Ville de la Chine qu'on rencontre en suivant cette premiere route, se nomme *Soczi*, où se trouve la meilleure rhubarbe qu'il y ait au monde. De Soczi on ne peut arriver à Pekin qu'en un mois de tems : & quand on prend la seconde, en traversant le païs de Monguls, la Ville où l'on se rend s'appelle *Kokutan*, que les Chinois ont batie au deça de la grande muraille, dans un païs assez desert, & qu'ils ont eu soin de fortifier, pour arreter les Calmoucs, & les empecher d'aller jusqu'à la Chine. Le chemin de cette Ville jusqu'à Pekin n'est que de quinze jours.

Mais

Mais à quelqu'une de ces deux Villes frontieres qu'on aille aboutir, on est obligé d'y sejourner quelque tems, pour menager avec le Gouverneur l'entrée dans le Royaume. On avoit autrefois beaucoup de peine à en obtenir la permission: Mais depuis que l'Empereur de la Chine a ouvert ses Ports aux Nations etrangeres, on y passe plus aisement. Que si l'on veut prendre des mesures plus seures, on prie quelque *Taiso*, ou Prince de ces Tartares qu'on trouve sur sa route, d'envoyer sous quelque pretexte, un Ambassadeur à Pekin; ce qu'il accorde aisement pour peu d'honnetetez qu'on luy fasse: & c'est à la faveur de ce Deputé, que les Marchands qui se disent tous de la suite, entrent librement à la Chine, & qu'ils y font leur commerce avec toute sorte de seureté.

C'est ce que nous apprimes de ce Tartare, sur le temoignage duquel il y a d'autant plus à compter, qu'il s'accorde parfaitement avec toutes les Relations qu'on nous communiqua dans la suite tant à Astrakan qu'à Moskou. Un Moine de consideration parmi les Moscovites, avec qui nous fimes connoissance dans la premiere de ces deux Villes, quelques jours aprés y etre arrivez, ayant sçu le dessein qui nous avoit fait passer en Tartarie, nous fit voir un journal fort curieux, ecrit par trois Marchands qui avoient fait le voyage d'Astrakan à Pekin, en tenant la route de Bokara & de Samarkand:

kand : ils n'avoient employé dans tout ce trajet que cent & onze jours ; & les Villes dont ils faisoient mention, etoient entierement les memes que celles qu'on nous avoit dejà nommées : de sorte que pour peu qu'on veuille deferer aux sentimens de toutes les personnes que j'ay consultées, & qui n'avoient aucun interet à me tromper, il faut necessairement avouer que nous avons eté long-tems dans l'erreur touchant la veritable distance d'icy jusqu'à la Chine.

C'est aussi à quoy nous ont fait prendre garde depuis peu les Jesuites, que le Roy envoya il y a six ans à la Chine en qualité de ses Mathematiciens. Un d'eux, tres-habile, & fort accoutumé à toutes les Observations d'Astronomie, s'est apperçu à la faveur des Satellites de Jupiter, que tous les anciens Geographes faisoient la Chine plus Orientale d'environ six cens lieues qu'elle ne l'est en effet ; puisqu'en comptant le premier meridien à l'Isle de Fer, ils ont mis Pekin au cent soixante-cinquieme degré de longitude, quoy qu'il doive etre au cent trente-deuxieme seulement.

On a eté jusqu'à present dans l'erreur touchant la veritable distance d'ici à la Chine.

Suivant cette bevue qu'on trouve un peu corrigé dans le grand Planisphere de l'Observatoire de Paris, il est aisé de determiner, au moins à quelques lieues prés, la veritable distance qui se trouve entre Bokara, qui est maintenant la capitale des Yousbecs, & Pekin qui l'est aussi de la Chine : car suposé (comme il paroit

assez

assez seur) que la premiere de ces deux Villes soit au quatre-vingt-douzieme degré de longitude, & la seconde au cent trente-deuxieme, & que l'une & l'autre soit environ au quarantieme de latitude Septentrionale, ainsi que les Geographes les plus exacts en conviennent, il faut conclure premierement, que la differen-ce de longitude qui se trouve entre l'une & l'autre n'est que de quarante degrez, secondement que pour se rendre de l'une à l'autre on marche presque toujours sur le meme parallele. Or comme chaque degré de l'Equateur de la Terre donne ordinairement vingt lieues, dont chacune renferme trois mille pas geometriques, il s'ensuit que chaque degré du quarantieme parallele ne donnant que quinze lieues & neuf cens cinquante-neuf pas Geometriques, il ne peut y avoir de Bokara à Pekin en droiture qu'environ six cens treize lieues de chemin, & jusqu'à Kokutan qui est la premiere Ville des Chinois, quatre cens soixante-trois seulement.

La distance de Bokara à Pekin, selon la plus juste supputation, n'est que de six cens treize lieues.

Cela etant, comme il est aisé à un chacun de s'en convaincre, il ne faut pas douter que la route par terre à la Chine ne soit beaucoup plus sure & plus courte que celle de Mer, où quelque diligence qu'on fasse, & quelque bonheur qu'on puisse avoir dans sa Navigation, on n'employe guere moins de deux ans pour s'y rendre.

Je sçay que les choses considerées dans la speculation paroissent toujours plus ai-

ſées qu'elles ne le ſont dans la pratique, & qu'on a moins de peine à concerter un projet qu'à l'executer ; parcequ'on ne peut jamais prevoir ſurement toutes les conjonctures où l'on peut ſe trouver, ſur tout dans de longs voyages dont le ſuccés peut etre traverſé par mille endroits differens ; auſſi ne pretends-je pas, en diſant mes penſées, me rendre garand de tous les evenemens de celuy-ci qu'on vient d'entreprendre. Mais comme j'ay voyagé aſſez long-tems dans l'Orient pour ſçavoir quel ſuccés il peut avoir, je ne crains point d'aſſurer, aprés une aſſez longue experience, qu'il me paroit encore plus aiſé dans la pratique qu'il ne le paroit peutetre aux autres dans la ſpeculation.

Car pour ne point parler de ceux qui en ont autrefois entrepris un à peu prés ſemblable, & qui en ſont venus à bout, comme ceux dont parle Kircher, à ſçavoir Paul le Venitien, Benoit Goez Jeſuite, & quelques autres qui arriverent heureuſement à la Chine par une route qui n'etoit pas alors fort connue ; & pour deſcendre en meme-tems dans un detail qui rende la notre ſenſible : Pour peu de connoiſſance qu'on ait des Païs Orientaux qui ſont le plus proches de nous, on ne peut diſconvenir de la facilité qu'il y a à aller de France à Bokara ou à Samarkand, d'où il conſte par ce que je viens de dire, qu'il ne reſte guere plus que la quatrieme partie du chemin à faire, pour ſe rendre juſqu'à Pekin. Le

Route qu'on peut tenir pour se rendre de France aux Yousbecs.

Le trajet de Marseille à Constantinople se fait ordinairement en un mois, celuy de Constantinople à *Trebizonde* par la Mer Noire est de huit ou dix jours au plus. De cette derniere Ville jusqu'à Erzerum, qui est comme la Capitale de l'Armenie, on n'en employe que sept ou huit. D'Erzerum à Irivan, qui est la premiere Ville de Perse, les Caravanes les plus embarassées n'en mettent que douze ou treize. On va de là à *Tauris*, qui est l'ancienne *Ecbatane* des *Medes*, en un pareil espace de tems. De cette Ville, qui est la seconde de Perse pour la grandeur & la beauté, & qui est comme l'abord & le passage de toutes les Nations qui trafiquent dans presque tout l'Orient, on peut prendre deux differentes routes pour penetrer jusqu'aux Yousbecs.

On va de Tauris à Bokara par deux differentes routes.

La premiere qui est la plus courte est celle qui conduit à la Province du Kilan, si connue dans tout le monde pour les belles soyes qui s'y trouvent. Il ne faut pour s'y rendre qu'environ trois semaines: & quand on y est arrivé on peut s'embarquer sur la Mer Caspienne, dont la partie Meridionale se nomme Mer du Kilan, d'où l'on peut aller en droiture jusqu'à Bokara, en entrant dans le Fleuve *Oxus* qui va en baigner les murailles.

Celle d'Ispahan est la plus commode, & la plus sure.

La seconde route est celle d'Ispahan capitale de Perse, & qui quoyque plus longue, est pourtant plus commode, & meme plus avantageuse pour passer surement

ment chez le Prince des Yousbecs: Car comme on trouve aſſez ordinairement à la Cour du Chá des Ambaſſadeurs de ce Roy Tartare, à qui le Chá meme eſt obligé d'en envoyer aſſez ſouvent, à cauſe des demelez que fait naitre entr'eux la proximité de leurs Etats; on peut aiſement ſe joindre aux uns ou aux autres pour faire le trajet juſqu'à Bokara, qui n'eſt eloigné d'Iſpahan que d'un mois & demy de chemin.

Que s'il ſe trouve dans le reſte du Voyage quelque difficulté dont l'eloignement des lieux nous derobe la connoiſſance, il eſt à croire que la Providence de Dieu ſur qui des Miſſionnaires doivent uniquement compter, ne leur ſera pas moins favorable qu'elle l'a eté à tant d'autres, qui n'avoient peutetre pas dans les nouvelles decouvertes qu'ils entreprenoient, des motifs auſſi relevez que ceux dont les Perſonnes Apoſtoliques ſont ordinairement animées. Au reſte quand il y auroit autant de dangers à eſſuyer qu'en a eu autrefois un Chriſtofle Colomb, & quantité d'autres, dans les entrepriſes hazardeuſes qu'ils ont faites pour leur interet particulier, ou pour s'aſſurer un vain honneur, que peut craindre un Miniſtre de l'Evangile, en s'expoſant pour la gloire d'un Dieu qui paye avec uſure le moindre ſervice qu'on luy rend?

Je dois cette juſtice au feu Pere Barnabé mon Compagnon, que jamais homme n'a eté peutetre plus ſenſible à ce noble

noble motif qu'il l'etoit : c'eſt auſſi pour ce ſujet que quand nous eumes appris d'une maniere ſi authentique, & plus poſitivement que nous n'avions jamais fait, qu'il y avoit un paſſage ouvert d'Aſtrakan á la Chine, nous ne penſames plus l'un & l'autre qu'à nous joindre à une Caravanne de Marchands Moſcovites qui ſe diſpoſoit alors à partir pour Samarkand. Mais le bruit de la guerre entre les Calmoucs & les Yousbecs s'etant repandu dans le tems meme que chacun ſe preparoit avec le plus d'ardeur à ce Voyage qu'on fait ordinairement en quarante jours, nous eumes le deplaiſir de voir echouer nos deſſeins lorſque nous nous croyions à la veille de les executer ſurement.

Quelque deſolez que nous fumes de nous trouver dans une conjoncture auſſi facheuſe, nous reprimes cœur quelques jours aprés, ſur les aſſurances que nous donnerent nos amis, qu'on avoit eu avis de Moskou, qu'il y etoit arrivé depuis peu une Caravane nombreuſe de Marchands Chinois, qui devoient en partir à la fin de l'hyver ſeulement, pour ſe rendre dans leur Païs.

Nous prenons le deſſein d'aller à Moskou, ſur les aſſurances qu'on nous donne d'y

Cette nouvelle, qui etoit tres-veritable, nous ayant eté confirmée par pluſieurs perſonnes, nous crumes que le parti le plus ſûr que nous pouvions prendre, etoit d'aller, ſans perdre tems, à Moskou pour renouer nos premiers deſſeins. Comme nous n'avions beſoin pour celà

celà que d'un Paſſe-port du Gouverneur, nous tachames de nous le menager par le moyen des Armeniens avec qui nous etions venus de Perſe, & pour qui ce Vaivode etoit obligé d'avoir bien des egards, ſuivant les intentious de la Cour, qui n'avoit rien plus à cœur, que d'attirer dans le Païs cette Nation la plus propre qu'il y ait au monde pour faire fleurir le commerce.

trouver une Caravane de Marchands Chinois.

Ceux-cy ravis de trouver l'occaſion de nous obliger, & de nous conduire juſqu'à Moskou, où ils croyoient que nous pouvions leur rendre quelque ſervice par le moyen des Jeſuites qui y etoient etablis depuis un ou deux ans, parlerent en effet en notre faveur au Vaivode, & pour le porter à nous accorder plus aiſement la grace que nous en attendions, ils luy dirent tout ce qu'ils jugerent capable de nous faire quelque reputation dans ſon eſprit. Ils ne manquerent pas de luy faire valoir parmi toutes les bonnes qualitez qu'ils nous attribuoient, celle de Medecin, convaincus à ce qu'ils croyoient, que ſi nous pouvions nous inſinuer par cet endroit auprés de luy, nous en obtiendrions dans la ſuite tout ce que nous pouvions ſouhaiter.

Les Armeniens tachent d'obtenir du Gouverneur d'Aſtrakan un paſſeport pour nous.

Çe Gouverneur qui n'avoit d'entetement que pour ſa ſanté, prevenu de l'habileté de mon Compagnon, dont on luy dit que pluſieurs Bachas de Turquie, auſſi-bien que pluſieurs Seigneurs de Perſe avoient ſouvent eprouvé les effets, ſe per-

persuada, aussitot qu'il etoit malade, & pour trouver quelque remede à son mal, d'autant plus dangereux qu'il etoit moins aisé à connoitre, il envoya sur le champ un de ses Officiers pour nous prier de sa part de vouloir bien luy rendre visite. Nous ne nous etions point attendus à un message de cette nature, & nous le craignions d'autant plus qu'on nous avoit avertis avant que de quitter la Perse, que cette sorte d'entrevue, pourroit bien nous etre critique pour la raison que je vas dire.

On nous fait craindre l'abord de ce Gouverneur.

Parmy le grand nombre de Passagers que nous trouvames à la rade de Niezova avant que de nous embarquer pour Astrakan, il y en avoit un, dont il n'est pas expedient de dire icy autre chose, sinon qu'il etoit d'un temperament un peu different du notre, pour etre né sans doute dans un climat beaucoup plus froid que ne l'est la France.

Cet homme avec qui nous fumes obligez par des raisons de bienseance de lier amitié; eut bien voulu que nous nous fussions accommodez de sa maniere de vivre, & que nous eussions eu aussi peu d'aversion pour l'eau de vie qu'il en avoit luy-meme : Mais parcequ'il nous eut fallu faire autant de violence pour nous y accoutumer, qu'il auroit eu de peine à s'en defaire, nous crumes pouvoir nous dispenser de suivre son exemple qui nous auroit conduit bien loin, sans l'obliger pour celà de se conformer au notre.

Ce-

Cependant comme il prevoyoit assez les consequences de notre resolution, qui l'obligeroit à se genner un peu plus qu'il n'eut voulu, sur tout quand il seroit parmy des Chretiens, il crut venir à bout de nous, en nous representant le danger auquel nous nous exposions, si nous avions aussi peu de complaisance pour les Moscovites, que nous en avions fait paroitre pour luy.

C'est une coutume, nous dit-il, universellement etablie dans le Païs où nous allons, de presenter de l'eau de vie, & plusieurs autres liqueurs encore plus fortes, à tous ceux qui viennent vous rendre visite, & l'on est si jaloux de vous voir agréer ces marques d'amitié qu'on vous donne, que le refus qu'on en fait passe pour un sanglant affront, qu'on ne manque jamais de vanger par quelque insulte facheuse. Il est vray, ajouta-t'il, que ces sortes d'honnetetez sentent un peu la Barbarie, mais comment faire avec un peuple qui se croit meprisé déslors qu'il voit qu'on se menage, & qui d'ailleurs s'est tellement fait un principe de vertu de son intemperance, qu'il n'a rien de plus ordinaire en bouche que ce proverbe ridicule: *Ne pian, ne Sophi*, un homme qui n'aime pas la boisson ne peut aussi aimer la sagesse.

Quoique ces maximes sur lesquelles ce zelé voyageur nous avoit fortement prévenus, soient assez communement reçeues dans toute la Moscovie, ainsi que

nous eumes le loisir de nous en convaincre dans la suite, il faut pourtant avouer qu'elles n'y sont pas si universellement authorisées, qu'il ne se trouve plusieurs personnes de bon sens, qui bien loin de les approuver, se font honneur de les combattre : Mais comme nous connoissions alors assez peu les mœurs des Moscovites, la peinture affreuse qu'on nous en avoit faite, nous avoit fait croire qu'etant tous sans aucune distinction egalement barbares, nous aurions bien de la peine à echaper de leurs mains, si pour ne rien faire d'indigne de nôtre caractere, nous demeurions toujours fermes dans la resolution que nous avions prise.

Nous allons luy rendre visite, & de quelle maniere nous nous en sommes reçus.

Dans cette persuasion le Pere Barnabé & moy suivimes l'Officier qui nous etoit venu chercher de la part du Gouverneur, ne doutant pas, selon les avis serieux qu'on nous avoit donnez, que nous ne dussions bientot devenir les Martyrs de la temperance.

En effet, à peine fumes nous entrez dans un cabinet où l'on nous attendoit avec impatience, que le Vaivode, aprés les premieres civilitez, fit etaler devant nous le pompeux attirail de toutes ses bizarres boissons, qui consistoit en plusieurs flacons d'argent, & quelques petites tasses de vermeil doré assez bien travaillées. A la veue de tous ces instrumens formidables, mon Compagnon & moy commençames à fremir, & notre crainte redoubla, quand nous vimes le Gou-

Gouverneur s'en ſaiſir pour commencer la ceremonie.

Tandis qu'il paroiſſoit le plus empreſſé à nous regaler, & à nous faire accepter ce qu'il n'etoit guere accoutumé de voir refuſer à perſonne, nous ſumes aſſez heureux pour l'arreter, en nous ſervant du meme moyen qui nous avoit autrefois reuſſi dans l'Orient pour empecher les debauches infames des Turcs & des Perſans. Quand on veut retirer les uns & les autres du deſordre où ils s'engagent ſi naturellement, il ſuffit de leur dire qu'ils ruinent entierement leur ſanté, & qu'ils abregent de beaucoup leur vie, en s'abandonnant avec tant de facilité à tous ces excés horribles, qui les epuiſent inſenſiblement : Ils deviennent bientot dociles, & ils ſe moderent du moins quelque tems.

Comme on nous avoit aſſez bien fait le Portrait de ce Vaivode, & qu'on nous avoit dejà prevenus ſur l'entetement furieux qu'il avoit toujours fait paroitre pour ſa ſanté, nous le primes par ſon foible, & luy repreſentames que rien n'etoit plus capable de le conſumer que la boiſſon dont il uſoit avec ſi peu de menagement : qu'il etoit aiſé de connoitre à ſon viſage ſec & brulé, que l'excés qu'il en avoit fait avoit dejà fort affoibli les parties nobles, & que s'il continuoit à le faire, il s'allumeroit dans ſes entrailles un feu ſi violent, que toute la medecine du monde ne ſeroit plus capable de l'eteindre.

 Il

Il n'en fallut pas davantage pour desarmer ce Gouverneur, & pour nous delivrer en meme tems du Martyre, dont nous avoit menacé notre zelé donneur d'avis, que ce coup fit plus souffrir dans la suite que tout ce qu'il avoit jamais apprehendé pour nous.

Cependant notre malade imaginaire qui avoit extremement gouté nos raisons, voulut aussi eprouver nos remedes : Il fallut pour le contenter luy en donner quelquesuns dont il crut se trouver si bien dans la suite, qu'il se persuada malheureusement pour nous, que s'il pouvoit nous retenir auprés de luy, il alloit devenir infailliblement immortel.

Il nous refuse le passeport dont nous avons besoin pour aller à Moskou

Ce fut aussi dans cette vue qu'il nous chicana si fort durant prés de deux mois le passeport dont nous avions besoin, qu'il n'y eut que la crainte qui fut capable de le luy arracher. Il nous combloit chaque jour d'honnetetez, il vouloit nous avoir assiduement auprés de luy, & pour nous dedommager de la perte du tems qu'il sçavoit que nous voulions employer à la conversion des Infideles, il nous parloit avec plaisir de Religion, & s'instruisoit meme avec quelque espece d'empressement des points debatus entre les Latins & les Grecs. Mais nonobstant tous ses artifices, nous reconnumes aisement qu'il n'avoit d'autre dessein que de nous amuser, & qu'il ne nous temoignoit d'amitié, que pour nous faire moins sentir le poids de la captivité facheuse à

la-

laquelle il nous condamnoit. Nous le pressâmes plusieurs fois de nous accorder ce qu'il ne pouvoit nous refuser sans injustice, & aprés luy avoir fait valoir le mieux que nous pumes, les bons offices que nous luy avions rendus, aussi bien qu'à toute sa maison, depuis le tems qu'il nous avoit fait l'honneur de nous appeller, nous luy demandames pour toute recompense la liberté de continuer notre voyage. Nos sollicitations & nos prieres furent inutiles : il s'obstina toujours à ne nous point laisser partir sous, je ne sçay, quels pretextes, dont il coloroit ordinairement son refus. Nous crumes le flechir, & vaincre son obstination, en employant le credit des amis que nous nous etions faits durant notre sejour à Astrakan; mais quoyqu'ils s'interessassent fortement pour nous, ils ne purent jamais rien obtenir en notre faveur.

Quand nous fumes bien convaincus de la mauvaise volonté qu'il avoit pour nous, qui ne partoit neanmoins que d'un fonds d'amour propre, nous ne le menageames plus tant dans la suite que nous avions fait jusqu'alors : Et comme il nous avoit donné assez de marques d'une ame lache & timide, qui est toujours le caractere de tous ceux qui sont idolatres d'eux-memes, nous luy reprochames avec une liberté qui ne nous paroissoit pas tout-à-fait hors de saison, l'ingratitude & la dureté dont il payoit nos services.

Il nous l'accorde dans la suite pour, mieux couvrir le dessein qu'il avoit de nous arreter.

Je ne sçay s'il en fut touché : il est du moins bien sûr que nous le fimes un peu revenir à notre egard : Car quelque tems aprés, il nous envoia de son propre mouvement le passeport qu'il sçavoit que nous souhaitions avec tant d'empressement. Nous crumes aprés l'avoir receu qu'il ne s'agissoit plus que de trouver quelque occasion de nous embarquer pour Moskou, & que personne ne feroit difficulté de nous recevoir dans son Vaisseau pour nous y conduire. Dans cette pensée, nous convinmes avec un Marchand qui devoit bientot partir pour se rendre à cette Capitale, & il nous promit deux places commodes à un prix assez raisonnable. Mais nous fumes bien surpris de voir, le jour meme que nous nous etions embarquez, aprés avoir fait transporter nos hardes, un Officier du Gouverneur qui vint nous intimer de sa part l'ordre facheux de nous debarquer, & en meme tems une defense tres-expresse à tous les Vaisseaux qui etoient dans le Port, de nous recevoir, sous peine d'encourir son indignation.

Dans la consternation etrange où nous jetta ce procedé si deraisonnable, nous ne trouvames rien de plus capable de nous consoler, que de nous rappeller dans l'esprit, l'exemple de l'illustre Apotre des Indes qui se vit dans un dessein pareil au notre, le plus cruellement traversé par le Gouverneur de Malaque. Il fallut pourtant obeïr, & retourner à notre

tre ancien poſte, en attendant que le Ciel prit notre cauſe en main, & nous procurat la conſolation, aprés laquelle nous ſoupirions avec tant d'ardeur.

Il nous retient quatre mois entiers à Aſtrakan.

Nous en goutames bien peu le reſte du tems que nous fumes obligez de ſejourner à Aſtrakan, où nous ne vimes, & n'entendimes plus rien dans la ſuite que de triſte & d'affligeant : Car ſans parler des tempetes horribles que nous crumes plus d'une fois devoir abimer cette Ville, ou du moins en etouffer les Habitans, par le deluge affreux d'une pouſſiere epaiſſe & brulante, qu'un vent impetueux y portoit, les nouvelles de mortalité & de peſte dont on nous allarmoit chaque jour, une perte de ſang cruelle, qui faillit à m'enlever mon Compagnon, nulle eſperance de recouvrer notre liberté par le moyen des Ambaſſadeurs de Pologne qui revenoient de Perſe, & que le Gouverneur retenoit dans une Ile deſerte ſous pretexte d'arreter le cours du mal contagieux : Tout celà, dis-je, nous abatit ſi fort le courage & les forces, que la vie meme, pour parler avec l'Apotre, nous devint ennuyeuſe & à charge : Mais le meme Dieu, qui nous avoit laiſſé tomber dans l'abime, nous en retira bientot aprés par une voye d'autant plus extraordinaire, qu'elle paroiſſoit plus contraire à nos deſſeins, & à laquelle l'extremité ſeule où nous nous trouvions pouvoit nous faire recourir.

Il ne faut etre fort inſtruit du Schiſ-

Nonobſtant l'averſion extreme que les Moſcovites font paroitre pour les Catholiques, nous trouvons parmi les premiers, deux puiſſans protecteurs.

me & de la Religion des Grecs, dont les Moſcovites font profeſſion, pour ſavoir combien les Pretres & les Religieux qui en ſont le principal appuy, ſont opposez à l'Egliſe de Rome, & combien grande eſt leur haine pour tous ceux qui luy ſont unis. Elle va juſqu'à cet excés de fureur, que quand il ſe trouve quelque mal-heureux ou lache Catholique qui par quelque interêt temporel, ou par quelque autre conſideration egalement criminelle, quitte ſa veritable Mere pour ſe ſoumettre à cette cruelle maratre, on l'oblige indiſpenſablement, ainſi que je l'ay veu moy-meme, avant que de le faire paſſer d'une communion à l'autre, de recevoir un ſecond bapteme, dans la perſuaſion où ſont leurs Docteurs, auſſi paſſionnez qu'ignorans, que ce Sacrement, où pour mieux dire ce ſacrilege efface heureſement dans l'ame de celuy qu'ils rebaptiſent, le caractere de Catholique, que le premier y avoit imprimé.

Les Moſcovites rebaptiſent un Catholique quand il paſſe de la communion de l'Egliſe Romaine à la leur.

Nonobſtant cette averſion mortelle, qui eſt ſans contredit beaucoup plus enracinée dans le cœur des Eveques & des Moines Baſiliens qui ſont repandus dans toute la Moſcovie, que dans celuy du peuple, nous trouvames parmi eux deux puiſſans Protecteurs qui ſe firent un point d'honneur d'obtenir du Vaivode la liberté qu'il nous avoit ſi lachement ravie. Le premier etoit l'Archeveque ou le Metropolite, ainſi qu'on l'appelle, de la Ville où nous etions retenus : Nous luy

avions

avions rendu d'aſſez frequentes viſites, & il nous avoit toujours reçus avec de grandes demonſtrations d'amitié & d'eſtime, & toutes les fois qu'il devoit officier en public, il ne manquoit guere de nous faire inviter à la ceremonie. Le ſecond etoit le Superieur du principal Monaſtere des Baſiliens d'Aſtrakan, à qui nous avions rendu quelques ſervices; entre autres celuy de luy faire ſortir du corps par le moyen de la poudre emetique que nous luy avions donnée, un ver long de plus d'une aune & demye.

Comme tous les expediens dont nous nous etions ſervis juſqu'alors pour menager notre fuite, nous avoient mal reuſſi, par les precautions qu'avoit pris le Gouverneur pour l'empecher, & que nous ne trouvions perſonne qui voulut la favoriſer à cauſe des peines rigoureuſes dont il avoit menacé tous ceux qui ſeconderoient nos deſſeins, la juſte apprehenſion de manquer nos Marchands Chinois, que nous cauſoit la ſaiſon qui etoit dejà fort avancée, nous fit recourir à ces deux hommes de credit & d'autorité, perſuadez que ſi nous pouvions les engager à s'intereſſer un peu fortement pour nous, nous verrions bientot nos chaines rompues.

Dans cette confiance, nous allames decharger notre cœur à l'un & à l'autre, & comme nous etions veritablement penetrez d'une vive douleur, nous ne pumes le faire ſans verſer bien des larmes. Ce

langage qui exprimoit nos ſentimens beaucoup mieux que les paroles aſſez mal concertées de l'Eſclavon, dont nous etions obligez de nous ſervir pour nous faire entendre, quoique nous ne le sûſſions qu'à demi, fit toute l'imprſſion que nous pouvions deſirer ſur l'eſprit des deux Mediateurs, à qui nous nous etions adreſſez. Ils nous parurent l'un & l'autre prendre part à notre diſgrace, & pour nous faire connoitre combien ils y etoient ſenſibles, ils allerent ſur le champ trouver le Gouverneur, à qui ils repréſenterent avec tant de force l'injuſtice de ſon procedé, dont ils le menacerent d'informer la Cour, que celuy-ci qui craignoit de s'attirer de mechantes affaires, s'il s'opiniatroit à nous retenir, non-ſeulement retracta les defenſes qu'il avoit faites à tous les Patrons de Vaiſſeau de nous prendre, mais donna meme des ordres poſitifs pour nous recevoir en quelque tems que ce put etre, & ſur quelque batiment qu'il nous plairoit.

L'Archeveque d'Aſtrakan & le Superieur d'un Monaſtere de Baſiliens obtiennent notre liberté.

Aprés avoir temoigné à nos Bienfacteurs la reconnoiſſance que meritoit le ſervice important qu'ils venoient de nous rendre, nous ne penſames plus qu'à nous embarquer, & à nous eloigner au plutot d'une Ville qui nous avoit cauſé de ſi grands chagrins. Nous trouvames heureuſement dans le Port une grande Barque pontée, qui ſe diſpoſoit à partir pour *Saratof*, où elle devoit decharger le poiſſon qu'elle portoit pour la table des Czars, parce-

parceque l'hyver qui commençoit dejà à ſe faire ſentir, l'empechoit de s'avancer juſqu'à Moskou. Nous arretames nos places deſſus, & quoyque nous previſſions aſſez les incommoditez que nous aurions à ſouffrir dans ce trajet, où nous ſerions expoſez jour & nuit à l'air, nous crumes qu'il valoit mieux riſquer un peu, que perdre l'occaſion de nous joindre à la Caravane Chinoiſe, que nous eſperions trouver à Moskou. Le jour de notre depart ayant eté fixé au dix-neuvieme d'Octobre, nous employames le peu de tems qui nous reſtoit, à faire les apprets neceſſaires pour ce voyage qui fut auſſi facheux & auſſi traverſé dans la ſuite, qu'il l'avoit eté dés le commencement.

Hiſtoire tragique d'un Indien qui ſe tue luy-meme aprés avoir maſſacré deux de ſes Compatriotes.

Avant que d'en faire le recit je ne puis m'empecher de raconter une hiſtoire tragique qui ſe paſſa à nos yeux dans le Caravanſerai où nous etions logez, & où quelques Banianes etrangers avoient auſſi loué des appartemens. Un d'eux qui avoit eu autrefois querelle aux Indes avec un de ſes Compatriotes qui fit le le trajet de Perſe en Tartarie avec nous, l'invita un jour à dîner, & le regala aſſez bien en compagnie de quelques autres de ſes Amis. Le repas fini, il l'engagea à une partie d'echecs, qui eſt un jeu fort commun dans l'Orient, & qui ne l'eſt pas moins dans la Moſcovie. Tandis que les Joueurs etoient le plus appliquez, & qu'ils ne paroiſſoient oc-

cupez que de leur divertiſſement, celuy dont je parle ayant conſervé durant pluſieurs années l'inimitié ſecrete qu'il avoit conçue contre ce nouveau venu, qui etoit aſſis auprés de luy, & qui ſe croyoit entierement reconcilié, tira inſenſiblement ſon poignard, & aprés le luy avoir plongé cinq ou ſix fois dans le ſein, il ne le quitta qu'aprés avoir vu ſes inteſtins ſortir des playes profondes qu'il venoit de luy faire.

Tout ceux qui etoient preſens egalement ſurpris & conſternez d'une brutalité ſi etrange, à laquelle ils s'attendoient ſi peu, ſe levent avec precipitation pour ſe ſaiſir de luy; mais celuy-ci ſans ſe deconcerter, s'etant attaché au plus hardi d'entre eux qui avoit voulu l'arreter, luy donne trois coups de poignard dans les reins, & l'etend comme le premier ſur la place. Les autres craignant de ne pouvoir ſe garantir eux-memes du malheur dont ils ſe voyoient menacez, ſortent tout allarmez de la chambre, & crient au meurtre de toutes leurs forces: tout le quartier s'aſſemble à l'inſtant, & apprend de ces gens eperdus le maſſacre qu'on venoit de faire. Le reſte de la Ville en eſt bientot informé, on s'attroupe vis-à-vis de l'appartement où le Meurtrier furieux, ou pour mieux dire forcené, ſe tenoit encore. On tache de l'aborder, de l'inveſtir & de le ſurprendre, mais celuy-ci dans une poſture fiere toujours armé de ſon poignaad, intimi-

timida ſi fort les Officiers meme de la Juſtice qui etoient accourrus, qu'il n'y en eut aucun parmy eux aſſez reſolu pour l'arreter.

Cependant comme on l'occupoit ſuffiſamment pour l'empecher de prendre garde à tout ce qui ſe paſſoit autour de luy, on trouva le moyen de forcer une fenetre par où l'on fit entrer quelques Soldats dans la chambre où il avoit fait le coup, & où les mal-heureux bleſſez mouroient faute de ſecours. L'Indien intrepide ayant reconnu par le bruit qu'on faiſoit en baricadant les portes dont on s'etoit ſaiſi, qu'il s'etoit laiſſé ſurprendre, s'avance juſques ſur le ſeuil de la premiere, qui etoit à l'entrée de ſon appartement, & s'etant mis en poſture pour ſoutenir le ſiege autant qu'il pouroit, il apprit là par les reproches que luy faiſoient de toutes parts ſes propres Amis qu'il ne s'etoit pas vangé auſſi heureuſement qu'il avoit cru puiſque les deux victimes de ſon reſſentiment & de ſa fureur donnoient encore quelque eſperance de vie. Cet homme plus deſeſperé d'avoir manqué ſon coup, que de la punition rigoureuſe à laquelle il devoit s'attendre, ſe porta à une extremité que j'aurois eu de la peine à croire, ſi je n'en avois eté moy-meme le temoin.

A peine eut-il entendu dire que la mort avoit epargnè juſqu'alors ceux dont il avoit cru ſi ſurement ſe defaire, que tout

tout tranſporté hors de luy, & ecumant de rage, il ſe decouvrit en preſence de tout le monde l'eſtomach, ſur lequel ayant appuyé la pointe encore ſanglante du funeſte inſtrument dont il venoit de ſe ſervir: „Puiſque j'ay ſi mal reuſſi, „s'ecria-t'il de toutes ſes forces, à me „vanger de l'affront que javois autrefois „reçu, & que j'ay perdu la plus belle „occaſion de le faire que je duſſe jamais „eſperer, il eſt juſte que je me puniſſe „moy-meme, ſans attendre plus long-„tems l'Arret de la Juſtice: Puis s'etant „enfoncé dans les bas ventre le poignard „qu'il tenoit à la main:" Voilà, dit-il d'un ton ferme & elevé en ſe le tour-tournant tout au tour, comme s'il eut voulu faire à la mort un paſſage libre & commode: „Voilà de quelle maniere „je devois m'y prendre pour oter ſure-„ment à mon malheureux ennemi l'eſ-„perance de me ſurvivre.

Ce coup de deſeſpoir qui devoit ſelon toutes les apparences luy enlever dans l'inſtant les forces & la vie, ne l'abbatit pas ſi fort, qu'il ne ſe ſoutint encore plus de deux heures entieres. Ce qui nous parut extraordinaire dans cette occaſion, auſſi-bien qu'à tous ceux qui aſſiſterent à cet effroyable ſpectacle, fut de ne voir couler que quelques goutes de ſang de la playe enorme que cet homicide, le plus determiné qui ſut peutetre jamais, venoit de ſe faire, quoyqu'il ſemble qu'il dut naturellement en ſortir des ruiſ-ſeaux entiers. Mais

Mais si nous fumes surpris d'un evenement si particulier, nous fumes encore plus sensiblement affligez de ne pouvoir profiter des derniers momens de cet Idolatre obstiné, pour l'obliger à se connoitre, avant que de quitter la vie, dont les restes bien menagez, eussent encore eté suffisans, s'il avoit voulu, pour s'en assurer une immortelle & bien-heureuse.

Ce fut aussi dans cette vue que nous priames instamment les gens que le Gouverneur avoit envoyez pour se saisir de ce miserable, de tenter toute sorte de voye pour nous en faciliter au plutot l'abord. Comme ils entrerent aisément dans nos desseins, ils firent mine de s'avancer vers luy, & de forcer le poste où il se tenoit retranché: Mais il les arreta bientot par sa contenance fiere & resolue, & par la determination où ils le virent de ne se rendre qu'à bonnes enseignes.

Cette premiere demarche ne leur ayant pas reussie, ils eurent recours aux armes à feu, dont ils crurent se servir avec plus de succés pour l'intimider, & pour l'obliger à se livrer entre leurs mains. Quelques-uns s'etant donc approchez avec des fusils & des mousquets prets à tirer, le menacerent d'en faire sur luy la decharge, s'il ne jettoit au plutot son poignard, & s'il differoit plus long-tems à se soumettre aux ordres qu'ils etoient venus luy intimer de la part du Vaivode.

Cet homme indomptable, à la vue des ſoldats qui s'etoient mis en poſture d'executer ce dont ils le menaçoient, bien loin de s'effrayer, ſe leve de deſſus ſon ſiege, & aprés avoir decouvert une ſeconde fois ſon eſtomach, qu'on ne pouvoit regarder ſans horreur : „Penſez-„vous, laches que vous etes, dit il en „leur inſultant, qu'ayant eu aſſez de „courage pour affronter la mort, com-„me j'ay fait, je ſois capable de crain-„dre vos armes ! Tirez ſi vous oſez ; „me voicy pret à recevoir vos coups : „J'ay déja preparé l'entrée aux balles „de vos mouſquets, & j'auray du moins „la conſolation en les recevant, de ſça-„voir qu'elles ne feront qu'achever ce „que j'ay commencé moy-meme.

Ce langage etonna ſi fort les Officiers du Gouverneur, que ſans faire de nouvelles tentatives, ils prirent le parti d'attendre que le feu de la paſſion, qui ſoutenoit encore ce furieux agoniſſant, ſe ſut un peu abbatu, auſſi ne demeurerent ils pas long-tems ſans voir l'effet du calme que reprit bientot aprés ce cœur, que tant de mouvemens violens avoient ſi fort agité pendant quelques heures. Il ſentit ſes forces diminuer peu à peu, & ſe trouvant comme entierement epuiſé, il devint auſſi dans ce moment tout-à-fait raiſonnable ; enſuite il demanda, aprés s'etre parfaitement reconnu, qu'on luy fit venir un chariot pour aller repondre au Gouverneur du double meurtre qu'il

qu'il venoit de faire en la perſonne de ſes deux Compatriots.

Quand on le luy eut amené, il ſe mit dedans aprés avoir jetté ſon poignard à quartier, en luy reprochant d'une voix mourante, le mauvais ſervice qu'il venoit de luy rendre. Nous le joignimes dans l'inſtant pour tacher de luy inſpirer quelques bons ſentimens, & pour luy faire ouvrir les yeux aux bontez d'un Dieu de qui il pouvoit encore eprouver à la mort la miſericorde, quoyqu'il ſe fut ſi peu ſoucié de la meriter pendant ſa vie. Mais qu'il eſt rare de voir un homme qui a negligé l'affaire de ſon ſalut tandis qu'il etoit en ſanté, y devenir ſenſible, quand il ſe trouve à l'extremité! Nous ne pumes rien tirer de ce malheureux, que la douleur & la defaillance mirent bientot hors d'etat de plus faire aucune reflexion ſerieuſe, & nous eumes le deplaiſir de le voir expirer un moment aprés etre ſorti du Caravanſerai, qui fut le theatre de la ſanglante tragedie, dont nous fumes malgré nous les triſtes ſpectateurs.

Nous nous embarquons ſur le Volga, pour nous rendre à Moskou.

Ce fut un ou deux jours aprés cette lugubre Hiſtoire que nous nous embarquames ſur le Volga, dans le deſſein de nous rendre promptement à Moskou, où nous eſperions nous dedommager par notre jonction à la Caravane Chinoiſe, de tous les deplaiſirs que nous avions reſſenti durant les quatre mois de ſejour qu'on nous avoit obligé de faire à Aſtrakan.

Les premiers jours de notre navigation furent assez heureux, & si le vent d'Est eut continué à nous etre toujours favorable, comme il l'avoit eté dés le commencement, nous aurions evité bien des miseres dont nous fumes accablez durant le cours de notre voyage : Mais nous ayant manqué un peu au dessus de *Tschornio*, qui est la premiere Ville qu'on rencontre à prés de soixante lieues d'Astrakan quand on remonte le Volga, on fut obligé de mettre les Matelots à terre pour tirer le Vaisseau, comme on est obligé de faire quand on ne peut pas aller à la voile.

Comme je me suis fait une loy de ne rien dire dans tout cet Ouvrage, de ce qu'on peut trouver dans les Auteurs qui ont déja donné des lumieres sures touchant les Païs, où je ne suis allé qu'aprés eux ; je passe sous silence tout ce que j'ay pû remarquer dans le cours du Volga, dont Olearius a fait une description egalement ample & fidelle dans le Journal de ses Voyages, auquel je renvoye ceux qui voudront s'instruire à fond de toutes les particularitez de ce fameux fleuve.

Aprés avoir passé la petite Ville que je viens de nommer, nous commençames à sentir tout de bon les approches de l'Hiver, & la difference de climat dont le Pole Arctique vers lequel nous nous avancions insensiblement, nous fit apercevoir malgré nous. Comme nous

nous

nous ne nous etions point premunis avant que de partir d'Aſtrakan, contre la violence du froid dont nous ne croyions pas devoir etre ſurpris, que quand nous aurions quitté le Volga, celuy que nous endurames ſur le tillac du vaiſſeau, où nous etions obligez de nous tenir jour & nuit, parceque le fonds etoit entierement occupé, nous penetra ſi fort dans la ſuite mon Compagnon & moy, que nous penſames ſuccomber dés les premiers jours. Pour moy qui y ay toujours eté extremement ſenſible, j'en reſſentis ſi vivement les premieres atteintes, que mes piez que je n'avois pû garantir, devinrent bien-tot immobiles, & enfin ſans aucun ſentiment durant trois ſemaines entieres. Mais cette incommodité ne ſe termina pas là, car la fievre qui me ſaiſit preſque en meme tems, me reduiſit à un tel etat, que je crus plus d'une fois voir la fin de ma vie avant celle de notre navigation.

Cependant notre Vaiſſeau avançoit toujours inſenſiblement, & nous approchoit de plus en plus de notre terme, aprés lequel mon charitable Compagnon ſoupiroit uniquement, afin de pouvoir m'y procurer les ſecours dont j'etois neceſſairement privé par la conjoncture facheuſe du tems & des lieux où nous nous trouvions alors : Mais nous nous en vimes reculez par tant d'accidens impreveus, qui ſe ſuccederent les uns aux autres, qu'il nous fut aiſé de connoitre que nous

Notre Voyage eſt traverſé de pluſieurs accidens facheux.

nous ne devions plus compter que ſur la Providence divine, qui pouvoit ſeule en arreter le cours.

Le plus funeſte de tous, fut celuy qui nous arriva à quatre ou cinq journées au delà de *Czaritſa*, qui eſt la ſeconde Ville depuis Aſtrakan, que les Moſcovites ont eu ſoin de batir ſur le Volga. Le feu de la cuiſine qu'on faiſoit au milieu de notre Vaiſſeau, ayant echauffé à la longue le poiſſon qui etoit immediatement deſſous, y cauſa un ſi furieux incendie, dont on ne s'apperçut que lorſqu'il fut entierement formé, que quelques precautions qu'on put prendre, & quelque diligence qu'on fit pour l'arreter, il n'y eut jamais moyen de l'eteindre. On eut beau jetter de l'eau, qui ne pouvoit nous manquer, en etant environnez de toutes parts, l'equipage eut beau s'empreſſer, & ſe ſervir de tous les expediens auſquels on a recours en de pareilles occaſions, le feu gagna toujours, & s'attacha ſi opiniatrement à la matiere graſſe & onctueuſe, qui faiſoit toute la charge du batiment, que dans le deſeſpoir où l'on ſe vit de rien ſauver, chacun ne penſa plus qu'à ſe ſauver ſoy-meme.

Le Vaiſſeau qui nous conduit eſt conſumé par les flammes au milieu de ſa courſe.

Pour en faciliter plus ſûrement le moyen, on quitta le large qu'on tenoit toujours dans la route, & aprés avoir tourné la proue du Vaiſſeau qu'on voyoit ſe conſumer peu à peu, on le conduiſit promptement vers la rive, que tout le monde n'eut pas plutot gagné à la faveur

de l'esquif qui nous suivoit toujours, que la barque qui n'attendoit, ce semble, autre chose que de nous mettre en un lieu de sureté, fut engloutie par les eaux, dont elle devint enfin la proye, aprés avoir long-tems servi de pasture au feu.



Nous courons risque d'etre pris par les Calmoucs,

Mais la fin du danger que nous venions d'eviter ne fut que le commencement d'un autre encore plus grand, auquel nous nous vimes alors exposez. Comme plusieurs Hordes de Tartares, differens de ceux qui hyvernent autour d'Astrakan, se tiennent ordinairement prés des bords du Volga dans le tems meme que nous y etions, & que d'ailleurs il y avoit à craindre qu'ils n'eussent eté avertis par la flame qu'on avoit pu decouvrir de loin, du malheur qui nous etoit arrivé, il y avoit aussi lieu d'apprehender qu'ils ne vinssent fondre sur nous, soit pour nous depouiller, soit pour nous faire Esclaves, qui etoit de tous les maux, celuy que nous redoutions le plus.

Parmi tant de sujets d'allarmes, dont les Moscovites n'etoient pas moins touchez que nous, il n'y avoit qu'un parti à prendre, qui etoit celuy de se cacher dans d'epaisses brossailles qui etoient autour de nous, en attendant que quelques Matelots qui furent envoyez à Czaritsa dans l'esquif, nous eussent apportez des vivres, pour suppléer à ceux qu'on venoit de perdre, & qu'ils eussent trouvé les autres secours dont nous avions besoin dans les tristes conjonctures où le malheur nous avoit reduit.

Ce

Ce fut auſſi le parti auquel il fallut ſe reſoudre ; mais quelque facheux qu'il parut, il nous fut avantageux au P. Barnabé & à moy, pour pouvoir renouveler bien des fois à Dieu le ſacrifice de notre liberté & de notre vie que nous luy avions offerte depuis long-tems, & que nous nous fuſſions eſtimez heureux de perdre, ſi la perte de l'une ou de l'autre eut pu contribuer à l'etabliſſement de ſa gloire.

Heureuſe rencontre d'un Officier Moſcovite qui nous reçoit dans ſon vaiſſeau.

Cependant quelque grande que fut l'extremité où nous nous trouvions, nous eprouvames bientot aprés que les ſoins de la Providence alloient encore beaucoup audelà : car aprés avoir demeuré quelque tems enfoncez dans ces lieux, qui ſembloient n'etre deſtinez que pour ſervir de retraite aux betes feroces, nous aperçumes de loin un Vaiſſeau qui remontoit le Volga. Nous crumes que Dieu nous l'envoyoit exprés pour nous dedommager de celuy que le feu nous avoit enlevé. Comme j'avois bien de la peine à me ſoutenir à cauſe de l'incommodité que le froid m'avoit cauſé, mon Compagnon courut avec quelquesuns des Matelots qui etoient reſtez avec nous, pour faire ſigne au batiment qui paſſoit, & qui detacha incontinent ſon eſquif, pour venir s'informer de ce que nous avions à luy dire. Nous apprimes heureuſement qu'il appartenoit à un Colonel Moſcovite que nous avions connu à Aſtrakan, & à qui nous avions donné des remedes dans une maladie dangereu-

reuſe, qui l'avoit obligé de nous appeller. Le Pere Barnabé alla le trouver ſur le champ, & aprés luy avoir expoſé la facheuſe avanture qui venoit de nous arriver, il en obtint ſans peine deux places ſur ſon Vaiſſeau juſqu'à Saratof, où nous eſperions qu'il nons conduiroit plus heureuſement que celuy que nous avions perdu.

Nous jouiſſions agreablement du fruit de cette heureuſe rencontre, & nous goutions avec d'autant plus de plaiſir la douceur de notre navigation, quelque incommode qu'elle fut à cauſe du froid qui augmentoit chaque jour, que nous avions encore preſens à l'eſprit les dangers dont nous ne faiſions que d'echaper, lorſqu'une nouvelle tempête beaucoup plus redoutable que la premiere, vint nous la ravir malheureuſement.

Nous ſommes arretez par les glaces du Volga.

A peine eumes nous marché deux journées qu'un vent de Nord tout-à-fait violent s'etant elevé, aprés avoir arrêté en tres peu de tems le cours des eaux du Volga par le moyen des glaces qu'il y forma, nous arrêta auſſi nous memes à plus de quarante lieues de notre terme, & nous expoſa aux memes dangers dont nous ne faiſions preſque que de ſortir.

Cette nouvelle epreuve, où il plût à Dieu de nous engager, nous fut incomparablement plus rude que la premiere, & nous eumes bien plus de peine à nous tirer de l'embaras où elle nous

nous jetta. La ſaiſon ne pouvoit etre plus incommode, ny le froid plus exceſſif, nous etions environnez de tous cotez de pluſieurs Hordes Tartares, & eloignez de plus de cinq ou ſix journées de la Ville la plus proche : une fievre reglée qui me travailloit chaque jour dix-huit heures, m'affoibliſſoit de plus en plus par le manque de toute ſorte de ſoulagement : les proviſions que nous avions faites à Aſtrakan, avoient eté conſumées en partie par le feu : celles du Vaiſſeau qui venoit de nous prendre, alloient bientot finir, parcequ'on ne s'etoit point attendu à l'accident dont on avoit eté ſurpris : nous n'avions point de voiture pour continuer notre route par terre, & je n'etois point en etat de faire le chemin à pié.

Ce ſont là les extremitez facheuſes où nous nous trouvames reduits dans ce trajet affreux où nous n'eumes d'autre conſolation que celle de ſouffrir pour Dieu & pour le ſalut des ames dont il nous inſpiroit la converſion depuis pluſieur années ; mais ſi cette penſée nous ſoutint dans le tems de nos diſgraces, elle ne nous empecha pas de recourir aux moyens que nous jugeâmes les plus propres pour ſortir de l'etat où nous nous trouvions.

Ainſi aprés avoir conſulté le Ciel ſur le parti que nous pouvions prendre dans ces conjonctures egalement dangereuſes & embaraſſantes, le Pere Barnabé qui

qui avoit un courage à l'epreuve des plus grandes difficultez, se determina à partir avec quelques valets qu'on envoyoit à la Ville de Saratof, pour s'y pourvoir des traineaux necessaires, & à me laisser auprés du Colonel avec tout l'equipage qui devoit y rester pour defendre cet Officier contre les Tartares errans, dont on apprehendoit les insultes. Il prit pour toute provision un petit sac de pain seché au soleil, & aprés avoir marché six jours entiers par des chemins aussi difficiles que perilleux, il arriva enfin tout epuisé à la Ville où tous les accidens passez nous avoient empeché de nous rendre.

Quelque diligence qu'on fit pour nous procurer les voitures, dont nous ne pouvions nous passer, nous ne pumes les avoir que plus de vingt jours aprés le depart des Exprés qu'on avoit envoyé afin de les presser. Comme les glaces du Volga n'etoient pas encore suffisamment affermies pour soutenir les traineaux; il ne se trouva personne qui osat se mettre en chemin quelque somme d'argent qu'on luy offrit pour venir nous secourir aussi promptement que nous eussions souhaité. Cependant le terme qu'on avoit crû suffisant pour recevoir des rafraichissemens & des vivres, ayant eté beaucoup plus long qu'on ne s'etoit imaginé, on fut reduit durant plusieurs jours à une extreme disette. Le pain manqua bientot, aussi bien que les autres provi-

ſions, quelque ſoin qu'on eut pris de les bien menager ; & nous nous vîmes enfin reduits à nous contenter d'un peu de ſon & de quelques pommes ſauvages qu'on envoyoit ramaſſer chaque jour dans une foreſt qui etoit proche.

Quoyque cet excés de miſere joint à à la maladie dont j'etois travaillé, dût naturellement m'accabler, la Providence de Dieu, qui employe, quand il luy plait, la boue pour rendre la vue aux aveugles, s'en ſervit comme d'un moyen pour me retablir la ſanté. Enfin aprés avoir attendu juſqu'à l'extremité, le convoy, dont nous etions ſi fort en peine, nous le vîmes paroitre, lorſque nous y penſions le moins, & Dieu ſçait combien le pain qu'on diſtribua ſur l'heure fut un mets delicieux pour des perſonnes qui avoient paſſé pluſieurs jours ſans en voir. Quand on eut donné à chacun le tems ſuffiſant pour ſe dedommager du paſſé, & pour reprendre un peu ſes forces, on ſe diſpoſa à partir, on chargea avec toute la diligence poſſible les traineaux, & l'on ſe mit un moment aprés en marche.

Notre Caravane eſt inveſtie par une troupe de Calmoucs

A peine eumes nous fait ſix lieues ſur le Volga glacé & mal-uni, à cauſe des pieces de glaces qui etoient entaſſées les unes ſur les autres, que nous fumes ſurpris par une troupe de Tartares que l'eſperance du butin avoit attirez en ce lieu. Ils etoient au nombre d'environ ſoixante, dont les uns etoient montez ſur des chevaux, & les autres ſur des dromadaires-

ma-

madaires. Ils investirent dabord notre Caravane; mais quand ils eurent remarqué les armes à feu, dont tous ceux qui l'escortoient avoient eu soin de se munir, ils ne jugerent pas à propos de nous attaquer, & s'etant contentez de jetter de grands cris en se retirant, ils nous laisserent continuer notre route, sans nous inquieter davantage.

Ce fut là la seule rencontre facheuse que nous eumes durant ce voyage où nous employames cinq jours, tant à cause de l'inegalité des chemins, qui fatiguoient beaucoup nos chevaux, que du peu de fermeté des glaces qui se rompirent quelques-fois sous eux. Mais comme les Moscovites accoutumez à ces sortes d'accidens, sçavent de quelle maniere on peut y remedier quand ils en sont surpris, ils nous firent heureusement arriver à Saratof sans avoir rien perdu dans toute la route.

Comme mon Compagnon m'avoit ecrit l'accueil plein de bonté que luy avoit fait l'Archimandrite du principal Monastere des Basiliens de cette Ville, & l'empressement que ce bon Moscovite avoit fait paroitre pour m'envoyer toute sorte de rafraichissemens, j'allay incontinent l'y trouver, parceque c'etoit le rendez-vous qu'il m'avoit marqué dans sa lettre.

Nous demeurames huit jours entiers à nous retablir auprés de ce charitable Basilien, qui outre qu'il nous choisit l'ap-

Nous demeurons quelques jours dans

un Monaſtere des Baſiliens.

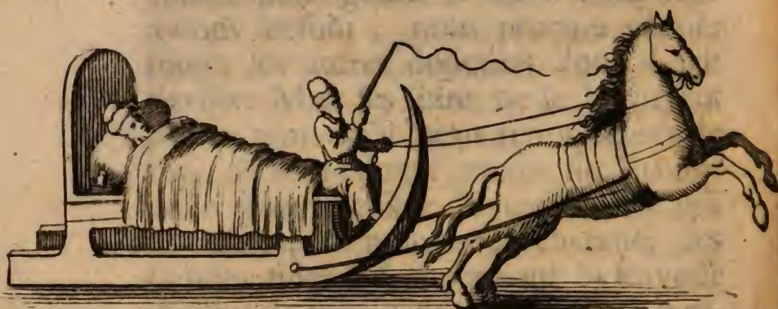
l'appartement le plus commode qu'il eut dans ſon Monaſtere, pour nous mieux laiſſer gouter le repos dont nous avions beſoin, nous procura encore toutes les autres douceurs dont il put s'aviſer. Mais ſes ſoins ne ſe bornerent pas au tems qu'il nous retint auprés de luy, ils s'etendirent encore ſur l'avenir pour nous faciliter le paſſage juſqu'à Moskou, & pour nous chercher des Guides fideles & ſeurs pour la traverſe de plus de trois cent lieues qui nous reſtoient encore à faire avant que d'y pouvoir arriver.

Comme il etoit extremement conſideré dans toute la Ville, il nous trouva ſans peine deux conducteurs tels qu'il nous les falloit: il convint luy meme avec eux du prix des voitures qu'ils nous fourniroient, & voulut meme en payer une partie: enfin aprés nous avoir recommandé à eux avec autant d'empreſſement que ſi nous euſſions eté ſes enfans propres, il nous laiſſa en le quittant, le regret de n'avoir pu luy marquer autant que nous euſſions voulu les ſentimens vifs & ardens de la juſte reconnoiſſance dont nous etions tout penetrez.

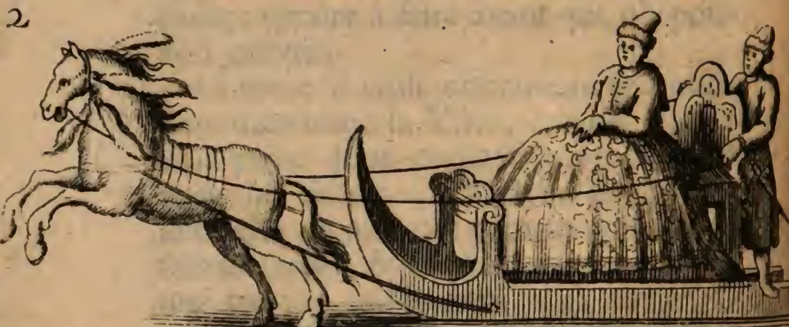
Nous quittons le Volga à Saratof pour prendre le chemin de terre juſqu'à Moſkou.

Le depart de la Caravane à qui nous devions nous joindre etant fixé au dixieme de Decembre, nous ſortimes de Saratof tous enſemble dans nos traineaux, que la neige deja epaiſſe & bien affermie par le froid de la ſaiſon, rendoit egalement doux & gliſſans. De toutes

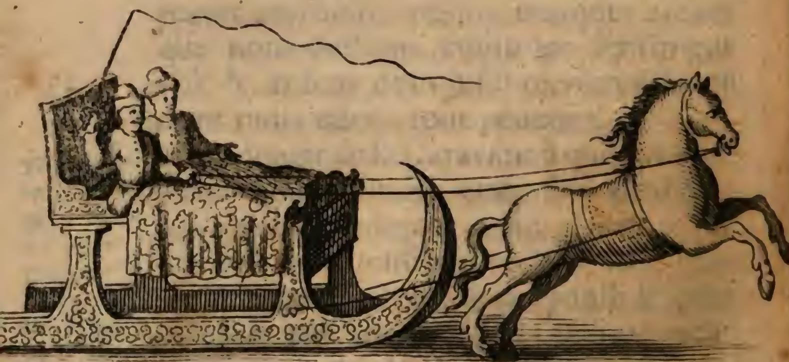
1



2



3



1. *Traineau de Voïageur.* 2 *Traineau de Moskou*
3. *Traineau de Dantzic.*

tes les voitures dont on ſe ſert en Europe pour voyager, il n'en eſt point, que je ſçache, de comparable à celle-là pour la viteſſe & la commodité.

Cette machine qui eſt ſur tout en uſage dans tout le Septentrion, conſiſte en deux petits chevrons, qui en ſont comme la baſe, & qu'on a ſoin de bien polir par deſſous : on les joint enſemble, avec pluſieurs bois qu'on y met en travers, & qu'on entoure de tous cotez d'une ecorce d'arbre aſſez epaiſſe & d'une juſte hauteur pour empecher la neige d'y entrer. Le fonds qui doit etre plus ſolide, eſt planché fort proprement, & l'on y etand ordinairement une natte ou une peau d'Ours, pour ſe garantir de l'humidité que la neige ſur laquelle on marche continuellement, ne manqueroit pas de faire ſentir. On ſe tient là dedans aſſi, où meme couché ſi l'on veut. Les Moſcovites y mettent ordinairement leurs lits, & ils y vont preſque toujours deshabillez.

Deſcription des traineaux dont on ſe ſert en Moſcovie

Quand on y a pris la poſture qui accommode le plus, on ſe couvre d'un grand tapis fait exprés ou d'une couverture fourrée qu'on leve ou qu'on baiſſe ſuivant la diſpoſition que l'on ſe ſent, de voir la campagne, ou de s'abandonner au ſommeil. Cette eſpece de berceau qui eſt de la grandeur d'un homme, eſt trainé par un cheval ferré à glace, dont un voiturier tient les renes, aſſis au pié de celuy qu'il mene, ſur un

petit ais qui deborde. Outre que cette voiture passe indifferemment sur tous les etangs, les marets & les rivieres que l'on trouve, elle fatigue si peu un cheval, qu'on le voit aussi frais aprés quinze ou vingt lieues qu'il fait ordinairement chaque jour, que s'il n'etoit point sorti de l'ecurie.

Nous passons un desert de plus de quarante lieues.

Ce fut dans cette machine telle que je viens de la decrire, que nous fimes le long voyage de Saratof à Moskou. Nous employames les trois premieres journées à passer un desert de plus de quarante lieues, sans rencontrer ny arbres, ny habitations, ny cabanes; & ce fut aussi à vray dire le plus difficile de tout le chemin, parcequ'on fut obligé de porter avec soy du bois, de l'eau, & du fourage, dont la charge ne laissa pas d'incomoder un peu nos chevaux. Mais nous n'eumes rien de pareil à essuyer quand nous eumes gagné *Pinzer*, qui est une petite Ville qu'on trouve à quelques lieues de cette grande plaine inculte qu'il faut necessairement traverser.

Dans la Moscovie les voyages se font plus commodement durant l'hyver qu'en aucune autre saison.

Le reste du Voyage fut assez doux & commode, & la beauté du tems ne contribua pas peu à nous le rendre agreable: Comme les jours d'hiver sont extremement clairs & sereins dans toute la Moscovie, & que d'ailleurs les chemins sont aussi unis qu'une glace de miroir bien polie, tous les Marchands choisissent ordinairement cette saison pour faire

re leur negoce, & ils evitent par-là les grandes depenſes qu'il leur faudroit faire en une autre pour le tranſport de leurs Marchandiſes.

La compagnie de ceux qui compoſoient la plus grande partie de notre Caravane nous fut à la verité tres avantageuſe pour la ſureté du paſſage, ſur lequel on rencontre quelquefois des troupes de voleurs, qui ne font pas plus de ſcrupule de tuer un Voyageur, que le devaliſer, mais auſſi elle nous retarda de beaucoup, à cauſe du ſejour qu'ils etoient obligez de faire dans la plupart des Villes qui ſe rencontroient ſur la route: de ſorte qu'au lieu de vingt jours qu'on employe ordinairement pour faire ce trajet commodement & ſans ſe preſſer, nous y employames cinq ſemaines entieres.

Nous nous rendions tous les jours dans un Bourg, pour y paſſer la nuit à couvert, & dans toute cette grande etendue de Païs, nous ne fûmes obligez de coucher dehors que quand nous nous trouvames engagez dans quelqu'une de ces affreuſes forets qu'on ne peut traverſer en un jour, & alors meme nous n'eumes pas beaucoup à ſouffrir. Car comme les traineaux qu'on range autour d'un grand feu qu'on allume, ſont du moins auſſi commodes, & auſſi bien fermez que la pluſpart des Maiſons où l'on ſe retire, on y dort auſſi tranquillement que dans une etuve de campagne, où les

De quelle maniere on paſſe la nuit dans les Forets, quand on eſt obligé de s'y arreter.

hommes & les betes qui y ſont pele-mele, troublent preſque toujours le repos qu'on tache de prendre.

Voilà à peu prés de quelle maniere nous traverſames ces vaſtes campagnes, dont je ne puis dire autre choſe ſinon qu'elles etoient alors bien couvertes de neige, & qu'elles doivent etre extremement fertiles par rapport au nombre preſque infini de Bourgs & de Villages que j'y remarquay. Il eſt vray qu'elles n'ont pas toujours eté auſſi peuplées qu'elles le ſont aujourd'huy : Mais depuis les dernieres guerres que les Moſcovites ont fait aux Polonnois, ils ont enlevé à ceux-ci une ſi grande quantité de ſujets, qu'ils en ont eu aſſez pour en faire pluſieurs Colonies, à qui ils ont donné à defricher ces terres incultes, qui ſont entre Moſkou & le Volga, & qui ſont preſentement les meilleures de tout l'Empire des Czars.

Le Pays qui eſt entre Aſtrakan & Moskou eſt exrement peuplé.

Outre ce peuple dont nous reconnumes aiſément l'origine par la difference que nous remarquames entre les Moſcovites naturels & eux, nous trouvames pluſieurs Bourgs & Villages habitez par des Tartares & des Idolatres. Les premiers ont à *Caſſimof*, qui eſt une Ville aſſez conſiderable par où nous paſſames, quelques Moſquées publiques où ils ſont les exercices de leur Religion avec autant de liberté que dans leur propre païs, & les derniers vivent tranquilles au milieu des tenebres où ils ſont enſevelis, ſans

On y trouve encore une grande quantité d'Idolatres & de Tartares Mahometans

ſans que perſonne ſe mette en peine de les en retirer & de les inſtruire.

Nous fumes ſenſiblement touchez un jour que nous paſſames par un Bourg de ces infideles qu'on nomme *Mordevates*, du peu de ſoin que prennent les Moſcovites, ſoit Pretres, ſoit Religieux, du ſalut de ces malheureux Idolatres, qui ſont etablis en aſſez bon nombre dans le centre meme de la Moſcovie, & qu'il ſeroit aiſé d'attirer à la connoiſſance du vray Dieu. Nous nous trouvames parmi eux le ſoir de la fete de ſaint Nicolas, que les Moſcovites celebrent dix jours aprés nous, avec autant de ſolemnité, que celle de Noël ou de Paques. Comme tous ceux de la maiſon qu'on nous avoit marquée pour la nuit, nous parurent peu raiſonnables, nous n'eumes pas de peine à juger, que l'etat où ils etoient, ne pouvoit etre que l'effet de la boiſſon qu'ils avoient priſe avec excés. Quand nous les vimes un peu revenus de leur yvreſſe, nous ne pûmes nous empecher de leur reprocher leur intemperance; Mais eux ſe croyant en droit de s'abandonner, comme ils avoient fait, à l'excés que nous blamions, nous dirent qu'ils connoiſſoient aſſez que nous etions etrangers, & que nous ne faiſions peutetre pas reflexion qu'on celebroit ce jour-là la Fete du grand Protecteur de la Moſcovie, à qui ils n'avoient jamais remarqué que les Moſcovites rendiſſent d'autre culte, que celuy que nous ſemblions

De quelle maniere les Idolatres ſolemniſent la fête de ſaint Nicolas à l'exemple des Moſcovites.

desaprouver, quoyqu'il parut que nous fussions Chretiens aussi bien qu'eux.

Les Moscovites ne font paroitre aucun zele pour la conversion des Idolatres leurs Vasseaux.

Qu'il seroit à souhaiter que cette Nation aveugle eut autant de docilité à se laisser persuader les veritez de l'Evangile, qu'elle en a à se conformer aux mœurs corrompues des Schismatiques, & que ce seroit une chose louable dans ces derniers, s'ils etoient aussi zelez à faire connoitre à ces Infideles les grandeurs du vray Dieu, qu'ils le sont à leur inspirer, sous pretexte de Religion, leurs maximes impies & scandaleuses! Mais où trouver ce zele pur & ardent que dans la veritable Eglise, dont les Moscovites ont le malheur d'etre separez, & à laquelle il n'y a guere d'apparence de les voir reunis, tandis qu'ils ne regarderont la Religion que comme un moyen propre à faire reussir leur politique, ainsi qu'ils ont toujours fait, & qu'ils ne voudront pas faire ceder leur politique aux interets de la Religion.

Il ne faut pas etre fort instruit de leur histoire, pour sçavoir que ç'a toujours eté là leur conduite, & le veritable genie de la Nation; mais je m'en suis convaincu encore plus particulierement que personne, depuis que j'ay eu à faire à eux, & on verra par tout ce que je diray dans la suite, qu'on ne peut point compter sur eux pour l'etablissement de la gloire de Dieu, & que ses interets ne prevaudront jamais aux leurs, à moins que sa main toutepuissante, qui peut se ser-

servir des pierres pour en faire des enfans d'Abraham, ne leur inspire à l'avenir des sentimens bien contraires à ceux dont ils paroissent encore à present si fort entêtez.

Nous nous etions flattez en partant d'Astrakan de trouver à Moskou de l'appuy, & nous etions si persuadez en y arrivant, que le Christianisme dont on y fait profession serviroit à nous applanir les difficultez qui avoient combattu jusqu'alors nos desseins, que nous nous sçavions dejà bon gré de tous les dangers que nous avions essuyé, dans l'esperance de nous voir bientot secondez par un peuple qui reconnoit & adore le meme Dieu que nous allions annoncer aux Barbares, & à la gloire duquel nous ne le croyions pas capable de s'opposer, quoyque d'ailleurs on nous eut souvent averti qu'il n'y etoit guere sensible.

Dans cette pensée nous nous rendimes à cette Capitale de la Moscovie, dont la grandeur excessive & la magnificence extraordinaire, quand on la regarde de loin, est un des plus beaux spectacles que j'aye vu de ma vie. Nous allames d'abord dans la maison des Jesuites, que l'Empereur y avoit etablis depuis un ou deux ans, en consideration des Officiers Allemans qui occupent les premieres charges dans l'Armée des Czars, & dont ces Princes ne sçauroient se passer ne trouvant pas parmi leurs sujets, des gens assez habiles pour aguerrir ou pour disci-

Nous arrivons à Moskou, où nous sommes reçus des Jesuites Allemans avec toute la cordialité possible

pliner les Troupes qu'ils ſont obligez d'entretenir. On ne peut rien ajouter aux honnetetez & aux amitiez pleines de tendreſſe que nous firent les deux Peres qui cultivoient cette nouvelle Miſſion, & ils nous firent aſſez connoitre par la cordialité avec laquelle ils nous reçurent, que la charité de JESUS-CHRIST, ne met point de difference entre le Parthe & le Scythe, & qu'elle embraſſe avec plaiſir tous ceux qui luy ſont unis en un meme eſprit.

Nous allons rendre viſite dés le premier jour au Prince Gallichin qui nous fait beaucoup d'amitiez.

Comme ils avoient deja appris par les Lettres que nous leur avions ecrites d'Aſtrakan, le motif de notre voyage, ils nous avertirent fort ſagement que la premiere demarche que nous devions faire pour reuſſir dans nos deſſeins, étoit d'aller preſenter nos reſpects au Prince Gallichin, qui etoit alors premier Miniſtre d'Etat, & luy faire voir ſelon la coutume, le paſſeport que le Gouverneur d'Aſtrakan nous avoit donné en partant.

Quelque peine que nous euſſions à paroitre avec notre habit etranger devant ce Chancelier de l'Empire, nous ſuivimes pourtant leurs avis, & ce Miniſtre qui avoit l'eſprit tout-à-fait bien tourné, au lieu de s'en formaliſer, parut extrêmement edifié de nous voir en cet etat. Quand il ſçut le motif qui nous avoit obligé de nous traveſtir, & le deſſein que nous avions de paſſer à la Chine, il nous temoigna beaucoup de bonté, & nous aſſura qu'il nous rendroit tous les ſervices

que

que nous pouvions attendre de luy.

Cependant pour nous faire observer toutes les formalitez dont on ne dispense jamais aucun etranger quel qu'il puisse etre, à moins qu'il ne vienne avec quelque caractere, il nous ordonna d'aller sur le champ à la Chancelerie pour y subir l'examen ordinaire, & pour y répondre aux Officiers de cette Chambre, qui ne manquent jamais de prendre par ecrit la deposition de tous ceux qui arrivent de nouveau.

Les Etrangers qui vont à Moskou, sont obligez de subir un examen rigoureux.

Quelque proche que fut la nuit & quelque besoin que nous eussions de repos, il fallut pourtant obeir à l'ordre de ce Prince.

A peine fumes nous entrez dans la grande sale d'Audiance, ou pour mieux dire dans le Parquet où l'on devoit nous faire notre procés, que nous nous vimes investis par trois ou quatre Greffiers, qui aprés nous avoir fait asseoir de la meme maniere que si nous eussions eté de veritables criminels, nous fatiguerent si fort par les questions ridicules & hors de propos qu'ils nous firent durant quatre heures, que nous fumes à leur discretion, que nous craignimes au sortir de là, qu'ils ne nous eussent peutetre convaincus de quelque crime, dont pourtant nous ne nous sentions point coupables. Quoy qu'il en soit, aprés avoir rempli plusieurs feuilles de papier de toutes les reponses qu'ils extorquerent de nous, ils nous donnerent la liberté de nous retirer vers les

onze

onze heures du ſoir chez nos Peres, qui etoient plus en peine de nous que nous ne l'etions nous-memes, bien aſſurez par le temoignage que nous rendoit notre conſcience, que nous n'avions eu d'autre deſſein ſur la Moſcovie, que celuy de nous y frayer un chemin, pour arriver au plutot à notre chere Miſſion de la Chine.

Comme c'etoit là l'unique vue qui nous avoit fait venir à Moskou, nous allames dés le lendemain chercher nos Marchands Chinois, pour nous inſtruire auprés d'eux des differentes routes qu'on peut tenir pour arriver dans le grand Empire, où nous nous ſentions ſi fortement appellez : du tems qu'on employe ordinairement à s'y rendre : de la qualité des differens peuples qu'on trouve ſur le chemin : de la ſureté qu'il y a à paſſer cette grande etendue de Païs : en un mot de tout ce qui pouvoit contribuer ou nuire au ſuccez de notre deſſein.

Ces pretendus Chinois que nous eumes bien de la peine à decouvrir dans cette grande Ville, où il n'y a guere moins de ſix ou ſept cent mille habitans, etoient de ces Tartares qui occupent la partie la plus Orientale de ce vaſte païs qu'on nomme le *Kitay*, qu'on avoit cru juſques à preſent etre un Royaume particulier, & qui confine avec la Chine du coté du Nord-oueſt.

Tout le païs qui s'etend depuis l'Obi juſqu'à la Chine, ſe nomme Kitay.

Comme les Moſcovites ont fait des decouvertes conſiderables de ce coté-là, &

Les Moſcovites y

& qu'ils y ont meme bati plusieurs Villes pour la sureté des Colonies qu'ils y ont envoyées de tems en tems, ils y ont aussi attiré plusieurs de ces peuples errans, qui aprés s'etre fixez à leur imitation, ont pris gout insensiblement au commerce.

ont envoyé plusieurs Colonnies pour le peupler.

Les Marchands que nous vimes etoient du nombre de ceux-là, & comme on appelle en Moscovie *Kitay* tout le païs qui est audelà de l'Obi & *Kitaski* les peuples qui l'habitent, c'est pour celà que l'on confond ordinairement ceux-ci avec les Chinois. Les Moscovites neanmoins mettent de la difference entre les uns & les autres, & sçavent fort bien distinguer le Kitay de la Chine. Quand ils veulent faire connoitre le premier, qui est à proprement parler tout le païs entre l'Obi, le Volga, & la Chine, c'est à dire ce que nous appellons la grande Tartarie qui est divisée en une infinité de Hordes, dont chacune a son Kan ou Taïso, ils se contentent de l'apeller Kitay ; mais quand ils veulent marquer plus particulierement la Chine, ils ont recours à la meme expression dont se servent les Turcs qui la nomment *Tchim-ma-tchim*, & usant de repetition comme eux, ils l'appellent *Kitay-Kitay*.

De quelle maniere les Moscovites distinguent les peuples du Kitay d'avec les Chinois.

Quoyqu'il en soit, les Marchands qu'on nous avoit assuré etre Chinois, quoiqu'ils ne fussent que Tartares, nous donnerent de fort grandes lumieres sur tout ce païs, qui avoit eté jusques à present si fort

fort inconnu ; & comme ils trafiquoient autant avec les Chinois qu'avec les Moſcovites, & qu'ils alloient tantot à Pekin & tantot à Moskou, l'une & l'autre route leur etoit egalement connue.

Toutes les particularitez qu'ils nous dirent, nous furent enſuite confirmées par tant d'autres Marchands Moſcovites qui avoient fait pluſieurs fois le chemin de Moskou à Pekin, que je n'ay jamais douté depuis de la facilité qu'il y auroit à ſe rendre d'une Ville à l'autre, ſi les Moſcovites etoient un peu plus traitables qu'ils ne ſont, & je ſuis fortement convaincu, que pour aller de France à la Chine en prenant la route d'*Archangel* & de *Tobolsk*, qui eſt le rendez-vous general de tous les Marchands qui y trafiquent ; ſix mois au plus ſuffiſent pour ce trajet, qui n'eſt ny ſi long ny ſi impraticable qu'on avoit cru juſqu'à preſent, comme il ſera aiſé de s'en convaincre par tout ce que je diray dans le Livre ſuivant.

On peut aller aiſément de France à la Chine par la Siberie dans l'eſpace de ſix mois.

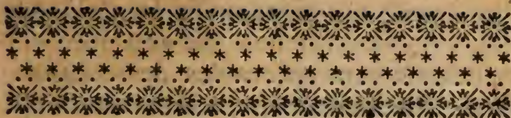
Fin du ſecond Livre.



VOYA-







VOYAGE DE LA CHINE.

LIVRE TROISIEME.



UELQUE ſoin qu'aient pris les anciens Geographes de nous faire connoitre la vaſte etendue des Terres Septentrionales qui ſont entre l'Obi & la celebre muraille de la Chine, il faut pourtant avouer qu'ils y ont aſſez mal reuſſi. Les uns n'en ont dit preſque rien ; & les autres pour en vouloir trop dire, nous ont donné leurs conjectures comme des veritez conſtantes. Les modernes n'ont eté guere plus heureux : puiſque pour rencherir ſur ceux qui les ont devancé, ils n'ont pu faire autre choſe que de remplir ces grands eſpaces vuides, d'une infinité de forets, ou de pluſieurs deſerts horribles.

C'eſt

Les Cosaques Zaporoges ont decouvert les premiers les terres qui sont aux environs de l'Obi.

C'est aux Cosaques *Zaporoges*, c'est-à-dire à ceux qui demeurent au delà des Sauts du Borysthene, que nous sommes principalement redevables des connoissances particulieres que nous avons de ces Païs, qu'on regardoit anciennement comme des solitudes affreuses, où l'on ne pouvoit s'engager sans s'exposer à un danger evident de s'y perdre, & qu'on a presentement si bien reconnus, qu'on y voyage avec autant de facilité qu'on peut faire dans toute l'Europe.

Ceux-cy ayant eté vaincus par les Moscovites, & ne voulant pas se soumettre aux Vainqueurs, prirent la resolution de quitter leur Païs qu'ils ne pouvoient plus defendre. Ils s'avancerent en grand nombre jusqu'au Volga, sur lequel ils allerent à *Cazan*; d'où il leur fut aisé de se rendre jusqu'à l'*Irtihs*. Ils continuerent leur chemin jusqu'au Confluant de l'Irtihs & du *Tobol*, où ils fonderent la Ville qui tire son nom de ce dernier fleuve. Ils s'etendirent ensuite, & occuperent tout le Païs qui est aux environs de l'Obi, & qu'on appelle proprement *Siberie* du mot de *Sibir*, qui en Esclavon veut dire Septentrion.

Raisons qui les obligerent de se soumettre aux Moscovites.

Le peu de commoditez qu'ils avoient pour la vie, & pour le debit des peaux, particulierement des Martres-zibellines, les a obligez depuis, de s'accommoder avec les Moscovites, & de se donner meme à eux, quoique les montagnes & les fleuves qui entourent & qui coupent tout

le Païs, les missent à l'abri de toutes les insultes qu'on eut pu leur faire. Les Moscovites ont fait valoir ce Païs depuis qu'ils le possedent, par le soin qu'ils ont eu d'y envoyer souvent des *Yachutchiki*, ou des Chasseurs de Zibellines, dont ils augmentent chaque jour le nombre, en releguant dans les lieux où on les prend, non seulement les malfaiteurs de l'Etat, mais encore les Officiers & les Boyars dont ils ne sont pas contens, ou qui leur sont suspects.

Comme c'est la Chasse qui a engagé les Moscovites à s'avancer de plus en plus, dans l'esperance de decouvrir de plus belles Zibellines, ils ont enfin trouvé dequoy se contenter dans une Ile que forme le fleuve *Yamour*, dont ils se sont saisis depuis quelques années, & où ils ont bati un Fort, qui a donné occasion à la guerre qu'ils ont presentement avec les Chinois.

La Chasse des Martres Zibellines a donné occasion à la plusspart des decouvertes, qu'ont fait les Moscovites du costé de la Siberie.

A l'egard de cette Chasse, voicy de quelle maniere elle se fait: On envoye dans le Païs où l'on trouve ces pretieux animaux, un Regiment de Soldats, qui y demeure ordinairement sept ans. Un Colonel commande par semaine un certain nombre de Chasseurs qui vont les chercher dans de petites Iles où ils se retirent. Ils les tuent avec une espece d'Arbalete, de peur qu'en se servant d'armes à feu, ils n'en gatent peutetre la peau. Comme le succés de cette Chasse demande une grande assiduité, l'on permet aux

Maniere dont se fait cette Chasse.

Offi-

Officiers d'y intereſſer leurs Soldats, & de partager avec eux le ſurplus de ce qu'ils ſont obligez de tuer par ſemaine au profit des Czars : ce qui rend ces emplois fort conſiderables : Car un Colonel peut tirer de ſes ſept années de ſervice environ quatre mille ecus & les ſubalternes à proportion. Pour ce qui eſt du Soldat, ſon gain ne va jamais audelà de ſix ou ſept cent ecus, quoyque ce ſoit luy qui ſoit chargé de toute la peine.

La peau des Renards noirs eſt plus eſtimée que celle des Zibellines.

Outre les fourrures de Martres-zibellines qu'on trouve dans toute l'etendue de ce vaſte païs qui eſt entre la Moſcovie & la Chine, il y en a d'une autre eſpece, qui ne ſont ny moins precieuſes ny moins belles. Ce ſont les depouilles de certains Renards noirs, qu'on ne voit nulle part, que dans la Siberie & dans le Kitay, & qu'on recherche avec d'autant plus d'empreſſement, que le debit qu'on en fait eſt tousjours ſûr & à un fort haut prix. Je ne ſçay ſi c'eſt la rareté ou la couleur extraordinaire de cette peau qui la fait ſi fort

De quelle maniere on la vend.

eſtimer : mais quand quelqu'un ſe preſente pour l'acheter, on ne luy abandonne qu'à condition qu'il la remplira d'autant d'ecus qu'elle en peut contenir.

Quoyqu'il y ait dejà fort longtems que le commerce de cette ſorte de Marchandiſe eſt etabli dans la Moſcovie, il s'en falloit pourtant beaucoup qu'il ne fut autrefois ſur le meme pié qu'il eſt aujourd'huy. Avant la decouverte des Zibellines, on ſe contentoit dans tout l'Etat de

four-

fourrures communes, & à celle d'Hermine prés, dont se servoient les personnes de qualité seulement, on n'en connoissoit guere d'autres. Mais depuis la decouverte qu'on a faite de ces animaux si recherchés, que le hazard plutot que l'adresse a fait tomber entre les mains des Moscovites, ils ont fait paroitre de si grands empressemens pour contenter leur avarice aux depens de ceux qu'ils ont vu s'enteter de cet ornement, qu'ils n'ont point fait difficulté de s'engager dans tous ces païs perdus, dans l'esperance d'y trouver dequoy s'enrichir.

Les Moscovites ont decouvert plusieurs routes de la Chine.

Et c'est à la faveur de toutes leurs courses peu reglées, qu'ils se sont frayez plusieurs nouvelles routes, qui les ont conduit insensiblement jusqu'à la Chine. Comme tous ceux qui y sont allez aboutir, ont pris des voyes presque entierement differentes les unes des autres, aussi nous ont-ils appris quelles sont celles à qui l'on peut s'attacher, pour faire sûrement & en peu de tems ce voiage. Voici ce que les Relations qu'on garde dans la Chancelerie de Moskou nous en ont appris de plus particulier.

Premiere route.

La premiere route qu'on peut tenir pour aller par terre à la Chine, est celle des Indes & du Mogol, que le grand nombre de voleurs, & les vastes deserts qu'il faut passer, rendent tres-dangereuse & presque impraticable. Nous en devons la connoissance aux Jesuites, que tous ces dangers n'ont point rebutez. Les

Tartares d'Astrakan & de Bokara, aussi bien que les Armeniens de Perse, n'ont pas laissé de prendre quelquefois cette route, aprés s'etre bien precautionnez, en se joignant à une bonne Caravane.

Seconde route.

La seconde est celle que tiennent aussi ceux de Bokara qui passent par les Villes de Samarkand, Kaboul, Kachemire & Touraisan, & par plusieurs autres Villes des Yousbecs, d'où ils se rendent à Barantola, que le siege du *Dalaé-Lama* rend la plus considerable de toutes celles de la grande Tartarie. Cette route ne laisse pas d'etre un peu difficile à cause des sables qu'il faut traverser, & à cause des Calmoucs qu'on rencontre quelquefois sur le chemin : les Moscovites ne font pourtant pas difficulté de s'y engager, & on les a vu souvent descendre de Tobolsk à Bokara par Cazan pour faire ce voyage avec les Yousbecs, quelque facilité qu'ils ayent d'aller à la Chine par le fleuve Obi.

Troisieme route.

La troisieme est frequentée par les Tartares des Yousbecs, par les Calmoucs engagez dans le commerce, & par les Moscovites meme. De Tobolsk on passe d'abord le long de ces Lacs, d'où on tire le sel auprés de l'*Irtichs* & du *Kama*, on va ensuite pendant quelque tems sur la premiere de ces deux rivieres jusqu'à une Ville qu'on nomme *Sinkamé*, d'où on continue son chemin par terre en passant par le païs des Kalmoucs & des Monguis jusqu'à Kokutan, qui n'est eloigné

que de huit ou dix journées de la celebre muraille qui ſepare la Chine, de la grande Tartarie.

Cette route a auſſi ſes difficultez : On y manque quelquefois d'eau, & on n'y eſt pas à l'abri des Calmoucs, qui peuvent faire de la peine, ſi on n'eſt en etat de leur reſiſter. Le Taïſo *Ajouka*, qui eſt le Kan ou le Chef d'une Horde de ces Kalmoucs, qui n'ont aucune demeure fixe & qui vivent à la maniere des anciens Scythes, peut rendre ce chemin fort ſûr & fort aiſé ; ce qu'on obtient de luy par le moyen de quelques petits preſens. De Kokutan on peut entrer à la Chine par diverſes portes de la grande muraille.

La quatrieme ſuppoſé qu'on a paſſé par Tobolsk, & qu'on eſt allé par l'Obi & le *Szelinga* juſques à la Ville de *Szelingui*, d'ou l'on deſcend par terre juſqu'au païs des Monguls. On emploie huit ſemaines à aller depuis cette derniere Ville juſqu'au lieu où demeurent le Taïſo ou le Kan *Bechroeſain* & le *Coutouſta-Lama* ; on obtient aiſement de ce Taïſo moyennant quelques honnetetez, les guides & les voitures neceſſaires avec de bonnes eſcortes pour aller juſqu'à la Chine. C'eſt la route que tiennent les Marchands Moſcovites depuis qu'il y a guerre entre eux & les Chinois auprés du fleuve Yamour ; & c'eſt auſſi la plus ſûre & la plus commode de toutes : On doit ſeulement faire proviſion d'eau & de bois en quelques endroits, & quoiqu'on

Quatrieme route.

qu'on trouve ſur les chemins quelques voleurs, ils ne ſont ny en ſi grand nombre, ny ſi cruels que par tout ailleurs.

Cinquieme route.

La cinquieme eſt celle qu'a tenu Spartarius envoyé de Moſcovie à la Chine. on paſſe par la Siberie pour ſe rendre à *Nerczinki* qui eſt ſur le fleuve *Szilka*: on va en ſuite à *Dauri*, peu eloigné du fleuve *Naiunaj*, d'où l'on continue ſa route juſqu'à *Cheria* qui eſt à l'entrée de la Chine. Il y a une egale diſtance de Nerczinski à Dauri, & de Dauri à Cheria.

Si nous en croyons cette Relation, dont j'ay fait juſques icy une fidelle copie, cette route eſt auſſi ſûre qu'elle eſt courte, parceque depuis Nerczinski juſqu'au fleuve *Argu* qui ſe jette dans le fleuve Yamour, on trouve toujours des Yachutchiki, c'eſt-à-dire des Moſcovites qui chaſſent aux Zibellines, & au delà de ce fleuve, on paſſe par les terres de certains Monguls qui craignent extremement les Moſcovites: Mais il y a apparence qu'on ne trouve pas maintenant toutes les ſuretez qu'on trouvoit auparavant chez les Moguls qui ſont de ce coté-là, puiſqu'on prend plus haut par *Albazin*, & qu'on fait un grand tour pour aller delà à la Chine, ou bien plus bas, en paſſant depuis Szelingui ſur les terres du Taïſo Bechroeſain.

Sixieme route.

La ſixieme eſt auſſi par Nerczinski & par le Mongul, d'où l'on ſe rend au Lac *Dalai*: On peut aller de Nerczinski à

à ce Lac dans une ſemaine. On y trouve des ſujets de l'Empereur de la Chine qui ont cultivé toutes les terres qui ſont autour du Lac, d'où l'on va en trois ſemaines à la Chine ſur des chariots tirez par des bœufs. C'eſt de ce Lac Dalaï que l'Argus, qui eſt une tres-belle riviere, prend ſa ſource. Il eſt par tout navigable, & on va deſſus en fort peu de tems juſqu'au fleuve Yamour dans lequel il ſe jette. Auprés de l'Argus il y a des mines d'argent & de plomb ; c'eſt là que demeure un Taïſo conſiderable nommé *Sebdenkan*, qui s'eſt engagé de faire conduire trois fois l'année les Marchands Moſcovites qui veulent aller à la Chine & de leur faire faire ce chemin fort ſurement en un fort petit eſpace de tems.

Il faut joindre à toutes ces Relations, celle qui donne une ample connoiſſance de tous les peuples qui ſont aux environs de la Chine, qui nous fut communiquée par une perſonne fort ſure, qui l'avoit tirée de la Chancelerie de Moskou, & à laquelle on peut ajouter d'autant plus de foy qu'elle s'accorde parfaitement avec les Annales de la Chine, qui ſont à la fin de la Philoſophie de Confucius, imprimée depuis peu par le Pere Couplet Jeſuite, & qu'elle eſt conforme au rapport de tous les Voyageurs qui ont tenté la plus grande partie de toutes ces routes, dont on vient de voir la deſcription.

On trouve ſur toutes ces routes pluſieurs Nations di erentes.

Une des plus considerables est celle des Bogdoi qui ont conquis les derniers la Chine.

La premiere Nation eſt celle des *Bogdoi*, que les Chinois appellent Tartares Orientaux, & les Monguls *Niouchi*, ou *Nuchi* ; leur Païs eſt fort etendu & fort peuplé, ils ont pluſieurs Taïſo ; c'eſt à dire Princes ou Kans. Il y a dans le Bogdoï une Province particuliere que les Moſcovites appellent *Diutchari*, & les Monguls *Diourſky*. Elle eſt ſituée entre la Mer d'Orient & les grands fleuves *Chingala* & *Tamour*. Le peuple qui l'habite, quoique Tributaire de la Chine n'etoit pas autrefois fort connu : Comme il n'avoit aucun Prince, on n'en faiſoit pas grand cas : On ne commença proprement à le connoitre & à l'apprehender que lorſqu'il fut entré dans la Chine, & qu'il en eut ſubjugué ſix Provinces. Il ſe ſeroit entierement rendu maitre de ce grand Empire, ſi les Tartares des Yousbecs ne fuſſent venus pour ſecourir les Chinois, ou plutot pour chaſſer les Bogdoï & ſe mettre en leur place.

Ils firent l'un & l'autre, & ils mirent ſur le Trone la famille d'*Ivena*, qui aprés avoir regné juſqu'à l'an mil trois cent ſoixante-huit, fut chaſſée par les Chinois; qui mirent en ſa place la famille de *Taiminga*, Cette famille a regné paiſiblement juſqu'à l'an mil ſix cent quarante quatre, que les memes Diutchari ſont entrez à la Chine, qu'ils ont à la fin entierement ſubjuguée. Chunchi qui etoit leur Prince, a eté le premier Em-

Empereur de cette Nation, & le chef de la famille de *Taitsinga* qui regne aujourd'huy dans la Chine.

Dans le Bogdoï on ne voit que des maisons de terre, comme dans la Province de Dauri. Ces peuples font un grand commerce de fourrures de Zibellines & de Renards noirs, aussi bien que de racine de Ginseng; ils ne sont pas riches en betail: leurs chevaux sont fort petits, & ils ne les ferrent jamais. Pour eux ils ressemblent entierement de visage & de taille aux Tartares de la Krimée; mais ils sont beaucoup plus polis & civilisez, à cause du grand commerce qu'ils ont avec les Chinois.

Ils n'ont à proprement parler aucune Religion, mais on en voit plusieurs parmi eux qui portent des Croix qu'ils appellent *Lamas*. Ils ont de l'inclination pour la Religion Chretienne, & plusieurs se sont deja fait Catholiques. Ils n'aiment point les Mahometans ny les Nestoriens, parceque ce sont eux qui donnerent autrefois du secours aux Tartares Occidentaux, lorsqu'ils furent repoussez de la Chine.

Les Jesuites ont converti plusieurs Princes des Bogdoï.

C'est depuis ce tems-là que les Mahometans se sont etablis dans la Chine; il y en a grand nombre à Pekin, où ils ont sept Mosquées hors de la ville. Ils parlent la langue Persane plus communement que la Turque.

Pour celle des Bogdoï elle a beaucoup de rapport à la Langue ordinaire de Perse,

La Langue des Bogdoï

se, leurs caracteres sont fort semblables à ceux de cette Langue ; mais ils écrivent & lisent de haut-en-bas comme les Chinois, & ils ont plus de soixante Lettres dans leur Alphabet.

a beaucoup de rapport à celle de Perse.

Il y a beaucoup de Rubis & de Perles dans les fleuves Yamour, Argus & Chingala, qu'ils ne manquent pas de pécher. Quoique l'Artillerie & la Poudre ne leur soient pas inconnues, ils n'en font pourtant pas grand usage, soit que leurs canons qui sont fort mal-faits, leur donnent trop de peine à remuer, soit qu'ils en voyent assez peu d'effets, à cause que leur poudre dont ils ne sçavent la composition qu'à demi, n'a presque point de force. On remarque que les Tartares qui se sont rendus maitres de la Chine, commencent à degenerer de leur ancienne valeur.

On trouve dans leur pais des Rubis & des Perles.

L'usage de l'Artillerie y est peu commun.

Auprés de ces Tartares Orientaux, on trouve à l'Occident un grand & vaste Païs qui s'appelle *Mongul*. Il commence aux sources Occidentales du fleuve Yamour, & s'etend jusqu'aux Tartares Calmoucs à l'Ouest, il confine au Turquestan du coté du Sudouest, & à la Chine du coté de l'Orient. Les Monguls sont separez des Calmoucs par des grands deserts qui leur servent de ramparts. Ils ont trois Princes qu'ils appellent Kans ou Taïso, qui sont tous trois d'une meme famille ; aussi entretiennent-ils une bonne correspondance. Il est assez rare qu'ils ayent guerre entre eux, & ils s'envoyent

Le Pais des Monguls est fort etendu.

voyent fort ſouvent des preſens : lors meme que quelqu'un d'eux eſt attaqué, les autres vont à ſon ſecours. Le premier de ces Kans s'appelle *Tchetchinga:* Ses Etats confinent avec le Bogdoï & la Chine: On n'y voit ny Villes ny Villages, mais ſeulement quelques maiſons diſperſées çà & là, & en fort petit nombre. Auſſi ces Monguls ſont continuellement en courſe au tour du Lac Dalaï, & dans les terres qui ſont auprés du fleuve Szelinga. Ce Kan a pluſieurs Taiſo ſous luy, parmi leſquels eſt le Becroe-Sain Kan qui ſe tient auſſi auprés du fleuve Szelinga.

C'eſt dans ces Etats que le *Coutouſta-Lama* fait ſa demeure. Ce Coutouſta qui n'eſt à proprement parler que le Vicaire du Dalaé-Lama, ou Lama-Lamalow, eſt le Patriarche des Monguls, qui le reſpectent comme une Divinité, ayant pour tous les Lamas une veneration tres-grande. Les memes Monguls entretiennent une bonne correſpondance avec les Moſcovites, à cauſe du voiſinage de la Siberie. Ils ſont d'un naturel fort doux & fort pacifique. Il eſt aſſez rare de les voir brouillés enſemble, & lorſqu'il ſurvient quelque demelé parmi eux, le Coutouſta qui les ſuit par tout, appaiſe le different ou par luy-meme ou par les Juges qu'il a etabli dans tous les lieux où ils ſont aſſemblez. Ils ſont fort riches, & ſur tout en betail, & ils ont un grand commerce avec les Moſcovites.

Le Coutouſta Lama des Monguls n'eſt à proprement parler que le Vicaire du Dalaé-Lama.

Mœurs des Monguls.

En quoi conſiſtent leurs richeſſes.

tes. Leur Païs est arrosé d'une grande quantité de rivieres qui rendent leurs terres tres-fertiles, & qui porteroient de toutes sortes de fruits, s'ils vouloient les cultiver, toutes ces rivieres se jettent dans le Szelinga.

Le second Kan s'appelle *Octieroikan*, & le troisieme *D'Jan-Gari*. Mais comme on n'a pas eu grand commerce avec ces deux derniers, ils ne sont pas à beaucoup prés si connus que le premier. Les Monguls haïssent fort les Bogdoï, parceque ceux-ci se sont emparez de la Chine; mais ils ne peuvent leur nuire, n'ayant point d'armes à feu.

La Nation des Tartares Calmoucs est la plus nombreuse de toutes.

Les Calmoucs occupent tout le vaste païs qui est entre le Mongul & le Volga jusqu'à Astrakan. Ils sont divisez en une infinité de Hordes qui ont chacune leur Kan particulier.

Leurs Hordes sont à peu prés comme les anciennes Tribus des Juifs

Le principal de tous ces Kans est celuy qu'on appelle *Otchiourtikan*, qui pretend etre des descendans du fameux Tamerlan. Il est tres-puissant, & il fait payer le tribut aux Moscovites & aux Yousbecs, faute dequoy il iroit ravager leur Païs. On dit meme qu'il est fort magnifique, qu'il n'est vetu que de blanc, & qu'il ne mange que dans de la Vaisselle d'or. Nous avons vu à Moskou un Officier François qui avoit eté dans la Tente de ce Kan, lorsqu'il etoit prés d'Astrakan à la tete de cent mille Calmoucs pour demander le tribut, & il nous a confirmé tout ce qu'on dit de sa mag-

Le grand Kan des Calmoucs est un des plus puissans & des plus magnifiques Princes de la Tartarie.

magnificence, excepté qu'il n'a point vu chez luy de Vaiſſelle d'or ny d'argent.

Les Calmoucs n'ont point de Villes ny d'habitations fixes, ils n'ont que des Tentes de feûtre, qui ſont fort propres & fort commodes. Il n'eſt point de Nation qui ſoit ſi habile qu'eux pour camper & pour decamper en un inſtant: Ils doivent y etre bien accoutumez, ne s'arretant que tres peu de tems en un meme lieu, & etant perpetuellement en courſe.

Il n'a point de demeure fixe.

Ils ſont tous Idolatres, auſſi-bien que les Monguls, & toutes les autres Nations de la grande Tartarie juſques aux Indes. Tous ces Peuples reconnoiſſent pour Chef de leur Religion le Dalaë-Lama, ou Lama-Lamalow, à la reſerve de ceux de Bokara & de Samarkand, qui ſont profeſſion du Mahometiſme.

C'eſt dans le Royaume de *Tanchut*, qui s'etend depuis les Monguls, les Calmoucs & le *Turqueſtan*, entre la Chine & la Perſe juſqu'aux Indes, que cet Impoſteur fait ſa demeure. La Capitale de cet Etat eſt la Ville de Barantola, où il y a un Prince temporel nommé *Deva*. Le Dalaé habite dans une Fortereſſe qui s'appelle *Beatalaé*, & qui eſt auprés de cette meme Ville. Il n'eſt pas concevable combien on a de reſpect pour luy dans toute la Tartarie. On envoye de tous cotez luy demander ſa benediction, & lorſqu'il va à la Chine, il y eſt reçu avec de tres-grands honneurs.

Le Dalaë-Lama eſt le Patriarche des Tartares Idolatres.

Le Jesuite Adam Schall fit tout ce qu'il put pour dissuader l'Empereur Chunchi d'aller au devant de luy selon la coutume, & de luy donner aucune marque de consideration; mais l'Empereur tout persuadé qu'il etoit que ce Dalaé etoit un imposteur, n'osa suivre le conseil de ce Jesuite, & aprés l'avoir comblé d'honneur & de graces, il le renvoya avec de magnifiques presens.

Les Tartares croyent que le Dalaé Lama ne meurt point.

Artifice dont on se sert pour persuader cette opinion au peuple.

Les Tartares sont dans la persuasion que le Dalaé-Lama ne meurt jamais, & qu'il se renouvelle comme la Lune; Lorsqu'il est sur le point de mourir, on cherche dans tout le Tanchut, le Lama qui luy ressemble le plus, & dés que ce Chef de leur fausse Religion est mort, ils mettent celuy-là en sa place, & cachent fort soigneusement le corps du defunt, qu'ils disent etre renouvellé dans son successeur. Monsieur Tavernier dit la meme chose du Roy du *Thibet*; mais il y a apparence qu'il a eté mal informé, n'ayant point eté sur les lieux, comme les Moscovites qui ont fait cette Relation, & qui ont un tres-grand commerce avec les Tartares de qui ils ont appris de plus, qu'on ne laisse jamais voir à personne ce Dalaé, à moins qu'on ne veuille luy rendre tous les honneurs qu'ils luy rendent eux-memes, en se prosternant devant luy, & l'adorant comme un Dieu. Cette relation ajoute que les Chinois appellent les Tartares *Tatáï* à cause qu'ils n'ont point

d'R

d'R dans leur langue : Je ne ſçay pas auſſi pourquoy nous les appellons Tartares, car dans la Pologne, la Moſcovie & la Tartarie meme, on abrege leur nom, & on ne les appelle point autrement que Tatár.

C'eſt dans le Royaume de Tanchut, que demeuroit autrefois le Preſte-Jean.

Il paroit par tout ce que je viens de dire du Royaume de Tanchut que le Dalaé-Lama eſt ſans contredit ce fameux Preſte-Jean dont les Hiſtoriens ont ecrit ſi diverſement. En effet, puiſqu'on ne peut appliquer plus juſte à perſonne qu'à luy, tout ce que les differens Auteurs en ont dit, il eſt bien plus naturel de le reconnoitre dans cette contrée de l'Aſie où il a toujours eté, que de l'aller chercher dans l'Abyſſinie, où il ne fut jamais.

Bevue des Portugais touchant le Preſte-Jean.

C'eſt auſſi la ſage remarque du ſçavant Pere Kircher, qui aprés nous avoir decrit, dans l'Ouvrage curieux qu'il nous a laiſſé des particularitez de la Chine, les mœurs & les coutumes des differens peuples qui ſont au tour de ce grand Empire, nous fait connoitre la bevue des Portugais dans la recherche qu'ils ont fait de ce Prince extraordinaire, ſi connu dans le monde ſous le nom de Preſte-Jean, & dont on publioit alors des choſes ſi particulieres.

A quelle occaſion s'eſt etablie l'erreur où l'on a eté, que l'Abyſſinie etoit le

Pour eclaircir ce point de l'Hiſtoire qui eſt tout-à-fait embaraſſé, & pour detromper en meme-tems ceux qui auroient pu ſe laiſſer prevenir de tous les contes fabuleux qu'on a debitez à ſon occaſion comme des veritez conſtantes, il

Royaume du preste-Jean.

Jean second Roy de Portugal ordonne à Pierre de Coulan de s'instruire en quelle partie du monde regnoit le Preste-Jean.

faut sçavoir que dans le tems que les Portugais cherchoient par Mer les Indes Orientales, Jean Second envoia un de ses sujets, nommé Pierre de Coulan pour les decouvrir par terre, & il le chargea en particulier de s'instruire où regnoit ce Preste-Jean dont on parloit alors si fort en Europe, sans sçavoir pourtant en quel lieu du monde etoit son Empire.

Le dessein de Jean second etoit de faire alliance avec lui, persuadé qu'il etoit, parcequ'il en avoit oui dire, que c'etoit un Prince puissant, & qui faisoit profession de la Religion Chretienne. Pierre de Coulan pour s'acquitter des ordres de son Prince, passa en Asie, & penetra meme bien avant dans les Indes, où il apprit beaucoup des choses importantes & curieuses. Mais quelque diligence qu'il put faire, il n'y trouva point de Preste-Jean, ny personne qui put luy faire connoitre. Seulement à son retour etant au *Caire*, il ouit dire qu'en Ethiopie au dessus de l'Egypte, regnoit un Prince riche & puissant, qui toutes les fois qu'il marchoit en public, faisoit porter la Croix devant lui, & qui etoit Protecteur declaré des Chretiens.

De quelle maniere Pierre de Coulan fut trompé dans cette decouverte.

Comme ces marques s'accordoient assez avec les indices qu'on lui avoit donnez pour decouvrir ce Roi qu'il cherchoit, il n'en fallut pas davantage pour persuader à ce Voyageur la chose du monde qu'il souhaitoit le plus ; il crut sans peine

peine que le Preste-Jean etoit le Monarque des Abyssins, & il le crut si bien qu'il l'ecrivit en portugal, sans autre examen. On ne fut pas plus scrupuleux à Lisbonne: Cette nouvelle y fut recue avec beaucoup de joye & d'applaudissement. Ceux qui firent le Voyage d'Afrique les années suivantes, prevenus de cette opinion, ne contribuerent pas peu à l'etablir par leurs Relations, en sorte que toute fausse qu'elle etoit, elle fut bien-tot repandue dans toute l'Europe.

Quoique cette erreur grossiere ait eté refutée par plusieurs habiles gens, & qu'on puisse en decouvrir aisément la fausseté, par ce qu'ont ecrit sur cette matiere Damien de Goez, Nicolas Godigno, & Baltazar Tellez, qui etoient tous parfaitement instruits de ce qui regarde l'Ethiopie, je ne puis m'empecher de faire remarquer avec Kircher, que la Chronologie latine des Rois Abyssins ne fait aucune mention de Preste-Jean: aussi tous les Auteurs un peu anciens qui en ont parlé, le placent communement en Asie, quoiqu'ils ne conviennent pas tous en quel endroit de cette partie du monde il a regné, non plus que de l'origine de son nom.

Etymologie du mot de Preste-Iean.

Un Auteur moderne s'est imaginé que Preste-Jean etoit une corruption de *Prest-Arkan*, qui veut dire Roi des Adorateurs; d'autres avec si peu de raison le derivent du mot latin *Pretiosus Joannes.*

nes. Quelques uns ont dit que comme le nom de Cesar etoit autrefois commun aux Empereurs, celuy de Jean l'etoit aussi aux Princes dont nous parlons; qu'ils le portoient à l'honneur du Prophete Jonas, & que les Occidentaux y avoient ensuite ajouté celui de Pretre ou *Preste*, par je ne sçai quelle corruption de langage : non pas que ces Rois eussent veritablement le caractere Sacerdotal ; mais parcequ'ils faisoient porter ordinairement la Croix devant eux, à la maniere de nos Archeveques, en qualité de Protecteurs de la Religion Chretienne.

Mais la conjecture de Scaliger me paroit plus vrai-semblable que toutes les autres, & il a ce me semble le mieux rencontré, quand il a dit que Preste-Jean etoit une corruption du mot Persan *Prestegiani*, qui veut dire Apostolique, & qu'il y a bien de l'apparence que les Europeans qui trafiquoient en Orient, ayant oui parler confusement de ce Prince, qu'ils entendoient souvent nommer *Padischah Prestegiani*, luy avoient donné au hazard le nom de preste-Jean, qui avoit assez de rapport à celui de *Prestegiana*, dont ils ignoroient la veritable signification.

Les plus fideles Historiens mettent le Royaume du Preste-Jean dans le Kitay.

Pour ce qui regarde l'endroit de l'Asie où le Preste-Jean a regné, il me semble qu'on n'a pas lieu d'en douter aprés ce qu'en ont ecrit les anciens Auteurs: Si on les examine bien, on verra que la

la pluſpart le placent dans ce vaſte païs, qui depuis le Mogol s'etend vers l'Orient & le Septentrion juſques à la Chine. C'eſt ce que nous donne aſſez à connoitre Saint Antonin au troiſieme Tome de ſon Hiſtoire, ou parlant des Tartares, il marque que leur Empereur envoya une puiſſante armée ſous la conduite de ſon Fils pour ſubjuger ces peuples qui habitoïent la petite Inde, que cette conquete etant achevée, les Tartares victorieux s'avancerent contre les Chretiens qui habitent la grande Inde, ou l'Inde ſuperieure; mais que leur Roy nommé Preſte-Jean par le vulgaire, aiant amaſſé des Troupes, marcha contre eux & il les defit.

C'eſt auſſi ce que dit encore plus expreſſement Paul le Venetien qui connoiſſoit ce païs mieux que perſonne, aiant demeuré, comme il fit, pluſieurs années à la Cour du grand Kan des Tartares. Car le Royaume de *Tenduc*, ou comme quelques-uns liſent, *Tanchut*; ce Roiaume, dis-je, ou Marc Paul met le Preſte-Jean eſt encore aujourd'hui, ſi nous en croyons les Voiageurs, entre la Chine & l'Empire du grand Mogol. Ce qui s'accorde parfaitement avec le ſentiment de ceux qui ont fait regner le Preſte-Jean dans le Kitay, puiſque comme j'ai dejà taché de le faire remarquer, il ne faut pas croire que par le Kitay les Anciens ayent voulu deſigner ſeulement la Chine, ou quelque Royau-

me

me particulier; etant assez vraysemblable qu'ils comprenoient sous ce nom, tout le Païs qui est entre l'Obi, le Volga & la Chine, comme font encore aujourd'hui les Moscovites, qui nous en ont toujours parlé de la sorte.

Comment le Royaume du preste Iean, qui etoit autre-fois Chretien, est devenu Infidele.

L'unique chose qui pourroit faire de la peine dans ce que j'ai dit du Preste-Jean, est, que ce Prince & les peuples qui luy obeïssoient autrefois etoient Chretiens, au lieu que le Païs, qui est entre le Mogol & la Chine, se trouve maintenant rempli de Mahometans & d'Idolatres. Mais il est certain que les choses n'ont pas toujours eté sur le meme pié qu'elles sont à present, & que la Religion Chretienne a fleuri dans ces Terres barbares, où regne aujourd'huy l'infidelité.

Saint Thomas a preché l'Evangile dans le Kitay.

On sçait que saint Thomas aprés le partage que les Apotres firent entre eux de l'Univers, passa aux Indes pour les cultiver qu'il penetra jusqu'aux endroits les plus reculez & qu'il mourut enfin à *Meliapor*. Quelques Auteurs ont ecrit, & ce n'est pas sans vraisemblance que la Chine meme avoit reçu l'Evangile par le ministere de cet Apotre. Quoiqu'il en soit, on ne doit pas, ce me semble, douter qu'il n'ait porté la Foi dans le Païs qui sont plus en deçà vers l'Occident, puisqu'on y trouve encore une contrée que les mores, ennemis declarez des Chretiens, appellent par mepris *Kiaferstan*, c'est-à-dire, Païs des Infideles, dont

On y voit encore aujourd'hui quelques restes du Christianisme.

dont les habitans se nomment encore aujourd'hui les Chretiens de Saint Thomas, lesquels quoiqu'ils ayent presque entrerement oublié leur ancien Christianisme, retiennent encore certaines coutumes qui marquent assez la Religion que leurs Peres ont professée ; car outre qu'ils baptisent leurs enfans, ils portent encore peintes sur les Temples & sur le front trois Croix de couleur rouge qu'ils expriment du bois de Sandal.

Le Monument trouvé à Siganfu l'an 1625. prouve que l'Evangile a eté annoncé au Chinois depuis plusieurs siecles.

Mais quand dés la naissance du Christianisme l'Evangile n'auroit pas eté porté dans ces terres barbares, il est indubitable qu'il y fut preché les siecles suivans. Le monument celebre qui fut trouvé à la Chine en mille six cent vingt-cinq proche de la Ville ce *Siganfu*, est une preuve invincible de ce que je dis. Car il est marqué que six cent ans aprés Jesus-Christ, des Pretres Siriens ayant percé toute l'Asie, avoient annoncé la Loy Chretienne dans ces extremitez du monde, où le seul zele de la gloire de Dieu les avoit attirez. Et Hayton ancien Auteur, qui etoit du sang Roial d'Armenie, rend temoignage qu'au treizieme siecle, la Tartarie etoit remplie de Chretiens, que Cublaï leur Empereur embrassa lui-meme la Loi Chretienne, & que son frere Haolon qui etoit Chretien depuis long-tems, fit une guerre de Religion au Caliphe de Babilone, conquit sur les Mahometans la Palestine, retablit le Roy d'Armenie, chassé par

Cublaï Empereur des Tartares faisoit profession du Christianisme.

ces

ces ennemis cruels du Christianisme, remit dans une liberté tranquille tous ceux que les Infideles avoient proscrits & exilez, fit enfin rebatir une infinité d'Eglises à ses propres frais ; tout celà à la sollicitation de la Princesse sa femme, qui se faisoit un honneur infini d'etre decendue d'un des trois Rois qui vinrent adorer Jesus-Christ nouvellement né.

C'est ce meme Haolon, qui ecrivit à saint Louis lorsqu'il etoit en Chypre au tèms de sa premiere expedition, pour le recouvrement des Saints Lieux. Saint Antonin dans l'Histore duquel on peut voir la Lettre du Prince Tartare, marque que Saint Louis luy renvoya en qualité d'Ambassadeurs des Religieux de l'Ordre de Saint Dominique chargez de riches presens, parmi lesquels etoit une partie de la vraie-Croix, & un Dais d'une magnificence extraordinaire, sur lequel etoient representez en broderie d'or les principaux mysteres de la Vie de Jesus-Christ.

SaintLouis envoia des Ambassadeurs & de riches presen à Haolon frere de Cublaï

Cecy arriva vers l'an mil deux cent cinquante six, & quarante ou cinquante ans aprés, c'est-à-dire au commencement du quatorzieme siecle, plusieurs Religieux de saint François envoiez vers le grand Kan, parcoururent le Roiaume de Thibet, qui est proche de celui de Tanchut, quoiqu'on confonde assez communement l'un avec l'autre, & ils y convertirent un grand nombre d'Infideles & de Payens.

Les Religieux de saint François ont converti plusieurs Infideles dans les Roiaumes de Thibet & de Tanchut.

Aussi

Auſſi le Pere Andrada Jeſuite Portugais, qui fit un voyage en ces Royaumés l'an mil ſix cent vingt-quatre, trouva parmi ces peuples beaucoup de diſpoſitions au Chriſtianiſme. Il rapporte qu'ils avoient encore une idée de nos Myſteres, quoique groſſiere & corrompue, qu'ils uſoient meme entre eux d'une eſpece de confeſſion, foibles reſtes de la foy, qu'ils ont autrefois embraſſée, & qui peu à peu, s'eſt entierement eteinte parmy eux. Il reſte encore parmi ces peuples pluſieurs veſtiges du Chriſtianiſme.

On ne peut donc pas douter aprés ce que je viens de dire, que le Royaume de Tanchut n'ayant pas toujours eté Idolatre comme il l'eſt à preſent, le Dalaé-Lama qui y reſide aujourd'huy, ne ſoit le veritable ſucceſſeur du fameux Preſte-Jean qui y regnoit autrefois, & il y a bien de l'apparence que ce Monarque venant à changer à meſure que la Religion ſe corrompoit, devint quelque tems aprés le Chef d'une Religion nouvelle qui degenera enfin en Idolatrie. Le Dalaé-Lama a ſuccedé au Prete-Jean

Il eſt vray qu'il n'eſt plus Prince temporel. Mais c'eſt un effet des guerres & des revolutions qui arrivent dans tous les Etats. Quoyqu'il en ſoit il eſt encore, comme j'ai dejà dit, dans une extreme veneration à tous les peuples Orientaux qui le reconnoiſſent pour Chef de leur Religion; & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'il porte le nom de *Lama*, qui en langue Tartare ſignifie la Croix, & les Bogdoï, qui conquirent la Chine

ne mil ſix cent quarante quatre, & qui ſont ſoumis au Dalaé dans les choſes de la Religion, ont toujours des Croix ſur eux qu'ils appellent auſſi Lamas, & pour leſquelles ils ont un reſpect tout à fait extraordinaire, qui marque aſſez qu'ils ont eté autrefois inſtruits du ſacré myſtere dont ce ſigne adorable nous eſt un memorial eternel.

Autres peuples Tartares.

Outre ces differentes eſpeces de Tartares dont je viens de parler, il y en a d'autres qu'on appelle *Oſtiaki*, *Bratski*, *Jakuti* & *Tonguſi* qui ſont repandus le long des rivieres & des lacs qu'on rencontre depuis la Siberie, juſqu'au Païs des Monguls. Mais comme ils ont tous la meme phyſionnomie & la meme langue que les Calmoucs, il y a bien de l'apparence que ce n'en ſont que quelques Hordes detachées, qui aprés s'etre apprivoiſées inſenſiblement avec les Moſcovites ſe ſont enfin données à eux. Tous ces peuples ont le tein Bazané; mais pourtant plus olivatre que noir. Leur viſage eſt extraordinairement large, enfoncé par le bas & relevé par le haut: Ils ont les yeux petits, mais pleins de feu, le nés court, & entierement plat, le deſſus des levres & le menton peu fournis de barbe, la taille un peu audeſſus de la mediocre, bien priſe & degagée, en un mot l'air reſolu ſans avoir rien de farouche & de trop ſauvage. Leurs habits ſont preſque tous ſemblables, ils conſiſtent en pluſieurs peaux de mouton cou-

Leurs phiſionomie.

Leurs habits.



Tartare Calmouc.



coufues enfemble, qu'ils ajuftent en forme de veftes tout-à-fait fimples, qu'ils ceignent par le milieu avec un cordon qui foutient le carquois & l'arc, dont ils font toujours armez. Ils fe rafent la tete jufqu'au fommet, où ils gardent une touffe des cheveux affez epaiffe pour en faire une double treffe, dont la premiere leur pend par devant, & l'autre par derriere. Ils la couvrent d'un bonnet rond de la meme matiere que leur habit, & ils mettent au haut une houppe de foye rouge ou de quelque autre couleur. C'eft la marque à laquelle on peut connoitre les differentes Hordes; chacune de ces Nations en ayant prife une particuliere pour fe diftinguer les unes des autres. Mais ceux d'entre eux qui habitent dans le Païs où l'on prend les Zibellines fe fervent de la peau de ces animaux pour s'en habiller, auffi-bien que celles des chiens qu'ils nouriffent en fort grand nombre. Ils les joignent ordinairement toutes deux, & font fervir l'une de doublure à l'autre. Celles des Zibellines quoique plus belle fe met en dedans, & l'autre par dehors, etant bien jufte, difent-ils, que le Chien qui a arreté & pris la Zibelline, tienne toujours le haut bout, & qu'il l'emporte encore aprés fa mort fur l'ennemi qu'il a vaincu pendant fa vie.

On peut aifément juger par le denombrement que j'ay fait des differens Tartares qui habitent tout le Païs qui eft entre l'O-

Les Mofcovites fe font fervis

des Cosaques & des Tartares pour faire des etablissemens jusques sur les confins de la Chine.

l'Obi & la Chine, que les Moscovites soutenus des Cosaques n'ont pas eu beaucoup de peine à s'ouvrir un chemin depuis la Siberie jusqu'à ce grand Empire; car comme ils n'ont trouvé personne qui ait pû ou voulu leur disputer le terrain, & que d'ailleurs ces peuples qu'ils ont les premiers soumis par la douceur ou par les armes, avoient du rapport avec toutes les Hordes qui sont repanduës de coté & d'autre, ils ont fait par leur moyen toutes leurs decouvertes, & se sont enfin avancez par differentes routes jusqu'aux confins de la Chine, où ils ont meme bati quelques forteresses pour mieux assurer leurs conquetes.

La derniere Ville des Moscovites nommée Albazin n'est eloignée de Pekin que de trois semaines de chemin.

La plus avancée de toutes s'appelle *Albazin*. Elle n'est eloignée de Pekin que d'environ trois semaines de chemin, quoique elle le soit de plus de trois mois de Moskou. Elle est située auprés du fleuve Yamour, qui a donné occasion à la guerre qu'ont presentement les Chinois avec les Moscovites. Les uns & les autres pretendoient avoir droit de pecher les Perles que produisent en abondance les eaux de ce fleuve, & de chasser aux Zibellines qu'on trouve en fort grand nombre dans une Isle qu'il forme.

Les Moscovites & les Chinois sont en guerre depuis quelques années.

Comme la grande distance qui est entre cette place frontiere & Moskou, empeche les Moscovites d'envoyer des troupes assez considerables pour soutenir une guerre, que la proximité de la Chine

rend

rend aiſée aux Tartares qui en ſont les Maitres ; les Czars ont cru qu'il valoit mieux propoſer un accommodement que d'expoſer une Armée à tous les riſques qu'il luy auroit fallu neceſſairement eſſuyer, pour ſe rendre juſqu'aux confins de leur Empire. Les Chinois n'ont point rejetté les propoſitions qu'on leur a faites. Ils ont fait avancer un Ambaſſadeur bien loin au delà de la grande muraille qui ſepare leurs Etats de ceux des Tartares Occidentaux, ils luy avoient meme joint deux Jeſuites François, de ceux que ſa Majeſté Tres-Chretienne envoya il y a ſix ans dans ces extremitez du monde, pour luy ſervir de Trucheman, aprés avoir averti les Moſcovites d'envoyer un qui ſçut la Langue Latine : mais on ne ſçait pas encore au vray quelle a eté le ſuccez de cette negociation.

S'il en faut juger par une Lettre qu'un Officier Allemand, qui etoit alors en garniſon dans une place auprés du fleuve Yamour, ecrivoit à Moskou à un de ſes amis, qui eut la bonté ne nous la communiquer, il y a bien de l'apparence que les affaires ſont plus brouillées que jamais : Mais comme cette Lettre eſt anterieure aux dernieres demarches qu'ont fait les Moſcovites pour obtenir la paix, & que leur Ambaſſadeur n'etoit point encore en ce tems-là au rendez-vous qu'on lui avoit marqué, je crois qu'on ne doit pas faire grand fond

ſur

ſur ce que cet Officier ecrivoit alors. Je ne laiſſe pourtant pas de l'inſerer icy pour faire connoitre en quel etat etoient les choſes il y a un peu plus de quatre ans.

„Nous croyions, dit-il, que l'Am-„baſſadeur envoié de Pekin depuis peu „de jours etoit venu dans le deſſein de „conclure avec nous la paix: mais nous „avons eté bien ſurpris de la conduite „de cet Ambaſſadeur, lequel aprés avoir „demeuré trois jours prés d'Albazin ſans „rien propoſer, s'eſt retiré ſubitement: „On ne doute point qu'etant arrivé ſur „les Frontieres avec une groſſe Armée, „la guerre ne doive ſe rallumer bien-tot „plus ſanglante qu'auparavant, de ſorte „que nous nous tenons ſur nos gardes. . . „A Dauri ſur les confins de la Chine, „le quinzieme Juillet mil ſix cent quatre „vingt-huit.

Quoi qu'il en ſoit de cette guerre, & de la maniere dont elle ſera terminée, on peut s'aſſurer par tout le detail que je viens de faire, que la route de Moſcovie à la Chine n'eſt ny chimerique ny impraticable, ainſi que bien des gens ont voulu ſe le perſuader, & qu'elle ſeroit en effet la plus commode & la plus courte de toutes, ſi l'on pouvoit compter tant ſoit peu ſur les Moſcovites, qui aprés pluſieurs voyages, ſe ſont rendus ſi fort les maitres de tous les chemins qui y conduiſent, qu'ils prennent indifferemment tantot l'un & tantot l'autre;

ſelon

ſelon les differentes conjonctures où ils ſe trouvent.

Je ſçai qu'ils n'en ſont pas venu là d'abord, & qu'il leur a fallu faire bien des tentatives pour trouver dans ce paſſage toutes les ſuretez qu'ils y ont aujourd'huy : mais comme ils n'ont rien epargné pour reuſſir dans cette decouverte, dont ils eſperoient de ſi grands avantages, & qu'ils ont eu ſoin d'envoier de tems en tems des Chaſſeurs, pour reconnoitre le païs, par où ils ont cru pouvoir ſe frayer de nouvelles routes, ils ſe ſont tellement applanis toutes les difficultez, qu'ils vont preſentement auſſi commodement à la Chine qu'ils font à Archangel, ou à Aſtrakan.

Pourquoi les differens Routiers de ces Païs-là s'accommodent ſi peu.

Cette reflexion qu'on ne s'eſt peut-etre pas donné le loiſir de faire, quand on a cru la voye de Moskou à Pekin peu ſure & peu facile, peut ſervir à accorder les differens Routiers qu'on en a dreſſez depuis pluſieurs années, & à expliquer en meme-tems de quelle maniere les divers Ambaſſadeurs qu'on a envoyé d'une Cour à l'autre, ont emploié plus de tems les uns que les autres dans ce trajet, qui n'a couté que quatre ou cinq mois à quelques-uns, quoy qu'il en ait fallu prés de dix-huit aux autres, comme à celui dont parle l'Illuſtre & ſçavant Monſieur Thevenot dans le Receuil des divers Voyages qu'il a donné au public.

En effet, le but principal des Moſcovites

covites dans cette ſorte d'Ambaſſade, ayant toujours eté de decouvrir cette grande etendue de terres qui ſont entre leurs Etats & ceux de l'Empereur de la Chine, il ne faut pas s'etonner ſi ceux qu'ils ont chargez de ce ſoin, voyageant comme ils faiſoient, en veritables avanturiers plutot qu'en Ambaſſadeurs diligens, ont fait paroitre moins d'empreſſement pour arriver bientot à leur terme, que pour bien reconnoitre la nature du Païs par où ils paſſoient, & les cours des rivieres qu'ils rencontroient en chemin.

Il eſt à croire que ce fut de cette maniere que le Knez Theodore Jacowits Boicow fit ſon voyage depuis Tobolsk juſqu'à Pekin, l'année mil ſix cent cinquante trois, que le Czar de Moſcovie le nomma Ambaſſadeur à la Chine: Car ayant monté ſans aucune neceſſité, comme il fit, juſqu'à la ſource de l'Irtish, je ne vois pas pourquoy il ſe ſeroit ſi fort detourné du droit chemin, s'il n'avoit eu ordre de s'attacher plutot à menager des etabliſſemens le long de ce fleuve, qu'à traiter avec les Chinois dont on ſe ſoucioit alors aſſez peu.

Les Marchands Moſcovites n'employent que quatre mois pour aller de Moskou à Pekin.

Quoiqu'il en ſoit, les Marchands qui ont leurs interets particuliers plus à cœur que ceux de Czars, font preſentement ce voyage ſi ſurement & en ſi peu de tems, qu'il ne leur faut ordinairement que quatre mois pour aller à Pekin & pour revenir à Moskou. C'eſt ce que nous apprimes il y a trois ans de ceux-

là

là meme qui ne faisoient encore que d'arriver : Ils etoient partis de Pekin aprés avoir entendu la Messe dans la Maison des Jesuites, le jour de Saint Pierre & de Saint Paul, & ils etoient de retour vers la Féte de Toussains de la meme année à Moskou, où ils attendoient la fin de l'hyver pour aller à Tobolsk joindre les Caravanes qui en partent regulierement chaque année, afin de recommencer en leur Compagnie un nouveau voyage.

Aprés tous ces eclaircissemens sur lesquels j'ay cru devoir insister plus particulierement, je ne doute pas qu'on ne se defasse enfin de toutes les fausses idées qu'on s'etoit formées jusqu'à cette heure touchant la distance de l'Europe à la Chine, & qu'on ne se laisse convaincre, que de toutes les voyes pour arriver à ce florissant Empire, celle que prennent aujourd'huy les Moscovites, est sans contredit la plus sure & la plus courte qu'on puisse choisir.

Commoditez des voitures qu'on prend dans ce voyage.

Mais outre ces avantages qui ne sont pas peu considerables, la commodité des voitures contribue encore beaucoup à adoucir les fatigues inseparables de cette sorte de voyages. On part ordinairement de Moskou à la fin du mois de Fevrier ; & comme les neiges sont en ce tems-là plus battues & plus solides, à cause de la quantité de traineaux qui passent continuellement dessus, qu'elles ne le sont au commencement de l'hyver, les Voya-

geurs gagnent en moins de trois ſemaines la Capitale de la Siberie, quoiqu'elle en ſoit eloignée de plus de dix-huit cent *Werſts* qui font environ trois cent cinquante lieues de France.

On attend là quelque tems de degel, pour prendre le *Sudais* ou Vaiſſeau dont on ſe ſert pour remonter les Rivieres qu'on trouve en deçà & au delà de l'Obi: Que s'il arrive plus tard que de coutume, on continue ſon chemin par terre juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à une Horde de Tartares qu'on appelle *Oſtiaki*, qui ſont ſoumis aux Moſcovites.

Les cerfs & les chiens tirent les traineaux.

C'eſt là qu'on change de voiture, & qu'on prend une nouvelle eſpece de traineaux bien plus legers & plus commodes, que les premiers qu'on renvoye à Tobolsk: car au lieu que ceux-ci qui ſont en uſage parmi les Moſcovites, ſont toujours tirez par un cheval, dont l'entretien ne laiſſe pas d'embaraſſer, on attelle à ceux-là une eſpece de cerf que je crois aſſez probablement etre une de ces *Renes*, dont ſe ſervent les *Samoides* dans les voyages qu'ils font durant l'hyver, & pour l'obliger à aller plus vîte, ou meme pour le ſoulager, on attache immediatement aprés un grand chien, qui partageant avec luy la charge du traineau, ou bien l'intimidant par ſes cris, le preſſe de marcher d'une ſi etrange vîteſſe, qu'on ne fait guere moins de quarante lieues en un jour.

Mais ce qu'il y a de plus admirable dans

dans cette voiture, c'eſt qu'elle va auſſi au vent, ſur la terre couverte de neige, ou ſur les Rivieres glacées, à peu prés comme font nos Vaiſſeaux ſur la Mer. Car comme le païs qui eſt au-de-là de la Siberie, eſt aſſez decouvert & extremement uni juſqu'au Mont Caucaſe, le peuple qui l'habite profitant de cet avantage, s'eſt aviſé, pour epargner les animaux, de dreſſer de telle ſorte la machine dont il ſe ſert pour faire ſes courſes, qu'elle peut egalement s'accommoder à ſon attelage ordinaire, ou bien porter une voile, quand on a le vent favorable.

Les traineaux vont auſſi à la voile ſur les rivieres glacées & ſur la terre couverte de neige.

Cette maniere de voyager eſt d'autant plus commode, que le voyage ſe fait toujours ſans interruption. Car, comme dans une barque, on a recours aux Rameurs, lorſque le vent manque, ou qu'il eſt contraire, & qu'on les laiſſe repoſer quand il commence à devenir bon, de meme le cerf & le chien travaillent, tandis qu'il y a du calme dans l'air, & on les fait entrer dans le traineau quand le vent eſt propre & aſſez fort pour le faire avancer.

On ſe rend de cette maniere, tandis que les glaces durent encore, à un fleuve nommé *Geneſſai*, où les Moſcovites ont bati une Ville du meme nom pour la commodité des Voyageurs: & c'eſt là qu'on prend les bateaux pour remonter deux groſſes rivieres, dont la premiere s'appelle *Tonguſi*, & la ſeconde *Angara*, qui tire ſa ſource du lac de *Baikala*, a

On fait une partie du chemin par eau.

qui on donne communnement cinq cent *Werſts* de longueur, & quarante de largeur. On dit que les eaux de ce lac ſont extraordinairement claires; & que quelque profondeur qu'il ait, on peut diſtinguer aiſement les differentes couleurs des cailloux qui ſont au fond.

Particularitez du lac de Baïkala

Il eſt entouré de pluſieurs hautes montagnes, où la neige ſe conſerve durant les plus grandes chaleurs de l'Eté, comme dans le cœur de l'hyver: & c'eſt là ſans doute ce qui oblige les Voyageurs d'employer quelquefois plus de ſept ou huit jours à le traverſer, quoique le trajet ne ſoit que de huit lieues: Car ce lac etant, comme il doit naturellement l'etre, le rendez-vous general de tous les differens vents qui paſſent au travers de ces rochers enormes dont il eſt environné, il eſt à croire que venant à ſe croiſer les uns & les autres, & à ſe diſputer le paſſage, ils donnent bien de l'exercice aux Vaiſſeaux qu'ils rencontrent, & qu'il faut bien de la prevoyance ou du bonheur pour n'en etre pas arreté quelque tems.

Aprés avoir quitté ce lac, on entre, ſi l'on veut, dans une riviere appellée *Schelinga*, ſur laquelle on rencontre à prés de cinquante lieues de ſon embouchure, une Ville du meme nom, que les Moſcovites ont batie pour faciliter le paſſage à leurs Caravanes: où bien ſi l'on aime mieux debarquer immediatement aprés cette petite traverſe ſans monter plus haut, on s'engage parmi les Monguls,

Le reſte du chemin juſqu'à la Chine ſe fait à cheval ou ſur des dromadaires,

guls, qui sont du coté du Midy, & on achete d'eux des mulets & des dromadaires, pour continuer sa route jusqu'à la premiere Ville de la Chine, qu'on trouve aprés quinze jours de marche.

Voilà de quelle maniere voyagent à present la plupart des Marchands Moscovites qui trafiquent avec les Chinois : Par où l'on peut voir que tous ces Païs qu'on ne connoissoit autrefois que confusement sous le nom de la grande Tartarie, ne sont ny si deserts, ny si incultes qu'on s'etoit imaginé jusqu'à cette heure, & que ç'eut eté bien dommage de n'en pas profiter, etant, comme ils sont, arrosez d'une aussi grande quantité de belles rivieres, & fournis d'autant de Marchandises precieuses qu'on y en decouvre chaque jour.

Car sans parler de la Rhubarbe, de la Pierre d'Azur, & des Castors qu'on trouve chez les Yousbeks & les Monguls, des Zibellines & des Renards noirs qu'on prend le long des Fleuves d'Obi, de Tongusi & d'Angara, de la Racine de Ginseng, des Perles & du Badian que donne le Fleuve Yamour, des mines d'argent & de plomb qui sont auprés de l'Argus, les Moscovites ont trouvé, sur tout dans les terres qui s'avancent le plus du coté du Septentrion, plusieurs autres raretez dont ils font un trafic fort considerable.

On trouve dans la grande Tartarie plusieurs Marchandises precieuses.

Outre les fourrures de toutes sortes

qu'on tire de ces quartiers-là, & dont le debit eſt ſi grand, que la ſeule Ville de *Geneſſia* paye chaque année au Treſor Royal quatre-vingt mille *Roubles* de Douane, c'eſt-à-dire prés de ſix-vingt mille ecus de notre monoye, ils ont decouvert une eſpece d'yvoire qui eſt beaucoup plus blanc & plus poli que celui qui nous vient des Indes.

Yvoire d'une eſpece extraordinaire que fournit un animal amphibie, nommé Behemot.

Ce ne ſont point les Elephans qui le leur fourniſſent, (les Païs Septentrionaux etant trop froids pour cette eſpece d'animaux qui aiment naturellement la chaleur) mais d'autres animaux Amphibies, à qui on donne le nom de *Behemot*, qu'on trouve ordinairement dans le fleuve *Lena*, ou ſur les rivages de la Mer de Tartarie. On nous montra à Moskou pluſieurs dents de ce monſtre, qui avoient encore dix pouces de longueur, & deux de diametre à la racine: celles de l'Elephant ne ſont point comparables, ni pour la beauté, ni pour la blancheur à celles-ci, qui parmi pluſieurs proprietez, ont celle d'arreter le ſang, quand on les tient ſur ſoy. Les Perſans & les Turcs à qui on les vend, en font un ſi grand cas, qu'ils preferent un ſabre ou un poignard emmanchez de ce precieux yvoire, aux autres qui auroient la poignée d'or ou d'argent maſſif.

Il faut bien que ceux qui l'ont mis les premiers en vogue, en ayant reconnu le prix, pour s'etre expoſez, comme ils ont fait à attaquer l'animal qui le produit,

duit, lequel n'eſt ni moins grand ni moins dangereux que le Crocodile.

On en doit la decouverte aux Habitans d'une Iſle, de laquelle ſont ſorties, ſi l'on en croit les Moſcovites, les premieres Colonies qui ayent jamais peuplé l'Amerique: Voicy ce que nous apprimes ſur ce ſujet du Vaivode de *Smolensko* nommé Mouchim Pouchkim, qui eſt un des plus beaux eſprits qu'on puiſſe voir, & qui etoit parfaitement inſtruit de tous les Païs qui ſont au delà de l'Obi, ayant eté fort long-tems Intendant de la Chancelerie du departement de la Siberie.

Les premieres Colonies qui ont peuplé l'Amerique ſont ſorties de la grande Tartarie où ſe trouve cet animal.

Aprés nous avoir demandé dans un entretien que nous eumes avec lui, de quelle maniere nous croyions que l'Amerique eut eté peuplée, & aprés que nous luy eumes repondu ce qui ſe dit communement ſur celà, il nous fit connoitre qu'il avoit une conjecture plus probable que toutes les notres:

Conjectures qui apuyent ce ſentiment.

„ „Il y a (nous dit-il) au delà de l'O-„bi une groſſe riviere nommé *Kawoïna* „dans laquelle ſe jette une autre qui por-„te le nom de Lena à l'embouchure de „cette premiere qui ſe decharge dans la „Mer glaciale on trouve une grande Iſle „fort peuplée, & qui eſt fort conſidera-„ble par la chaſſe du Behemot, qui eſt „un unimal Amphibie, dont les dents „ſont fort eſtimées: Les Habitans vont „ſouvent ſur les bords de cette Mer gla-„cée à la chaſſe de ce monſtre, & com-

„me elle demande de grandes aſſiduitez, „ils y menent ordinairement avec eux „toute leur famille; or il arrive ſouvent, „qu'etant là ſurpris d'un degel, ils ſont „emportez, je ne ſçay où, ſur de gran-„des pieces de glace qui ſe detachent les „unes des autres: Pour moi, nous ajou-„ta-t-il, je ne doute pas que pluſieurs „de ces Chaſſeurs n'ayent eté conduits „ſur ces glaces flottantes, vers la pointe „de l'Amerique la plus Septentrionale, „qui n'eſt pas fort eloignée de cette par-„tie de l'Aſie, qui aboutit à la Mer de „Tartarie, & ce qui me confirme dans „cette opinion, eſt que les Americains „qui habitent cette contrée la plus avan-„cée de ce coté-là vers la Mer, ont la „meme phyſionomie que ces malheu-„reux inſulaires, que la trop grande avi-„dité pour le gain expoſe de la ſorte à „etre tranſportez dans un Païs etranger.

On trouve ſur les bords de la Mer de Tartarie les memes animaux qui ſe voyent dans la partie la plus ſeptentrionale de l'Amerique.

On peut ajouter à ce que dit ce Vaivode, qu'il y a auſſi de ce coté de l'Amerique pluſieurs de ces animaux, qui ſont ſi communs en Moſcovie, & ſur tout des Caſtors qui pourroient bien y etre allez par la meme voye. Cette conjecture me paroit d'autant mieux fondée qu'on voit tous les jours en Pologne de ces grands eclats de glaces, ſe conſerver dans leur entier depuis Varſovie juſques à ce qu'ils ſoient bien avancez dans la Mer Baltique; mais il faudroit encore pour s'aſſurer d'un fait de cette importance, s'informer de la Langue de ces peu-

peuples, qui ſe reſſemblent ſi fort; car s'il y avoit quelque rapport de l'une à l'autre, il me ſemble qu'il n'y auroit plus à douter.

Nous aurions pu apprendre beaucoup d'autres choſes curieuſes de ce Vaivode, qui eſt ſans contredit l'homme le plus accompli de toute la Moſcovie, ſi nous n'avions craint de nous rendre ſuſpects par nos interrogations. Mais comme nous remarquames par quelques reponſes qu'il nous fit, qu'il apprehendoit de ſe faire quelques affaires à la Cour, où ſon rare merite lui a dejà attiré beaucoup d'ennemis, nous ne voulumes pas le preſſer d'avantage.

Pourquoi les Moſcovites ne peuvent aller par Mer à la Chine.

On ſera peutetre ſurpris en faiſant reflexion à la grande quantité de belles rivieres qui s'avancent ſi fort du coté de la Chine, de ce que les Moſcovites ne ſe ſervent point de l'avantage qu'elles ſemblent leur preſenter, pour etablir un commerce avec les Chinois & les Japonois meme, plus ſûr & plus aiſé que que celui qu'ils font par terre; mais on ne doit point, à mon ſens, leur ſavoir mauvais gré d'avoir pris le parti qu'ils ont fait preferablement à tout autre; puiſque outre leur peu d'experience dans la Marine, ils ont trouvé du coté de ces fleuves meme, dont on ſçait à peine le nom en Europe, des obſtacles inſurmontables.

Pour rendre ceci ſenſible, il faut ſçavoir qu'il y a, dans le Païs qui eſt au

de-là de la Siberie, quatre rivieres principales qui vont ſe decharger dans cette Mer, que nous appellons *Mer glaciale*, ou Mer de Tartarie, & dans celle du Japon, ſans parler d'une infinité d'autres qui viennent ſe jetter dans celle-ci, comme on le peut voir dans la carte de la Siberie, qui eſt une fidele copie de celle qu'on conſerve dans la Chancelerie de Moskou.

La plus Occidentale de toutes eſt celle d'Obi, aprés laquelle on rencontre ſucceſſivement en allant toujours vers l'Orient celles de Geneſſai, de Lena & de Yamour. Mais quelques conſiderables qu'elles puiſſent etre, ſoit pour l'abondance de leurs eaux, ſoit pour l'etendue de leurs cours, il y a tant d'incommoditez à eſſuyer, quand on navige deſſus, & tant de hazards à ſubir à leur embouchure, que les Marchands ont toujours mieux aimé faire le trajet de la Chine par terre, que de le tenter par Mer.

L'embouchure de l'Obi eſt tres-dangereuſe.

Car pour dire quelque choſe de particulier de chacune de ces rivieres, l'Obi eſt extremement dangereux à ſon embouchure, à cauſe des glaces horribles dont elle eſt embaraſſée preſque tout le long de l'année; & les Moſcovites ſe ſouviennent encore du malheur des Hollandois, qui pour s'etre engagez trop avant dans la Mer glaciale, perdirent autrefois pluſieurs de leurs Vaiſſeaux vers la nouvelle Zemble.

La

La riviere de Geneſſai, outre cette incommodité qui lui eſt commune avec l'Obi, en a une particuliere qui conſiſte en neuf ſauts ou chutes d'eau, que les Moſcovites appellent *Porobi* ou *Poroges*, qui ſont eloignez de pluſieurs lieues les unes des autres; & comme il faudroit neceſſairement decharger autant de fois un Vaiſſeau, qu'il y a de differentes caſcades à paſſer. On voit aſſez que les Marchands ont eu raiſon d'eviter tous ces embaras pour prendre un chemin plus commode.

Incommodité qu'on trouve ſur la riviere de Geneſſai.

Le cours de la riviere Lena eſt à la verité plus uniforme que ne l'eſt celui de l'autre dont je viens de parler, mais auſſi ſon embouchure n'eſt ni moins difficile, ni moins dangereuſe que celle de l'Obi: car quoiqu'on n'y voye pas tant de glaces que dans celle-ci, la quantité d'ecueils & de rochers qu'on y remarque, a empeché juſqu'à cette heure les Vaiſſeaux meme mediocres d'y paſſer On ſe hazarde ſeulement a y conduire quelques gondoles plattes, pour ramaſſer certaines os de poiſſons blancs & noirs qu'on trouve ſur ces rochers, & dont on ſe ſert pour pluſieurs Ouvrages.

Les ecueils qu'on rencontre à l'embouchure de la riviere de Lena empechent les vaiſſeaux de gagner la Mer.

Quoique la riviere de Yamour qui eſt la plus Orientale de toutes, & qui ſe jette dans la Mer du Japon, n'ait aucune des incommoditez qu'on trouve dans les autres, elle en a une qui n'eſt pas moins conſiderable; c'eſt que dans l'endroit où elle ſe confond avec la Mer, il croit

La groſſeur enorme des Ioncs qui ſe trouvent à l'embouchure du fleuve Yamour les arrete auſſi.

une quantité ſi prodigieuſe de Joncs marins, qu'on prendroit ſon embouchure pour une veritable forêt. Cet obſtacle ſeroit pourtant bientot levé ſi les joncs qui le forment, etoient ſemblables à ceux qu'on voit aſſez communement dans toutes nos rivieres; mais on m'a aſſuré qu'ils ſont d'une groſſeur ſi enorme, qu'un homme auroit de la peine à en embraſſer un; par ou l'on peut juger que ce ne ſeroit pas un moindre travail de nettoier ce paſſage, que de couper, ou plutot d'arracher les plus gros arbres d'une foret entiere.

Ces rivieres, quelque bizarres qu'elles ſoient, ne laiſſent pas d'etre d'un grand ſecours aux Moſcovites pour traverſer plus commodement tous ces vaſtes païs qui ſont depuis la Siberie juſqu'à l'Empire de la Chine: car outre qu'on va plus aiſement deſſus, lorſqu'elles ſont glacées, qu'on ne feroit par terre, où les chemins ne peuvent etre ſi unis, elles ſont beaucoup plus navigables du coté de leur ſource, qu'elles ne le ſont vers l'extremité de leurs cours, & quoi qu'en les remontant on trouve quelques chutes d eau, il s'en faut pourtant de beaucoup qu'elles ne ſoient auſſi profondes & auſſi dangereuſes que celles qu'on rencontre du coté de leur embouchure.

L'air qui eſt autour des caſcades de pluſieurs rivieres exhale une odeur tres-exquiſe.

Ce qu'il y a de plus remarquable en ces ſauts, eſt que l'air d'alentour eſt tout embaumé, & qu'il repand une odeur ſi agreable, qu'il ſemble qu'on brule en ces en-

endroits les parfums les plus exquis. Si ce que nous asſurerent les Voyageurs, de qui nous apprîmes ces particularitez, eſt vray, il n'eſt pas bien difficile d'expliquer ce phenomene : Car ils pretendent qu'au haut des rochers qui forment ces chutes d'eau, il y a des fleurs tres-odoriferantes & en tres-grande quantité, à quoi on peut ajouter que comme les parfums ordinaires ne font jamais mieux ſentir leur douceur & leur force, que lorſqu'on les remue, ou qu'on les aproche du feu, de meme l'air ainſi parfumé, doit avoir une odeur bien plus forte, aprés avoir eté agité & echauffé par le mouvement de ces eaux qui ſe precipitent avec rapidité, que celle qu'il exhale dans les lieux où il eſt tranquille.

Ce ſeroit icy l'endroit de parler de la Siberie, ſi j'avois quelque choſe de particulier à y faire remarquer : mais elle ne ſe diſtingue en rien des autres Provinces de la Moſcovie, que par le froid exceſſif qu'on y reſſent, à cauſe de ſon elevation extraordinaire. D'ailleurs, comme j'ay déja ſuffiſamment expliqué de quelle maniere les Moſcovites l'ont conquiſe ſur les Coſaques, je n'ay rien à ajouter à tout ce que j'ay dit, ſinon qu'on peut aiſément ſe convaincre par la multitude des Villes & des Bourgs, que cette Province de la Moſcovie, n'eſt pas ſi ſauvage

Raiſons de ce phenomene.

vage ni si deserte qu'on le croit ordinairement.

Tout ce que j'ay dit jusqu'à present des differentes routes qu'on peut tenir pour aller par terre à la Chine, & des divers Païs par où l'on passe en s'y rendant, est, si je ne me trompe, suffisant pour donner au moins quelque idée de la grande Tartarie, qu'on a si peu connue jusqu'à cette heure, & dont on n'ose meme s'informer dans la Moscovie, de peur de donner de l'ombrage à cette Nation qui est la plus defiante & la plus soupçoneuse qu'il y ait peutetre dans le monde. Aussi fumes-nous obligez de garder bien des mesures, pour decouvrir le peu que j'en ay dit, & il y a bien de l'apparence que si nous etions venus à Moskou dans des conjonctures moins favorables, que celles où nous nous trouvions alors, nous en aurions encore moins appris; mais comme les Moscovites avoient déja pris le dessein d'envoyer un Ambassadeur en France, pour solliciter le Roy à entrer dans la ligue qu'ils venoient de conclure avec l'Allemagne & la Pologne contre l'Empire Ottoman, nous nous donnames un peu plus de liberté, pour tirer les eclaircissemens que nous voulions, que nous n'eussions osé faire en un autre tems.

Les Moscovites se servent du pretexte de

Mais si l'Ambassade qu'ils concertoient alors, fut ce qui nous encouragea à nous informer avec moins de reser-

ſerve qu'il n'auroit fallu faire dans d'autres circonſtances, elle ſervit aux Moſcovites de raiſon & de pretexte, pour nous refuſer le paſſage que nous leur avions demandé dés les premiers jours de notre arrivée à Moskou.

l'Ambaſſade qu'ils envoyent en France, pour nous refuſer le paſſage de la Siberie.

Comme les bontez extraordinaires dont le Roy comble chaque jour notre Compagnie, ne ſont pas inconnues aux peuples etrangers, & que rien ne nous autoriſe d'avantage parmi eux dans toutes nos fonctions, que la protection dont ce Monarque egalement eſtimé & craint dans tout le monde, veut bien nous honorer en quelque endroit que nous ſoyons, les Moſcovites ſe perſuaderent que le zele que ſa Majeſté fait paroitre pour tout ce qui regarde la gloire de Dieu, pourroit contribuer à bien faire recevoir en France l'Ambaſſadeur qu'ils y envoyoient.

Il ne s'agiſſoit plus que de trouver un pretexte pour nous congedier honnetement, & pour nous engager en meme-tems à retourner en France, pour y repreſenter les avantages que nous pourrions trouver dans le paſſage de la Siberie. Il ſe preſenta aiſément à eux : Car ayant appris de cette eſpece de Commiſſaires qui nous avoient interrogez ſelon la coutume, que nous etions venus de Perſe en Moſcovie ſans aucune lettre de recommandation, & meme ſans paſſe-port, ils nous dirent que ne pouvant s'aſſurer de nous ſur aucun temoi-

gnage

gnage autentique, ils etoient bien fachez de nous refuſer ce qu'ils voyoient aſſez que nous leur demandions par un pur zele de la gloire de Dieu, & du ſalut des ames; qu'ils etoient à la verité ſenſibles à toutes les fatigues que nous avions endurées dans le grand Voyage que nous avions entrepris ſans aucun autre motif que celui de la converſion des Chinois; mais que puiſqu'ils etoient obligez, ſelon les maximes de leur Etat, de n'accorder le libre paſſage par leurs terres qu'aux perſonnes qu'ils connoiſſoient, nous ne devions pas trouver etrange qu'ils nous demandaſſent quelques aſſurances pour nous le permettre.

Ils nous propoſent de repaſſer en France.

Ils ajouterent, pour nous adoucir le le chagrin extreme que nous cauſa ce refus, qu'il nous etoit aiſé de repaſſer en France, qu'ils etoient ſur le point d'y envoyer un des principaux Seigneurs de la Cour, & que ſi nous voulions nous joindre à lui pour faire le Voyage en ſa compagnie, il travailleroit de concert avec nous, à nous obtenir de notre grand Roy les paſſe-ports & les autres choſes neceſſaires pour l'heureux ſuccez de notre entrepriſe,

Quelque determinez qu'ils nous paruſſent à nous faire prendre ce parti, nous ne laiſſames pas de les preſſer avec toutes les inſtances poſſibles, de ne point nous expoſer à toutes les lenteurs & à tous les frais qu'ils pouvoient ſi aiſement

nous

nous epargner ; que puiſqu'ils etoient convaincus du zele ſincere du Roy pour tout ce qui regarde le ſervice de Dieu, ils ne devoient pas douter qu'ils ne luy fiſſent un vray plaiſir, de nous faciliter les moyens d'aller precher l'Evangile juſqu'aux extremitez de la terre. Toutes nos inſtances furent inutiles, & nous fumes obligez d'en paſſer par tout où ils voulurent.

Aprés l'ordre precis de nous retirer, que le Prince Gallichin meme nous intima de la part des Czars, il fallut malgré nous, nous reſoudre à partir, & nous diſpoſer à un Voyage bien different de celuy que nous avions concerté quelques années auparavant. Nous ne voulumes pourtant pas nous embarquer en la compagnie de leur Ambaſſadeur: Car comme nous defiions dés lors du ſuccez de ſes negociations en France, nous crumes qu'il etoit plus ſûr de menager nos affaires independement de lui, que de l'y intereſſer tant ſoit peu.

Nous allames pourtant lui rendre viſite avant que de quitter Moskou, & il ne fut pas marri de nous voir. Comme il vouloit s'inſtruire avant ſon depart de pluſieurs choſes qui concernent la France, il nous envoya des traineaux vers les dix heures du ſoir, afin de nous parler avec plus de liberté durant la nuit, & pour eviter auſſi les reproches qu'il ſe feroit attirez du coté de la Cour, qui defend à tous les Boyars, qui ſont en

Nous allons rendre viſite au Prince nommé Ambaſſadeur en France, avant notre depart de Moskou.

char-

charge, d'avoir aucune communication avec les etrangers, ſous quelque pretexte que ce puiſſe etre.

Nous paſſâmes prés de trois heures avec lui : Et comme il nous demanda avec beaucoup de bonté ce que nous jugeons qu'il dût faire pour etre bien reçu en France, nous luy dîmes avec franchiſe qu'un des plus ſûrs moyens etoit de faire paroitre beaucoup de generoſi té, & de deſintereſſement dans toute ſa conduite ; ſans quoy les gens de ſon caractere ne ſont jamais eſtimez à la Cour de France ; & que c'etoit ſans doute par le defaut de ces precautions, que ſes Predeceſſeurs n'y avoient pas trouvé toute la ſatisfaction dont ils s'etoient flattez. Mais quelque choſe que nous luy diſſions, nous le vimes peu diſpoſé à nous ecouter ſur ce point : Et tandis que nous luy parlions, on etoit occupé dans ſa cour à charger plus de cent charriots de diverſes fourrures, dont nous n'eumes pas de peine à connoitre que le debit etoit le principal motif de ſon Ambaſſade.

Veritables motifs de cette Ambaſſade.

En effet, comme il y a tres-peu d'argent dans toute la Moſcovie, & qu'on n'y en voit qu'autant qu'il en vient des Païs etrangers ; il s'en faut de beaucoup qu'il ne ſoit ſuffiſant pour le debit de la grande quantité de peaux de toute ſorte, qui font le meilleur revenu des Czars. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'ils ne ſçauroient ſe paſſer d'envoyer de tems en tems dans

dans les Royaumes etrangers une troupe des Marchands ſous la conduite d'un Ambaſſadeur, qui outre qu'il les defraye dans tous les Païs où il va, les affranchit encore de toutes les Douanes, qui leur enleveroient une bonne partie de leur gain, s'ils etoient obligez de les payer à la rigueur.

Celuy dont je parle, qui eſt un Prince des plus conſiderables de la Moſcovie, & une des meilleures Tetes de l'Etat, n'auroit peutetre pas eté marri de ſe voir debaraſſé de tout cet attirail de Marchandiſes, qu'il prevoyoit aſſez luy devoir nuire dans la ſuite; & comme il aimoit l'honneur plus que ne fait le commun des Moſcovites, il auroit eté fort aiſe de ſe voir en etat de bien ſoutenir ſon caractere: Mais l'interêt de la Cour auquel il ne put s'empecher de ſacrifier le ſien propre, ne luy permit pas de faire autre choſe dans cette occaſion que ce qui s'etoit toujours pratiqué juſqu'alors: de ſorte qu'il ſe vit obligé de ſe mettre à la tete de pluſieurs Marchands, à qui on donna la qualité de Gentilshommes: qualité qu'ils n'avoient pourtant pas de peine à quitter dans toutes les rencontres où ils s'agiſſoit de vendre les marchandiſes, dont ils avoient eté chargez.

Ce fut deux ou trois jours aprés cette viſite nocturne, que nous partimes de Moskou en compagnie d'un Boyar Moſcovite, qui retournoit à ſa maiſon, ſur les

Nous partons de Moskou avec un Boyar Moſcovite.

les frontieres de Lithuanie, & qui ayant eté autrefois Catholique, comme il nous le dit luy meme en soupirant, conservoit encore de l'inclination pour tous ceux qui l'etoient.

Imposture des Hollandois au sujet du refus que nous font les Moscovites.

Les Hollandois, qui voulurent faire sçavoir à toute l'Europe notre retour en France, n'eurent pas tant d'egard pour nous, que ce Seigneur Moscovite, quand en parlant de nous, ils publierent avec cette assurance qui leur est ordinaire, lors meme qu'ils debitent les faussetez les plus connues, „ qu'il avoit paru à „ Moskou deux Jesuites François, dont „ l'un prenoit la qualité de Medecin, & „ l'autre celle de Chirurgien, dans l'es„ perance de pouvoir s'ouvrir, à la fa„ veur de la Medecine & de la Chirurgie, „ un chemin par la Siberie & la grande „ Tartarie, jusqu'à l'Empire de la Chi„ ne: Mais que les Czars aprés les avoir „ convaincus de quelque grand crime „ (qu'ils ne nommoient pas pour epar„ gner sans doute notre reputation) les „ avoient fait arreter & mettre entre „ les mains du Prince d'Olgo-Rouka, „ pour les conduire en France, où il ne „ manqueroit pas de les faire punir, com„ me ils meritoient.

Je ne sçay sur quoi fondé, ces Messieurs nous ont voulu faire notre procés en cette occasion: il y a bien de l'apparence qu'ils vouloient nous faire un crime de la decouverte que nous avions entreprise, pour porter plus aisément la

Foy

Foy aux Nations les plus eloignées, mais y penſoient-ils, eux à qui Monſieur Tavernier, tout Proteſtant qu'il etoit, n'a pû s'empecher de reprocher l'inſenſibilité qu'ils font paroitre pour la Religion, tandis qu'ils temoignent tant de zele & d'ardeur pour l'etabliſſement du commerce. Que s'ils ont voulu que nous fuſſions coupables pour nous etre ſervis des Sciences & des Arts, dont ils pretendent peutetre que l'exercice ſoit blamable dans un Miſſionaire, ils doivent ſçavoir, que tout homme qui fait profeſſion de la vie Apoſtolique, eſt obligé, à l'imitation de l'Apotre, de ſe faire tout à tous, quand il s'agit de gaigner tout le monde à Jeſus-Chriſt, qu'il peut prendre tous les moyens honnetes & licites, pour reuſſir dans ſon employ, qui n'a pour but que la converſion des ames.

Mais comment les holandois ont-ils pû ſe formaliſer de la qualité de Medecin, que le ſeul zele de la gloire de Dieu pourroit nous faire prendre dans les païs etrangers, eux qui font ſi peu de ſcrupule de renoncer aux plus ſaints engagemens de leur bapteme quand il s'agit d'y etablir leur commerce? Quoi donc il leur ſeroit permis pour entrer au Japon, où le Chriſtianiſme n'eſt ni reçu ni toleré, de proteſter hautement comme ils font chaque jour, qu'ils ne ſont que Marchands, quoiqu'on les preſſe de declarer s'ils ſont Chretiens; & nous n'au-

n'aurions pas la liberré, dans le deſſein d'ouvrir un paſſage à l'Evangile, de nous apliquer chez les Nations infideles à la guerifon des corps, pour reuſſir plus ſûrement à celle des ames? J'en appelle au jegement meme de ces Critiques ſi peu raiſonnables, pour ſçavoir qui d'eux ou de nous eſt plus criminel dans le choix qu'il fait des moyens capables de conduire à la fin que chacun de nous ſe propoſe.

Un Religieux de l'Ordre de Saint Dominique chargé des Lettres du Chá del'Perſe pour le Pape & pour l'Empereur ſe joint à nous pour venir en Pologne.

Quelque refus que nous fiſſent alors les Moſcovites de nous laiſſer paſſer par leurs terres, nous ne deſeſperames pourtant pas de renouer nos deſſeins ſur la parole qu'ils nous donnerent de nous accorder la grace que nous leur demandions, quand ils ſçauroient que le Roy autoriſoit notre entrepriſe. Ce fut auſſi dans cette vue que mon Compagnon & moi primes la route de Pologne, en compagnie du Boyar Moſcovite dont je viens de parler, & qui nous fit en chemin toutes les amitiez poſſibles, auſſi bien qu'à un Pere de Saint Dominique qui s'etoit joint à nous, & qui etoit chargé des Lettres du Châ de Perſe pour le Pape & pour l'Empereur.

Raiſons qui ont empeché les Perſans d'ecouter les propoſitions qu'on leur a faites ſou-

La premiere etoit enfermée dans un ſachet de toile d'or, & la ſeconde dans un autre de toile d'argent. C'etoit une reponſe à celles que ces deux Puiſſances lui avoient ecrites en meme-tems, pour l'exhorter à profiter des ſuccés que Dieu donnoit à leurs armes, pour

pour recouvrer les places que les Turcs avoient enlevées à la Perse il y a dejà quelques années, mais que ce Prince ne vouloit point reconquerir aux depens de son repos & de son plaisir, auquel il sacrifie toutes choses. Outre que l'*Atamadoulet*, c'est-à-dire le grand Visir de l'Empire, etoit bien eloigné de faire la guerre aux Ottomans, soit que le succés lui en parut douteux, soit encore, ce qui est plus vray-semblable, qu'il voulut se faire une merite auprés du grand Seigneur, d'avoir detourné le furieux orage dont son Empire etoit menacé. D'ailleurs il ne fut pas marri de luy temoigner par-là l'attachemenr qu'il avoit pour la Religion des *Sunni*, dont il faisoit profession, tout Persan qu'il etoit, & quelque engagement où le mit sa Charge d'etre du moins à l'exterieur un des plus zelés defenseurs de la secte d'Aly.

vent de se declarer contre le grand Seigneur.

Quelque motif qu'eut le Châ de Perse pour ne se pas rendre à toutes les raisons que plusieurs Ambassadeurs des Princes d'Europe lui representerent souvent, il est sûr que la reponse qu'il fit aux dernieres Lettres qu'il reçut de leur part, ne portoit autre chose, si non qu'il y avoit encore un voile qui l'empechoit de voir clair dans toutes les affaires qu'ils lui proposoient; & c'est ce que contenoient en substance celles dont etoit chargé le Religieux Allemand, qui etoit un saint Homme, avec qui nous traver-

sames

Nous arrivons à Varsovie onze mois aprés notre depart de Perse.

ſames une partie de la Moſcovie, la Lithuanie, & la Ruſſie blanche, & de qui nous nous ſeparames enfin avec regret à Varſovie, où nous arrivames enſemble le douzieme de Mars de l'année mil ſix cens quatre-vingt ſix, environ onze mois aprés que le Pere Barnabé & moy fumes partis d'Irivan.

Fin du Troiſieme livre.



VOYA-



VOYAGE DE MOSCOVIE.

LIVRE QUATRIEME.

ON peut dire aſſez veritablement des perſonnes qui font profeſſion de la vie Apoſtolique, ce qu'un Auteur a dit d'un ancien Heros dont il vouloit relever le merite, lorſqu'en faiſant un detail de ſes actions, il aſſuroit que la fin de chacun de ſes exploits laborieux, n'etoit à proprement parler que le commencement d'un nouveau auquel ſon grand courage l'engageoit.

Le Pere Barnabé me quitte pour revenir en France où il negocie heureuſement notre retour.

Quelque abbatu que fut le Pere Barnabé par tous les travaux qu'il avoit eſſuyez durant pluſieurs années de Miſſion dans l'Orient, & par toutes les miſeres qu'il avoit ſouffertes dans l'execution du deſſein qui nous avoit fait ſortir de la Perſe, il

il fut obligé de renoncer au repos qu'on l'invitoit de prendre à Varſovie, pour ſe rendre au plutot à Dantzic, où il eſperoit de trouver un Vaiſſeau qui le reconduiroit en France.

Comme il etoit neceſſaire, qu'un de nous ne s'eloignat pas trop de la Moſcovie, pour s'informer plus aiſement des diſpoſitions où l'on y pourroit etre à notre egard, afin d'en donner de tems en tems des avis certains, nous convinmes enſemble, que, tandis qu'il iroit menager nos affaires auprés de nos Superieurs en France, je m'arreterois en Pologne, pour y prendre d'autres meſures capables de nous aſſurer le ſuccés de notre entrepriſe.

Ce fut dans cette vue, qu'il me quitta, & que la Providence luy fit trouver à point nommé dans le Port de Dantzic un Vaiſſeau pret à faire voile pour la Hollande. Il s'embarqua deſſus, & aprés quelques jours de navigation, il arriva heureuſement à Amſterdam, d'où il paſſa en toute diligence à Paris.

Mes occupations durant le ſejour que je fis à Varſovie.

Tandis qu'il y negocioit nos affaires avec tout le bonheur dont nous nous etions flattez, la pieté des François qui ſont etablis en fort grand nombre à Varſovie, ne me permit pas d'y mener une vie oiſive. Comme ils ſouhaitoient depuis longtems d'avoir auprés d'eux un Jeſuite François qui put leur procurer les ſecours ſpirituels, qu'ils ne trouvent pas aiſement dans un Roiaume etranger, ils m'en-

m'envoyerent le Bourgmeſtre de la Nation, pour me prier de vouloir bien me charger durant le ſejour que je ſerois obligé de faire dans cette Ville Royale, de la conduite de leurs ames, & ſur tout du ſoin de la Predication, dont ils etoient privez depuis pluſieurs années. J'acceptai ſans peine cet employ, & je le continuai enſuite juſques à ce que nos affaires fuſſent entierement reglées pour entreprendre un ſecond Voyage de la Moſcovie.

Si l'empreſſement que ces Chretiens veritablement zelez, firent paroitre pour la parole de Dieu, & pour tout ce qui regarde le ſalut, me donna bien de l'exercice durant tout le tems que je demeurai auprés d'eux, mes travaux furent infiniment adoucis par le ſaint uſage que je leur vis faire de toutes les inſtructions que le Saint-Eſprit voulut leur donner par mon miniſtere ; & je n'ay jamais mieux reconnu qu'en cette occaſion, combien un cœur en qui le Chriſtianiſme eſt profondement enraciné, revient aiſement de tous les deſordres auſquels il auroit pu s'abandonner, lorſqu'on luy repreſente les devoirs de ſon etat, & qu'il eſt penetré des obligations auſquelles ſa Religion l'engage.

Mais quelque conſolation que me fit reſſentir la ferveur que faiſoient paroitre les Catholiques, le Ciel m'en procura une autre qui etoit ce ſemble encore plus propre de ma profeſſion de Miſſionaire,

qui a principalement pour but la conversion des Infideles & celle des Heretiques.

Batême d'un Tartare.

Le Prince Tſartoreski aſſez connu dans toute la Pologne, pour ſa grande probité & pour ſon rare merite, qui luy ont attiré la veneration de tous les Polonois, avoit parmi ſes domeſtiques un eſclave Tartare à qui les bons exemples de ſon illuſtre maitre avoient inſpiré de l'inclination pour le Chriſtianiſme; mais comme ce vertueux Palatin ne trouvoit perſonne qui put inſtruire ce malheureux Mahometan, faute d'entendre ſa Langue, il etoit extremement affligé de ne pouvoir ſeconder les bons deſirs de ce ſerviteur bien intentionné pour la Religion Chretienne, quoiqu'il ne la connut encore que fort ſuperficiellement.

Quand il eut appris que je ſçavois le Tartare, il m'envoya incontinent cet Infidele à demy gagné, pour luy expliquer les Myſteres de notre ſainte Foy, & pour l'inſtruire de tous les engagemens que contracte celuy qui l'embraſſe. Je n'eus pas de peine à ouvrir les yeux à cet aveugle, que le malheur de la naiſſance, plutot que l'obſtination avoit retenu juſques alors dans l'Infidelité. Comme il avoit beaucoup de docilité, je l'eus bientot diſpoſé au batême, qu'il receut en effet le jour de la Pentecote, au grand contentement de ſon genereux Maitre, qui luy donna la liberté au moment qu'il ceſſa d'etre l'eſclave du demon, lequel

tacha par quantité de menaces reïterées d'enlever à J. C. cette precieuse conquete.

C'est ce que j'appris de ce nouveau Fidele quelques jours aprés qu'il eut eté regeneré dans les eaux du saint batême, & je luy ajoute d'autant plus de Foy, que c'etoit une ame des plus sinceres & des plus candides que j'aye connu.

Un jour que je luy parlois du bonheur de son etat & de la grace que Dieu luy avoit faite de l'y appeller, il me dit avec sa simplicité ordinaire, qu'il l'avoit achetée bien cher, & qu'elle avoit pensé luy couter la vie, puis m'ayant fait un petit detail de toutes les tentations violentes dont il avoit eté combattu dans le tems que je m'appliquois le plus à l'instruire & à le former au Christianisme, il me declara qu'il luy etoit apparu plusieurs jours consecutifs un spectre hideux & horrible, qui le menaçoit de l'etrangler s'il persistoit encore dans la resolution de se faire Chretien. Il m'ajouta ensuite que ce meme phantome l'avoit si fort intimidé, tandis qu'on le disposoit par les ceremonies accoutumées de l'Eglise à recevoir ce premier de nos Sacremens, qu'il se seroit infailliblement enfui si je n'avois eté auprés de luy, & si je ne l'avois retenu par ma presence, mais que toutes ces representations affreuses avoient enfin cessé dans l'instant qu'il receut le batême, dont il avoit reconnu la vertu efficace par la paix & la

Les peines que luy fait le demon pour l'en detourner.

douceur qu'il avoit reſſentie au fond de l'ame, depuis cet heureux moment.

Abjuration d'un Lutherien Hongrois.

La converſion de cet Infidele fut ſuivie quelque tems aprés de celle d'un Lutherien Hongrois, que j'avois toujours pris pour un fort zelé Catholique ; il etoit aſſidu a tous les ſermons que je faiſois, & ſa conduite reglée repondoit aſſez à l'idée que je m'etois formée de luy, avant que de le bien connoitre. Auſſi fus-je extremement ſurpris, quand il vint me declarer, un jour que je m'y attendois le moins, l'aveuglement où il avoit vecu juſques alors, & la reſolution ſincere oú il etoit d'obeir à la voix de Dieu, qui le preſſoit fortement de quitter ſon erreur. Comme il etoit parfaitement inſtruit de tous les points de notre Religion, & qu'il en paroiſſoit extraordinairement convaincu, je n'eus que la peine de recevoir ſon abjuration, & de le preparer enſuite à recevoir les autres Sacremens de l'Egliſe.

Cependant quelque occupé que je fuſſe des fonctions propres de mon miniſtere, & quelque conſolation que le Ciel m'y fit gouter, je ne laiſſay pas de penſer aux moyens de concerter ſurement le grand deſſein qui nous avoit obligez de venir en Pologne.

La neceſſité où je me vis d'entrenir un commerce de lettres avec mon Compagnon, qui etoit en France, me fit recourir à Monſieur le Marquis de Bethune pour me l'aſſurer avec moins de pei-

peine. Ce Seigneur qui eſt depuis longtems à la Cour de Pologne me fit connoitre dans cette occaſion, & en pluſieurs autres qui ſe preſenterent dans la ſuite, non ſeulement cét attachement qui eſt hereditaire à toute ſa Famille pour notre Compagnie ; mais encore tout le zele que le plus Grand & le plus Chretien de tous les Rois puiſſe exiger d'un de ſes plus fideles Miniſtres.

Quand il eut appris par la lettre que je me donnai l'honneur de luy ecrire, le motif qui m'avoit porté à luy demander ſa protection, outre les aſſurances qu'il voulut bien dés-lors m'en donner de la maniere du monde la plus obligeante, il eut encore la bonté d'entretenir de notre deſſein ſa Majeſté Polonoiſe, de qui il apprit des choſes ſi particulieres, touchant la route que nous voulions aller decouvrir, qu'il m'engagea d'aller bientot à la Cour pour y puiſer, comme dans la ſource, les belles & ſures lumieres qui nous auroient eté d'un ſi grand ſecours, ſi nous avions pu vaincre l'obſtination des Moſcovites.

En effet, quand on ſçut en France, combien le Roy de Pologne, qui eſt un Prince des plus curieux & des plus eclairez qu'il y ait en Europe, s'embloit s'intereſſer dans cette decouverte, & combien la proximité de ſes Etats avec ceux de Moſcovie, pouvoit nous en faciliter l'execution, je reçus ordre d'aller luy preſenter mes reſpects & implorer ſon au-

Mon voyage à la Cour de Pologne.

torité Royale, pour l'accomplissement de nos desseins, qu'il pouvoit favoriser d'autant plus aisément, qu'il venoit de conclure avec les Moscovites un Traité, dont un des plus importans Articles pour la Religion portoit, que les Czars accorderoient le passage libre sur toutes leurs terres aux Religieux que sa Majesté Polonoise voudroit envoyer dans la suite, pour precher l'Evangile aux Nations Infideles.

De si heureuses conjonctures qui flattoient agreablement toutes nos esperances, me firent partir de Varsovie sans delay, pour me rendre à *Javarow*, où etoit alors la Cour. Monsieur de Bethune me presenta à sa Majesté, & il me procura l'honneur de luy baiser la main, peu de tems aprés mon arrivée. Ce fut aussi pour lors que j'eus le plaisir de me convaincre par moy-meme de tout ce que j'avois jamais oui dire tant en Europe qu'en Asie des grandes qualitez de cet auguste Prince, que tant de Vertus heroiques rendent par tout recommandable.

Comme il avoit eté informé du dessein qui m'amenoit à la Cour, il eut la bonté de me jetter le premier sur le projet de notre Voyage par terre à la Chine, & il me donna de si grandes ouvertures pour le concerter encore plus avantageusement que nous n'avions pu faire, que je regretteray eternellement l'occasion que nous a fait perdre l'enfer dechai-
né

né contre nous, de l'executer dans des circonstances aussi favorables, que celles où nous nous trouvions alors.

Un Ambassadeur Moscovite, nommé Nicephore, que les Czars avoient envoyé à sa Majesté Polonoise quelque tems aprés son retour de Pekin, où il etoit allé en la meme qualité, avoit communiqué à ce Prince les belles lumieres, dont il eut la bonté de me faire part, aussi-bien que du Routier curieux qu'il avoit fait dresser par Monsieur d'Ablancour sur les Memoires que cet Envoyé luy laissa.

Le Roy de Pologne me fait donner les memoires que luy avoit laissé un Ambassadeur de Moscovie, nommé Nicephore, qui etoit allé à la Chine par la grande Tartarie.

Tout s'accorde si parfaitement avec le temoignage des autres Voyageurs qui ont fait depuis lui ce chemin, qu'on ne peut rien ajouter à la description exacte & fidele qu'il a donnée de tous les Païs & de tous les Peuples qu'il a decouvert sur sa route : j'eus souvent le plaisir à mon second Voyage de Moscovie de me convaincre de l'uniformité des sentimens dans tous ceux que je consultai exprés, pour m'assurer de la verité de ce passage. Il n'y en eut aucun qui ne me dit de suite la position de toutes les Villes & de tous les Forts dont il etoit fait mention dans cette carte, à qui il ne manqueroit du tout rien si les degrez de longitude & de latitude y etoyent fidelement marquez. Mais il sera bien difficile de s'assurer jamais de cet article, à moins que les Moscovites qui sont incapables de faire aucune observation tant soit peu

Aux degrez de longitude & de latitude prés son Routier est fidele.

reguliere, ne veuillent permettre à quelque Mathematicien plus habile qu'eux de les prendre.

Quelque imparfait que ſoit ce Routier, par la raiſon que je viens de dire, je n'ai pas laiſſé de l'inſerer dans cet Ouvrage, pour faire voir comme d'un clin d'œil tous ces grands & vaſtes Païs qui nous avoient eté inconus juſqu'à cette heure, & pour repreſenter en meme-tems les Conquetes des Moſcovites, dont l'Empire n'eſt preſque plus borné du coté de l'Orient que par la fameuſe muraille que les Empereurs de la Chine avoient autrefois fait batir pour empecher les incurſions des Tartares Occidentaux.

Comme ce que j'ai dejà dit dans le Livre precedent de la route que tiennent les Moſcovites pour ſe rendre à la Chine, en eſt tiré en partie des memoires que le Roy de Pologne me fit la grace de me communiquer, & que d'ailleurs je n'ay eu d'autre peine dans la ſuite que de m'aſſûrer à loiſir des connoiſſances qu'il eut la bonté de me donner pour lors, il ſeroit inutile de le répeter ici, puiſqu'auſſi bien je n'ay rien a y ajouter, ſi-non qu'on peut compter d'autant plus ſurement ſur la verité de tout ce que j'ai ecrit de la facilité qu'on trouve à faire le Voyage de la Chine par terre, qu'on avoit cru juſqu'à preſent impraticable, qu'il a paſſé par l'examen du Prince le plus eclairé & le plus incapable de ſe laiſ-

ser donner le change en cette matiere, qu'il y ait peutetre dans le monde.

Toutes ces instructions que je ne manquai pas d'envoier en France, jointes aux autres lumieres que nous avions deja tirées de plusieurs autres endroits fort surs, animerent extremement nos Superieurs à favoriser nos desseins, dont ils prevoyoient de si grands avantages pour le bien de la Religion. Comme ils etoient convaincus par tout ce que sa Majesté Tres-Chretienne venoit de faire pour la conversion du Royaume de Siam, de la protection que nous devions esperer du Fils ainé de l'Eglise, sans lequel il ne se fait plus rien de grand dans le monde, ils jugerent aisement que le moyen le plus efficace pour faire reussir notre entreprise, etoit de la proposer à ce Monarque, qui embrasse avec tant d'ardeur tout ce qui regarde le service de Dieu.

Le Roy, pour autoriser nos desseins, nous fait expedier des Patentes de ses Mathematiciens, des Passeports & des Lettres de recommandation pour les Czars de Moscovie.

Ils ne se tromperent pas dans leurs vues : car à peine lui eurent-ils representé les grands biens qu'on pourroit tirer de cette nouvelle decouverte, qui ne nous promettoit pas moins que la conversion de la Tartarie entiere, que ce Prince le plus zelé qui fut jamais leur accorda sur le champ tout ce qu'ils lui demanderent pour nous faciliter cet important passage. Outre les passeports les plus avantageux qu'on eut pû desirer, & les secours particuliers qu'il eut la bonté de nous donner, il nous fit ex-

expedier des Lettres Patentes de ses Mathematiciens pour nous autoriser davantage dans tous les Païs où nous serions obligez de passer, avec d'autres recommandations tres-fortes pour les grands Ducs de Moscovie, qui nous avoient marqué tant d'empressement pour avoir ces assurances de l'interet que prenoit à l'execution de nos desseins, le Monarque du monde qu'ils estiment & respectent le plus.

On ne sera pas marri sans doute de sçavoir la maniere dont elles sont conçues, & peutetre aura-t-on du plaisir à voir la liste bizare des Titres pompeux & magnifiques dont se flattent les Czars, & dont ils sont si jaloux, que si on vient à en ometre un seul dans les Lettres qu'on leur ecrit, on peut s'assurer qu'elles ne seront jamais recues. Voici la copie de celle dont sa Majesté nous fit l'honneur de nous charger pour les deux Princes qui sont aujourd'huy sur le Throne.

Copie de la Lettre du Roy aux Czars.

„ Tres-hauts, tres-excellents, tres-
„puissans, & tres-magnanimes Princes,
„nos tres-chers Freres & parfaits Amis
„Czars & grands Ducs Jean & Pierre
„Fils d'Alexis, Autocrateurs de toute
„la grande, petite & blanche Russie,
„Moscovie, Kiovie, Wolodimerie, No-
„vogord, Czars de Cazan, Czars d'A-
„strakan, Czars de Siberie, Seigneurs
„de Pleskow, Grands Ducs de Smo-
„lensko, Twer, Juhor, Perme, Vest-
„quie,

„quie, Bulgarie, & autres, Sei-
„gneurs & grands Ducs de Novogord
„inferieure de Tzernikovie, Refens,
„Roſtof, Jeroslaw, Bielejezor, Udor,
„Obdor, Condomir, & de tous les quar-
„tiers du Nord, Seigneurs d'Iberie, Czars
„de Cartalanie, Garſinie, Ducs de Caba-
„din, & Ducs des Ducs de Circaſſie &
„Georgie, & de pluſieurs autres Sei-
„gneuries & Etats Orientaux, Occiden-
„taux & Septentrionaux, Paternels,
„Grands Paternels Heritiers, Succeſ-
„ſeurs, Seigneurs, & Dominateurs.

„ Etant bien aiſe de favoriſer en tout
„ce qui depend de Nous, les pieux deſ-
„ſeins des Peres Jeſuites nos bons & fi-
„dels ſujets, qui vont en Miſſion à la
„Chine, & autres Païs Orientaux, pour
„annoncer l'Evangile, & donner la con-
„noiſſance du vray Dieu aux Peuples
„qui habitent ces climats, & pour y faire
„en meme-tems les obſervations neceſ-
„ſaires, pour la perfection des Arts &
„Sciences, ce qui regarde egalement l'a-
„vantage de toutes les Nations, & etant
„informez de la facilité qu'il y a à aller
„à la Chine par vos Etats, Nous vous
„prions de faire donner à ces Peres toutes
„les permiſſions & paſſe-ports dont ils
„auront beſoin, non ſeulement pour al-
„ler & venir par les Terres & Mers de
„votre Domination, mais meme pour
„y recevoir toute ſorte de protection &
„de ſecours, ſur l'aſſurance que nous
„vous

„vous donnons de faire le ſemblable en „pareil cas, lorſque nous en ſerons „priez & requis par Vous. Sur ce, nous „prions Dieu, tres hauts, tres-excel- „lens, tres puiſſans, & tres-magnani- „mes Princes, nos tres-chers Freres, „& parfaits Amis, qu'il veuille tenir vos „Majeſtez en ſa ſainte & digne Garde. „Ecrit à Fontaine-bleau, le huitieme „jour d'Octobre mil ſix cent quatre-vingt „ſept,

Votre bon Frere & parfait Amy,

LOUIS

COLBERT.

Comme il n'eſt point de Peuple au monde plus formaliſte que celui de Moſcovie, on eſt obligé non ſeulement dans les Lettres qu'on ecrit aux Czars, de ſpecifier diſtinctement toutes les qualitez dont ils ſe ſont honneur, mais encore dans les Harangues qu'on leur fait en public toutes les fois qu'on prononce leur nom; de ſorte que pour peu que la memoire vienne à manquer à un Ambaſſadeur où à quelque autre, dans l'enumeration de tous ces ſuperbes Titres, il court riſque de recevoir un affront de la part des Miniſtres, qui aimeroient mieux qu'on enlevat une province à l'Etat que de ſouffrir qu'on ravit à leurs Maitres la moindre de ces qualitez, qu'ils

qu'ils considerent comme autant d'appanages de la Couronne.

On etoit assez informé en France de leur delicatesse sur ce point, & c'est pour celà qu'on voulut bien observer toutes ces formalitez à leur egard, dans l'esperance de les engager par là à nous etre plus favorables.

On prend le dessein de nous associer quelques Iesuites Polonois.

Dans le tems que le Pere Barnabé travailloit de son coté à nous procurer toutes les suretez possibles pour l'execution de notre entreprise, je reçus ordre de nos Superieurs de nous associer dans la Pologne quelques Compagnons egalement zelez & habiles qui puissent nous en faciliter le succés. Il ne me fut pas difficile de les trouver dans ce beau Royaume où notre Compagnie a deux grandes Provinces. L'une & l'autre voulut avoir part à cet important dessein, & donner chacune à Dieu sa victime. Quoyqu'il y eut beaucoup de Jesuites qui soupirassent depuis long-tems aprés ce bonheur, nous nous contentames de deux qui en valoient à la verité plusieurs autres.

Caractere des deux Iesuites qui furent destinez à la Mission de la Chine.

Le premier que nous fournit la Province de Cracovie se nommoit Zapolski, qui demandoit depuis plus de vingt ans avec des empressemens extraordinaires la Mission de la Chine. Il etoit d'une des plus illustres Familles de la Pologne & avoit eu parmi nous les emplois les plus considerables : outre la Philosophie, la Mathematique & la Théologie qu'il

qu'il avoit enſeignée pluſieurs années avec honneur, il ſçavoit bien les Langues, & ſur tout la Ruſſienne, à laquelle il s'etoit particulierement appliqué, en attendant l'occaſion que nous luy fimes naitre, & qu'il cherchoit depuis fort long-tems. Il etoit Recteur d'un des principaux Colleges de la Pruſſe Royale, quand il ſçut le deſſein que nous avions pris d'appeller à notre ſecours quelques Peres de ſa Nation, il ſolicita ſi puiſſamment à Rome la permiſſion de ſe joindre à nous, & il fit paroitre tant d'ardeur pour s'aſſurer le bonheur d'une vie entierement Apoſtolique, dont il n'avoit pu jouir juſqu'alors, qu'on fut obligé de le decharger de ſon employ de Superieur pour le laiſſer engager dans les travaux de l'Apoſtolat.

Le ſecond nommé Terpiloweski, dont la Province de Lithuanie fit un ſacrifice à Dieu qui lui couta bien cher. etoit auſſi un homme d'un tres-rare merite, il enſeignoit la Mathematique dans l'Univerſité de Vilna, dans le tems qu'il apprit que je travaillois à nous aſſurer quelques Compagnons de voyage. Comme il avoit toutes les qualitez qu'on peut ſouhaiter dans un Miſſionaire tres-accomply, une vertu à l'epreuve, une douceur charmante, une adreſſe admirable pour tous les ouvrages de main, une delicateſſe tres-grande à toucher toute ſorte d'inſtrumens, & à manier le burin, je l'animai autant qu'il me fut poſſi-

poſſible, à ne rien epargner pour obtenir de ſes Superieurs la grace dont ſa profonde humilité le faiſoit croire indigne, quoiqu'il la deſirat avec une paſſion extreme. Il me crut, & à force de ſupplications & de prieres reïterées, il ſurmonta tous les obſtacles qui s'oppoſoient à l'accompliſſement de ſes ſaints deſirs.

La Langue Eſclavone & Ruſſienne que ces deux Miſſionaires entendoient parfaitement, nous mettoient en etat avec la Turque & la Tartare, que le Pere Barnabé & moy ſçavions alors ſuffiſamment, de traverſer la Siberie & toute la grande Tartarie, juſqu'aux confins de la Chine, ſans avoir beſoin d'aucun Intreprete etranger, & c'eſt pour celà que nous engageames la Pologne à entrer dans notre deſſein, & à s'unir à nous pour decouvrir aiſément ce paſſage, qui eut eté dans la ſuite d'autant plus avantageux à toute notre Compagnie, qu'il ſembloit nous aſſurer la communication avec les Païs du monde les plus eloignez.

On n'eut pas plutot ſçu en France les heureuſes diſpoſitions que j'avois trouvé du coté des Peres Polonois pour avancer l'ouvrage de Dieu, qu'on travailla avec toute la diligence poſſible à nous procurer tous les ſecours qu'on jugea capables de nous en faciliter de plus en plus l'execution.

Le Pere Barnabé qui ſçavoit mieux

que personne ce qui devoit nous etre d'un plus grand usage dans la nouvelle route que nous allions tenter, eut soin de se munir avant son depart de quantité de bijoux & d'une infinité d'excellens remedes, pour en faire presens aux divers Princes Tartares, dont la protection pourroit nous etre necessaire ; on le chargea aussi de plusieurs instrumens de Mathematique pour observer les longitudes des differens Païs ou nous devions passer, en un mot on le fournit abondamment de tout ce qui pouvoit rendre notre Voyage utile à la Religion & aux Sciences.

Le Pere Barnabé s'embarque à Rouen pour venir nous joindre en Pologne.

Ainsi pourvu de toutes choses, & plus que tout celà appuyé du nom Auguste de LOUIS LE GRAND, si venerable dans toutes les parties de la terre, il se rendit à Rouen pour s'y embarquer en compagnie d'un jeune Jesuite, qui n'etoit entré dans la Compagnie que dans le dessein de s'y consacrer aux missions etrangeres.

Cependant comme la saison pressoit, le mois de Novembre etant dejà bien avancé je crus qu'il etoit à propos pour abreger notre chemin de quitter Varsovie où j'avois passé presque toute l'année, & d'aller à Dantzic pour y attendre nos Compagnons avec qui j'esperois gagner Moskou avant la fin de l'hyver. Mais la Providence de Dieu, dont les jugemens sont impenetrables, ayant permis que le Vaisseau qui portoit notre cher Conducteur,

Il fait naufrage avec son Compagnon sur les Cotes de Norvege.

ſteur, ſe perdit malheureuſement dans cette funeſte traverſe, voulut m'eprouver de nouveau, & me diſpoſer par ce coup le plus ſenſible dont j'aye jamais eté frappé, à une infinité d'autres que ſa main adorable me fit reſſentir dans la ſuite.

Quoique cet accident terrible arrivat dans le tems meme que j'etois à Danzic ou j'en eus quelques ſecrets preſſentimens, je ne le ſçus certainement que quelque-tems aprés, & c'eſt ce qui m'empecha de prendre dés lors les meſures neceſſaires pour reparer une perte ſi conſiderable, auſſi prompte qu'il eut eté à ſouhaiter. Quelque vive que fut la douleur que me cauſerent les triſtes aſſurances que j'en reçus apres, tant du coté de France, que d'Amſterdam & de Hambourg, Dieu me fit la grace de ne m'y pas laiſſer tellement abatre qu'il ne m'inſpirat en meme tems le courage de renouer encore un deſſein qui nous avoit couté tant de peines, & que le ſeul motif de ſa gloire pouvoit m'obliger de pouſſer aprés toutes les oppoſitions dont je l'avois vu traverſer.

Ie tache de renouer notre deſſein entierement deconcerté par une perte ſi conſiderable.

Je me trouvois à la verité plus embaraſſé que jamais: nous avions perdu dans le naufrage fatal de nos Compagnons tous les ſecours qu'ils nous portoient. L'accueil peu favorable que s'etoient attirez par leur mauvaiſe conduite les Ambaſſadeurs Moſcovites qui avoient

paru

paru en France nous faiſoit beaucoup apprehender de la Cour de Moskou, accoutumée à tout ſacrifier à ſon reſſentiment; les ſemences de la guerre que la France a fait depuis à l'Allemagne avec laquelle les Czars venoient de conclure une Ligue, commençoient dejà à allarmer la Moſcovie; tout celà dis-je, ſembloit deconcerter entierement notre projet, & rompre toutes les meſures que nous aurions pu prendre dans d'autres circonſtances moins facheuſes. Je ne laiſſai pourtant pas d'eſperer meme dés lors contre toute eſperance, de commencer à agir avec d'autant plus de confiance, que j'etois plus convaincu, combien peu je devois compter ſur les ſecours purement humains, dont j'avois eprouvé l'inutilité en tant de differentes rencontres.

Il quitte Dantzic pour aller à Grodno où ſe tenoit la Diete, dans l'eſperance d'y trouver quelque reſſource.

Dans le tems que j'etois à Dantzic tout occupé de notre malheur, la Diete de Pologne ſe tenoit à Grodno, qui eſt une petite Ville de Lithuanie, ou le Comte de Syri, dont je parlerai bientot, s'etoit auſſi rendu, pour tacher d'obtenir du Roy & de la Republique aſſemblée, l'Ambaſſade de Perſe dont il avoit eté chargé quelques autres fois, & dont il eſperoit dans la ſuite de plus grands avantages pour la Chretienté, que ceux qu'il avoit pu menager juſques àlors auprés du Cha.

Comme il m'avoit temoigné des bontez extraordinaires durant le ſejour que j'avois

j'avois fait à Moskou, ou il arriva quelque-tems aprés nous, je crus pouvoir compter d'autant plus ſur lui pour le retabliſſement de nos affaires, qu'il m'avoit toujours paru extremement attaché à notre Compagnie, & qu'il ſouhaitoit paſſionnement de ſe faire connoitre à notre grend Monarque, dont il publioit partout les Vertus, avec autant d'ardeur, que s'il en avoit eté le plus fidel Sujet ou le plus zelé Miniſtre.

Dans l'eſperance de trouver auprés de luy quelque ſorte de reſource, je partis de Dantzic au commencement de Fevrier, & aprés huit heures de marche ſur le Haff ou Golfe, que forme la Mer Baltique qui etoit alors glacée, je me rendis à Koningsberg Capitale de la Pruſſe Ducale, eloignée de Dantzic de vingt-quatre lieues d'Allemagne. Le Trajet de Dantzic à Koningsberg ſe fait ſur la Mer glacée.

Si j'avois eté dans des conjonctures moins triſtes que celles où m'avoit jetté le funeſte ſort de mon Compagnon, j'aurois peutetre eté ſenſible au plaiſir que peut cauſer à un etranger peu accoutumé à voyager ſur la glace, la multitude prodigieuſe de traineaux ſuperbes & magnifiques au de-là de ce qu'on peut dire, dont la Viſtule alors ſolide paroiſſoit entierement couverte: mais quelque peu de reflexion que l'abatement où j'etois me permit d'y faire, je ne laiſſai pas d'etre frappé de ce ſpectacle, qui eſt auſſi agreable à voir, que divertiſſant pour ceux qui le donnent. Multitude prodigieuſe de traineaux qu'on voit en hyver ſur la Viſtule.

On se promene dans cette machine qui ressemble assez à un char de triomphe, trainé par un cheval qui court à toute bride sans presque se fatiguer, & qui nonobstant la rapidité incroyable dont il emporte ceux qui le poussent, ne leur fait ressentir aucun autre mouvement que celui qui est necessaire, pour les convaincre qu'ils ne restent pas toujours dans le meme endroit.

Je m'arrete quelques jours à Konisberg en consideration des Catholiques, qui y sont en grand nombre.

Quelque necessité qu'il y eut d'arriver à Grodno avant la fin de la Diette, je fus obligé de m'arreter quelques jours à Koningsberg pour contenter la devotion de plusieurs Catholiques, que le commerce a attirez dans cette Ville sujette à l'Electeur de Brandebourg. Comme il y avoit parmy eux un grand nombre de personnes qui ne s'etoient approchées depuis long-tems des Sacrements, faute de trouver quelqu'un qui sçût leur Langue; à peine fut-on averti de mon arrivée, que tout ce qu'il y avoit de François & d'Italiens vinrent en foule se confesser & puiser dans les divins Mysteres les forces necessaires pour se soutenir contre l'Heresie, dont l'exercice se fait publiquement dans cette Ville Protestante & qui peut aisement corrompre le cœur, lors meme qu'elle ne peut donner aucune atteinte à l'esprit.

Aprés leur avoir sacrifié le tems que j'avois destiné à d'autres occupations qu'à celles où ils m'engagerent, je tachai de le reparer dans la suite par la diligence que

que je fis pour ne pas manquer l'occasion de retablir nos affaires, qui paroissoient alors entierement desesperées.

Je trouvai heureusement à Grodno, où toute la Noblesse Polonoise etoit assemblée, les personnes qui pouvoient le plus m'aider à me tirer de l'embarras où je me voyois, entr'autres Monsieur le Marquis de Bethune, sur la protection duquel je comptois beaucoup, & le Comte de Syri que j'etois venu chercher, persuadé que je l'engagerois sans peine à entrer plus particulierement dans mes desseins.

J'arrive à Grodno petite Ville de la Lithuanie dans le tems meme que la Diete s'y tient.

Aprés avoir informé l'un & l'autre du malheur arrivé à nos Missionnaires, & reconnu par des marques bien sensibles qu'ils y prenoient veritablement quelque part, je conçus de nouvelles esperances de renouer notre ancien projet, ou d'en concerter un nouveau d'une maniere plus solide, & peutetre plus avantageuse qu'auparavant.

Comme les Deputez que la Cour de Moskou avoit envoyez à la Diette de Pologne selon la coutume, avoient parlé en diverses occasions du mecontentement des Ambassadeurs qui etoient venus en France, & que d'ailleurs ils debitoient sous main la fausse nouvelle d'un combat donné entre l'armée des Czars & celle de l'Empereur de la Chine, où l'on assuroit meme que deux Jesuites avoient eté pris par les Moscovites, je previs bien déslors, que ces bruits

Les Deputez de Moscovie qui y etoient nous font pressentir les dispositions peu favorables où l'on etoit à notre egard à Moskou.

bruits etoient comme autant d'avancoureurs du refus qu'ils vouloient nous faire du passage de la Siberie, quoyqu'ils nous l'eussent promis si solemnellement.

M. de Bethune ecrit au Prince Gallichin pour s'en assurer davantage.

Mais, pour m'en assurer encore davantage, & pour n'avoir rien à me reprocher dans les nouvelles mesures que j'etois resolu de prendre, je priai Monsieur de Bethune de vouloir bien sonder sur celà le Prince Gallichin, & ce fut dans cette vue qu'il luy ecrivit la lettre suivante, à laquelle on n'avoit garde de repondre dans le dessein où l'on etoit de traverser notre entreprise.

MONSEIGNEUR,

Copie de sa Lettre.

„ Dans le dessein que le Roi Tres-„Chretien mon Maitre a pris d'envoyer „quelques Jesuites ses sujets à la Chine „pour y precher l'Evangile, & pour y „remplir la place de ceux de ces Peres, „qu'un trop grand age à mis hors d'e-„tat de s'acquitter des fonctions propres „de leur institut, il a cru qu'il ne pou-„voit choisir une meilleure voye que „celle de la Moscovie. L'alliance qui „est entre les deux Empires, & qui vient „de se renouveler dans la derniere Am-„bassade que vos augustes Maitres ont „envoyé en France jointe à la maniere „obligeante dont votre Altesse reçut l'an-„née derniere les deux Missionaires qui „revenoient de Perse, ont engagé sa Ma-

„Majeſté Tres-Chretienne à preferer cet-
„te route aux autres , quelques ſûres &
„commodes qu'elles lui paruſſent. Ce
„grand Monarque eſpere donc que les
„Czars , & Votre Alteſſe en particulier
„aurez la bonté d'honorer de votre prote-
„ction les Peres qui paſſeront par la Moſ-
„covie , & que vous voudrez bien leur
„accorder tous les ſecours neceſſaires
„pour marcher ſûrement dans la Tarta-
„rie , & dans les autres païs qu'il leur
„faudra traverſer.

„Pour moy qui ai toujours eu pour ces
„ſervens Miſſionaires & pour toute leur
„Compagnie un veritable attachement,
„& qui ſouhaiterois pouvoir leur adou-
„cir les difficultez d'un ſi long & ſi pe-
„nible Voyage , je prends la liberté de
„m'adreſſer à V. Alteſſe, qui eſt en etat
„de leur procurer ces avantages, & de les
„lui recommander d'une maniere tres-
„particuliere. Je lui aurai la derniere obli-
„gation ſi elle veut bien m'informer de
„toutes les ſeuretez qu'ils doivent pren-
„dre avant que de ſe mettre en chemin.
„J'attens ſa reponſe avec impatience, &
„ſuis

MONSEIGNEUR,

De V. ALTESSE, &c.

BETHUNE.

Il me fut aiſé de connoitre par le ſi-

Le silence du Prince Gallichin m'oblige de prendre de nouvelles mesures pour l'execution de notre dessein.

lence affecté de ce Ministre, que nous ne devions pas esperer d'entrer dans la grande Tartarie par la route de la Siberie : dont nous nous etions flattez jusqu'alors ; mais qu'il falloit penser à une autre independante du caprice des Moscovites, qui n'accordent jamais rien, sur tout aux Etrangers, que ce que la force & l'interêt les empechent de refuser.

Je m'adresse au Comte de Syri qui devoit passer bien-tot en Perse en qualité d'Ambassadeur du Roy de Pologne.

Ce fut aussi dans cette pensée que j'eus recours au Comte de Syri, qui ayant obtenu à la Diette l'Ambassade de Perse qu'il etoit venu solliciter, pouvoit mieux que personne nous proteger en Moscovie, par où il devoit bien-tot passer, & nous trayer ensuite, par le credit qu'il s'etoit acquis en plusieurs endroits de l'Orient, un chemin sûr & aisé jusqu'au Royaume des Yousbecs, où commence proprement la Tartarie, que nous voulions sur tout decouvrir.

Caractere du Comte de Syri.

Cet Ambassadeur qui etoit originairement Armenien, aprés une disgrace arrivée à sa Famille, fut conduit tout jeune à la Cour de Portugal, où il fut elevé parmy les Pages du Roy jusqu'à l'age de dix-huit ou vingt ans. Quand il commença à se reconnoitre, il se laissa enteter de la passion de voyager si naturelle à tous ceux de sa Nation, & du desir de s'avancer dans le monde par le moien des Langues d'Asie & d'Europe, qu'il avoit apprises avec une application extraordinaire. Dans ce dessein aprés avoir obtenu de leurs Majestez Portugaises

ſes des Lettres de recommandation tres-avantageuſes pour pluſieurs perſonnes de qualité de preſque tous les Royaumes, il parcourut la France, l'Italie & l'Allemagne, & arriva enfin en Pologne, où il ſe fit bientot connoitre, tant par ſon eſprit, que par ſes manieres agreables qui ne reſſentoient point du tout l'etranger.

Ses emplois.

Le Roy de Pologne qui penſoit alors à envoyer un Ambaſſadeur à la Porte pour des affaires importantes, ſe ſervit du Comte de Syri dans cette occaſion, parcequ'il entendoit egalement le Polonois & le Turc, & l'obligea d'accompagner à Conſtantinople l'Ambaſſadeur qu'il avoit nommé. On fut extremement content à la Cour des ſervices qu'il rendit en cette rencontre; & pour les reconnoitre on l'envoya quelque tems aprés à Moskou, & puis en Perſe, où il s'acquitta parfaitement bien des commiſſions dont on l'avoit chargé.

Enfin la guerre que font depuis ſept ou huit ans au Turc l'Empereur, la Pologne & la Republique de Veniſe, ayant fait naitre l'envie à toutes ces Puiſſances d'envoyer un Ambaſſadeur au Chá pour le ſolliciter à entrer dans leur Ligue, & pour luy repreſenter les avantages qu'il pourroit en tirer pour reconquerir les Places de ſon Empire que les Ottomans luy avoient autrefois enlevées, le Comte de Syri fut encore choiſi pour cette importante negociation, & envoyé à cet Empereur en qualité de Plenipo-

tentiaire de la part du Pape & de tous les Princes liguez. Si tous ces emplois honorables servirent à établir sa reputation dans les diverses Cours où il ne parut jamais qu'avec un train fort leste, ils ne luy furent pas moins profitables: Car au lieu que dans les Ambassades d'Europe on se borne ordinairement à l'honneur qui les accompagne, celles d'Orient au contraire rapportent autant de profit que de gloire à ceux que l'on en charge.

L'Ambassade de Perse est avantageuse à celuy qui en est chargé.

Ce qui contribue le plus à rendre ces commissions avantageuses, est le commerce du Levant, dont on est si fort entêté en Europe, & qu'on peut faire aussi sûrement qu'il se puisse, quand on est à la suite d'un Ambassadeur; qui outre qu'il est defrayé en argent ou autrement avec tout son equipage, dés le moment qu'il entre sur les terres du Prince avec qui il va traiter jusqu'à ce qu'il en soit sorti, n'est jamais inquieté pour aucun droit que ce puisse etre.

C'est aussi pour cette raison que les Marchands, soit Moscovites, soit Armeniens, recherchent avec tant d'empressement ces sortes d'occasions, & qu'ils reconnoissent ensuite volontiers les avantages qu'ils retirent de la protection qu'on leur donne.

Le zele qu'a fait paroitre le Comte de Syri dans

Quoique le Comte de Syri, ne fut pas insensible au motif de l'interêt dans les diverses Ambassades, dont le Roy de Pologne voulut bien l'honorer, je suis pour-

pourtant obligé de dire à sa louange, qu'il n'etoit pas moins appliqué à soutenir ceux de la Religion & de son Prince, qu'il l'etoit à menager les siens propres.

toutes ses Ambassades, pour la Religion Catholique.

Les coups d'autorité qu'il a fait plus d'une fois à Ispahan & ailleurs, pour retirer des mains des Infideles, de malheureux Chretiens, qui avoient eu la lacheté de renoncer à leur Foy, sont assez connus de tous les Missionnaires qui sont repandus dans la Perse, & je sçay moymeme de source, avec quelle hauteur il traita quelques uns des premiers Officiers de la Cour, qui etoient venus de la part du Chá lui faire des propositions, qui auroient peutetre ebranlé un cœur moins attaché au Christianisme, que ne l'etoit le sien.

Ce fut cet attachement sincere à la Foy Catholique, qui le porta à etablir à Schamaki une residence de Missionaires qui pussent travailler à la conversion des Armeniens & des autres peuples Schismatiques & Infideles, que le negoce attire en foule dans cette Ville.

Ce fut aussi par ce meme esprit, que parmi tous les pouvoirs qu'il demanda au Roy de Pologne, la derniere fois qu'il fut envoyé en Perse, il pria surtout sa Majesté de vouloir autoriser le dessein qu'il avoit de procurer des etablissemens aux Ouvriers Apostoliques dans toute l'etendue de l'Empire du Chá, où il y auroit quelque esperance de s'employer utilement au salut des ames, & qu'il en

 con-

conduiſit lui-meme pluſieurs au Levant, qui ſe ſont depuis diſperſez dans tous les endroits, où l'on a cru recueillir une plus ample moiſſon.

Sincere pieté du Comte de Syri.

Mais quelque veritable que me parut ſon zele, j'aurois peu compté deſſus, s'il n'avoit eté ſoutenu par une conduite egalement reguliere & edifiante; auſſi puis-je aſſurer aprés l'avoir etudié avec autant d'application qu'il ſe puiſſe, que je n'ay jamais rien remarqué en luy qui ne ſentit l'honnete homme, & qui ne ſut digne d'un parfait Chretien. Il a eu la bonté de me decouvrir ſes ſentimens les plus cachez, & de me faire durant prés d'une année le depoſitaire de ſa conſcience; & c'eſt la connoiſſance particuliere qu'il m'avoit donnée de ſon cœur, qui m'oblige de dire que j'ay vu peu de perſonnes de ſon caractere plus penetrées de Dieu, & qui ſongeaſſent plus ſerieuſement à leur ſalut. Il ſe confeſſoit regulierement tous les mois & approchoit auſſi ſouvent de la ſainte Table; mais c'etoit toujours avec des marques d'une foy ſi vive, & avec une ſi grande abondance de larmes, qu'il auroit inſpiré de la devotion aux plus inſenſibles.

Quoique le Comte de Syri ſoit peu connu en France, je me ſens pourtant obligé, tant par le deſir ſincere que j'ai de publier la verité, que par les engagemens d'une juſte reconnoiſſance, de rendre ce temoignage à ſa vertu, puiſqu'outre ſon merite qui l'a toujours fait eſtimer de tou-

toutes les personnes qui le connoissoient, je luy ai en mon particulier des obligations essentielles : car sans parler de la generosité qu'il fit paroitre etant à Astrakan, où il offrit luy-meme notre rançon pour nous retirer des mains des Calmoucs, de qui on assuroit que nous avions eté pris dans le trajet que nous fimes sur le Volga, il temoigna dans la suite tant de zele pour l'execution de notre dessein que la perte du Pere Barnabé avoit entierement deconcerté, que je ne puis m'empecher de marquer icy les demarches obligeantes qu'il voulut bien faire à ma priere, pour nous en assurer le succez.

Je luy propose de nous conduire à la Chine, & de demander pour celà des Lettres à la Cour de France.

Comme j'etois convaincu par toutes les marques de bonté qu'il m'avoit données durant le sejour que j'avois fait en Pologne, que je pouvois faire fond sur luy, je luy proposai avec confiance mes vues, bien sûr qu'il les agréeroit, d'autant plus qu'elles favorisoient assez ses propres inclinations. Je lüy dis donc que dans le dessein où il etoit de se faire connoitre à la Cour de France, il ne pouvoit esperer d'occasion plus favorable d'y reussir, que celle qui se presentoit alors, & que pouvant nous aider mieux que personne, tant par son credit, que par la connoissance particuliere qu'il avoit des Païs & des Langues, dans la decouverte de la grande Tartarie, je ne doutois nullement que notre grand Monarque ne se servit volontiers de lui pour cette

importante entreprise, & qu'il ne luy accordat tous les avantages qu'il pouvoit souhaiter, pour s'aquiter dignement d'une commission si utile à la Religion.

Il accepte ce parti, & en ecrit au R. Pere de la Chaise.

Il me demanda du tems pour penser aux propositions que je luy fis, & aprés avoir deliberé prés d'un mois, il se determina enfin au parti que je souhaitois, & ecrivit ensuite au R. Pere de la Chaise la Lettre suivante, pour le prier de faire agréer à sa Majesté le zele qu'il se sentoit pour son service.

MON TRES-REVEREND PERE,

Lettre du Comte de Syri au R. Pere de la Chaise.

„ J'ay appris du Pere Avril, combien „sa Majesté tres-Chretienne s'interesse „dans le dessein qu'on a pris de decou-„vrir un chemin par terre à la Chine, „plus sûr & plus aisé que ceux qu'on a „tenté jusqu'à present par la Mer & par „les Indes. Le desir que j'ay de contri-„buer de ma part au succés d'un si im-„portant ouvrage, qui est certainement „digne de la grande ame du plus Gene-„reux & du plus Chretien de tous les Mo-„narques, me presse de vous marquer le „zele que je me sens, pour tacher d'eta-„blir, dans l'execution d'une entreprise „si heroïque, & l'honneur de Dieu & la „gloire de sa Majesté.

„ Comme les differentes negociations „où j'ai eté employé, tant en Mosco-„vie, qu'en Perse, m'ont donné lieu de „me faire connoitre à la Cour des Czars,

„aussi

„aussi bien qu'à celle du Chà, où le Roy
„de Pologne m'envoye encore à present
„en qualité de son Plenipotentiaire, j'ay
„cru que votre Reverence, qui est sans
„doute un des principaux appuis de cet-
„te expedition, agréeroit bien que je luy
„offrisse mes services auprés de ces Prin-
„ces, pour procurer aux Peres de votre
„Compagnie, qui sont destinez à la Chi-
„ne, tous les secours dont ils ont besoin
„pour reussir dans ce dessein.
„ Il est vray que la route de la Siberie
„& de la grande Tartarie, qu'ils avoient
„envie de prendre, est la plus courte de
„toutes; mais il y a lieu de craindre que
„le mecontentement des Ambassadeurs
„que les Czars ont envoyé depuis peu en
„France, joint à la guerre qu'ils ont
„actuellement avec les Chinois, ne ser-
„ve de pretexte à ces Princes pour refu-
„ser le passage qu'on leur demande. C'est
„pour celà que je prens la liberté de dire
„à votre Reverence que la route des
„Royaumes des Yousbecs & du Thibet
„me paroitroit beaucoup plus avantageu-
„se que la premiere, & je ne doute pas
„qu'on ne trouvat dans tous ces Païs une
„infinité de peuples à qui on pourroit an-
„noncer la vraye Foy.
„ Je sçai que le Pere Barnabé etoit re-
„solu à prendre ce parti, & j'en ai tou-
„jours parlé au Pere Avril, comme du
„plus sûr. Je suis connu dans ces Royau-
„mes-là, & je sçai que les Ambassadeurs
„de ces Princes que j'ay vu à la Cour

„du Roy de Perſe, ont parlé favorable-
„ment de moi à leurs Maitres. C'eſt ce
„qui m'engage à m'offrir, par l'entre-
„miſe de votre Reverence, à Sa Maje-
„ſté tres-Chretienne, pour conduire moi-
„meme les Peres juſqu'à la Chine, d'où
„j'eſpere revenir par la grande Tartarie
„& la Moſcovie, & decouvrir par ce
„moyen les deux routes, qu'il ſeroit ex-
„pedient de ſavoir pour etablir un com-
„merce qui ſeroit ſi avantageux à la Re-
„ligion Chretienne.

„ Si Sa Majeſté veut bien agréer l'of-
„fre que je luy fais de mes tres-humbles
„ſervices, je n'attens d'Elle que des Let-
„tres d'Envoyé à l'Empereur de la Chi-
„ne pour pouvoir traverſer avec honneur
„tous ces Païs immenſes, & pour ren-
„dre mes ſervices plus utiles à l'Egliſe
„& à votre Compagnie, que j'ay tou-
„jours extremement conſiderée. J'ay
„chargé le Pere Avril d'en ecrire au R.
„Pere Verjus Directeur des Miſſions
„d'Orient, & de luy expliquer plus par-
„ticulierement toutes mes intentions ſur
„ce point. Cependant je prie votre Re-
„verence d'etre fortement perſuadée
„qu'on ne peut etre avec plus de reſpect
„que je ſuis,

Mon tres-Reverend Pere,

Votre tres-humble & tres-obeïſſant
ſerviteur.

S Y R I.

Dans

Dans l'embarras où ſe trouvoient nos Superieurs aprés la perte du Pere Barnabé & de tous les ſecours dont ils l'avoient chargé, ils n'eurent pas de peine à s'attacher à l'expedient que nous leur propoſames, & à le faire enſuite agréer à Sa Majeſté, qui convaincue par l'exemple de l'illuſtre M. Conſtance, qu'on peut ſe fier quelquefois à un etranger, & informée de pluſieurs endroits differens des rares qualitez du Comte de Syri, luy fit expedier les Lettres qu'il avoit demandées pour les Rois de Perſe, des Yousbecs & de la Chine.

Le Roy agrée les offres du Comte de Syri, & il lui fait expedier les Lettres qu'il demandoit.

Comme elles etoient conçues toutes trois à peu prés dans les memes termes, je me contente d'inſerer icy la derniere, autant pour faire connoitre le zele infatigable de notre Grand Roy, pour tout ce qui regarde la gloire de Dieu, que pour publier les obligations extremes que nous luy avons, de vouloir bien appuier nos deſſeins d'une maniere ſi genereuſe & ſi efficace.

„ Tres-Haut, tres-excellent, tres-puiſ„ſant, & tres-magnanime Prince, notre „tres-cher & bon Ami, Dieu veuille aug„menter votre Grandeur avec fin heu„reuſe. Ayant appris le deſir que V. M. „avoit d'avoir auprés de ſa Perſonne & „dans ſes Etats, bon nombre d'hommes „doctes & fort verſez dans les Sciences „d'Europe, nous primes la reſolution, „il y a peu d'années, d'y envoyer ſix ſça-

Lettre du Roy que le Comte de Syri devoit porter à l'Empereur de la Chine.

„vans Mathematiciens nos Sujets, pour „porter à V. M. tout ce qu'il y a de plus „curieux dans les Sciences, & ſur tout „les Obſervations Aſtronomiques de la „celebre Academie, que nous avons „etablie dans notre bonne Ville de Paris: „Mais comme le long Voyage de la „Mer, qui ſepare nos Etats des votres, „eſt ſujet à bien des accidens, & ne ſe „peut faire qu'avec beaucoup de tems & „de dangers: Nous avons pris le deſſein, „par le deſir que nous avons de contri-„buer à la ſatisfaction de V. M. de luy „envoyer d'autres de ces memes Peres Je-„ſuites qui ſont nos Mathematiciens, „avec le Comte de Syri, par le chemin „de terre plus court & moins dangereux, „afin qu'ils ſoient les premiers, auprés „de V. M. comme autant de gages de „notre eſtime & de notre amitié, & que „nous puiſſions avoir au retour dudit „Comte de Syri, un temoin fidel de „toutes les choſes extraordinaires, qui „ſe publient des actions admirables de „votre vie. Sur ce, nous prions Dieu „qu'il augmente la grandeur de V. M. „avec fin toute heureuſe. Ecrit à Marly, „le ſeptieme jour d'Aouſt 1688.

Votre tres-cher & bon Amy,

LOUIS.

Le Pere Beauvollier me vient joindre en Pologne.

Tandis qu'on tachoit de nous procu-rer en France ces nouveaux avantages, pour

pour ſuppléer à ceux que le malheur nous avoit enlevez, j'appris avec bien de la joye, qu'un des Miſſionaires qu'on avoit deſſein de joindre au Pere Barnabé, s'etoit heureuſement ſauvé, pour avoir manqué de quelques jours l'embarquement qui ſe fit à Rouen, & qu'il avoit pris le chemin de terre, pour venir me joindre en Pologne. C'eut eté bien dommage de perdre à la fois deux auſſi excellens Ouvriers. Si je pouvois parler avec autant de liberté du Pere Beauvollier, que la Providence a conſervé, par une eſpece de miracle que du premier, que la mort nous a malheureuſement ravi, je publierois avec plaiſir les grandes choſes que je lui ai vu faire durant tous le tems que j'ai eu la conſolation de voyager en ſa compagnie, & s'il m'eſt permis de tirer d'heureux preſages de la ſuite de ſon Apoſtolat, par les marques du zele heroïque, qu'il a fait paroitre dés les commencemens, je ne crains point de dire, qu'il ſera quelque jour un des plus illuſtres inſtrumens de la gloire de Dieu.

Pour ce qui regarde le Pere Barnabé, dont je puis parler preſentement, ſans craindre qu'on me ſoupçonne de vouloir trahir la verité par trop de complaiſance, je ſuis obligé de dire en rendant juſtice à ſa memoire, que c'etoit un des plus accomplis Miſſionaires qui aient peutetre jamais paſſé dans l'Orient. Il avoit une facilité ſurprenante à apprendre les Lan- Caractere du Pere Barnabé.

Langues, & un courage à l'epreuve des plus effroiables dangers. Il s'etoit appliqué à la Medicine, quelque repugnance qu'il y eut, s'etant luy-meme fortement persuadé par son experience, que c'etoit un des plus surs moyens de reussir dans ses fonctions, parmi un peuple qui ne reçoit les veritez eternelles, qu'à proportion qu'on luy procure quelque secours temporel. Il s'en servit heureusement pour etablir deux Missions, l'une dans le Curdistan, & l'autre dans l'Armenie, où sa qualité de Medecin l'accredita plus avautageusement que n'avoient pu faire les Patentes les plus authentiques; & ce fut à la faveur de cette Science où il s'etoit rendu tres-habile, qu'il batisa une infinité d'enfans, qui allerent bien-tot aprés augmenter le nombre des Anges.

La Medecine est d'un grand usage dans les Missions etrangeres.

Parmi tous ses succez Dieu ne laissa pas de l'eprouver souvent, & de luy faire gouter les fruits de la Croix qu'il prechoit avec tant de zele. Il fut depouillé plus d'une fois par les Arabes & les Curdes, dans le tems qu'il travailloit à la conversion des *Jasidies*, il eut le bonheur d'etre emprisonné deux fois pour la querelle de Jesus-Christ, & souvent mal traité, & meme bastonné pour soutenir la gloire de son nom : Enfin pour dire tout en un mot il consomma genereusement le sacrifice de sa vie en s'abandonnant, comme il fit, à l'excez de sa Charité, qui bien loin de s'eteindre

dans les eaux, qui l'engloutirent, ne fit qu'y devenir plus ardante & plus pure pour luy meriter, comme il eſt à croire, la recompenſe que Dieu promet à tous ceux qui veulent ſe perdre pour ſon amour.

La Deite de Grodno s'etant terminée à peu prés dans le meme tems que je fus averti de l'arivée du Pere Beauvollier en Pologne, je me rendis à Varſovie pour l'y recevoir, & pour prendre avec luy des meſures certaines pour l'execution de notre nouveau projet. Nous y arrivames tout deux preſque en meme tems; & je ne ſçai qui de luy ou de moy fut le plus ſenſible à la joye que nous eumes de nous voir aprés avoir concerté, comme nous avions fait autrefois, le meme deſſein qui nous raſſembloit ſi heureuſement.

Je pars de Grodno aprés la Diete, pour aller trouver le Pere Beauvollier à Varſovie.

Aprés quelques jours de repos, dont il avoit un extreme beſoin pour ſe remettre des grandes fatigues qu'il avoit eſſuyées en chemin, & pour remedier à une enflure de jambes, que luy avoit cauſé le froid exceſſif qu'il avoit enduré en traverſant la Hollande, l'Allemagne & la Pruſſe, nous travaillames de concert à l'inſtruction de nos François, en attendant notre depart, que le Comte de Syri fixa à la fin du mois d'Aout, parceque les inſtructions de ſon Ambaſſade n'etoient pas encore pretes, & qu'il ne pouvoit recevoir qu'environ ce tems-là les depeches qu'il attendoit de la Cour de France.

Ce-

On se sert de l'occasion de l'Ambassade du Comte de Syri, pour envoyer d'autres Missionnaires dans les Royaumes d'Iverie, de Mingrelie & de Perse.

Cependant comme on vouloit profiter de l'Ambassade du Comte de Syri pour faire passer surement en Perse plusieurs Missionaires, nous reçumes ordre de nous en associer quelques-uns dans la Pologne, outre les deux qu'on nous avoit dejà accordez pour la Chine. Les Superieurs de ce Royaume qui sçavoient combien nos Provinces de France s'etoient epuisées, pour fournir les Missions de la Chine & de Siam qu'on venoit d'etablir, furent d'autant plus portez à seconder nos desseins, qu'ils apprirent en meme-tems la demande qu'avoit faite le Prince d'*Iverie*, de quelques habiles Jesuites pour travailler dans ses Etats, dont il alloit reprendre le Gouvernement aprés quelques années d'absence.

Histoire du Prince Archille Roi d'Iverie & de Mingrelie.

Ce Prince nommé Archille, pour jouir paisiblement des Royaumes d'*Iverie*, & de *Mingrelie*, qui luy appartenoient de droit, s'etoit fait Mahometan, quoiqu'il fut originairement Georgien. Le Chà de Perse qu'il avoit voulu gagner par ce changement de Religion, luy fut assez favorable dans les commencemens, & quoiqu'il reprit dans la suite son ancien Christianisme, il ne luy fit pas à beaucoup prés tant de peine qu'aux autres petits Rois qui luy sont soumis. L'amour dereglé des femmes fut ce qui le determina à n'avoir plus pour luy tous les egars, qu'il avoit eu durant fort long-tems; car ayant resolu

d'en-

d'enlever de gré ou de force à ce malheureux Prince sa femme, dont on luy avoit loué extraordinairement la beauté, il l'inquieta autant dans la suite, qu'il avoit paru le menager jusqu'àlors.

Il emploia d'abord la douceur pour obtenir de luy ce qu'il souhaitoit. De la douceur & des promesses il passa aux menaces, & de là à la force & à la violence; de sorte qu'Archille qui n'etoit pas assez puissant pour s'opposer aux Troupes que le Chà indigné de son refus, avoit fait avancer pour le prendre, fut obligé de s'enfuire avec la Princesse sa femme jusqu'aux extremitez de son petit Royaume, les plus eloignées de celui de Perse; mais ils n'y demeurerent pas long-tems paisibles: car l'Empereur plus passionné que jamais, aprés avoir adroitement engagé dans ses interêts le Grand Seigneur, dont les Etats confinent avec ceux du Roy d'Iverie du coté de la Mer noire, obtient de luy quelques Troupes qui surprirent sans peine ce Prince fugitif, & le conduisirent dans un Chateau de la dependance du Turc, où il fut gardé quelque tems,

Cependant la Princesse qu'on avoit voulu menager pour ne pas faire trop d'eclat, outrée au de-là de ce qu'on peut dire d'un procedé si violent, va sans perdre tems, ramasser quelques Gentils-hommes de ses sujets, & aprés s'etre mise à leur tete, vint forcer la petite Place où le Prince son Epoux etoit retenu prisonnier,

La Princesse d'Iverie se met à la tete de quelques Gentils-hommes pour enlever de la prison le Prince son Epoux.

nier, & malgré toute la reſiſtence des ſoldats, l'enleve, & lui procure la liberté. Aprés un coup ſi hardy, ils virent bien l'un & l'autre qu'ils ne pouvoient reſter plus long-tems dans leurs Royaumes, ſans s'expoſer à un danger evident de ſe perdre. Ce fut auſſi pour cette raiſon qu'aprés avoir abandonné leurs Etats à la merci des deux Princes dont ils ſont comme tributaires, ils prirent le parti de ſe refugier dans la Moſcovie, où ils furent parfaitement bien reçus des Czars, qui aprés leur avoir aſſigné un Palais dans la Capitale de leur Empire, les y ont entretenus prés de trois ans avec aſſez de magnificence.

Le Roy d'Iverie forme le deſſein d'etendre le Chriſtianiſme dans tous ſes Etats.

Ce fut durant ce tems-là que le Prince Archille reconnut mieux que jamais le bonheur d'un Souverain qui a des Chretiens pour ſujets. Le reſpect extraordinaire que font paroitre tous les Moſcovites pour leurs Empereurs, qu'ils conſiderent comme s'ils etoient de veritables divinitez, le convainquit aiſément que la Religion Chretienne qu'il avoit abandonnée pour monter ſur le Throne, inſpire mieux que toute autre ces ſentimens de veneration, qu'on eſt obligé d'avoir pour un Roi legitime; & ce fut dans cette penſée, qu'aprés avoir eté ſouvent ſollicité par ſes peuples de venir reprendre le ſoin de ſon Royaume, où ils s'engageoient de le maintenir contre le Roi de Perſe, dont ils n'etoient pas trop contens, il fit de grandes inſtances

auprés du Patriarche de Moskou, pour obtenir de lui quelques Missionaires, sur le zele desquels il comptoit beaucoup pour la sûreté de son retablissement.

Il demanda des Missionaires au Patriarche de Moscovie.

Comme il etoit persuadé que cette dependance absolue, qu'il avoit remarquée dans tous les Moscovites à l'egard des grands Ducs, etoit un effet de l'unité de la Religion, dont on fait profession dans tous leurs Etats, il crut que s'il pouvoit mettre les choses sur le meme pié dans l'Iverie, & la Mingrelie, où il y a plusieurs differentes Sectes, il pourroit aussi se rendre independant comme eux, & se servir de la fidelité & de l'attachement de ses sujets, qu'il esperoit tous reunir dans une meme Foy, comme d'un fort rempart, contre les attaques de tous les Princes ses Voisins. Mais il connoissoit peu le genie du Patriarche, en s'addressant à lui, comme il fit, pour avoir des Ouvriers Evangeliques. Il ne s'en trouva pas un dans toute la Moscovie, quelque remplie qu'elle soit de Pretres & de Religieux; & ce ne fut qu'aprés son refus, qu'il s'adressa aux Jesuites Allemands, qui etoient alors à Moskou, & qui n'eurent pas tant de peine à lui en procurer, qu'en eut le Patriarche, dont l'insensibilité a eté plus avantageuse à ce Prince, que ne l'auroit eté son zele.

Quelques Jesuites Polonois sont destinez à la Mission d'Iverie.

Ce fut à cette occcasion que quelques Jesuites Polonois se joignirent à nous pour passer en Perse, en compagnie du Com-

Comte de Syri, qui aprés avoir obtenu toutes les expeditions de ſon Ambaſſade, partit enfin de Varſovie au commencement de Septembre, pour ſe rendre à Moskou, à peu prés dans le tems que les glaces, & les neiges rendent la route d'Aſtrakan agreable & commode.

Nous nous avançons juſques ſur les confins de la Moſcovie.

Nous nous avançames tous juſques ſur les frontieres de Lithuanie, où nous avions donné rendez-vous à nos autres Compagnons qui etoient diſperſez de coté & d'autre, & qui nous avoient fait ſçavoir qu'ils s'y trouveroient au jour marqué: Cependant quelque precaution que nous euſſions priſe, celui dont nous avions le plus beſoin, ne s'y trouva pas: On l'attendit pourtant quelques jours, & le Comte de Syri, nonobſtant l'equipage nombreux qu'il etoit obligé d'entretenir, voulut bien s'arrêter pour lui donner le tems de nous joindre; mais ce fut inutilement: car nous apprimes que ce Pere que nous etions fachez de perdre etoit malheureuſement tombé malade à Vilna, & qu'il n'etoit point en etat de nous ſuivre.

La maladie d'un de nos Compagnons m'oblige de retourner à Vilna.

Cet accident nous fut d'autant plus facheux que le Miſſionnaire qui nous manquoit etoit un de ceux qui nous pouvoit rendre le plus de ſervices, & qu'il etoit outre celà chargé des Inſtrumens de Mathematique & de pluſieurs curioſitez, qu'on nous avoit envoyées de France, pour ſuppléer à tout ce que la Mer nous avoit enlevé.

Il n'y eut point d'autre parti à prendre dans cette occasion, que de prier le Comte de Syri, qu'il n'etoit pas juste d'arrêter plus long-tems, n'i s'exposer à tant de frais, de me permettre d'aller à Vilna, pour y prendre le malade, au cas qu'il fut un peu remis, ou du moins nos instrumens de Mathematique, tandis qu'il s'avanceroit lui-meme jusqu'à Smolensko, où je ne doutois pas qu'il n'eut la bonté de nous attendre, s'il remarquoit les Moscovites peu disposez à nous recevoir.

Cette resolution ayant eté approuvée, je me rendis en diligence à Vilna, & le Comte de Syri marcha à petites journées du coté de la Moscovie, & arriva à Smolensko où le Gouverneur qui etoit un tres-honnete homme le reçut parfaitement bien, & lui promit d'avoir à sa consideration toutes sortes d'egards pour nous, & de nous fournir dés que nous paroitrions les voitures & les guides necessaires pour le joindre au plutot.

Le Comte de Syri bien satisfait des honnetetez de ce Vaivode, continua sa route vers Moskou avec nos autres Compagnons, persuadé que quand nous nous presenterions, nous serions aussi favorablement reçus & aussi promptement expediez, qu'il m'en avoit assuré par ses Lettres.

Mon voyage de Vilna fut assez inutile: car le malade que j'y allois chercher, s'etant retabli en moins de tems que je n'a-

n'avois cru, partit le meme jour que j'y arrivai : je le joignis pourtant heureuſement à *Minsko*, qui eſt une Ville des plus conſiderables de la Ruſſie noire, eloignée de Vilna de trente lieues d'Allemagne ; Nous traverſames enſuite tous deux ces grandes & vaſtes forêts, qu'on trouve depuis Minsko juſqu'à *Cazin*, qui eſt la derniere Ville de Pologne, frontiere de la Moſcovie, où paſſe un petit ruiſſeau qui fait la ſeparation des deux Etats.

On trouve quantité d'abeilles dans les Forêts de Lithuanie.

Ce fut dans ce trajet que j'eus le plaiſir de remarquer la quantité prodigieuſe d'abeilles, qui font une partie des richeſſes des Lithuaniens. Je ne ſçai par quel inſtinct ces animaux choiſiſſent des lieux ſi ſombres, eux que Virgile veut qu'on place avec tant de circonſpection ; mais il eſt peu de Forêts de ce coté-là, où l'on n'en voye une infinité d'eſſains : ce qui les y attire à mon ſens, eſt la commodité des loges qu'elles trouvent toutes pretes dans le creux des arbres, où elles ne ſeroient pourtant pas en aſſurance ſi l'on n'avoit ſoin de les garantir des inſultes des Ours.

Les Ours font une cruelle guerre à ces animaux.

Ces betes feroces, qui aiment paſſionnement le miel, incommodent beaucoup les abeilles, & font un tort conſiderable au Païſan pour qui elles travaillent. On empeche pourtant le degat, en faiſant une eſpece de hune garnie de piquets au tour des arbres qu'elles occupent, ou en couvrant le trou par où elles

les entrent, avec plusieurs branches herissées d'epines, qui sans leur fermer le passage les mettent à couvert de l'ennemi cruel qui les persecute.

Mais si les Forêts de Lithuanie fournissent au peuple qui l'habite, de la cire & du miel, elles luy donnent encore des peaux & des fourrures en grande quantité. Les Elans, les Renards & les Ours y sont aussi communs que dans la Moscovie; & si les Polonois faisoient par profession la guerre à ces animaux, comme font les Moscovites, ils auroient bientot enlevé à leurs voisins une partie de leur commerce.

Comme les objets qui se presentent aux Voyageurs, sont ordinairement le sujet de leur entretien, je m'informai en voyant passer un Ours devant nous, de plusieurs choses curieuses, qui regardent cet animal. J'appris en premier lieu, que, quelque farouche qu'il paroisse, il est naturellement ami de l'homme. Outre l'exemple de cet enfant qui fut nourri par une Ourse, & trouvé au milieu d'une troupe d'Ours du tems de la feue Reine de Pologne Louise Marie, on m'assura que ce prodige arrivoit encore assez ordinairement, & qu'on trouvoit quelquefois dans la taniere de ces animaux des enfans sains & sauves, quoiqu'ils eussent été enlevez depuis plusieurs jours, & exposez à la merci de ces betes. On me montra aussi en passant, l'Academie où l'on a soin de les dresser

L'Ours est ami de l'homme.

avant

avant que de les promener par les Villes d'Europe, comme on fait assez souvent. C'est un Bourg appellé *Samourgan* où on leur apprend le manege qu'on leur voit faire ensuite avec tant d'adresse, & ce semble, avec tant de raison.

De quelle maniere les Ours passent ordinairement tout l'hyver.

Mais ce qui me parut plus surprenant, & que je ne puis m'empecher de rapporter ici, fut la maniere dont on me protesta que ces animaux passent ordinairement tout l'hyver. On pretend qu'au commencement de cette rude saison, avant que la terre soit couverte de neige, ils vont brouter une espece d'herbe qui les endort d'un sommeil si profond, qu'elle les rend tout-à-fait insensibles durant plusieurs mois de l'année: on m'ajouta qu'on avoit reconnu la vertû de cette herbe à peu prés de la meme maniere, qu'on avoit remarqué celle du Café, qui a un effet tout contraire.

On trouve dans les forêts de Lithuanie un Simple qui a la meme vertu que l'Opium.

Un Païsan de Lithuanie, etant allé, avant le commencement de l'hyver visiter ses abeilles, vit venir de dessus l'arbre où il etoit monté, une grande Ourse suivie de trois ou quatre petits Ours, il crut d'abord, qu'elle ne les avoit conduits dans cette endroit, que pour partager avec eux le miel qu'elle esperoit tirer du creux de l'arbre, où il etoit posté. Dans cette apprehension qui luy donnoit plus d'inquietude pour sa vie, que pour son essain, il etudioit avec soin toutes les demarches de l'Ourse, sans la perdre un seul moment de vue, il se rassu-

raſſura pourtant un peu, quand il la vit appliquée au deſſous de luy, à arracher une eſpece d'herbe qu'elle preſenta plusieurs fois à ſes petits, aprés en avoir mangé elle-meme. Mais ſa crainte ceſſa entierement aprés avoir vu ce petit troupeau ſe retirer, & s'enfoncer dans le bois par le meme chemin qu'il etoit venu. Il deſcendit un moment aprés de deſſus l'arbre où il etoit, & curieux de ſçavoir quelle herbe avoit pû attirer en ce lieu, l'animal qui l'avoit ſi fort intimidé, il en prit quelques feuilles qu'il macha en ſe retirant. Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il ſe ſentit preſſé d'un ſi violent ſommeil, qu'il fut obligé, ne pouvant plus ſe ſoutenir, de ſe jetter ſur un monceau de foin pour dormir.

Cependant ſa famille allarmée de ſon abſence, dont elle ne pouvoit deviner la cauſe, ſe mit en devoir de le chercher. Quelques jours aprés on le trouva dans l'endroit où l'on ne croyoit pas qu'il dut etre, mais ſi profondement endormi, que tous les cris, toutes les ſecouſſes, & toutes les agitations dont on le tourmenta fort long-tems, furent à peine capables de l'eveiller. On en vint pourtant à bout à force de le faire ſouffrir; & ce fut pour lors qu'on apprit de lui la cauſe de ce ſommeil opiniatre, dont il avoit eté ſaiſi, & qu'il reconnut lui-meme l'effet du ſimple qu'il avoit decouvert.

Quoiqu'il en ſoit de cette Hiſtoire qu'on eſt en droit de croire ou de rejetter, il n'eſt pas hors de vrai ſemblance qu'il ſe peut trouver des ſimples encore plus forts que n'eſt l'Opium, dont la vertu eſt aſſez connue de tout le monde: & ſi Dieu a donné à tous les animaux les eſpeces de tout ce qui leur eſt neceſſaire, pour l'entretien & pour la conſervation de leur etre, pourquoi n'auroit-il pas communiqué à l'Ours, qui n'eſt pas moins l'ouvrage de ſes mains, que le Cerf ou le Lion, la connoiſſance d'une herbe qui puiſſe ſuppléer à la proie que le froid & les neiges lui enlevent durant l'hiver.

Les Moſcovites ne veulent pas nous permettre d'entrer dans leurs Etats.

Notre premier ſoin quand nous nous fumes rendus à Cazin fut d'envoier un Expres au Gouverneur de Smolensko, ſelon les ordres que j'en avois reçus du Comte de Syri, pour l'informer de notre arrivée, & pour le prier de ſe ſouvenir des promeſſes qu'il avoit faites à l'Ambaſſadeur, dont un accident imprevu nous avoit ſeparé. Quelque honnete que fut ce Vaivode, il n'avoit garde de nous repondre, aprés les ordres precis qu'il avoit reçu de la Cour, de nous empecher d'entrer en Moſcovie. Le Comte de Syri eut beau preſſer le Prince Gallichin, de nous permettre de venir au plutot le joindre, pour continuer ſon voyage, qu'il ne pouvoit faire ſans nous, ce Miniſtre l'amuſa par des belles paroles, & par les aſſurances forcées

cées qu'il luy donna, d'avoir envoyé un Courrier, exprés pour nous appeller, & pour nous porter le passe-port de la Cour, sans lequel nous ne pouvions avancer. Mais quelqu'instance qu'on fit de toutes parts, les Moscovites avoient pris leur parti, & ils etoient fort resolus à nous refuser, non seulement le passage de la Siberie, que nous leur avions autrefois demandé, mais encore l'entrée dans leurs Etats.

Un Envoyé du Roy de Pologne nous conduit avec lui à Moskou.

Cependant malgré toutes leurs precautions, & malgré tout le chagrin qu'ils nous firent durant trois semaines entieres, qu'ils nous laisserent à Cazin sans nous faire aucune reponse, la Providence nous fit naitre une occasion de pousser jusqu'à Moskou, qui nous fut d'autant plus agreable, que nous avions langui plus long-tems, dans l'incertitude de ce que nous avions à esperer ou à craindre. Un Gentilhomme Polonois, nommé Lazinski passoit par Cazin, dans le tems que nous y etions, & alloit à Moskou en qualité d'Envoyé de sa Majesté Polonoise. Il se fit un plaisir de nous conduire avec lui; & pour oter aux Moscovites tout pretexte de nous inquieter, il leur declara que nous etions ses Chapelains, comme nous le fumes en effet durant tout le Voyage, où nous n'aurions pas eu la consolation de dire la Messe, si nous n'avions eté en sa compagnie.

Les Moscovites avertis de notre

La grace que nous fit ce Ministre du Roi de Pologne, chagrina un peu la Cour

 de

marche ordonnent au Comte de Syri de partir incessamment de Moskou.

de Moskou, qui ne manqua pas de nous en temoigner bientot aprés son ressentiment. Elle commença par nous enlever le principal appui, sur qui nous avions fondé toutes nos esperances pour le succés de notre entreprise, je veux dire le Comte de Syri, qu'elle obligea de partir de Moskou, dés le moment qu'on sçut, que l'Envoyé Lazinski nous avoit pris sous sa protection. Le premier eut pourtant la liberté de mener avec lui les Jesuites qu'il avoit pris en Pologne, & si le Pere Beauvollier ne le suivit pas, ce ne fut qu'aprés la priere que je lui fis de nous attendre, dans l'incertitude où nous etions du tour que prendroient nos affaires.

Quelques jours aprés ils nous font intimer le meme ordre.

Quand nous fumes arrivez à Moskou, nous connumes encore plus particulierement, qu'on y etoit fort resolu à ne nous point menager; car à peine deux jours s'etoient-ils ecoulez depuis notre arrivée, que les Czars nous envoyerent au Pere Beauvollier & à moy un *Pristave*, (c'est le nom qu'ils donnent à l'Officier qui porte leurs paroles) pour nous dire que nous eussions à nous retirer, & à sortir au plutot de leurs Etats, ajoutant que si nous avions la hardiesse de nous refugier chez l'Envoyé, où le Resident de Pologne, ils sauroient bien nous en tirer, & qu'ils nous feroient faire de vive force, ce que nous croyions peutetre eluder par la protection de ces deux Ministres.

Un procedé si violent nous surprit un peu ; mais il ne nous abbatit pas tout-à-fait ; Nous allames incontinent trouver le Resident de Pologne, nommé Dominique Daumont, qui fut toujours notre protecteur declaré, pour le consulter sur le parti que nous pouvions prendre, & pour le prier d'employer le credit que lui donnoit son caractere, pour detourner l'orage dont nous nous voyions si subitement menacez. L'unique expedient que nous suggera ce Ministre dans les conjonctures facheuses où nous nous trouvions, fut de montrer les Lettres dont notre Grand Monarque nous avoit fait l'honneur de nous charger pour les Czars, qu'il nous assura etre si fort prevenus de la Grandeur & de la Puissance du Roy, sur tout depuis la Prise de Philisbourg, dont ils venoient d'etre informez, que nonobstant le mecontentement de leurs Ambassadeurs, ils revoqueroient infailliblement les ordres qu'on nous avoit signifiez de leur part, si nous leur faisions connoitre, ainsi que nous leur avions fait esperer il y avoit deux ans, que Sa Majesté autorisoit veritablement nos desseins.

Le Resident de Pologne, nous prend sous sa protection.

Nous reconnumes dans la suite qu'il nous avoit bien conseillé : car le Prince Gallichin n'eut pas plutot eté averti que nous avions des Lettres pour les deux Empereurs ses Maitres, qu'il nous envoya faire excuse de la dureté dont on en avoit usé à notre egard, & nous fit

On revient à notre egard, quand on apprend que nous sommes chargez des Lettres du Roy.

 dire

dire qu'il vouloit nous donner une Audiance particuliere pour reparer le mal passé.

Caractere du Prince Gallichin

Ce Premier Ministre d'Etat qui etoit de l'illustre race des Jagellons, etoit sans contredit le Seigneur le plus accompli & le plus eclairé de toute la Cour de Moskou : Il aimoit les Etrangers, & particulierement les François, parceque les inclinations nobles qu'il avoit remarquées en eux, symbolisoient extremement avec les siennes ; & c'est pour celà qu'on lui reprochoit qu'il avoit le cœur aussi François que le nom. Il n'a pas tenu à lui que nous n'ayons eu toute la satistaction qu'il nous avoit fait esperer la premiere fois que nous eumes l'honneur de lui parler ; & s'il eut eté entierement le maitre, ou qu'il n'eut point eté obligé de garder beaucoup de mesures avec tous les Boyars qui avoient part aux affaires, il se seroit fait un plaisir de nous accorder le passage de la Siberie, & de nous faciliter l'entrée de la Chine, en consideration de Louis le Grand, dont il etoit l'adorateur si declaré, qu'on m'a assuré bien des fois, qu'il se faisoit un grand honneur de faire porter à son fils, en forme de Croix de Malthe, le Portrait auguste de Sa Majesté.

Il nous donne une Audiance particuliere.

Nous allames lui rendre visite, conduits par le Resident de Pologne le jour qu'il nous avoit marqué ; & on ne peut rien ajouter aux honnetetez qu'il nous fit en cette occasion. Il prit avec respect

la

la Lettre du Roy que nous lui presentames, & aprés plusieurs choses obligeantes qu'il nous dit, il nous assura qu'il la feroit interpreter au plutot, pour nous donner une prompte & favorable reponse.

Nous l'attendimes pourtant quinze jours entiers ; & ce fut durant ce tems-là que les Hollandois & l'Envoyé de Brandebourg, qui avoient beaucoup contribué au mauvais traitement qu'on nous avoit fait d'abord, nous desservirent autant qu'ils purent, & qu'ils n'oublierent rien, pour aigrir contre nous l'esprit des Boyars & des Empereurs meme, soit que notre qualité de François les animat contre nous, soit que notre profession de Jesuites leur donnat de l'ombrage. Quoiqu'il en soit, jamais affaire ne fut examinée plus long-tems que la notre, où il ne s'agissoit cependant que d'accorder ou de refuser à de pauvres Missionnaires la permission de passer par les Etats des Grands Ducs, pour aller precher l'Evangile aux Chinois, qui faute de secours perissent malheureusement; malheur qui, quelque grand qu'il soit, ne touche guere les Moscovites, les Hollandois, ni quelques Heretiques que ce puisse etre.

On delibere quinze jours entiers dans le Conseil sur la demande que nous faisons.

Tandis qu'on etoit occupé dans le Conseil à deliberer sur la reponse qu'on nous feroit, & à examiner nos Lettres de Mathematiciens que nous jugeames à propos de montrer, nous le fumes de notre

Nous nous instruisons durant ce tems-là de tout ce qui regarde la Moscovie.

notre coté à nous instruire bien à fond de l'etat temporel & spirituel de la Moscovie, dont on rendra compte dans quelque tems au public, dans une Histoire detachée de celle-ci, qui pourra faire d'autant plus de plaisir, qu'elle fera mieux connoitre ce grand Empire, qui a eté depuis quelques années le Theatre des plus grandes revolutions qui soient arrivées en Europe.

Cependant pour ne rien omettre de tout ce qui a un rapport essentiel avec la Relation que j'ecris, je ne puis m'empecher de dire icy quelque chose de ce qui se passa à nos yeux dans le tems que nous fumes obligez d'attendre la decision des Boyars, touchant le passage que nous etions venus demander, sur les assurances qu'on nous avoit données de nous l'accorder, quand nous aurions pris toutes les precautions qu'on nous avoit marquées.

Un Envoyé du Marquis de Brandebourg nous rend de mauvais offices à la Cour de Moskou.

J'ai dejà dit qu'un de ceux qui nous rendit de plus mechans offices auprés des Czars & de leurs Ministres, fut un Envoyé de M. l'Electeur de Brandebourg, qui etoit arrivé à Moskou quelques jours avant nous. Ce Deputé nommé Richer, Calviniste de profession, & par consequent ennemi juré des Jesuites, avoit eté envoyé à la Cour de Moskou par l'Electeur d'aujourd'huy, pour porter aux Czars la nouvelle de son exaltation, aprés la mort de l'Electeur son pere, arrivée depuis quelques mois. On lui avoit fait

fait expedier deux differentes Lettres, avec ordre de les presenter dans deux differentes Audiances : celui-cy au lieu des deux exemplaires, dont il avoit besoin pour sa commission, prit par malheur un *duplicat* de la Lettre que l'Electeur ecrivoit aux Czars, pour leur faire part de son exaltation; il la leur presenta dans l'Audiance qu'il eut la premiere fois avec toutes les ceremonies usitées dans cette Cour-là. Quelques jours aprés il retourna à l'Audiance, où il rendit la seconde Lettre dont il etoit chargé; mais on fut bien surpris à la Cour de ne trouver dans cette derniere, qu'une repetition de celle qu'on avoit dejà reçue, & encore plus, d'apprendre l'exaltation du nouvel Electeur, avant que d'avoir sçu la mort de son Pere.

Cette meprise, qui appreta un peu à rire à la Cour, fut un sujet de mortification pour l'Envoyé du nouvel Electeur; mais elle n'empecha pas qu'on ne lui fit bien des amitiez dans la suite, à cause des propositions agreables, qu'il etoit venu faire aux Czars, de la part de l'Electeur son Maitre, à l'occasion de la Princesse Radziwil, qui venoit d'epouser en secondes nopces un des fils du Palatin de Neubourg au lieu du Prince Jaques de Pologne, à qui elle avoit eté promise. Le Roy de Pologne justement indigné de ce nouveau mariage, conclu à son insçu, contre la foy donnée; dans la necessité où il se vid d'en temoi-

gner ſon reſſentiment, propoſa aprés à Varſovie, la confiſcation des biens que cette Princeſſe poſſedoit en Lithuanie, comme le moien le plus efficace pour ſe vanger de l'outrage que lui & toute la Pologne venoient de recevoir.

L'Electeur de Brandebourg averti des deſſeins du Roy, & engagé par l'Alliance etroite qui etoit entre la Princeſſe & lui, de s'oppoſer à toutes les entrepriſes qu'on pourroit faire au deſavantage de ſa belle-ſœur, crut devoir s'apuier d'une protection etrangere, & comme il connoiſſoit aſſez l'antipatie naturelle, qui regne de tous-tems entre les Polonois & les Moſcovites, il tacha dans cette occaſion de menager une Ligue defenſive avec la Moſcovie; & ce fut là le veritable motif de l'Envoyé, dont ſon elevation ne fut que le pretexte.

Quoiqu'il en ſoit, on ne vid jamais tant de diſtinction; que celle qu'on fit entre les deux Envoyez, qui ſe trouverent en meme tems à Moskou. On chicanoit celui du Roy de Pologne dans toutes les occaſions, & on ſe faiſoit, ce ſemble, un plaiſir de le chagriner à tout propos, tandis que celui de Brandebourg reçevoit chaque jour de nouvelles marques d'amitié de la part des Czars, & qu'on le traitoit avec autant d'honneur, qu'on eut pu faire l'Ambaſſadeur des plus grands Princes de l'Europe.

Ce fut auſſi dans cette ſorte de conjon-

jonctures, que les Hollandois & les Lutheriens joints ensemble, conjurerent la perte d'un Gentil-homme Catholique, nommé du Rouillé, qui fut defait à Moskou dans le tems que nous y etions, & dont je ne puis m'empecher de decrire ici la fin egalement glorieuse & tragique.

Histoire tragique d'un Gentilhomme Brabançon decapité.

C'etoit un homme agé d'environ vingt cinq ans, d'une des meilleures familles du Brabant, tres bien fait de sa personne, d'un esprit vif & d'un naturel charmant. La passion de voir & de connoitre l'Europe, l'avoit fait embarquer sur un Vaisseau Hollandois qui le porta à Archangel, d'où il passa jusques à Moskou, ou il eut bientot fait connoissance avec le Pere Beauvollier, qui y etoit arrivé quelque tems avant moi.

Ce Pere qui s'est toujours servi avantageusement pour la gloire de Dieu, des Mathematiques qu'il entend tres-bien, s'insinua sans peine dans l'esprit du Gentil-homme, & sçut si bien le gagner par ses manieres engageantes, qu'il lui inspira dans la suite tous les sentimens qu'il voulut. Il commença par lui representer les dangers continuels, ausquels un Voyageur est exposé, & la necessité où il est de mettre ordre à sa conscience, pour n'avoir rien à craindre de tous les accidens qui peuvent le surprendre. Puis l'ayant porté à faire une confession generale, il l'engagea si adroitement dans tous les exercices d'une pieté so-

lide, qu'il en fit en peu de tems un homme tout nouveau, & tout different de ce qu'il etoit auparavant.

Cependant quelque reguliere que fut ſa conduite, il eut le malheur de ſe trouver dans cette occaſion facheuſe, qui fut en meme-tems la cauſe de ſa perte, & la ſource de ſon bonheur. Nonobſtant les ſaintes diſpoſitions où il etoit, il prit un jour querelle avec un malheureux Allemand, nommé Schulz, qui, pour epouſer une Lutherienne, dont il s'etoit laiſſé follement enteter, n'avoit point fait difficulté de commettre une double apoſtaſie, en quittant un ordre tres-reformé, ou il avoit vecu quelque tems, & en renonçant à la foi Catholique, dont il avoit toujours fait profeſſion.

Aprés quelques paroles qu'ils eurent enſemble dans la chaleur de la diſpute, le brutal apoſtat ſe ſaiſit d'une epée pour en perçer le Brabançon, qui etoit venu lui rendre viſite ſans aucun mauvais deſſein. Celui-ci eſquiva tant qu'il put les coups que ce furieux lui portoit avec la derniere determination, il tacha meme de le deſarmer, pour l'obliger enſuite à ſe reconnoitre; mais n'ayant pu en venir à bout, & ſe voyant d'ailleurs pouſſé de plus en plus, il prit un piſtolet, qu'il trouva ſuſpendu dans la chambre où ſe paſſa la Tragedie, & aprés le lui avoir laché au milieu du corps, il l'etendit ſur la place.

Le

Le coup etant fait, le Gentil-homme moins criminel que malheureux, dans l'impuissance où il se vid de s'enfuir de Moskou jugea aisement qu'il etoit perdu, il sort pourtant de la maison où il etoit, avec beaucoup de presence d'esprit, & vient trouver vers les deux heures aprés minuit le Pere Beauvollier, à qui il fait de nouveau une confession generale de toute sa vie pour se disposer à tous les evenemens qu'il avoit à craindre.

Dés que le jour commença à paroitre, les Juges avertis du desordre arrivé, envoyerent des gens pour chercher & pour prendre celui qu'on en faisoit l'Auteur. On se saisit de lui & on le conduisit à la Chancellerie, où il fut examiné dans toutes les formes. Il y eut pourtant de grandes difficultez à le faire condamner à la mort; car comme le blessé qui ne mourut que deux jours aprés, l'avoit entierement dechargé, par l'aveu sincere qu'il fit, de s'etre attiré par son obstination, le coup funeste dont il ne pouvoit rechapper, on fut obligé de surseoir le jugement de cette affaire, en attendant de nouveaux eclaircissemens.

Tandis que la chose etoit ainsi en suspens deux sortes de personnes s'employerent à obtenir la grace de cet infortuné coupable. Le Resident de Pologne, secondé de tout ce qu'il y avoit de zelez Catholiques, n'omit rien pour representer aux Empereurs & aux Boyars, l'innocence

du

du Gentil-homme. Les Moſcovites vouloient auſſi le ſauver, mais à leur avantage, en l'obligeant d'ambraſſer leur Schiſme, & de ſervir dans leurs armées. Les efforts des uns & des autres furent pourtant inutiles, tant à cauſe de la fermeté de cette ame veritablement Chrétienne, que de la forte brigue des Lutheriens & des Hollandois, qui engagerent dans leur parti l'Envoyé de Brandebourg, dont le credit étoit trop bien etabli à la Cour, pour ne pas l'emporter ſur les autres.

Ce Miniſtre paſſionné ayant appris, avec quel courage l'innocent priſonier avoit rejetté les propoſitions qu'on lui avoit faites de changer de Religion, & le genereux mepris qu'il avoit temoigné pour tous les avantages qu'on lui avoit fait eſperer s'il ſe faiſoit Roux, & d'ailleurs convaincu du peu d'egard qu'on avoit pour le Reſident & pour l'Envoyé de Pologne, ſe ſervit adroitement des conjonctures qu'il crut favorables, pour ſacrifier au reſſentiment des Lutheriens & des Calviniſtes, le Gentilhomme, dont la Religion faiſoit le plus grand crime.

Quelque Pretexte qu'euſſent les premiers de demander ſa mort, & quelque animoſité que leur eut inſpiré leur Miniſtre, dans un Sermon qu'il fit exprés pour les porter à la vengeance, ils parurent encore moins ardens que ceux-ci, qui vouloient à quelque prix que ce fut, lui

lui faire payer une grace qu'ils lui avoient faite autrefois, dans la persuasion où ils etoient, qu'il etoit Protestant comme eux, & dont il les detrompa courageusement, par la declaration qu'il leur fit de son attachement inviolable à tous les sentimens de l'Eglise.

Ce fut aussi par l'instingation de ces ennemis dangereux, que l'Envoyé de Brandebourg poursuivit, & obtint en effet la mort de cet Etranger Catholique, dans le tems meme que lui & tous ses amis esperoient le plus sa grace. Comme l'Arrêt de sa condemnation fut prononcé au sortir d'une conference qu'eut ce Deputé avec le Prince Gallichin, on vit bien que c'etoit l'effet de ses sollicitations pressantes, ausquelles on eut d'autant moins de peine à se rendre, qu'on avoit desesperé d'ebranler ce cœur qui avoit paru si insensible à toutes les propositions avantageuses qu'on lui avoit faites, pour l'obliger à changer de creance.

Mais quelque injuste que fut la Sentence qu'on prononça contre lui, il s'en plaignit moins que de la dureté qu'on avoit fait paroitre à son egard durant le tems de sa prison: il avoit demandé souvent la permission de voir son Confesseur, en qui il avoit une entiere confiance, & on la lui avoit constamment refusée: de sorte qu'il ne put avoir d'autre commerce avec lui que celui de Lettres, dont on tacha meme de le pri-

ver

ver avec autant d'inhumanité qu'il se puisse.

Le jour meme qu'il fut executé, il en ecrivit une au Pere Beauvollier, où aprés lui avoir rendu compte de sa conscience, & des sentimens interieurs que Dieu lui avoit communiqué dans sa prison, il lui faisoit part des assurances qu'on lui avoit données, de le mettre bientot en liberté : mais notre joye fut bien courte ; car dans le tems meme que nous nous felicitions les un les autres d'une si agreable nouvelle, nous apprimes avec le dernier etonnement, qu'on le conduisoit au supplice, qu'on alloit le decapiter dans le quartier des Allemans, prés de la maison ou le malheur l'avoit porté quelques jours auparavant.

Le Pere Beauvollier plus surpris & plus consterné qu'aucun autre, sort incontinent armé de son Crucifix, & aprés s'etre fait jour au travers d'une infinité de peuple qui obsedoit tous les passages, il se jette, malgré la resistance des soldats, dans le traineau où etoit son illustre patient. La troupe qui le conduisoit eut beau s'opposer à son zele, & fit de vains efforts pour l'obliger à se retirer, le Pere vainquit leur obstination, en leur montrant le signe adorable dont il s'etoit muni, en leur faisant entendre qu'il n'etoit venu que pour rendre les derniers devoirs à son cher penitent.

Il eut bien plus de peine à se defendre des

des attaques secrettes qu'il ressentit à la vue d'un objet si pitoyable, & à combattre la douleur que luy fit souffrir la victime qu'on alloit sacrifier ; mais comme il n'y avoit point de tems à perdre, il fallut se faire violence, pour preparer à la mort ce genereux Athlete, qui fut d'autant plus touché de cette derniere entrevue, qu'il s'y etoit moins attendu. Comme le temoignage secret de sa conscience l'avoit entierement rassuré sur le sujet de sa condamnation, il protesta au Pere qui l'accompagnoit, que la mort qu'il alloit endurer, bien loin de l'effrayer, luy causoit une veritable consolation, dans l'esperance que Dieu voudroit bien l'aggréer, non seulement comme une satisfaction qu'il faisoit à sa Justice, pour tous les pechez qu'il avoit autrefois commis ; mais encore, comme la preuve la plus sensible qu'il put lui donner de son amour & de sa fidelité.

Ainsi penetré des plus vifs sentimens que puisse inspirer à un Chretien la sainteté de la Loy qu'il professe, il recommença sa Confession generale, quoiqu'il l'eut faite depuis peu en deux differentes rencontres, & aprés l'avoir achevé avec des marques d'un cœur veritablement penitent, il se disposa par plusieurs Actes de Religion, que son Confesseur eut soin de lui suggerer, au sacrifice qu'il consomma bientot aprés, avec une presence d'esprit & une devotion, qui tirerent les larmes de tous les spectateurs.

Quand

Quand il fut arrivé au lieu du supplice, il sortit modestement de son traineau, puis s'etant mis à genoux auprés de l'appareil lugubre qu'on avoit dressé, il repeta en embrassant tendrement le Crucifix qu'il tenoit à la main, les devotes aspirations, dont le Pere qui etoit toujours à son coté, tachoit de le fortifier. Enfin aprés s'etre disposé de la sorte durant plus d'une heure & demie à cette derniere action de sa vie, on l'avertit de se mettre en etat de recevoir le coup de la mort. Il se leve incontinent sans s'etonner, & aprés avoir tiré sans le secours de personne, vne grande veste de brocard dont il etoit revetu, il la mit entre les mains du bourreau, qui lui accorda pourtant encore le tems qu'il lui demanda, pour assurer tous les Assistans, qu'il mouroit Enfant de l'Eglise Catholique, hors laquelle il n'y a point de salut, & pour protester hautement qu'il pardonnoit de bon cœur à tous ses ennemis, à qui il n'attribuoit pas tant sa mort, qu'à l'attachement sincere qu'il avoit toujours eu pour sa Religion, qu'il esperoit defendre avec le secours de la grace, jusqu'au dernier soupir de sa vie.

A peine eut-il achevé ce peu de paroles, que se tournant du coté de son Confesseur, il le remercia de tous ses soins charitables, & de tous les avis salutaires qu'il avoit eu la bonté de lui donner depuis l'heureux moment de leur connois-

noiſſance ; il le pria encore de ne point l'abandonner, qu'aprés que l'execution ſeroit finie, & de lui continuer ſes exhortations ferventes, juſqu'à ce qu'il eut remis ſon ame entre les mains de ſon Createur : Enſuite etant entré dans un petit retranchement, qu'on avoit fait exprés, & s'etant etendu ſur la terre couverte de neige, il s'appuya ſur une poutre, qu'on avoit dreſſée pour le decapiter ; & en cet etat il attendit avec reſignation, le coup qu'il reçut un moment aprés, en prononçant les ſacrez nom de Jeſus & de Marie, dont on entendit ſortir le ſon par ſa playe, aprés meme que ſa tete eut eté ſeparée du reſte de ſon corps.

On ne ſçauroit croire combien cette mort fit de bruit dans Moskou, & combien on fut edifié du zele que temoigna le Pere Beauvollier dans cette occaſion : Il y parut aſſez par les applaudiſſemens que tout le monde lui donna en ſe retirant : Quelque touché qu'on fut de la deſtinée malheureuſe du jeune Gentil-homme qui venoit d'expirer, chacun l'eſtimoit heureux, d'avoir fini ſa vie entre les mains d'une perſonne, qui l'avoit mis dans de ſi ſaintes diſpoſitions ; & jamais peutetre rien ne donna plus d'eclat à la Religion Catholique, que cet exemple de pieté & de charité, qui fit durant fort long-tems, l'entretien de toute la Ville, & qui convainquit d'une maniere bien ſenſible, tous ceux qui en

fu-

furent temoins, du bonheur qu'il y a à vivre dans une Religion, où l'on meurt si saintement.

Cette mort devoit, ce semble, appaiser le parti, & etouffer entierement tous les sentimens de vangeance, dont il avoit paru si injustement animé; mais on voulut encore joindre l'ignominie à la cruauté; & c'est dans cette vue qu'on obtint du Prince Gallichin que le corps du defunt, dont on vouloit rendre la memoire infame, seroit exposé durant trois jours, dans une Place publique; mais le zele des Catholiques l'emporta sur la fureur des Lutheriens & des Hollandois. Le Resident de Pologne, outré de l'acharnement horrible que faisoient paroitre ces ennemis de notre sainte Foy, alla trouver le Ministre des Empereurs, & lui representa par des raisons si fortes, la necessité qu'il y avoit de revoquer au plutot ses premiers ordres, qu'il ne put s'empecher de lui accorder la permission de faire enlever ce triste objet de la haine implacable des Heretiques, qui fut incontinent transporté dans la Maison des Jesuites, où il fut gardé jusqu'à ce qu'on put l'ensevelir honorablement.

Pour le faire avec toute la magnificence, qu'on crut necessaire pour reprimer l'envie de la cabale, on choisit un jour, où tout ce qu'il y avoit de personnes considerables parmi les Catholiques, put assister à la Pompe funebre. On n'en trou-

trouva point de plus propre que celui de la Purification de la Vierge. Comme je fis ce jour-là ma Profession ; les deux Ministres du Roi de Pologne & tous les principaux Officiers Catholiques de l'Armée des Czars, suivis de tout ce qu'il y avoit de gens de qualité parmi les Etrangers, voulurent bien honorer de leur presence mon Sacrifice. L'aprés-dinée fut consacrée à rendre les derniers devoirs à l'illustre Defunt ; dont la mort edifiante, avoit tant fait d'honneur à notre sainte Foi. Son corps qu'on avoit fait mettre dans un magnifique cercëuil, fut porté au lieu de la Sepulture, avec les memes ceremonies qui se pratiquent dans les Villes Catholiques, & inhumé dans le Cimetiere commun à tous les Etrangers Chretiens.

Ce qu'il y eut de particulier en cette action, & qui passa pour une espece de prodige, fut la facilité surprenante qu'il y eut, contre l'ordinaire, à creuser la fosse, à qui on devoit confier ce pretieux depôt. Comme le froid, qui se fait sentir à Moskou durant tout l'hyver, est extreme, il endurcit si fort la terre, qu'on est extraordinairement embarassé, toutes les fois qu'on est obligé de la remuer en quelque occasion que ce soit; de sorte qu'il faut necessairement l'echauffer avec une quantité de bois fort considerable, long-tems avant que de commencer à l'ouvrir. On avoit manqué, par je ne sçai quel oubli, à pren-

Evenement extraordinaire arrivé à sa Sepulture.

dre ces precautions pour enterrer le jeune homme, dont je parle : Cependant les Travailleurs qu'on employa dans cette rencontre, bien loin d'eprouver aucune resistance du coté de la terre, la trouverent aussi molle, que si elle avoit eté humectée durant plusieurs jours d'Eté, par une pluye penetrante & à souhait. Quoyque je ne veuille pas faire passer ceci pour une chose entierement miraculeuse, je n'oserois pourtant contredire le sentiment de tous les temoins, qui crurent que Dieu avoit voulu marquer par un evenement si extraordinaire, combien la genereuse confession de son Serviteur lui avoit eté agreable.

L'Envoyé de Brandebourg traverse nos desseins.

Le meme motif, qui avoit engagé le Deputé de Brandebourg, à epouser la querelle des Lutheriens & des Hollandois, l'obligea aussi à traverser nos desseins, & à rompre toutes les mesures que nous avions taché de prendre pour en assurer le succés : il en vint aisément à bout, en faisant souvenir les Moscovites du mecontentement de leurs Ambassadeurs en France, en leur representant le tort que faisoit à la ligue qu'ils avoient conclue depuis peu avec l'Empire, la Conquete du Palatinat & en leur rendant suspecte la qualité de Mathematiciens, dont sa Majesté nous avoit honoré.

Toutes ces raisons plausibles en apparence, obligerent enfin les Boyars à prononcer contre nous, & à nous refuser le

passage, dont l'esperance nous avoit engagez à tant de frais & de fatigues. Ce fut là le resultat de toutes les deliberations du Conseil, que nous aprimes dans la Chancelerie, oú le premier Secretaire, qui nous y avoit fait appeller par ordre de la Cour, nous dit d'une voix tremblante, en nous rendant nos Lettres de Mathematiciens, que les Czars nous ordonnoient, pour des raisons que nous ne pouvions ignorer, de sortir au plutot de leurs Terres, & de nous disposer à partir avec le meme Deputé qui nous avoit conduit à Moskou.

Le Conseil nous refuse le passage par la Moscovie.

Quelque pressans que fussent ces ordres, & quelque necessité qu'il y eut de s'y soumettre, nous ne laissames pas de faire encore agir nos amis auprés du Prince Gallichin pour l'obliger à les revoquer. On ne manqua pas de lui representer, combien ils etoient prejudiciables au Christianisme, & desavantageux à la reputation meme des Empereurs, qui sembloient faire un aveu de leur foiblesse en faisant la victime de leurs ressentimens, deux pauvres Religieux, qui n'avoient d'autres vues dans les longues courses qu'ils entreprenoient, que la conversion des Infideles; ni d'autres interêts à menager, que ceux du vrai Dieu, qu'ils alloient annoncer jusqu'aux extremitez de la terre.

Le Prince parut touché de ces raisons, & comme il avoit le cœur & l'esprit bien tournez, il s'emploia efficacement à y faire

Le Prince Gallichin agit pour nous, mais inutilement.

faire entrer les Boyars ; mais ceux-ci qui se faisoient un point d'honneur de ne pas demordre, s'en tinrent opiniatrement à leur premiere resolution, sans vouloir entendre a aucune des propositions qu'on leur fit en notre faveur.

Il auroit pu à la verité, s'il avoit voulu, agir d'autorité en cette rencontre, obtenir sans peine des Czars, la revocation des ordres, qu'on nous avoit intimez ; mais comme les esprits n'etoient dejà que trop aigris contre lui, il fut obligé de nous sacrifier, pour ne pas s'attirer des plus mechantes affaires, que celles qu'on lui faisoit chaque jour, nonobstant le poste elevé, ou il etoit, & qui ne fut pas capable de le mettre à couvert de tous les traits de l'envie.

Il nous fut aisé de juger, dans le tems meme qu'il travailloit à nous procurer la grace que nous souhaitions, combien il avoit raison de se menager avec tout le monde, & de ne pas trop se prevaloir du credit que lui donnoient sa charge de premier ministre, & la consideration que faisojent paroitre pour luy l'Ainé des Czars, & la Princesse Sophie, dont il etoit la creature.

Ce seroit ici l'endroit de demeler les diverses intrigues de cette Princesse, qui pendant la minorité des deux Czars ses Freres, s'empara du Gouvernement, où elle s'est maintenue quelques années, par le moyen de ce fidele Ministre ; mais comme je me suis borné à ne rien
dire

dire que ce qui a un rapport essentiel à la Relation que j'ecris, & que d'ailleurs on donnera bientot au public l'Histoire particuliere de tout ce qui regarde l'etat present de la Moscovie, je me contente de raconter ici les differens evenemens, dont j'ai eté temoin, pour faire connoitre au Lecteur, à quoi il a tenu, que nous n'ayons reussi dans la decouverte du chemin par terre à la Chine, que nous avions entreprise, & la suite de nos demarches, aprés le refus que nous firent les Moscovites, de nous laisser passer par leurs Terres.

Quelque inclination qu'eut le Prince Gallichin à favoriser nos desseins, il ne le put dans les conjonctures où il se trouvoit alors, & deux insultes facheuses qu'il reçut coup sur coup, l'empecherent de se declarer pour nous aussi ouvertement, qu'il eut peutetre fait en d'autres circonstances.

La premiere lui fut faite par un homme de neant, qui aprés s'etre lancé dans son traineau, lorsqu'il passoit pour se rendre au Palais des Czars, se jetta brusquement sur lui, & le saisit par la barbe pour le massacrer à coup seur. Tandis qu'il etoit occupé à tirer le poignard qu'il tenoit attaché à sa ceinture, comme le portent ordinairement tous les Moscovites, les gens du Prince qui suivoient le traineau, accoururent à l'instant, & arreterent ce furieux dans le moment qu'il se disposoit à le lui plonger dans le sein. Ce malheu-

heureux ne se deconcerta pourtant pas; au contraire il parut plus acharné, aprés avoir manqué son coup qu'il n'avoit fait auparavant : Car sans avoir aucun egard aux suites facheuses de son attentat, il ne laissa pas de faire de vains efforts pour executer son pernicieux dessein; mais dans l'impuissance où il se vit d'y reussir, il n'allarma pas moins le Prince par ses discours insolens & seditieux, qu'il l'avoit intimidé par la determination, qu'il avoit fait paroitre en l'attaquant. "Tyran infame, lui dit-il, d'un air egalement fier & terrible, puisque j'ai eu le malheur de ne pouvoir, en te sacrifiant, delivrer ma Patrie du monstre le plus horrible, qu'elle ait jamais nourri, sçachez qu'il se trouvera une plus heureuse main que la mienne, & que parmi plus de trois cent braves Citoyens, qui avons eu pitié du peuple que tu opprimes chaque jour, quelqu'un prendra de plus justes mesures que je n'ai fait. On ne lui permit pas d'en dire davantage; car il fut conduit sur le champ en prison, où on le fit mourir pour ne pas faire trop d'eclat, aprés l'avoir obligé à force de tourmens, de declarer le nombre & la qualité de tous ses complices.

Cet outrage fut suivi d'un autre, qui acheva de convaincre ce premier Ministre, du danger extreme, où sa trop grande elevation l'exposoit à chaque moment. Quelques jours avant son depart pour l'Armée, on trouva à la porte de son

son Palais une biere couverte, dans laquelle on avoit mis un billet qui contenoit ces paroles: „Gallichin, si la Campagne que tu vas ouvrir, n'a un succez plus heureux que les precedentes, „voicy ce que tu ne peux eviter.

Ces menaces qui furent, comme autant de funestes presages du malheur, dont il fut accablé dans la suite, l'obligerent dés lors à se tenir continuellement sur ses gardes, & à ne rien faire qui fut capable d'irriter tant soit peu le Boyars, qui faisoient jouer sous main tous ces differens ressorts, & qui le pousserent si vivement aprés son retour de Krimée, qu'ils le firent enfin releguer dans la Siberie, où il traine encore à present une vie languissante & honteuse.

C'est aussi à tous ces coups violens que nous devons attribuer en partie le malheureux succez de notre entreprise, puisqu'ils oterent au Prince qui nous avoit toujours eté favorable, la liberté de s'opposer à la decision du Conseil, qui nous etoit si desavantageuse, & qui parut si deraisonnable à ceux meme des Moscovites, qui furent informez des motifs de notre Voyage.

Quoiqu'il en soit, il fallut obeïr aux ordres qu'on nous avoit signifiez, & prendre de nouvelles mesures, non seulement pour retourner en Pologne; mais encore pour aller joindre en Perse le Comte de Syri, qui nous donna souvent sur sa route, de fortes assurances de son

attachement ſincere, & de la reſolution où il etoit, malgré les efforts des Moſcovites, de nous ſervir de Conducteur juſqu'au terme de notre Miſſion.

Aprés avoir perdu toute eſperance de retablir nos affaires dans la Moſcovie, nous ne fimes plus que ſoupirer aprés notre retour: Nous fumes pourtant obligez de nous arreter encore prés de quinze jours à Moskou, pour ne pas nous expoſer aux inſultes qu'on eut pu nous faire en chemin, & dont l'Envoyé meme de Pologne, que nous devions accompagner, crut ne pouvoir ſe garantir, qu'en prenant le meme parti.

Excés horribles qui ſe commettent dans la Moſcovie durant le Carnaval.

C'etoit pour lors le Carnaval des Moſcovites, qu'on peut appeller le tems des debauches les plus outrées, & des crimes les plus enormes. L'uſage de la chair n'eſt point alors permis; mais ſeulement celui de beure, dont on fait de ſi horribles excés, qu'aprés l'avoir fait fondre, on le boit, comme la liqueur la plus agreable. L'eau de vie & les autres boiſſons de cette nature, n'y ſont pas auſſi epargnées: De ſorte que toute la Moſcovie n'eſt à proprement parler en ce tems-là qu'un malheureux Empire, où toutes ſortes de vices debordent. Les violences, les perfidies, les trahiſons s'y commettent avec impunité, & malheur aux Etrangers, qui ſans etre bien eſcortez, paroiſſent alors en public.

Les deſordres etoient à la verité beaucoup plus grands autrefois qu'ils ne ſont

à

à present, & les meurtres plus ordinaires, on m'aſſura pourtant, que la premiere nuit de ces rejouiſſances brutales, dont il nous fallut attendre la fin, on avoit aſſaſiné plus de quarante perſonnes dans la ſeule Ville de Moskou, & que le peuple, qui, par je ne ſçai quelle ſuperſtition impie, augure bien ou mal de l'année par la quantité des meurtres qui ſe font en ce temslà, paroiſſoit mecontent de ce petit nombre, qui n'etoit rien en comparaiſon de celui des années precedentes.

Ce fut en ce tems-là meme, que le plus jeune des Czars, agé d'environ dix-huit ans, epouſa la fille d'un ſimple Officier de l'Armée. Son mariage fut annoncé à toute la Ville par le ſon de la groſſe cloche, qui eſt une de plus belles du monde. Elle a vingt piez de diametre, quarante de hauteur, & encore à preſent une coudée d'epaiſſeur, quoiqu'on ait eté obligé, d'oter avec le ciſeau quarante milliers de metal, pour lui donner du ſon. Comme elle eſt extremement maſſive, on ne la ſonne point autrement qu'en frappant deſſus à coups de marteau, ce qui n'arrive guere que le jour des Rois, qui eſt le plus ſolemnel de l'année parmi les Moſcovites, ou lorſque le Prince ſe marie. Mariage du plus jeune des Czars.

On ne publie ordinairement le mariage des Czars, qu'aprés qu'il eſt fait, à cauſe du danger qu'il y auroit à le faire ſçavoir plutot : Car la coutume etant etablie parmi eux, de ne s'allier à une Couronne etrangere, ils ſont obligez de ſe choiſir

dans leurs Etats, une femme parmi les filles de leurs ſujets: mais comme celle à qui ils donnent la preference ne manque jamais de s'attirer l'envie de toutes les autres, le chagrin que leur cauſe cette eſpece de mepris, les fait ſouvent recourir au malefice, comme au moien le plus ſûr de ſe vanger de leur rivale, auſſi-bien que du Prince dont elles ont eté rebutées: & c'eſt pour celà qu'on prend les precautions que je viens de dire, afin de detourner les malheurs qui ne ſont que trop ordinaires.

Le jeune Prince fut attaqué quelques jours aprés ſon mariage, du mal caduc qui eſt hereditaire à toute ſa famille. On crut d'abord que c'etoit un effet de la jalouſie des differentes maiſons, qui avoient eté excluës de l'honneur auquel elles aſpiroient; mais cet accident n'ayant point eu de ſuites facheuſes, on continua les rejouiſſances ordinaires dans cette ſorte de rencontres.

Cependant l'Envoyé de Pologne voyant toute la Moſcovie dans un etat aſſez tranquille, prit la route de Pologne; nous l'accompagnames juſqu'aux confins de la Lithuanie, d'où nous continuames notre chemin, juſqu'à Varſovie, où nous trouvames un nouveau Protecteur, que le Ciel nous y avoit ſuſcité, pour nous dedommager de toutes les miſeres paſſées, & qui nous ouvrit par ſon credit, un paſſage juſqu'à Conſtantinople, où il nous fit conduire avec autant de generoſité que de bonheur, comme on le verra dans la ſuite de cette Hiſtoire.

Fin du Quatrieme livre.

VOYA-







VOYAGE DE MOLDAVIE.

LIVRE CINQUIEME.

SI la conſtance que Dieu inſpire au milieu des plus grandes diſgraces qui ſemblent le plus s'oppoſer à nos deſſeins, eſt une preuve ſenſible de ceux que le Ciel a ſur nous, nous avons tout ſujet de croire, que la decouverte du chemin par terre à la Chine, que nous avions entrepriſe, lui a été agreable, puiſque bien loin de nous rebuter de toutes les difficultez, dont nous l'avions vu traverſée, l'eſperance d'y reuſſir ne nous ſoutint jamais plus, que dans les tems où tout paroiſſoit entierement deſeſperé.

Aprés le refus que venoient de nous faire les Moſcovites, nous n'avions plus qu'une reſſource pour l'execution de no-

tre projet, qui etoit d'aller joindre en Perſe le Comte de Syri, dont les bonnes intentions, ſoutenues par toutes les belles qualitez qu'il avoit, nous promettoient un ſuccez plus heureux & plus certain, que celuy dont nous nous etions flattez juſqu'alors.

Embarras où nous nous trouvons aprés notre retour de Moskou.

C'etoit à la verité riſquer beaucoup que de s'engager à un Voyage de ſi longue haleine, aprés toutes les fatigues paſſées, c'etoit s'expoſer à mille dangers, que d'entreprendre de gagner Conſtantinople, dans un tems où la guerre des Chretiens & des Infideles, ſembloit nous en fermer toutes les avenues; mais que ne peut-on point, quand aidé de la grace d'un Dieu, on s'abandonne aux ſoins de ſa Providence. Quelque facheuſes que fuſſent les conjonctures où nous nous trouvions, nous ne laiſſâmes pas de prendre des meſures, pour paſſer en Orient, & de tenter toutes les voyes, par où nous crumes pouvoir en venir à bout.

Nous nous adreſſâmes d'abord à l'Envoyé de l'Empereur, nommé Jerowski, qui etoit alors à Varſovie, perſuadez qu'il nous accorderoit volontiers les paſſeports dont nous avions beſoin pour aller à Vienne, d'où il nous eut eté aiſé de nous rendre à Bude, & delà à la premiere Ville que poſſede le Grand Seigneur ſur le Danube.

L'Envoyé de l'Empereur nous refuſe des paſſeports.

Quelques raiſons de politique, ayant empeché ce Miniſtre de favoriſer nos deſſeins, le Ciel nous inſpira heureuſement

la pensée d'avoir recours au grand General de Pologne, que nous ne connoissions alors, que par les choses extraordinaires & admirables que nous en avions autrefois apprises, & que nous en entendions publier encore chaque jour. Il nous fut aisé de juger par l'acceuil plein de bonté & de tendresse avec lequel il nous reçut la premiere fois que nous eumes l'honneur de lui parler, de la verité de ce que nous en avions oui dire, & nous eumes le loisir de reconnoitre encore mieux dans la suite, durant deux mois que nous eumes l'avantage de l'approcher de plus prés, combien sa reputation, quelque grande qu'elle fut, etoit audessous de son merite.

Nous nous adressons au grand General de Pologne.

Ce Seigneur le plus aimable, & le plus aimé qu'il y ait eu dans la Pologne depuis bien des siecles, ayant eté informé de toutes nos avantures passées, & du motif qui nous faisoit recourir à lui, nous fit connoitre dés ce moment, d'une maniere bien sensible, combien il prenoit nos interets à cœur, & combien il vouloit que nous comptassions sur lui pour l'execution de notre entreprise. " Mes „chers Peres, nous dit-il, en nous embrassant, etants François, Jesuites, & „Missionnaires, comme vous etes, vous „ne devez pas douter que je ne me fasse „un veritable plaisir de vous obliger: „Quelque chagrin que vous ayent fait les „Moscovites, en vous refusant le passa„ge que vous leur demandiez, je ne puis

Il nous reçoit avec toute l'honneteté possible.

„m'empecher de leur ſçavoir bon gré de „l'embarras où ils vous jettent, parce-„qu'il me fait naitre l'occaſion de vous „rendre quelque ſervice. Puiſqu'il ne s'a-„git, pour contenter votre zele, que de „vous ouvrir un chemin juſqu'à Conſtan-„tinople, ſoyez ſûrs, que je vous y ferai „conduire. Si rien ne vous arrete ici, „diſpoſez-vous à venir à Leopol avec „moi, nous prendrons-là toutes les me-„ſures neceſſaires pour le voyage que la „gloire de Dieu vous fait entreprendre.

Nous le ſuivons à Leopol où il nous retient deux mois dans ſon Palais

Quelque abbatus que nous fuſſions le Pere Beauvollier & moi des fatigues de notre retour, & quelque beſoin que nous euſſions d'un peu de repos, nous nous ſentimes de nouvelles forces, aprés les agreables aſſurances, que nous avoit données le genereux protecteur, que le Ciel nous ſuſcita ſi à propos, & pleins de joye & de confiance, nous le ſuivimes à Leopol, où il fait ſa reſidence ordinaire.

Il depeche deux Courriers pour nous aſſurer le paſſage de Pologne à Conſtantinople.

Nous n'y fumes pas plutot arrivez, qu'il depecha deux Courriers l'un au Hoſpodar de Moldavie, & l'autre au Bacha de Kaminiec, qui pouvoient le plus favoriſer notre paſſage, dans un tems auſſi dangereux que celui où nous etions alors.

Les marques extraordinaires de bonté qu'il nous donne durant tout le tems que

Tandis qu'il penſoit ſi efficacement à nous applanir toutes les difficultez du chemin, il daigna bien encore, par un excés de bonté tout-à fait extraordinaire, etendre ſes ſoins juſques ſur nos perſonnes. Comme il ſçavoit que nous avions

avions beaucoup ſouffert dans notre dernier voyage de Moſcovie, il n'omit rien de tout ce qu'il jugea capable de nous retablir, pour nous diſpoſer à celui que nous devions bientot commencer.

nous avons l'honneur d'etre auprés de lui.

Il nous retint auprés de lui dans ſon Palais, où il nous fit donner un appartement agreable & commode, ſans vouloir permettre que nous allaſſions loger chez nos Peres, qui ſont etablis à Leopol. Nous y demeurames prés de deux mois, en attendant le retour des Courriers; & ce fut durant ce tems-là, que nous connumes plus particulierement la grace que le Ciel nous avoit faite de nous procurer la puiſſante protection de l'incomparable Palatin de Ruſſie, dont les ſaints exemples ne nous ſervirent pas moins à nous animer dans le ſervice de Dieu, que ſes grandes qualitez à nous le faire de plus en plus admirer.

Caractere du Grand General de Pologne.

Cet illuſtre General, dont une infinité d'actions heroïques a rendu le nom auſſi formidable aux ennemis de la Foi, que venerable dans toute l'Europe, poſſede dans un degré ſouverain tous les avantages d'eſprit & de corps, qui peuvent concourir à former un Heros accompli. Il a l'air noble, le port majeſtueux, le cœur grand, le genie etendu, l'humeur agreable, les manieres charmantes. Il eſt ſçavant, curieux, magnifique, liberal, prudent dans toutes ſes expeditions militaires, intrepide dans le danger, ferme dans tout ce qu'il entre-

prend pour le bien de la Religion & de l'Etat.

Mais ce qui releve le plus toutes ses grandes qualitez, est la pieté solide dont il fait profession, & qu'il allie si bien avec tous les devoirs de sa charge, qu'il passe constamment pour le Seigneur le plus Brave & le plus Religieux de toute la Pologne. Il vaque ordinairement à la priere & à la meditation deux ou trois heures chaque jour, il entend tous les matins plusieurs Messes, il donne un tems considerable à la lecture des Livres de devotion, il s'approche tres-souvent des Saints Mysteres, & se dispose toujours par un jeune rigoureux à cette grande action. Quoiqu'il soit declaré pour la vertu autant qu'il se puisse, il n'a rien que de doux & d'engageant pour tous ceux qui l'abordent : comme il raisonne juste sur tout, chacun se fait un plaisir de l'entendre, lui-meme ecoute volontiers les personnes sçavantes, & dans cette vue, il en a toujours quelquesunes auprés de lui. Il se plait sur tout à s'entretenir de Mathematique & d'Histoire. Nous avons eu l'honneur de passer souvent avec lui une bonne partie de la nuit à observer quelques Constellations & quelques Planettes, avec plusieurs beaux Instrumens de Mathematique, dont il se sert quelquefois.

Mais nous l'avons vu principalement touché du recit que nous lui faisions de tems en tems des actions eclatantes de

Louis

Louis le Grand, qui ſurpaſſent de beaucoup celles de tous les anciens Heros: & ce fut à cette occaſion que le grand General de Pologne nous predit il y a deux ans, ce que nous voyons s'accomplir heureuſement de nos jours, lorſqu'en nous parlant du grand nombre d'ennemis qui s'uniſſoient contre la France, il nous aſſura d'un air qui nous faiſoit bien connoitre qu'il etoit convaincu plus que perſonne de la grandeur & de la puiſſance du Roy, que toute l'Europe, en ſe liguant contre lui, n'avoit pû mieux s'y prendre pour le faire monter au plus haut point de gloire où il pouvoit atteindre.

Aprés le detail que je viens de faire de quelquesunes des vertus de l'illuſtre Jablonowski, on ne doit pas etre ſurpris de la haute reputation dont le Ciel recompenſe ſon merite, & de la grace qu'il lui a faite de lui donner la Famille la plus accomplie qu'il ſoit poſſible de voir. Outre les deux Palatines de *Plock*, & de *Poſnanie* ſes filles, qui ſont deux modeles de vertu pour toutes les Dames Polonoiſes, il a trois Fils, qui ſont comme leur auguſte Pere, les delices de toute la Pologne.

Les deux premiers ont dejà les principales Charges dans l'Armée, où ils ſe diſtinguent non ſeulement par leur bravoure, & par les autres rares qualitez qu'ils poſſedent; mais encore par leur conduite egalement reguliere & Chretien-

tienne, dont ils pubilent eux-memes avec une extreme reconnoiſſance, qu'ils ſont redevables en partie à la belle education qu'ils ont recue dans le College ds Louis Le Grand. Le troiſieme qui commence à marcher ſur les traces de ſes deux Ainez promet auſſi beaucoup. La penetration & la vivacité qu'il fait dejà paroitre dans un âge fort peu avancé, repondent de ce qu'il ſera un jour, quand il aura paſſé par les memes exercices que ſes aimables freres, dont il vient prendre la place. Je n'ai jamais eu l'avantage de voir la vertueuſe mere de ces enfans de benediction; elle mourut preſque en meme-tems que j'arrivai pour la premiere fois en Pologne; mais aprés tout ce que j'en ai oui dire de grand, & ce que l'incomparable Palatin ſon Epoux m'a fait l'honneur de m'en apprendre, je ne m'etonne plus de voir tant de vertu dans leur illuſtre poſterité.

On tache, mais inutilement, de nous rendre ſuſpects au Grand General de Pologne.

Nous ne commencions qu'à gouter la douceur de la puiſſante protection de notre genereux Bienfacteur, lorſque nous apprimes avec un deplaiſir extreme, que l'Envoyé de l'Empereur, dont j'ai parlé plus haut, faiſoit tous ſes efforts pour traverſer nos deſſeins, & pour nous rendre nous-memes ſuſpects. Il ne ſe contenta pas de nous avoir refuſé les paſſeports que nous lui avions demandez; mais il n'omit encore rien, pour perſuader de vive-voix & par ecrit, au Grand General de Pologne. de ſe defier de nous;

nous ; il fit même agir quelques personnes d'un caractere fort distingué, pour en venir plus aisement à bout. Les uns & les autres tacherent de nous faire passer dans son esprit pour des espions dangereux, & disoient sans scrupule que nous avions pris exactement le plan des principales Places de la Pologne, pour en faire present au Grand Seigneur.

Mais ils avoient à faire, à un esprit trop eclairé, & à un cœur trop genereux, pour reussir dans leur dessein. Nonobstant leurs sollicitations pressantes, dont nous ne decouvrimes le motif, que quand nous fumes en Moldavie, le Grand Palatin de Russie nous fit ressentir dans la suite de nouveaux effets de sa bonté, & bien loin de nous abandonner, comme on pretendoit, il nous faisoit chaque jour d'autant plus de caresses, qu'il paroissoit plus convaincu du peu de raison qu'on avoit de se dechainer si fort contre nous. Il nous fit bien connoitre dans toutes les occasions, qu'il avoit pour nous des sentimens plus avantageux, que ceux qu'on avoit voulu lui inspirer, & qu'il etoit bien persuadé de la droiture de nos intentions, par les soins extraordinaires qu'il prit de nous assurer le passage, que le zele de la gloire de Dieu le portoit à nous menager.

Les deux Courriers que nous attendions depuis long-tems etant arrivez avec les reponses les plus favorables que nous

pou-

pouvions esperer, le Grand General jugea à propos de nous faire prendre la route de Moldavie plutot que celle de Kaminiec, soit qu'il la crut moins dangereuse que celle-cy, soit qu'il comptat moins sur la fidelité du Bacha qu'il ne connoissoit guere, que sur celle du Hospodar, qu'il regardoit comme son Ami particulier.

Providence de Dieu sur nous dans le choix que fit le grand General de Pologne, de la route de Moldavie, plutot que de celle de Kaminiec.

Nous connumes bien dans la suite, que cette determination etoit un effet tres particulier de la Providence de Dieu sur nous : Car quelques jours aprés notre arrivée à Yasse, qui est la Capitale de la Moldavie, nous apprimes que quelques Armeniens, qui n'avoient pu se joindre à nous pour passer de Pologne à Constantinople, avoient mal-heureusement rencontré auprés de Caminiec, un parti des Tartares, qui aprés leur avoir enlevé tout ce qu'ils avoient, les chargerent de coups, & les laisserent à demi-morts sur la place.

Ses soins obligeans, pour nous faire conduire surement à Constantinople.

Outre ces sages precautions, qui marquent assez le zele de notre incomparable Bienfacteur pour le succés de notre voyage, il nous donna d'autres preuves encore plus sensibles de la bonté de son cœur avant notre depart. Il ne se contenta pas de nous equiper, & de nous fournir tout ce qui pouvoit nous etre necessaire pour les frais de notre voyage; mais il nous obligea encore, de prendre un de ses domestiques pour nous servir de Conducteur & d'interprete jusqu'à Con-

Constantinople, & une escorte de trente Cavaliers Moldaves, à qui il ordonna de ne nous point abandonner qu'ils ne nous eussent mis entre les mains du Hospodar. Il ecrivit a ce Prince & aux autres personnes, qui pouvoient nous faciliter le passage, en des termes si forts, que nous avons eté reçus partout, comme ses propres enfans.

Mais quelque considerables que fussent toutes ces faveurs, nous ne fumes moins touchez que de l'air affectueux & tendre, dont il nous congedia : Nous en fumes si penetrez, qu'il nous fut impossible de lui temoigner la reconnoissance que nous lui devions pour toutes les marques de bonté qu'il nous avoit données, que par nos soupirs & nos larmes, ausquelles cet aimable Seigneur nous fit assez connoitre, sans nous parler, qu'il n'etoit pas insensible.

Aprés avoir traversé la Pokutie, nous arrivons aux confins de la Moldavie.

Ainsi chargez des liberalitez du grand Palatin de Russie, & accompagez de plusieurs de ses domestiques, nous traversames une partie de la *Podolie* & de la *Pokutie*, & arrivames enfin au Chateau de *Jablonow* qui a donné le nom à l'illustre famille des *Jablonowski*. Ce fut là que nous primes l'escorte, qui nous accompagna jusqu'à une petite Ville de la Moldavie, nommée *Campolongo*, dont le grand General s'est saisi depuis le commencement de la guerre que font les Polonois aux Turcs, pour tenir en bride les Moldaves ; & les empecher de faire des incursions sur ses terres.

Nous

Nous passons la Foret des Boukovines celebre par les belles actions du Grand General de Pologne.

Nous fumes obligez avant que d'y arriver, de nous engager dans la fameuse Foret des *Boukovines*, qui a plus de quarante lieues d'etendue & qui est devenue celebre par les grandes victoires qu'y remporta il y a quelques années, le grand General de Pologne sur les Turcs & les Tartares, qui venoient avec des Troupes fort nombreuses, commandées par le Sultan Galga, dans le dessein de faire une irruption dans la Pologne.

Le passage en est dangereux & incommode.

Le passage de cette Foret est extremement difficile, les chemins y sont fort rudes & fort serrez, & la terre y est partout imbibée d'une eau sale & marecageuse, qui les rend quasi impraticables: Nous fumes pourtant obligez de passer par là, & de suivre ses routes obliques & desagreables, dont je crus que nous ne verrions jamais la fin. Mais l'incommodité des chemins n'etoit pas ce qui nous faisoit le plus de peine; la surprise des voleurs nous allarmoit incomparablement d'avantage: en effet quand nous fumes un peu enfoncez dans cette affreuse solitude, nous en decouvrimes plusieurs bandes separées; mais comme ceux qui nous escortoient ne leur etoient pas inconnus, ils ne se furent pas plutot presentez à leurs Compagnons, qu'ils les eurent bientot dissipez.

De cette sorte nous sortimes sains & sauves des Boukovines, & entrames dans les plaines de la Moldavie, où nous marchames quelque-tems avec plus de plaisir,

ſir, que nous n'avions fait dans ces epaiſſes Fôrets que nous venions de quitter.

La Moldavie eſt une des plus belles & des plus agreables Provinces de l'Europe. On y voit de grandes Campagnes, qui ſont arroſées de diverſes rivieres, dont la principale eſt la Moldave, qui ſerpente à-peu-prés comme la Seine; & qui ſemble par tous ces detours vouloir porter l'abondance partout. Toutes ſes eaux rendroient en effet les Campagnes tres-fertiles, & contribueroient aſſurement à faire de cette Province, une des meilleures & des plus riches de l'Europe, ſi elle etoit moins expoſée qu'elle n'eſt aux inſultes des Turcs & des Tartares; mais les Troupes que les uns & les autres y font paſſer inceſſamment pour defendre Kaminiec, l'ont ſi fort deſolée, qu'elle demeure en friche en bien des endroits, parcequ'il n'y reſte pas d'Habitans pour la cultiver, & ſurtout dans la Partie Orientale, qui confine à la Tartarie, où les Païſans & tous ceux qui ne demeurent pas dans quelques Villes de defenſe, ſont contraints de ſe faire des loges ſous terre, pour eviter la fureur de ces ennemis implacables du nom Chretien. Deſcription de la Moldavie.

Aprés avoir paſſé ces plaines ſans aucune facheuſe avanture, nous arrivames à Campolongo, où nous primes une nouvelle eſcorte, qui nous conduiſit avec autant de bonheur & de fidelité que la premiere, juſqu'à la Capitale de la Moldavie. Quand nous en fumes proches, Notre arrivée à Yaſſe Capitale de la Moldavie.

nous fimes prendre les devans à notre Interprete, ſelon les ordres que nous en avions reçus du Grand General de Pologne, pour aller aſſurer par avance le Hoſpodar de nos reſpects, en attendant que nous fuſſions en etat de le faire nous-memes.

Nous eſperions à la verité beaucoup de la recommandation du Grand General de Pologne, & des Lettres, qu'il nous avoit données pour ce Prince; mais ſi nous euſſions pu prevoir l'effet qu'elles devoient produire, nous n'euſſions pas manqué de prier ce Palatin, de ſe moderer davantage, & de nous epargner un peu plus. Le Hoſpodar qui avoit plus d'egard aux Lettres preſſantes du Grand General, qu'à notre Etat de Religieux, exceda de beaucoup, dans les honneurs qu'il nous fit, & je ne ſçai s'il eut pu en faire davantage aux Ambaſſadeurs du plus grand Prince du monde.

De quelle maniere nous fumes reçus du Hoſpodar.

A peine fut-il averti de notre arrivée, qu'il nous aſſigna une maiſon commode pour nous loger, & il nous envoya dés le meme jour un de ſes Secretaires, pour nous marquer la joye qu'il avoit de notre arrivée, & l'impatience où il etoit de nous voir au plutot. En effet dés le lendemain matin, il nous envoya ſon Caroſſe eſcorté de cinquante ſoldats, avec le Fils du Grand Chancelier pour nous ſervir d'Interprete. Nous fumes conduits de cette maniere juſqu'au Palais, où le Hoſ-

Hoſpodar nous attendoit. Toute la milice ſous les armes, etoit rangée en haye en en fort bel ordre juſqu'à l'entrée de la Cour, où nous deſcendimes. Nous trouvames là deux Gentils-hommes qui nous attendoient pour nous conduire à l'Audiance. Auſſi-tot que nous eumes mis pié à terre, ils nous prirent ſous les bras pour nous aider à monter un degré d'environ trente marches, au haut duquel nous rencontrames la grande Salle où s'aſſemblent ordinairement les Barons de l'Etat. Ils y etoient alors en aſſez grand nombre; nous les ſaluames en en paſſant, & allames enſuite juſqu'au Cabinet du Prince, à la porte duquel nous trouvames le Maitre des Ceremonies qui nous y introduiſit.

L'entretien que nous eumes avec lui.

Nous n'eumes pas plutot paru, que le Hoſpodar ſe levant de ſon Throne, vint au devant de nous, pour nous recevoir, & pour nous faire les careſſes dont il nous combla dans la ſuite, durant plus de deux heures d'entretien que nous eumes avec lui.

Nous lui fimes notre compliment, auquel il repondit de la maniere du monde la plus honnete, aprés quoy nous ayant ordonné de nous aſſeoir, il nous jetta ſur les Conquetes du Roy, dont nous lui fimes le detail avec bien du plaiſir, & dont il parut lui-meme extremement touché: ce qu'il nous fit aſſez connoitre par les paroles obligeantes qu'il nous dit avant que de nous congedier: Car

Car pour lors ſemblant avoir tout-à-fait oublié ſon rang & ſa dignité, " Mes „chers Peres nous dit-il, puiſque le Roy „à qui vous avez l'honneur d'apartenir, „& ſous les auſpices duquel vous allez „precher l'Evangile juſqu'aux extremitez „du monde, eſt un Monarque ſi accom-„pli, qu'il fait lui ſeul l'admiration de „toute la terre, je vous demande par „grace votre amité, pour me donner la „conſolation de compter deſormais par-„mi mes autres Amis, deux Sujets, & „deux Mathematiciens du plus grand „Monarque de l'Univers.

Nous ne nous attendions pas à recevoir tant d'honneur à la Cour de ce Prince; mais il nous eut eté impoſſible, quand nous euſſions preveu tout ce qu'il vouloit faire, de l'obliger à en faire moins aprés les fortes recommandations du grand General de Pologne, qui lui avoit ecrit auſſi-bien, qu'à tous les Officiers de ſa connoiſſance, de nous conſiderer comme ſes propres enfans, & de nous conſerver, comme la prunelle de ſes yeux.

Veritable motif qui porta le Hoſpodar à nous faire un accueil ſi favorable.

Il etoit meme de l'interêt du Hoſpodar d'en uſer ainſi, pour couvrir par là la conjuration qu'il tramoit alors contre la Pologne, & que nous decouvrimes d'abord aprés notre arrivée, malgré toutes les precautions qu'on avoit priſes pour la tenir cachée. Voici en peu de mots la verité de cette intrigue, dont l'Envoyé Jerowski avoit voulu nous de-

rober

rober la connoiſſance, en nous empechant de paſſer par la Moldavie.

Conſtantin Cantemir Hoſpodar de Moldavie, aprés le chagrin qu'il fit il y a quatre où cinq ans au Roi de Pologne, craignoit avec ſujet, que ſi ſes Etats etoient ſoumis à cette Couronne, le Roi ne ſe vangeat de l'infidelité qu'il commit pendant la Campagne du Budziac: Il avoit promis au Roi qui s'etoit avancé juſqu'à Yaſſe, capitale de ſes Etats, de lui preter le ſerment de fidelité, de reconnoitre ſolemnellement ſa dependence de la Pologne, & de fournir à ſon Armée toutes les proviſions neceſſaires: Mais tandis qu'il amuſoit le Prince à une lieue de la Ville par les Deputez qu'il lui envoyoit coup ſur coup, il s'enfuit d'un autre coté avec les habitans, qui emporterent tout ce qu'ils purent avec eux. Le Roi entra dans cette Ville avec ſon armée, qui y fit beaucoup de degats, & la mit dans l'etat pitoyable que nous l'avons veue nous memes.

L'Empereur lui fait propoſer de ſe mettre ſous la protection de l'Empire.

Cette violence des Soldats Polonois, quelque juſte qu'elle fut, n'a pas peu contribué à animer les Moldaves contre la Pologne, & particulierement un grand nombre de Grecs, qui ſont les principaux Boyars de cette petite Cour. Ils ecouterent volontiers les propoſitions que leur vint faire de la part de l'Empereur, un Deputé qui y fut envoyé exprés, & ils promirent un ſecret inviolable, qu'ils jurerent ſur les Saints Evan-

giles

giles. Le Hoſpodar obligea aux memes ſermens l'illuſtre Miron Grand Chancellier de l'Etat, lequel avec toute ſa famille, & le Grand General de Moldavie ſon parent, paroiſſoit extremement attaché aux interets de la Pologne; mais il ne put l'obliger à ſigner ce Traité qu'aprés l'avoir menacé bien des fois de lui faire trancher la tete, & d'exterminer toute ſa Famille, qui eſt la plus conſiderable de cette Province.

Articles du Traitté conclu entre l'Empereur & le Hoſpodar.

Ce Traité qu'on venoit de conclure, & qu'on avoit dejà fait ſigner à tous les Boyars, conſiſtoit en cinq Articles.

Le premier portoit, que la moldavie ſeroit ſous la protection & de la dependance de l'Empereur, en vertu de quoy le Hoſpodar ſeroit obligé de lui payer cinquante mille ecus de tribut.

Le ſecond, que l'Empereur lui fourniroit des Troupes ſuffiſantes pour chaſſer les Polonois de Campolongo, & des autres Places de la Moldavie, où ils tiennent garniſon, & qu'il lui envoieroit du ſecours toutes les fois qu'il ſeroit en guerre avec la Pologne.

Le troiſieme, que le meme Empereur, dans le Traité de Paix qu'il feroit avec la Porte, feroit rendre au Hoſpodar ſon fils ainé, que le Grand Seigneur tient en otage à Conſtantinople.

Le quatrieme, que la Principauté de Moldavie ſeroit hereditaire aux Deſcendans du Hoſpodar.

Le cinquieme enfin, que l'Empereur laiſ-

laisseroit aux Schismatiques le libre exercice de leur Religion, & qu'il ne presseroit jamais les Moldaves, de se reunir avec l'Eglise Romaine.

C'est là ce qu'on venoit de conclure, lorsque nous arrivames à Yasse, où l'Agent qui etoit venu pour conclure le Traité, fut bien embarrassé de nous voir, dans la crainte où il etoit, que nous ne desabusassions la Cour de tous les faux bruits qu'il avoit fait courir contre la France, pour venir plus aisement à ses fins. C'est aussi ce que nous ne manquames pas de faire avant meme que d'avoir rien appris du Traité, en faisant voir le ridicule de la nouvelle qu'il avoit debitée d'une defaite entiere des François auprés du Danube, pour donner, à ce qu'il croyoit, plus d'idée de la puissance de l'Empereur.

L'embarras que causa notre arrivée à celui qu'on avoit envoyé pour le faire.

Nous eumes meme le plaisir de voir entierement revenir cette Cour à l'egard de la France, durant le peu de tems que nous y demeurames, & prendre des sentimens bien differens de ceux où l'on y etoit avant notre arrivée. C'est sans doute pour celà que le Hospodar nous fit à notre Audiance de congé, encore plus d'honneur & de caresses, qu'il n'avoit fait à la premiere. Il est à croire que les demarches qu'il fit alors l'embarassent maintenant beaucoup : mais le mal est fait, & je ne sçay s'il tardera long-tems d'en porter la peine, & si les Polonois ou les Turcs, pour le punir du dessein

qu'il a eu de se soustraire de leur domination, n'acheveront point de ruiner cette malheureuse Principauté, qui, sans avoir eu guerre avec personne, se trouve maintenant la plus desolée de toutes les Provinces de l'Europe.

Le Hospodar nous fait expedier des Passeports & des Lettres pour le Seraskier des Turcs.

Il y avoit huit jours que le Hospodar nous retenoit à Yasse, pour nous faire expedier les Lettres & les Passeports, dont nous avions besoin pour nous rendre auprés du Seraskier, qui etoit campé sur le Danube dans les confins de la Moldavie. Elles furent enfin seellées, & on nous les remit entre les mains à la sortie de l'Audiance de congé que le Hospodar voulut nous donner avec les memes ceremonies que nous avions eté reçus à la premiere.

Avant que de partir de Yasse, nous recevons une lettre pleine de bonté, du grand General de Pologne.

Dans le tems que nous nous disposions à partir, nous reçumes avec bien du plaisir une Lettre du grand General de Pologne, qui nous fit assez connoitre qu'il ne nous avoit pas oublié en notre absence, & qu'il conservoit pour nous les memes sentimens de tendresse, qu'il nous avoit autrefois marqué. Quoi qu'elle parte d'un cœur un peu trop prevenu en notre faveur, je ne puis me dispenser de l'inserer ici, pour eviter les justes reproches qu'on auroit droit de me faire, si je venois à supprimer quelqu'une des graces que nous a faites ce grand homme, qui a gardé si peu de mesures dans tout ce qu'il a fait d'obligeant pour nous: Voici en quels termes elle etoit conçue.

MES

MES REVERENDS PERES, Copie de la Lettre.

„Je n'ai point de paroles aſſez fortes „pour vous exprimer la douleur que ma „cauſé & que me cauſe encore votre eloi„gnement, & je ne ceſſerai point d'etre „en peine, que je n'aie appris ſurement „votre arrivée à Conſtantinople. Je ſuis „ravi d'apprendre que vous etes arrivez „en bonne ſanté ſur les confins de la „Moldavie, & de ce que mes gens ont „bien fait leur devoir en chemin. Dieu „veuille que vous puiſſiez arriver auſſi „heureuſement, non ſeulement à Con„ſtantinople; mais encore à la Chine. „Je ne manquerai pas de lui addreſſer „mes vœux, pour lui demander cette „grace, & pour le prier de vous conſer„ver & de faire reuſſir vos grands & pieux „deſſeins. Votre connoiſſance, l'amitié „qui m'attache à vous, & la confiance „avec laquelle vous vous etes adreſſez à „moi, ne s'effaceront jamais de mon „eſprit & de mon cœur: je ſuis bien fa„ché de n'avoir pu vous retenir plus „long-tems, & d'avoir ſi peu joui de la „ſatisfaction que j'avois de vous voir. Je „m'eſtimerai heureux, ſi dans la ſuite je „trouve l'occaſion de vous rendre des „ſervices plus conſiderables, que ceux „que vous avez ſouhaité de moi jusqu'à „preſent. Vous m'obligerez infiniment „de me donner de vos nouvelles le plus „ſouvent que vous pourrez; Cependant

„je vous prie de vous ſouvenir toujours „de moi, ſur tout dans vos ſaints Sacri- „fices, auſſi-bien que de ma Famille, „& je vous recommande particuliere- „ment l'ame de ma Femme d'heureuſe „memoire. Au reſte, croyez qu'il n'y a „perſonne au monde, qui ſoit plus que „moi,

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant Serviteur,

JABLONOWSKI, Palatin de Ruſſie, & Grand General de Pologne.

Nous traverſons le reſte de la Moldavie & arrivons au camp des Turcs.

La conſolation que nous causerent les genereuſes aſſurances que nous donnoit le grand Grand General de Pologne, de la continuation de ſon amitié, nous ſoutint durant le reſte du Voyage. Nous partimes de Yaſſe avec l'eſcorte que nous donna le Hoſpodar, & aprés quatre jours de marche, nous arrivames à *Galatz*, qui eſt une petite Ville ſituée ſur le Danube, où nous trouvames une Barque toute prete, qui nous conduiſit heureuſement au Camp des Turcs, qui n'en etoit eloigné que de cinq heures de chemin.

Le Lieutenant du Seraskier n'eut pas plutot eté averti de notre arrivée, qu'il nous aſſigna une maiſon dans le Bourg le plus proche du Camp, où il envoya quel-

quelques Janissaires, pour nous garder, & pour nous mettre à couvert des insultes que nous auroient pu faire les Soldats de l'Armée. Il en usa avec nous d'une maniere aussi honnete, parcequ'il avoit appris des gens qui nous avoient escorté, que nous etions François, & que le Roi nous avoit fait l'honneur de nous envoyer en qualité de ses Mathematiciens.

Le Seraskier nous donne Audiance.

Dés le lendemain, le Seraskier, à qui nous avions fait demander Audiance, pour lui rendre les Lettres, dont le Hospodar nous avoit chargez, nous envoya un Chaoux suivi de trois Janissaires, avec deux chevaux de Turquie superbement enharnachez pour nous y conduire, & pour donner en cette rencontre des marques sensibles du respect profond qu'on a dans l'Empire Ottoman pour notre grand Monarque, qui est aujourd'huy la terreur & l'admiration de tout l'Univers.

Comme nous avions eté obligez de nous travestir, pour passer plus surement dans tous ces Païs Schismatiques & Infideles, où notre habit nous eut exposé à bien des insultes, nous nous vimes engagez à faire encore une fois un personnage qui ne nous plaisoit guere, & que nous ne soutinmes aussi, qu'autant que nous le jugeames capable d'avancer l'œuvre de Dieu, dont nous etions chargez.

Nous allames donc en ceremonie,

conduits par les Officiers du General d'Armée, presenter les Lettres du Hospodar de Moldavie. Le Seraskier qui nous attendoit sous la Tente, environné de tous ses Icoglans superbement vetus, nous recut d'un air grave & serieux, selon la coutume des Turcs, & aprés avoir repondu assez honnetement au compliment que nous lui fimes, il nous dit que son Kiaia à qui il avoit donné ses ordres, nous satisferoit sur tout ce que nous avions à lui proposer. Nous fumes plus contens de l'acceuil que nous fit ce Lieutenant de l'Armée Turque, que de celui du Seraskier, & il nous reçut de meilleure grace. Quoique Grec & Apostat, il ne laissa pas de nous combler d'honnetetez : Il nous fit d'abord servir les liqueurs & les parfums ordinaires, il vit avec plaisir nos Lettres de Mathematiciens, & comme il sçavoit un peu de Geometrie & d'Astronomie, il nous obligea de l'entretenir assez long-tems, & nous proposa meme quelques questions sur cette sorte de matieres.

Nous rendons visite à son Lieutenant

Avanture facheuse qui nous arrive dans le camp des Turcs.

Tandis que nous etions occupez à les lui expliquer, nous vimes entrer dans sa Tente un jeunne homme tout echauffé, qui aprés lui avoir baisé la veste, lui presenta de la part du Seraskier des Lettres qu'on avoit interceptées quelques jours auparavant prés de Kaminiec, & qu'on venoit de recevoir à l'heure meme. On les avoit enlevées à un Polonois

noïs deguifé en Tartare, & comme on avoit remarqué une Couronne dans le cachet, on crut d'abord que le Roy de Pologne en etoit le veritable Auteur, & que nous, qui ne faifions que de quitter les Etats de ce Prince, en fçaurions fans doute le contenu.

Ce fut avec ce facheux prejugé que le Secretaire du Seraskier, qui etoit un malheureux Renegat, entra dans la Tente où nous etions, & qu'il nous montra ces Lettres, dont il vouloit à toute force que nous euffions le fecret, qui etoit caché fous des chifres qu'il ne comprenoit pas. Il nous tourna en bien des manieres pour tacher d'en decouvrir le myftere, il nous fit plufieurs queftions captieufes, & n'omit rien de tout ce qu'il crut capable de nous embaraffer. Nous nous tirames pourtant d'affaire malgré toutes fes interrogations malignes,&aprés avoir fait entendre au Kiaia, combien notre Profeffion etoit oppofée à toutes les intrigues du monde, que nous avions quitté depuis long-tems, pour ne nous occuper que du fervice du vray Dieu, nous lui dimes pour le defabufer entierement, que ces Lettres que nous avions reconnues, etoient de l'Ambaffadeur que le Roy notre Maître entretenoit en Pologne, & qu'elles etoient ecrites à celui qu'il envoioit inceffamment à la Porte, lequel ne feroit pas peu furpris, quand il apprendroit qu'on avoit arreté fi injuftement le Courrier qui les lui portoit.

Nous lui fimes comprendre en meme-tems en presence du Secretaire la difference des Couronnes, dont on se sert en Europe pour les Armoiries, & leur expliquames en general la maniere de chiffrer, dont ils parurent fort contens, & qui les convainquit assez de l'impuissance où nous etions de leur developer le mystere des chifíres qu'ils voyôient, & qui leur causoient tant d'ombrage.

Les Turcs se defient de nous & nous font mettre en arrêt.

Cependant quelque persuadez qu'ils parussent de notre bonne foy, cette avanture facheuse ne laissa pas de leur faire naitre mille soupçons à notre desavantage; mais comme nos Lettres de Mathematiciens nous avoient mis en quelque credit parmi eux, ils nous firent reconduire dans notre Maison, dans le meme ordre que nous etions venus; quoique, pour s'assurer entierement de nous, ils nous donnerent quelques nouveaux Janissaires, avec ordre de nous observer de prés, & de ne nous laisser parler à personne.

Quelques Renegats touchez de leur etat viennent nous voir en cachette.

La precaution qu'ils prirent, n'empecha pas que quelques Renegats, que le bruit de notre arrivée avoit fait rentrer en eux-memes, ne nous vinssent voir en cachette, & comme ils nous paroissoient fort touchez de l'etat malheureux, où ils se voyoient obligez de vivre, aprés avoir lachement abandonné leur Foi, nous tachames de les encourager, & les exhortames à prendre les mesures necessaires pour en sortir au plutot. Les Turcs memes

memes poussez de je ne sçai quelle curiosité, tromperent plus d'une fois l'assiduité & la vigilance de nos Gardes: Nous eumes avec eux plusieurs conferences sur la Religion; & ce fut dans cette occasion, que nous nous desabusâmes entierement de la fausse persuasion où l'on est ordinairement, qu'un Mahometan, ne s'engage jamais à la dispute, & qu'il ne lui est pas permis de proposer aucun doute sur le fait de la Religion, quelque envie qu'il ait de s'instruire de la verité de celle qu'il professe, & de connoitre les autres qui sont opposées à la sienne.

Cependant, comme les Chefs demeuroient dans le silence à notre egard, & qu'ils nous tenoient toujours extremement reserrez, sans pourtant nous faire aucun autre mauvais traitement, nous demandames une nouvelle audiance au Kiaia pour sçavoir quelle resolution on avoit prise à notre egard. Il nous reçut avec autant d'affabilité que la premiere fois, & aprés nous avoir entretenu durant prés de quatre heures, sur plusieurs Questions de Mathematique, il nous assura qu'on n'attendoit pour nous congedier, que le retour d'un Courrier qu'on avoit envoyé au grand Visir, sans la participation duquel on n'osoit nous permettre de passer outre.

Ce n'etoit là pourtant, qu'une pure defaite, & si nous ne fussions partis qu'aprés le retour de l'Expres qu'il nous

 disoit

299



Esquifs des Cosaques.

mode ſur ſon bord, nous convinmes avec lui de notre paſſage, & nous nous diſpoſames à partir le lendemain, ſur les aſſurances qu'il nous donna de ne differer pas plus long-tems. Il nous tint en effet fort ponctuellement ſa parole; il leva l'encre dans le tems meme qu'il nous avoit marqué, & aprés avoir gagné une des embouchures du Danube, nous y attendimes un jour entier le vent favorable, avant que de nous expoſer à la Mer.

Cependant notre Capitaine avec tout ſon equipage ne s'endormit pas; & on fut obligé de faire bonne garde toute la nuit, pour ne ſe pas laiſſer ſurprendre des Coſaques, qui viennent ſouvent juſqu'à cette embouchure, inſulter les vaiſſeaux qu'ils croyent pouvoir attaquer avec avantage: Pour cet effet, ils rodent de tous cotez dans des eſquifs fort legers, & ſi petits qu'il n'y peut entrer qu'une perſonne: ils ſont couverts par le haut d'un cuir bien tendu, qui empeche l'eau d'y entrer, un Coſaque eſt aſſis au milieu avec deux rames à chaque coté pour ſe conduire, & ſes armes auprés de luy, pour combatre quand il en eſt beſoin. Il s'aſſemble quelquefois une centaine de ces petits batimens autour d'un vaiſſeau, pour s'en rendre maitre; ainſi l'on eſt expoſé aux ſurpriſes de ces dangereux Pirates, ſi l'on n'eſt en etat de ſe bien deffendre, & ſi l'on n'eſt continuellement ſur ſes gardes.

On s'arrete quelque tems à l'embouchure du du Danube.

Les Coſaques viennent quelque fois dans de petits eſquifs, inſulter les plus gros Batimens.

Nous gagnons la Mer noire.

Le lendemain un vent de Nord-eſt s'etant elevé nous porta en peu de tems en pleine Mer, que l'on ne gagna pourtant qu'avec peine, parceque le Danube ayant tres-peu de profondeur à ſes embouchures, il faut avoir ſans ceſſe la ſonde à la main, & prendre de grandes precautions, pour eviter les bancs de ſable dont il ſeroit difficile de ſe degager, comme nous l'eprouvames nous memes immediatement aprés avoir levé l'ancre. Le troiſieme jour de notre navigation, nous decouvrimes ſur le ſoir avec bien du plaiſir les cotes de l'Aſie, & nous apperçumes le fanal qui eſt à l'entrée du Boſphore : mais comme il etoit deja nuit, on fut obligé à revirer de bord, pour ne pas s'expoſer à aller echouer quelque part.

On decouvre le fanal de la Mer noire, aprés trois jours de navigation.

Le peu d'experience du Pilote, nous met en danger de faire naufrage.

Cette precaution paroiſſoit neceſſaire, cependant elle penſa nous couter la vie; car tandis que l'equipage etoit occupé à faire cette manœuvre, le vent & la groſſe mer, contre quoy les Turcs ne ſçavent pas ſe ſoutenir, agiterent ſi fort notre vaiſſeau, que nous nous vimes à deux doits de faire naufrage; mais chacun mit la main à l'œuvre pour ne pas perir au port, & ce fut dans cette agitation & dans cette crainte que nous paſſames toute la nuit, qui fut une des plus cruelles que j'aye jamais paſſée.

Notre arrivée à Conſtantinople.

Nous reprimes pourtant notre route le lendemain à la pointe du jour, & aprés etre entrez fort heureuſement dans le

le canal, nous decouvrimes la grande & celebre Ville de Constantinople, dont l'aspect est le plus beau & le plus charmant qu'il soit possible d'imaginer. Nous nous avançames pour debarquer, jusqu'au Port de Galata, & aprés avoir quitté notre Vaisseau, nous allames droit à la maison des Jesuites.

Nous y attendons Monsieur de Chateau neuf Ambassadeur du Roi à la Porte.

Ce fut là que nous apprimes l'arrivée de Monsieur de Chateau-neuf à Gallipoli, où les vents contraires l'arreterent prés de trois semaines. Nous fumes obligez de l'attendre, tant pour lui rendre quelques lettres de consequence, dont le Grand General de Pologne nous avoit chargé, que pour obtenir par son moyen un commandement du Caimacan de Constantinople pour la sureté de notre passage jusqu'en Perse.

Un nouvel incident deconcerte notre projet.

Aprés l'avoir obtenu, & etant quasi sur le point de partir, je fus malheureusement attaqué pour la troisieme fois en moins d'un an, d'un facheux crachement de sang qui rompit toutes nos mesures, & qui me fit condamner par les Medecins & par nos Peres à retourner en France pour tacher de m'y retablir.

Le Vaisseau du Roi sauve plusieurs Esclaves.

Tandis que le Vaisseau qui devoit ramener en France Madame Girardin, aprés la mort du feu Ambassadeur son mari, se disposoit à partir, j'employai le peu de tems qui restoit jusqu'à son depart, à faire aussi mes preparatifs: On sauva durant ce tems-là plus de six-vingt esclaves Chretiens, dont un eut

meme

meme l'assurance de gagner le bord de notre Vaisseau, en presence de son Aga qui passoit auprés, dans un petit esquif. Enfin le vingt-troisieme d'Octobre, on mit à la voile un moment aprés l'embarquement de Madame l'Ambassadrice & de Monsieur l'Abbé Girardin son beau-frere, qu'on reçut au bruit du Canon, dont on fit retentir le Bosphore.

Ordres du Capitaine pour le reglement de la route.

Comme le Vaisseau de guerre nommé l'Avanturier : qui devoit nous porter, s'etoit engagé à escorter une Barque & une Tartane qui devoient repasser en France, il n'eut pas plutot mis à la voile, qu'elles appareillerent aussi en meme-tems, aprés avoir reçu de l'illustre Capitaine qui nous conduisoit, les ordres suivans pour le reglement de leur route, & de ce qu'elles auroient à faire en cas de combat, de la maniere suivante.

Si l'Avanturier veut se preparer au combat, il le fera connoitre en mettant une flame bleue sous la girouette du grand mat, & en ce cas les deux Batimens s'y prepareront aussi.

Si l'Avanturier juge à propos de faire passer les deux Batimens devant lui, il mettra une flame blanche & rouge sous la girouette du mat de Mizenne, & en ce cas ils se mettront en file devant lui, & quand elle sera otée, ils reviendront derriere lui, & se mesureront à sa voilure.

S'il veut qu'ils restent au dessous du vent

vent, il le fera connoitre, en mettant une flame blanche & bleue au bout de la Vergue du grand Hunier.

S'il veut qu'ils restent au dessus du vent, il mettra une flame blanche sous la girouette d'Artimon.

S'il veut que les Patrons brulent leurs Batimens & qu'ils viennent à bord avec leurs chaloupes, il le leur fera connoitre en mettant une flame rouge au bout de la grande Vergue.

S'il veut qu'ils aillent chercher un Port voisin, il le leur fera connoitre en mettant une flame blanche au bout de la Vergue de Mizenne.

Pour parler à la barque, il mettra une flame bleue au bout du baton d'enseigne, & le Pavillon en berne au même endroit, quand il appellera la Tartane.

Tout etant ainsi disposé, & les signaux donnez de la maniere que je viens de dire, nous passames les sept Tours vers le commencement de la nuit avec un bon vent de Nord, qui continuant à rafraichir de plus en plus, nous fit franchir en peu de tems la Mer de Marmora, & gagner le lendemain vingt-quatrieme de fort bonne heure le Canal de Gallipoli. Ce fut là que nous trouvames à l'ancre la Flotte Ottomane, composée d'onze gros Vaisseaux seulement, au milieu desquels paroissoit un peu delabré, & presque entierement dematé celui du Capitaine Paul, fameux Corsaire Ligournois, qui aprés s'etre battu quelques jours auparavant

Nous passons devant la Flotte des Turcs.

vant

vant avec un courage de Lion, contre les Algeriens & les Turcs joints ensemble, fut enfin obligé de ceder au grand nombre, & de se rendre aprés un combat opiniatre.

On depeche un Officier. au Capitan Bacha pour convenir avec lui du salut.

Dés qu'on eut apperçu cette Flotte, on depecha un Officier du Vaisseau au Capitan Bacha, pour convenir avec lui du salut ; mais ce General ayant repondu que les Vaisseaux du Grand Seigneur, ne rendoient jamais le salut, tandis qu'ils etoient à l'ancre, nous passames sans nous rien dire de part & d'autre, & nous nous rendimes en un instant vis-à-vis des vieux Chateaux, où nous fumes obligez de mouiller pour attendre la Tartane qui n'avoit pu nous suivre. Nous passames fort tranquillement la nuit en cet endroit, & le lendemain vingt-cinquieme nous remimes à la voile vers les neuf heures du matin avec un vent favorable. Nous saluames en passant les vieux Chateaux de cinq coups de canon, ausquels ils repondirent par neuf à boulets ; nous fimes la meme chose en passant vis-à-vis des deux neufs, qui nous repondirent par autant de coups qu'avoient fait les premiers.

Les Chateaux Dardanelles ne sont pas aussi forts qu'on le croit ordinairement.

Que je suis presentement bien revenu de la persuasion où j'etois, que ces Chateaux sont imprenables : Rien de plus simple que ces Forts, qui à quelques Rempars prés, n'ont rien qui les puisse defendre. Il est vray qu'il y a des pieces de canon assez grosses ; mais je n'en vis que

que des effets peu confiderables. Les Ricochets que firent les boulets du canon des vieux Chateaux pafferent à la verité de beaucoup le milieu du Canal ; mais auffi ceux des derniers eurent affez de peine à s'y rendre. Qui empecheroit huit ou dix gros Vaiffeaux, qui peuvent aifément y paffer fur la meme ligne ; de fe faire couvrir en flanc d'un coté & d'autre par quelque Batiment, & de pourfuivre cependant leur route jufqu'à Conftantinople ?

A peine fumes-nous fortis du Canal, dont ces quatre Forterefles vis-à-vis l'une de l'autre, defendent l'entrée, que nous decouvrimes l'Ifle de Tenedo, auffi bien que la Ville qui porte le meme nom, fans pouvoir y obferver rien de particulier, non plus que dans la fameufe Ville de Troye, qui eft à l'oppofite. Virgile nous en apprend plus dans fes Vers, où il nous en decrit la ruine, que nos yeux ne nous en firent remarquer. Comme le vent nous pouffoit toujours, nous apperçumes un moment aprés l'Ile de Metelin, & aprés avoir paffé durant la nuit le Golfe, où l'on s'engage quand on fait la route de Smirne, nous nous trouvames le lendemain vis-à-vis de Schio.

Nous paffons vis-à-vis de Tenedo, de Troye, de Metelin, & de Schio.

Ce fut là que le vent de Nord nous ayant manqué tout-à-coup, nous effuiames durant trois ou quatre heures un calme, qui fut fuivi d'un vent de Sud, lequel ne nous permit de faire autre chofe que

Le vent nous devient contraire.

que de louvoyer. Nous passames ainsi toute la nuit, faisant de vains efforts pour gagner le Canal, qui est entre les Iles de Schio & d'Ipsera ; mais comme nous l'avions directement contraire, & que d'ailleurs la Mer etoit extremement grosse, on fut obligé de prendre audessus de ces deux Iles, pour gagner le Port de saint George de Schirro, où l'on jugea à propos d'aller relacher pour des raisons importantes.

Le gras tems & la crainte de la peste nous obligent d'aller relacher à Saint George de Schirro.

Comme il nous etoit dejà mort deux passagers depuis le tems de notre embarquement, & qu'on craignoit quelque mal contagieux parmi l'equipage, à cause de quelques charbons qu'on avoit apperçus dans un de ceux qui mourut, Monsieur de la Rocque Persin notre Capitaine prit le parti d'aller mouiller dans le Port que forme cette Ile, tant pour faire visiter tous ceux qui etoient sur son bord, que pour soulager Madame l'Ambassadrice, que le vomissement causé par les roulis du Vaisseau, commençoit dejà à travailler beaucoup.

Nous donnons l'allarme à une Barque Françoise.

Nous y entrames fort heureusement, & aprés avoir trouvé un bon fond, nous jettames l'ancre, tandis que nous donnions, sans y penser, l'allarme à une petite Barque Françoise qui y avoit aussi mouillé. Nous mîmes pourtant notre Pavillon pour la rassurer ; mais comme elle crut que c'etoit une feinte que nous faisions pour l'attirer, elle n'osa s'approcher de nous. Tandis qu'on lui donne le

loisir

loisir de nous reconnoitre, on depeche à terre le Commissaire du Vaisseau, pour y faire quelques provisions, parceque les notres commençoient à manquer. Quelques Officiers l'y suivirent pour prendre le divertissement de la chasse : cependant comme on vit que le Patron de la Barque, qu'on avoit reconnue Françoise au Pavillon qu'elle avoit mis, aprés qu'elle eut apperçu le notre, ne se rangeoit pas auprés de nous, comme les autres Batimens qui nous avoient suivi, on lui envoia la chaloupe pour l'avertir de son devoir. Le Patron leva l'ancre sur l'heure, & aprés avoir salué notre Vaisseau en passant auprés, il vint à bord pour saluer notre Capitaine, qui lui fit preparer la cale, pour avoir differé si long-tems à se ranger sous le Pavillon du Roy. Madame l'Ambassadrice lui obtint pourtant sa grace, & le malheureux en fut quitte pour la peur.

La Cale est une espece d'estrapade.

Ce meme jour vers les huit heures du soir les Chasseurs etant revenus du Village de S. George, nous annoncerent la funeste mort du Commissaire de notre Vaisseau. Il venoit d'etre tué par le Commis du fonds de cale, d'un coup de fusil, qu'il lui lacha malheureusement à brule-pourpoint dans l'epaule droite, où il lui fit une ouverture extremement grande, par où la bourre & le plomb, dont le fusil etoit seulement chargé, s'etant insinuez dans les parties nobles, le firent tomber roide mort sur la place. Cet accident

Funeste accident arrivé au Commissaire de notre Vaisseau.

cident

cident nous arreta plus longtems que nous n'avions cru ; car comme on voulut s'assûrer du malheureux qui avoit fait le coup, & qui n'avoit pas manqué de prendre la fuite, le Capitaine jugea à propos d'envoier un Officier, suivi d'une Compagnie de soldats, pour sommer le Primat du Village, de ne rien omettre de son coté, pour trouver l'assassin, & pour engager aussi par là tous ces insulaires, à le lui mettre bientot entre les mains. On arriva deux heures avant jour au Village, qui fut d'abord allarmé au bruit du toquesin que le Primat eut soin de faire sonner, & à la vue de nos soldats. Plus de quatre ou cinq cent Grecs se dispersèrent incontinent dans tous les endroits de cette petite Ile, & à force de chercher, ils trouverent enfin le malheureux fugitif, qui, aprés avoir eté conduit au Vaisseau, fut mis aux fers, en attendant qu'on put lui faire son procez dans les formes.

On met à la voile, & on va mouiller prés d'Argentiere, pour y apprendre des nouvelles de la Flotte des Algeriens.

Tandis qu'on etoit occupé à terre à le poursuivre, on rendit les derniers devoirs au defunt, qui fut enseveli au bord de la Mer, auprés d'une petite Chapelle, batie, comme il est à croire, par les gens du Païs : aprés quoi on leva l'ancre, à la faveur d'un bon vent, qui nous fit doubler en fort peu de tems le Cap d'Or, & decouvrir l'Ile d'Argentiere, où l'on alla mouiller, pour prendre langue des gens du Païs, & pour tacher d'apprendre des nouvelles de la Flotte d'Al-

d'Alger que nous avions toujours craint, parcequ'on n'avoit encore pu apprendre la conclusion de la paix, entre cette Republique & la France.

Nous restames deux jours entiers à cette rade, & ne pumes mettre à la voile, que le second de Novembre, que nous passames à la faveur d'un bont vent, les Iles de la Sapience, aprés avoir trouvé sur la route la Flote Venitienne qui tiroit du coté de Coron. Aprés avoir passé le Golfe de Venise, nous decouvrimes sur le soir, la pointe de Sicile. Nous fumes pourtant un peu inquiets toute la nuit sur un feu que nous apperçumes de loin. Quelquesuns crurent que c'etoit un fanal de Vaisseau, qui conduisoit quelque escadre : ce qui nous obligea à tenir notre artillerie prete en cas de besoin, d'autres au contraire assuroient, que ce feu sortoit du Mont-Gibel qui etoit à notre portée; mais nous reconnumes le lendemain la fausseté de nos conjectures, lorsque nous fumes vis-à vis du Cap Passaro. C'est là que les Espagnols entretiennent garnison dans une espece de Fort qu'ils ont bati, pour la sureté des Cotes, & aussi-tot qu'on decouvre quelque Vaisseau, on est obligé d'allumer d'espace en espace des feux, pour avertir les peuples de la campagne, de se precautionner contre les Corsaires, qui ne viennent que trop souvent y faire des descentes.

On rencontre la Flotte Venitienne.

Tandis que nous doublions ce Cap, Mr.

M. de Perſin fit mettre le ſignal pour avertir la Barque & la Tartane de ſe ranger prés du Vaiſſeau, pour etre en etat de defenſe, au cas que les Galeres d'Eſpagne vinſſent à paroitre. Quelque tems aprés, nous decouvrimes l'Iſle de Malthe, qui n'eſt eloignée du Cap Paſſaro que d'environ vingt lieues. Nous eſſuyames en cet endroit une petite boraſque, qui fut ſuivie de quelques grains, & de quelques gros tonnerres, aprés quoi le vent s'etant tourné en notre faveur, nous nous avançames juſqu'à l'Iſle de la Pantelerie, qui nonobſtant ſa petiteſſe, donne de gros revenus aux Eſpagnols qui en ſont les Maitres. Nous paſſames prés de deux jours vis-à-vis de cette Iſle, parceque nous y fumes ſurpris d'un facheux calme cauſé par une chaleur extraordinaire, quelque avancez que nous fuſſions dans le mois de Novembre; mais un vent de Sud-eſt s'etant heureuſement elevé, nous continuames notre route, & decouvrimes bientot aprés le Cap Bon.

Nous paſſons vis-à-vis de Malthe.

Precautions des Tunetins pour defendre leurs Cotes.

C'eſt une pointe d'Afrique, où il n'y a aucun Fort; mais ou les Tunetins entretiennent ſeulement, pour la ſureté de leurs Vaiſſeaux & des Habitans du Païs, un fanal qu'un *Maharbou* ou *Dervich* qui y fait penitence, a ſoin d'allumer, pour avertir par autant de feux qu'il fait, quel eſt le nombre des voiles qu'il decouvre.

A la gauche de ce Cap, on void le

Fort

Fort de *Galipe* ſitué ſur une langue de terre fort elevée & preſque inacceſſible, où les canons qui y ſont en grand nombre peuvent tres-bien defendre la Place de toutes parts, & meme empecher les approches de l'ennemi. Tandis que nous conſiderions tout celà, le vent de Sud-eſt ſe fortifie tellement qu'il nous fait faire prés de trois lieues par heure, & fait diſparoitre à nos yeux les Iſles du *Sembrow* que nous doublions en un inſtant. S'il eut eté conſtant, il nous eut bientot fait reconnoitre la Sardaigne; mais s'etant malheureuſement changé vers la minuit en Nord-oueſt, il nous tourmenta etrangement le reſte de la nuit.

La tempete nous oblige de relacher en Barbarie.

Les Tangues & les Roulis du Vaiſſeau qui nous agitoient ſucceſſivement l'un aprés l'autre nous incommoderent extremement, & le vent contraire qui nous amenoit de tems-en-tems de gros grains, nous obligea meme à mettre le Vaiſſeau à ſec, pour ne pas nous expoſer à demater, puis ſe fortifiant de plus en plus, il nous ota l'eſperance de doubler les Iſles de Saint Pierre auſſitot que nous avions cru. Il devint enſuite ſi furieux, qu'au lieu de ſonger à avancer, ou meme à ſe ſoutenir contre ſes efforts, on fut obligé de relacher en Barbarie, ce que nous fimes le quatorzieme de Novembre, que nous allames mouiller vis-à-vis de *Porteſarine*, qui eſt un aſſez bon Port, & ou la petite Ville qui porte le meme nom, eſt aſſez bien ſituée pour de-

defendre les Vaiſſeaux des gros vents de Nord-Oueſt & d'Oueſt. Elle eſt batie au pié d'une haute montagne, ſur une langue de terre où les Batimens peuvent venir ſe ranger pour ſe mettre en aſſurance. Elle appartient aux Tunetins, dont la Ville Capitale n'en eſt eloignée que d'environ ſept lieues, & où l'on ne peut arriver qu'en paſſant par la *Goulette*, où etoit autrefois la fameuſe Ville de Cartage, d'où l'on entre dans un beau Lac, ſur lequel Tunis eſt bati.

Le vent de Nord-Oueſt, que les Provenceaux appellent *Mistral*, nous obligea de reſter à cette rade le quinze & le ſeize. On n'y fut pas pourtant oiſif: les Chaſſeurs du Vaiſſeau allerent avec les Pecheurs dans une petite Iſle, où tandis que les uns chaſſoient aux pigeons qu'on y trouvoit autrefois à foiſon, les autres s'occuperent de la peche avez aſſez de ſuccez. La priſe la plus conſiderable qu'ils firent, fut celle d'un Veau marin qu'ils bleſſerent avec des armes à feu, & qu'ils acheverent enſuite à coups de pierres. Comme la chair n'en eſt pas bonne, ils ſe contenterent de la peau pour en faire quelques manchons & quelques gibecieres. Ils nous l'apporterent à bord, avec la tete qui y etoit encore attachée. La premiere etoit de la grandeur de celle d'un petit bœuf: Elle etoit couverte d'un poil lis, extremement epaiſſe, noirâtre pardeſſus, avec deux grandes marques blanchatres au deſſous des flancs, elle etoit

Les Pecheurs prennent un Veau marin.

ſans

ſans aucun veſtige de queue, terminée aux quatre extremitez par les quatre nageoires, dont cet animal ſe ſert egalement dans l'eau & ſur terre, où il vient quelquefois faire de grands degats dans les vignes. Chacune de ces nageoires etoit armée de cinq ongles noirs aſſez grands. Ceux de devant ſortoient en dehors d'une maniere fort ſenſible, au lieu que ceux de derriere etoient preſque entierement enfoncez, couverts de la peau, & beaucoup plus minces que les premieres. La tete reſſemble tout-à-fait à celle d'un Lion ou d'un Leopard, à celà prés qu'on n'y voit point d'oreilles. Je fis mon poſſible pour y decouvrir le conduit de l'ouie, & je ne pus l'obſérver, qu'aprés avoir fait decouvrir entierement la tête, où j'apperçus à trois ou quatre doigts de l'œil, deux petits canaux velus, qui alloient aboutir à deux trous preſque imperceptibles que je trouvai ſur la peau, à la faveur de la ſonde. Sa langue eſt fort courte & fort epaiſſe, les machoires & les nazeaux ſont ſemblables à ceux d'un taureau, dont il imite parfaitement le mugiſſement, à ce que me rapporterent les pecheurs qui le prirent, & qui lui entendirent faire les derniers efforts, avant que de ſe rendre tout-à-fait.

Tandis qu'on s'occupoit ainſi agreablement dans le Vaiſſeau, on vit ſortir de derriere la pointe de la Montagne qui couvre la rade où nous avions mouillé, quatre Voiles, qui nous firent d'abord

quelque peur; mais on se rassura bientot, quand on leur eut vû ranger la terre, comme elles firent: à quoi l'on reconnut que ce ne pouvoit etre que quelques Brigantins. C'etoit en effet une escadre de quatre petits Batimens Tunetins qui se rendoient à Portefarine, aprés avoir fait une prise, que notre Avanturier eut eternellement regrettée, s'il n'eut sçu quelque tems aprés, la paix conclue avec Alger.

Mezzomorto est pris par quatre Brigantins de Tunis.

Nous apprimes le lendemain que Mezzomorto Dey d'Alger avoit passé devant nous, dans un de ces quatre petits Vaisseaux. Une sedition arrivée dans son Etat, l'avoit obligé de s'enfuir dans une petite Barque, où aiant été surpris vers le Golfe de Palme, par ces quatre Brigantins qui y croisoient, il fut conduit à Portefarine, & puis à Tunis où il fut gardé quelque tems.

Nous gagnons la Sardaigne & mouillons devant Caglari.

Le lendemain dix-septieme de Novembre, un vent de Sud-Ouest s'etant elevé, on mit à la voile, & on continua sa route vers la Sardaigne, aprés avoir reconnu l'Ile Guerite, appellée autrement *Fratelli*, à cause de deux petites pointes qu'on y découvre de loin. Le soir le vent nous manque & puis nous devient contraire, s'etant changé en Nord-Ouest: Nous tenons pourtant bon, & nonobstant la grosse Mer, qui tourmente excessivement notre Vaisseau, nous gagnons à force de louvoier le Cap de Poule, prés du Golfe de *Caglari*.

Nous fumes obligez de nous tenir à la

Cape

Cape, & d'y paſſer toute la nuit, parce-qu'on apprehendoit de s'approcher trop des terres. Le lendemain à la pointe du jour on s'avança dans le Golfe pour y mouiller, & pour radouber notre Vaiſſeau, que le vent & la Mer avoient dematé en partie le jour d'auparavant.

Etrange aventure de la Femme de Mezzomorto.

Tandis que l'equipage s'occupoit à bien retablir toutes choſes, la Ville de Caglari, que nous avions devant les yeux, nous fit penſer à la triſte avanture de la Femme de Mezzomorto, lequel avoit paſſé devant nous deux ou trois jours auparavant. Cette Reine etoit fille du Preſident de Caglari, qui l'envoioit ſous la conduite d'un de ſes freres, en Eſpagne, où elle devoit etre mariée à un Grand du Roiaume. A peine furent-ils ſortis du Port, que le Vaiſſeau qui les portoit, fut ſurpris par les Algeriens, leſquels aprés s'en etre ſaiſi ſans beaucoup de peine, conduiſirent leur priſe droit à Alger. La jeune eſclave plut à Mezzomorto, qui n'oublia rien de ſon coté pour la gagner. Elle ſe ſervit de la bonté que lui temoignoit ce Dey pour en obtenir la permiſſion d'envoier ſon frere en Sardaigne pour y chercher leur rançon, ce que ce Prince lui accorda; ſans pourtant diſcontinuer ſes pourſuites, contre leſquelles cette genereuſe Heroïne tenoit toujours ferme. Enfin le frere arrive aprés quelques ſemaines d'abſence, & paye la ſomme dont on etoit convenu pour la delivrance de ſa ſœur & la ſienne. Ce qui

 etant

etant fait, comme cette fille jusqu'alors inebranlable, vit le Vaisseau sur le point de mettre à la voile, elle change tout d'un coup de resolution, & se fait malheureusement Mahometane, pour devenir femme du Dey qui paye presentement aussi-bien qu'elle, la peine de son infidelité, & de l'abjuration qu'il a faite du Christianisme.

Le lendemain vingtieme nous appareillâmes pour tacher de gagner les Isles de Saint Pierre, dont nous etions encore eloignez d'environ cent milles. Le vent aprés avoir eté lontems indeterminé se tourna enfin en notre faveur, & nous fit doubler avant la nuit une bonne partie de cette grande Isle: mais s'etant changé quelques heures aprés, il nous fit paier bien cherement le peu de repos que nous avions gouté une partie du jour. Jamais roulis ne furent plus incommodes que ceux de notre Vaisseau, jamais la Mer plus grosse, jamais les grains ne furent plus frequens, jamais aussi Monsieur de Persin ne fut plus en mouvement. Aussi le Ciel le recompensa le lendemain de son assiduité & de sa vigilance pour la conservation des personnes, dont la conduite lui avoit eté confiée.

Prise d'un Vaisseau Majorquin.

Ce fut le vingt & unieme de Novembre jour de la Presentation de la Vierge, qu'on decouvrit à la pointe du jour un Vaisseau, qu'on n'eut pas plutot reconnu qu'on se mit incontinent en etat de le combattre. Quand nous fumes

à

à portée l'un de l'autre, nous mimes notre Pavillon, pour l'obliger à se declarer; mais aprés qu'on eut remarqué qu'il n'y repondoit pas, on lui lacha quelque volée de canon, qui ne purent l'atteindre à cause de la trop grande distance. Cependant, comme le vent le poussoit sur nous malgré lui, il crut se deguiser en mettant un Pavillon semblable au notre; mais on reconnut bientot sa feinte par les efforts qu'il faisoit pour nous eviter, & pour prendre une autre route. On commença de nouveau à le saluer de plus prez, & à le canonner tout de bon, ce qui l'aiant extremement intimidé, il fit une manœuvre contraire à celle qu'il avoit faite jusqu'alors. Nous cargames incontinent toutes nos voiles pour lui donner le tems de se rendre; il ne nous eut pas plutot joint, qu'on ordonna au Patron de mettre sa chaloupe en Mer, & de monter incessamment sur notre bord. Le malheureux obeït & avoua qu'il etoit Majorquin, & que son Vaisseau etoit de bonne prise. Monsieur de Persin le reçut avec beaucoup d'humanité, & pour mieux assurer sa prise, il fit transporter sur son bord l'argent qu'on trouva sur cette Palandre avec tout l'equipage qui y etoit, il substitua d'autres Matelots en leurs places, & y envoia un Officier pour en prendre la conduite durant le reste du Voiage.

Quelque heureuse que fut cette rencontre, on ne put s'empecher de plain-

dre le ſort d'un des Paſſagers qui etoit ſur ce petit Batiment. C'etoit un bon Viellard agé de ſoixante & dix ans, qui aprés avoir fait de grands efforts pour trouver la rançon d'un Fils unique qui etoit Eſclave depuis lontems à Alger, s'etoit embarqué à Majorque, dans l'eſperance de le tirer ſurement des fers. Le malheur qu'il avoit eu d'etre pris & depouillé par les Corſaires deux differentes fois en allant à Alger pour le meme ſujet, ne l'avoit point du tout rebuté; mais il y retournoit plein de joie & de confiance, lorſqu'il tomba malheureuſement entre les mains d'un ennemi, auquel il ne s'attendoit pas.

Aprés avoir heureuſement paſſé les Iſles de Sardaigne & de Corſe, nous decouvrons les Cotes de Provence.

Aprés cette expedition, nous gagnames le Golfe de Palme, pour y attendre le vent d'Eſt, dont nous avions beſoin, & pour donner à la Mer le tems de ſe calmer. Tout nous arriva, comme nous avions ſouhaité: Car aprés avoir paſſé à l'ancre une nuit fort tranquille, il s'eleva le lendemain vingt-deuxiéme un vent d'Orient, qui aprés avoir fait paſſer les trois Roches, qui ſont vis-à-vis du Golfe, & à qui on a donné le nom du Taureau, de la Vache, & du Veau, nous fit doubler en un inſtant les Iſles de Saint Pierre. Nous les perdimes de vue la nuit ſuivante, & nous nous trouvames à la pointe du jour à l'extremité de la Sardaigne. Nous paſſames ce jour-là meme les bouches de Boniface, où la groſſe Mer tourmenta extremement notre Vaiſſeau; mais

mais enfin nous nous en tirames heureusement à la faveur du vent qui nous poussoit toujours, & qui aprés nous avoir fait doubler en fort peu de tems l'Isle de Corse, nous fit decouvrir les Cotes de Provence. Nous fumes pourtant obligez non obstant la passion extreme que nous avions de nous voir bientot à terre, d'essuier encore quelques jours la fougue du vent de Nord-Ouest, & d'attendre aux Isles d'Yeres, que la Mer fut un peu moins facheuse, pour achever surement notre route. Enfin le calme etant revenu, quoiqu'un peu plus lentement que nous n'eussions souhaité, nous nous rendimes au Port de Toulon, le jour de Saint André, où notre premier soin aprés avoir jetté l'ancre, fut de rendre solemnellement à Dieu de tres-humbles actions de graces, pour l'heureux succez de notre Navigation.

Nous arrivons à Toulon trente-huit jours aprés notre depart de Constantinople.

On peut aisement se convaincre par la Relation sincere & fidele que je viens de faire de tous mes Voiages, que ceux qui se destinent à la vie Apostolique, doivent se premunir contre tous les degouts de leur emploi. Je laisse aux personnes savantes & zelées la liberté de juger du dessein qu'on a formé depuis plusieurs années de s'ouvrir un passage par terre à la Chine, au travers de la grande Tartarie & des autres Païs, où les lumieres de la Foi n'ont encore pu penetrer.

Je sai bien que la plupart des personnes qui n'ont accoutumé d'envisager les

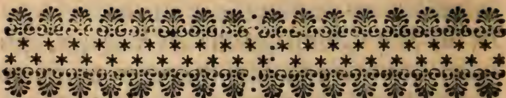
choſes, que parcequ'elles ont d'exterieur, condamneront peutetre les longues courſes que j'ai faites, puiſqu'elles n'ont ſervi de rien pour la fin principale que je m'etois propoſé, & que je n'ai jamais eu, l'avantage de voir ces heureuſes Contrées, dont la conquete ſpirituelle flattoit ſi fort mes eſperances; mais outre que j'ai dequoi me conſoler dans l'exemple de l'Apotre des Indes, que le Ciel arreta dans le tems meme qu'il s'en croioit le plus proche, je ſuis ſûr, que pour peu d'attention que l'on faſſe aux differentes voies par où il a plu à la Providence de Dieu de me conduire, on ſera obligé d'avouer que toutes mes diſgraces n'ont peutetre pas moins ſervi à faire eclater la gloire de ſon nom, que le ſuccés le plus heureux & le plus facile.

Que ſi nous n'avons pas trouvé ſur notre route l'ample moiſſon, que nous eſperions receuillir aprés etre arrivé au terme de notre Miſſion, nous n'avons pas laiſſé de nous convaincre par les avantgouts que nous en avons eu, du plaiſir qu'il y a à batiſer un Infidele, à inſtruire un Idolatre, à convertir un Heretique, & à gagner un Pecheur, la tendreſſe plus que paternelle du grand Maitre que nous ſervons, nous aiant fait naitre toutes ces occaſions, pour nous attacher plus fortement à ſon ſervice.

Mais quand nous n'aurions pas trouvé tous ces adouciſſemens ſurnaturels au milieu de nos fatigues, les heureuſes nouvelles

velles que nous venons de recevoir des benedictions particulieres que le Ciel verse sur nos Compagnons de Voiage, qui nous ont attendu fort lontems en Perse & en Turquie, nous dedommagent abondamment de tous nos travaux passez, & nous font concevoir que ce n'a pas eté sans un dessein particulier de la Providence que nous avons eté arretez au milieu de nos courses. On en jugera aisement par la Lettre consolante que nous ecrit d'Hispaan, un de ces fervens Missionnaires, que Dieu semble n'avoir retenu dans cette Capitale de Perse, que pour reunir à l'Eglise Catholique la Nation Armenienne, qui a fait paroitre de si grands empressemens, pour s'attacher inviolablement au Saint Siege, à l'occasion du Jubilé que notre Saint Pere le Pape Alexandre VIII d'heureuse memoire, accorda à tous les Fideles aprés son exaltation au Souverain Pontificat. Voici mot pour mot ce qu'elle contient.

Fin du cinquieme Livre.



RELATION

De ce qui s'est passé à Julfa, à la Publication du Jubilé, l'an 1691.



APrés avoir reçu les Lettres qui nous accordoient le Jubilé, de la part de Notre Saint Pere le Pape Alexandre VIII. Nous crumes qu'il falloit nous servir d'une conjoncture si favorable, pour faire valoir le mieux que nous pourrions l'autorité du souverain Pontife & pour etablir en meme tems plusieurs dogmes de notre Sainte Foy, dans une Ville que nous pouvons appeller la Geneve des Armeniens, & le fort de leur Heresie. Pour reussir dans une entreprise si glorieuse à Dieu & si avantageuse à tous les Chretiens Catholiques ou Heretiques, nous jugeames d'abord qu'il falloit commencer, par agir de concert avec tous les Missionnaires qui ne manquent pas ici; mais sur tout avec Monsieur Pidou, nommé à l'Eveché de Babylone, lequel en qualité de Vicaire Apostolique represente la Person-

ſonne de ſa Sainteté en ce Roiaume de Perſe.

Pour prendre de juſtes meſures, & afin que tout ſe fit avec ordre & avec edification durant ce ſaint tems, on jugea qu'il falloit partager les Exercices du Jubilé dans les trois Egliſes Catholiques qui ſont à Julfa, dont la premiere & la plus ancienne, eſt la notre, ouverte non ſeulement aux Francs, dont elle eſt la Paroiſſe; mais encore aux Armeniens qui la frequentent. La ſeconde eſt celle qu'on appelle ici l'Egliſe des Cherimanis, qui ſont cinq Freres, les principaux Catholiques, & les plus conſiderables Armeniens du Païs. Cette Egliſe eſt adminiſtrée avec beaucoup de zele & de prudence par les RR. PP. Carmes Dechauſſez, dont le Provincial qui etend ſon gouvernement juſques dans les Indes, fait ſa reſidence ici. La troiſieme, eſt celle des Reverends Peres Dominicains, qui eſt demeurée vacante depuis la mort d'un Religieux Armenien de nation, venu d'Abbenner. Monſieur Samſon Miſſionnaire d'Hamadam a pris le ſoin de cette Egliſe, juſqu'à ce qu'on y ait pourvu.

Les choſes etant ainſi reglées du conſentement de tout le monde, on choiſit le premier Dimanche de Careme, pour faire l'ouverture du Jubilé, & le troiſieme pour en faire la cloture. Mais auparavant on traduiſit la bulle du Saint Pere en Armenien & on en tira trois exemplaires qu'on embellit des Armes

de ſa Sainteté en or, pour donner davantage dans les yeux des Armeniens, qui ont en fort grande veneration ces ſortes de Bulles, lorſqu'elles leur viennent de la part du Pape ou du Patriarche, & qu'ils appellent Lettres de Benediction.

L'ouverture du Jubilé ſe devoit faire naturellement dans une des Egliſes Franques, afin que les Armeniens compriſſent que c'eſt de l'Egliſe Romaine, comme la ſource, qu'ils doivent attendre toute leur Juriſdiction : Mais comme le principal deſſein de ce Jubilé a eté de faire connoitre & aux anciens Catholiques & aux Heretiques qu'on vouloit convertir, que le Franc & l'Armenien n'etoient qu'une meme choſe en Jeſus-Chriſt, on a bien voulu accorder aux Armeniens que cette ouverture ſe fit dans leur Egliſe naiſſante, & que la cloture ſe fit dans la notre, en ſorte pourtant que lorſqu'on feroit une fonction dans une Egliſe, tous les Miſſionnaires s'y trouvaſſent & y aſſemblaſſent les Catholiques de l'un & de l'autre Rit.

Ainſi le premier Dimanche de Careme qui fut le quatrieme du mois de Mars, l'ouverture du Jubilé fut faite dans l'Egliſe Armenienne Catholique des Cherimanis, où il y eut un concours de monde extraordinaire, aſſemblé de toutes parts pour entendre lire la Lettre de Benediction du Saint Pontife de l'Egliſe univerſelle, & apprendre en meme-tems

ce qu'il falloit faire, pour profiter de la grace dont il faisoit part à tous les Chretiens. Le Clergé Latin composé de douze Missionnaires, tous en chape & d'autant de nos Ecolliers Francs, tous en surplis, ayant à leur tete Monseigneur l'Eveque de Bagdat y parut d'un coté, & de l'autre le Clergé Armenien, composé de trois Pretres, quatre ou cinq Diacres, & de grand nombre de jeunes enfans, qui sont au service de cette Eglise, ayant à leur tete deux Vertabiets, Archeveques Catholiques declarez depuis quelque tems pour l'Eglise Romaine.

L'action commença par la grand'Messe, chantée en latin avec Diacre & Sousdiacre par Monseigneur de Bagdat, assisté des autres Missionnaires, & des nos Ecolliers, qui firent en cette occasion les choses avec autant d'exactitude, de regularité & de modestie qu'on pouroit le faire en France dans une Eglise Cathedrale : A l'Offertoire l'Archeveque Michel, qui reside dans l'Eglise des Cherimanis, s'avança au milieu de l'Autel, & aprés avoir mis la Bulle du Saint Pere sur sa tete, il commença par la lire à haute voix, & l'expliqua en peu de parolles, en suite dequoi le R. P. Helie Provincial des RR. PP. Carmes: qui possede parfaitement bien la Langue Armenienne, fit un fort beau sermon, pour en faire mieux comprendre l'importance & en meme-tems enseigner aux Ar-

Armeniens depuis peu venus à notre Communion, ce que c'est que le Jubilé.

L'explication de la Bulle etant finie, l'Archeveque la reprit entre ses mains, & la fit baiser & mettre sur la tete à tout le monde par respect, commençant par le Clergé, & ensuite par les Catholiques Francs & Armeniens. La Messe s'acheva, & la Benediction du saint Sacrement donnée par Monseigneur de Babylone termina cette premiere action, qui fut une des plus eclatantes du Jubilé, par l'union sincere & indissoluble qui s'y fit des deux Eglises Franque & Armenienne, avec l'admiration des Heretiques, & une joye extreme des Catholiques.

Le lendemain qui fut le Lundy de la premiere semaine de Careme tout le service se fit dans notre Eglise, qui etoit aussi proprement parée que j'en aye jamais vu en France, avec de grandes tentes de satin, de damas & de taffetas de la Chine qui lui donnoient une grace extraordinaire. Le matin j'y chantay la grand'Messe, qui fut suivie de la Benediction du tres-saint Sacrement selon la coutume. Sur le soir aprés Complies le Reverend Pere Provincial des Carmes fit une tres-belle Controverse sur les marques de la vraye Eglise, où se trouverent quantité d'Heretiques attirez par la curiosité. La Controverse fut faite en forme de Theses soutenues & defendues par le meme Pere, & combatues par les

les Aſſiſtans. Monſeigneur l'Eveque argumenta le premier, j'argumentay le ſecond, & le Pere Cherubin de l'Ordre de ſaint François le troiſieme; le tout en Langue Armenienne. Cette maniere d'expliquer les choſes debattues de part & d'autre par la forme des Syllogiſmes, a plu extremement aux principaux Armeniens de cette Ville, qui ont l'eſprit excellent & capable de ces ſortes de chicanes, ſur tout leur Langue litterale ne manquant point, non plus que l'Arabe, des termes neceſſaires pour cette maniere de parler. La Controverſe finie, le R. Pere Gaſpar Carme dechauſſé precha ſur l'enormité du peché mortel, & aprés le Sermon la ſeconde journée fut terminée par la Benediction du ſaint Sacrement.

Le Mardy tout le monde ſe tranſporta dans l'Egliſe des RR. PP. Dominicains, adminiſtrée par Monſieur Samſon en l'abſence de ces Peres, & tout s'y fit comme chez nous, à la Controverſe prés. Le matin la grand'Meſſe y fut chantée: La Benediction donnée. L'aprés-dinnée on chanta Complies. Le R. P. Cherubin de l'Ordre de ſaint François y precha de l'importance du ſalut. La Benediction ſuivit comme le matin, avec quoy tout fut terminé.

Le Mercredy, qui fut le troiſieme jour du grand jeune des Armeniens, nous retournames à l'Egliſe de Cherimanis pour y celebrer la Ceremonie des

Cen-

Cendres qu'on jugea à propos de leur donner, afin des les accoutumer insensiblement aux saintes Pratiques de l'Eglise Romaine. Monsieur Samson qui a un fort beau talent pour les Langues, leur expliqua cette Ceremonie par une tres belle Predication. Ensuite dequoy Monseigneur l'Eveque de Bagdat fit la Benediction des Cendres, & on la donna à tout le monde. La grand'Messe fut chantée avec Diacre & Souf-diacre, par notre Reverend Pere Superieur, & le tout fini, le Coga Mourat, qui est le troisieme des Cherimanis voulut donner à manger aux Missionnaires, comme le Coga Marvara son frere, l'avoit dejà fait le Dimanche auparavant : ce qu'il y eut de consolant en ces deux festins de devotion, fut que ces deux Messieurs vouloient bien par humilité, & par respect nous servir eux-memes à table, & nous faire servir par leurs enfans, qui sont les principaux de cette Ville, & tous annoblis par le Roy de Perse, en consideration des services que leurs Ancetres ont rendu à la Couronne. Le repas fini on retourna à l'Eglise où le P. Helie fit comme il avoit fait auparavant chez nous une controverse touchant l'Etat des Ames aprés leur morr. Cette Controverse etoit necessaire pour oter aux Armeniens l'erreur qu'ils ont de croire que les Ames aprés la separation ne vont point immediatement en Paradis, ni en Enfer, ni en Purgatoire : mais qu'elles

sont

ſont conſervées dans un certain lieu que Dieu leur aſſigne juſqu'à ce qu'au jour du Jugement univerſel elles ſoient envoyées dans la maiſon de leur demeure eternelle, bien-heureuſe ou malheureuſe ſelon le merite de leurs actions. La Controverſe fut encore fort celebre, Monſeigneur y argumenta encore, & aprés lui notre R. P. Superieur, & la R. P. Gaſpar Carme dechauſſé. La Benediction donnée, & Complies achevées chacun ſe retira.

Le Jeudy, Vendredy & Samedy les grand'Meſſes, & les Predications ſe firent à l'ordinaire, toujours avec grand concours de monde, en ſorte qu'il fallut precher deux fois le jour, comme l'on avoit dejà fait le Lundy & le Mardy, & comme l'on fit toute la ſemaine ſuivante. Le Jeudy qui etoit marqué pour faire chez nous le Service, l'Archeveque Michel Vertabiet precha de la colere de Dieu, qui va juſqu'à condamner une ame aux ſupplices effroyables de l'Enfer. Le Vendredy le R. P. Provincial des PP. Carmes precha encore des tourmens des damnez, & de l'eternité du feu d'Enfer contre l'erreur des Armeniens, qui diſent qu'aprés quelque-tems Dieu aura pitié des ames qui ſouffrent, & celà fondé ſur ce que leurs Livres en diſent & la traduction de leurs Peres, qui leur apprend que Jeſus-Chriſt par ſa ſainte Paſſion & par ſa triomphante Reſurrection a vaincu & detruit l'Enfer. Ce fut dans l'Egli-

se des RR. PP. Dominicains que cette Predication fut faite.

Le lendemain qui fut le Samedy je prechay dans l'Eglise des Cherimanis la terrible, mais constante verité du petit nombre des Predestinez, qui etonna tout le monde, d'autant plus que je fis voir qu'elle ne se devoit pas entendre seulement des Infideles ou des Heretiques, mais encore des Chretiens & des Catholiques. Icy j'ay remarqué ce que j'avois dejà remarqué en France en faisant la Mission parmy les Huguenots, que pour convertir les Heretiques, & les Schismatiques, la meilleure maniere est de leur precher les veritez eternelles, & les terribles maximes de notre Religion, qui leur etant exposées d'une maniere simple, mais pourtant forte & pathetique, les frappent & leur font dire icy ce que je leur ay ouy dire un jour en France : nos Ministres & nos Vertabiets nous trompent, & jamais ils ne nous ont preché comme celà.

Le meme Samedi, je fis ce que j'avois fait auparavant. J'allay de maison en maison inculquer ce qu'on disoit dans les Eglises pour disposer tout le monde à gagner le Jubilé. Mais surtout j'allay chercher les Esclaves & les personnes abandonnées, afin que pauvres & riches, aveugles & boiteux, tous vinssent au grand banquet du Pere de Famille qui etoit preparé pour tous. On commença à m'amener des femmes qui vouloient

se

ſe convertir, & qui ne s'etant jamais confeſſées à aucun Pretre Catholique, voulurent faire leur abjuration dans le Tribunal de la Penitence. Ainſi ſe paſſa la premiere ſemaine.

Le ſecond Dimanche de Careme, qui etoit auſſi le ſecond Dimanche du Jubilé, fut fort celebre par l'Office qui ſe fit dans l'Egliſe des Reverends Peres Dominiquains, la grand'Meſſe y fut chantée par Monſeigneur Pidou, qui fit enſuite un beau & pathetique Sermon ſur la Communion indigne. Ce Prelat eſt aſſez connu en France & par l'eclat de ſa Maiſon & par les belles Miſſions qu'il a faites en Pologne, & ſur tout à Leopold, où de concert avec le celebre Clement Galant Theatin, ſon Maitre, il a etably malgré toutes les oppoſitions un tres-beau College pour l'inſtruction des Armeniens. Comme ce Prelat ſçait parfaitement bien les erreurs des Armeniens, dont il a lu tous les Livres, & que d'ailleurs il a l'avantage de poſſeder leur Langue, il combat leurs ſuperſtitions d'une maniere à la quelle ils ne ſçauroient repondre. La devotion fut grande le jour que ce Prelat precha. On fit l'aprés dinée une Controverſe ſur le Jugement particulier, & le reſte à l'ordinaire.

Le lendemain, jour de Saint Gregoire Pape, ſi reveré de tous les Orientaux, & meme des Armeniens, dont il condamne nettement le Schiſme & l'Hereſie,

en

en ordonnant de se soumettre aux quatre premiers Conciles œcumeniques, & par consequent à celui de Calcedoine, comme l'on se soumet aux veritez des quatre Evangiles : on crut qu'il falloit rendre encore plus celebre le nom & la memoire de cet incomparable Docteur de l'Eglise, en un lieu où son autorité pouvoit etre si utile. Ainsi la Fete fut celebrée avec tout l'appareil possible dans notre Eglise, où se trouverent tous les Religieux en chapes, & nos Ecoliers en surplis, comme sont en France les Seminaristes. La grand'Messe qui fut chantée par Monsieur Samson, fut celebrée avec toute la regularité possible & avec plus d'exactitude. Le meme Ecclesiastique qui parle admirablement bien Armenien, fit un Sermon fort touchant & fort pressant de la dilection des ennemis. Il montra le Crucifix & tira les larmes des yeux de tout le monde, le reste suivit comme auparavant.

Le Mardi, il n'y eut rien d'extraordinaire.

Le Mecredi fut fort celebre par un Service solemnel que nous fimes pour les ames des Morts, afin d'etablir par là la verité du Purgatoire, que les Armeniens rejettent. Nous avions dressé au milieu de notre Eglise, un Cenotaphe fort propre & fort bien eclairé. L'Autel etoit tendu de velours & de satin noir. Le R. Pere Provincial des Reverends Peres Carmes y chanta la grand'-

Messe

Meſſe & precha du Purgatoire. Il fit voir combien c'etoit une pratique ſalutaire & ſainte de prier pour les morts. On fit enſuite l'Abſoute ſolemnelle au tour du Cenotaphe & tout ſe finit par la Benediction du Crucifix, que l'on expoſa comme on a coutume de le faire dans pluſieurs de nos Egliſes de France. Toutes ces ceremonies pratiquées avec majeſté & avec devotion touchent extremement les Armeniens, & leur inſpirent inſenſiblement l'amour de notre ſainte Religion. Celà leur fait dire que Rome eſt la maitreſſe, & qu'ils ne voyent rien de ſemblable parmi eux; ils avouent meme franchement, comme je l'ai remarqué, quand ils nous entendent precher, que leurs Vertabiets qui ſont reverez parmi eux comme leurs principaux Docteurs, ne le ſçavent pas faire: ainſi peu à peu ſe detachant d'eux, ils s'attachent à nous par eſtime & par affection.

Le Service du matin etant ainſi terminé, l'on fit l'aprés-dinée une Controverſe ſur le meme Purgatoire. Les Armeniens qui avoient pris gout aux diſputes precedentes, vinrent propoſer euxmemes leurs difficultez, afin de n'avoir rien à ſe reprocher ſur cette matiere. Enfin pour temoigner que l'union que l'on vouloit etablir entre l'Egliſe Latine & l'Armenienne, n'etoit pas ſeulement une union qui regardat les perſones vivantes; mais qu'elle devoit encore s'etendre ſur celles des Morts, nous allames

mes tous en corps au Cimetiere, pour prier ſur les tombeaux des Catholiques Armeniens. Les Pretres Armeniens qui ſont au ſervice de l'Egliſe Catholique des Cherimanis, firent ſur les tombeaux des notres ce que nous venions de faire ſur les leurs.

Le Jeudy & le Vendredy ſe paſſerent à l'ordinaire, ſi ce n'eſt que Monſeigneur precha le Vendredy chez les Cherimanis de la communion digne, & le ſoir le R. P. Helie fit une autre Controverſe ſur les deux Eſpeces, que les Armeniens pretendent qu'il faut prendre à la Sainte Communion, & ſur l'obligation que les Pretres Catholiques ont de mettre de l'eau dans le Calice au Saint Sacrifice de la Meſſe. Les Pretres Armeniens & les autres aſſiſtans propoſerent avec plus de chaleur qu'auparavant les difficultez qu'ils avoient ſur cet article; leur Archeveque meme voulut parler.

Le Samedy le concours fut fort grand dans l'Egliſe des RR. PP. Dominicains; mais ſur tout des femmes Catholiques Armeniennes, attirées par le bruit qui courut que les Armeniens Catholiques devoient y chanter la Meſſe, & y faire un Service ſolemnel. C'eſt ce qui ſe fit avec toute la majeſté dont eſt capable leur Egliſe, qui tres-aſſurement ne manque pas, de tres-beaux chants, ni de tres-belles ceremonies, comme je l'ai vu pluſieurs fois, ſur tout à Ichmiazin qui eſt

eſt leur Egliſe Patriarchale, où l'on voit officier leur Patriarche & les autres Archeveques & Eveques avec un ordre & avec une exactitude qui ne cede gueres à ce qui ſe pratique dans pluſieurs Egliſes de France. Monſieur Samſon precha de la mediſance.

Le meme Samedy il y eut chez les Cherimanis bien du monde qui commença à communier ; mais la plus celebre action de tout le Jubilé fut la derniere qui ſe fit dans notre Egliſe pour la cloture ; nous primes toutes les meſures neceſſaires, ſoit pour rendre la communion generale qui ſe devoit faire, la plus eclatante qu'il ſeroit poſſible, ſoit pour faire reuſſir avec plus de pompe & plus de devotion la Proceſſion du Saint Sacrement qui devoit terminer tout. Nous parames donc notre Egliſe, encore mieux qu'elle ne l'etoit auparavant, & nous primes des autres Egliſes les Ornemens qui etoient capables de rendre cette derniere Fete encore plus ſolemnelle. Pour ce qui eſt du dehors, nous diſpoſames tellement les allées de notre jardin, que le Saint Sacrement y put paſſer fort commodement par tout. L'on prepara en meme tems de quoi faire une ſalve des mouſquets & des petits canons d'une grandeur pourtant raiſonnable, que l'on trouva heureuſement parmi nos Francs : Nous fimes faire un Dais fort propre, orné d'une belle courtine de Damas verd, ſoutenu de quatre batons peints

peints & ornez par le haut de quatre belles pommes, sans parler de l'Autel fort propre que nous avions dressé au milieu du jardin, pour servir de reposoir au Saint Sacrement.

Le bruit de la Fete fit assembler un monde si prodigieux dés le grand matin, que notre Eglise fut d'abord remplie; en sorte qu'il fallut mettre des echelles, pour faire monter les gens aux Tribunes, & autres lieux vuides. Cependant les Missionnaires etoient occupez à confesser de toutes parts. Le tems du Service etant venu, on rangea les Officians, de maniere que le Clergé Latin etoit à droite dans le Chœur, & le Clergé Armenien avec deux Vertabiets & un Archeveque à gauche; les uns & les autres etoient habillez selon le Rit de leur Nation en surplis, en etolles & en chapes. D'abord ce spectacle charma tout le monde. On commença la grand' Messe avec plus de solemnité qu'on n'avoit fait auparavant. Monsieur l'Eveque officia avec Diacre & Sous-Diacre. Quand on fut arrivé au *Gloria in excelsis*, il fut premierement chanté en Latin, & ensuite en Armenien. L'Epitre & l'Evangile furent chantées de meme. Aprés notre *Credo*, un Pretre Armenien fit une solemnelle Profession de Foi au nom de tous ceux de son Eglise, faisant retentir le nom d'Alexandre VIII qu'ils reconnoissoient pour leur Chef & pour leur Pape: celà fait, nos petits Ecoliers chanterent leurs Cantiques

tiques en François, & les petits Armeniens leur repondirent en Armenien. Cette variation de Chants & de Cantiques de louanges qu'on donnoit à Dieu dura toute la Messe, en sorte que chacun triomphoit de joye de voir cette union qui ne s'etoit jamais vue dans cette Ville, qui outre la haine qu'elle porte naturellement aux Francs, est la Ville la plus obstinée dans son heresie qui soit dans toute l'Armenie. Mais la Communion generale qui se fit au tems ordinaire, fut un spectacle capable de donner de la joie aux Anges. Les petits Enfans Armeniens & Francs commencerent à s'approcher de la sainte Table ; ensuite les Hommes & les Femmes separement. Pendant tout ce tems-là l'Eglise retentissoit de Cantiques Francs & Armeniens. Jamais on ne vit tant de devotion ni tant de Communions à la fois dans Julfa ni dans toute l'Armenie. Les Francs & les Armeniens s'embrasserent les uns les autres avec tous les temoignages possibles d'une amitié & d'une reunion antiere. Il se fit des Prieres publiques pour tous les Princes Chretiens ; Enfin malgré les oppositions des Vertabiets heretiques, qui ne cesserent point de crier & de precher contre nous, & qui declaroient excommuniez ceux qui viendroient à nos Assamblées, il y eut plus de deux ou trois cens Armeniens qui communierent à ce Jubilé. Il y eut aussi plusieurs Confessions generales, &

j'en ay reçu quelques-unes qui m'ont donné beaucoup de consolation. Aussi-tot que la Communion generale fut achevée, je partis en Surplis & en Etolle pour faire la cloture du Jubilé par un Sermon de la Rechute, où je montrai que ce peché est le peché du monde le plus opposé à la gloire de Dieu & aux bontez infinies du Sauveur, à l'honneur de l'Eglise, & au salut des hommes; en un mot le peché qui en ce Païs nous rend plus meprisables & aux Infideles & aux Heretiques. A la fin du Sermon je me servis de l'idée dont se servit Moïse, pour faire ressouvenir tous ces fervens Catholiques des promesses qu'ils venoient de faire à Dieu; mettant d'un coté les Catholiques Francs, & de l'autre les Catholiques Armeniens, & prononçant sur eux les maledictions & les benedictions portées dans le Livre du Deuteronome. Le Sermon fini, la Messe finit aussi & l'on commença à se disposer à la Procession.

Elle fut ordonnée de cette sorte: Un Acolithe Armenien portant une belle Banniere, marchoit à la tete: il avoit à ses deux cotez deux autres Acolithes Armeniens revetus à la maniere de leur Eglise, aprés eux venoit un Acolithe Franc portant une grande Croix d'argent fort belle: il avoit aussi à ses deux cotez deux Acolithes Francs revetus en surplis, & portant deux Chandeliers d'argent; ensuite venoient les Acolithes, Diacres & Sous-

Sous-Diacres Armeniens, & aprés eux nos Acolithes chacun ſon cierge allumé Les Pretres ſuivoient dans le meme ordre revetus de chapes. Immediatement devant le Saint Sacrement, marchoient deux Vertabiets Armeniens; dont l'un etoit Archeveque, ſuivis de deux Acolithes, qui donnoient ſans ceſſe de l'encens au Saint Sacrement. Monſeigneur l'Eveque de Bagdat portoit le Saint Sacrement ſous un beau Dais ſoutenu par quatre Catholiques, dont deux etoient Francs, & les deux autres Armeniens; tous quatre les plus diſtinguez de leur Nation. Quand la Proceſſion parut dans notre jardin, qui eſt un des plus beaux jardins de Julfa, le Saint Sacrement fut ſalué par une decharge de mouſquets & de canons diſpoſez pour cet effet, elle continua dans l'ordre que j'ay dit juſqu'à l'Autel que nous avions dreſſé au milieu du jardin, où aprés un peu de repos, on donna la Benediction du Saint Sacrement, & il y eut une ſeconde decharge de notre petite artillerie. Enfin elle retourna à l'Egliſe, pendant que l'air retentiſſoit des chants Latins & des Cantiques Armeniens qui ſuccedoient les uns aux autres. La Proceſſion etant arrivée dans l'Egliſe l'on termina la ſolemnité par une troiſieme Benediction du Saint Sacrement & par une troiſieme decharge.

Au reſte il n'y eut jamais tant de mon-

de, ni jamais tant d'empressement qu'en ce jour-là pour voir triompher JESUS-CHRIST au milieu de ses ennemis. Les Femmes qui sont extremement retenues icy, parurent en cette rencontre oublier un peu la coutume du païs. Car transportées du meme zele dont etoit transporté Zachée, lorsqu'il monta sur le figuier sauvage elles, monterent sur les treilles qui regnent le long de notre jardin, pour considerer une ceremonie si edifiante, & qu'elles n'avoient jamais encore vu. En effet, je puis dire que je ne vis jamais rien de si consolant, & les larmes de douceur que je repandis en cette occasion, aussi-bien que plusieurs autres me firent oublier les amertumes que nous avions souffertes durant les persecutions passées.

Les choses aiant si bien reussi, nous jugeames à propos de terminer le tout par un festin que nous fimes au Clergé Armenien & Franc, afin de les entretenir dans une union indissoluble. Mais ce fut un festin fort modeste & tout semblable à ceux des premiers Chretiens, où l'on donna mille benedictions au Saint Pere & à l'Eglise Romaine. Enfin la ferveur fut si grande ce jour-là, qu'il fallut aprés-diner chanter Vepres solemnellement, ausquelles je priay Monsieur Samson de precher encore à l'Assistance qui le souhaitoit. Il exhorta son Auditoire à entretenir l'union qu'on avoit faite. Le Sermon fut suivi de la Benediction du Saint Sacrement.

Voi-

Voilà comment ſe paſſa notre Jubilé. Je puis dire ſans mentir, qu'à proportion je n'ai gueres vu qu'on fit mieux en France. Le nombre de ceux qui ſe ſont confeſſez & communiez a eté fort conſiderable, eu egard au Païs où nous ſommes. Pluſieurs perſonnes nous ſont venus trouver pour abjurer leurs erreurs. Ceux qui auparavant n'avoient eté Catholiques que par politique, ont fait voir qu'ils etoient veritablement convertis. Nous avons eu la conſolation de remarquer une union admirable parmi eux. Le bon parti s'eſt extremement fortifié. De ſept Vertabiets qui ſont à Julfa, nous en avons deux declarez pour nous, & un troiſieme qui eſt Catholique dans le fonds de l'ame. Nos ennemis ſont ſurpris de voir les benedictions que Dieu nous donne, & cela aprés tant de perſecutions qu'ils nous ont ſuſcitées juſques à vouloir nous perdre & nous chaſſer de Julfa. Ils n'ont pas le mot à dire, voiant de quelle maniere nous nous y prenons pour l'inſtruction & pour la ſanctification des peuples. Le Calanier notre mortel ennemi commence à s'adoucir : le grand Vertabiet de cette Ville ne peut guere plus lontems nous nuire, & nous ne deſeſperons pas d'etablir ici le Roiaume de JESUS-CHRIST. Enfin le lendemain de la cloture du Jubilé, qui etoit le jour du grand Saint Joſeph Protecteur de notre Egliſe les Meſſieurs Cherimanis m'envoyerent dire qu'ils

qu'ils vouloient absolument nous batir une plus grande Eglise, & qu'ils se chargeroient eux-memes de tout : Cette nouvelle fut le comble de ma joye, qui fut encore augmentée lorsque le principal de ces Messieurs me confirma sa promesse, m'assurant que dans quelques jours il viendroit lui-meme chez nous, pour prendre les mesures necessaires pour celà, à quoi le Frere Ballée, qui sait fort bien l'Architecture, ne servira pas peu, soit pour donner un beau dessein, soit pour aider à l'executer. Beni soit le Seigneur, qui fait tourner tout à sa gloire, & à l'avantage de ses serviteurs.

F I N.



EXTRAIT

DU PRIVILÉGE

DU ROY.

PAr Grace & Privilege du Roy, donné à Fontainebleau le 30. Septembre mil ſix cent quatre-vingt-onze, Signé par le Roy en ſon Conſeil, MIGNON, & ſcellé du grand Sceau de cire jaune: Il eſt permis au R. Pere PHILIPPE AVRIL, de la Compagnie de JESUS, envoyé par Sa Majeſté en qualité de ſon Mathematicien, pour decouvrir un nouveau chemin par terre à la Chine, de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choiſir, un *Recueil de diverſes Remarques & obſervations d'Hiſtoire, de Phiſique, & de Geographie*, lequel peut etre utile pour la perfection des Arts & des Sciences, en tel volume, marge, caractere, & autant de fois qu'il voudra, avec Figures, Vignetes & & Cartes des Païs, pendant le tems & l'eſpace de huit années entieres & conſecutives, à commencer du jour qu'il ſera achevé d'imprimer; avec defenſes à tous Libraires, Imprimeurs, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de l'imprimer, ou faire imprimer, vendre & debiter, ſous quelque pretexte que ce ſoit, à peine de trois

mille

mille livres d'amende, confiſcation des Exemplaires, & autres peines portées par le dit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 29. Octobre 1692. Signé P. AUBOUIN, *Syndic.*

Et le dit Pere AVRIL a cedé ſon droit du preſent Privilege au Sieur JEAN BOUDOT Marchand Libraire à Paris, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer le 29. Decembre 1692.

